

[couverture]

Bernard Dubourg

L'invention de Jésus

II

LA FABRICATION
DU NOUVEAU TESTAMENT

L'INFINI

nrf
GALLIMARD

[6]

© Éditions Gallimard, 1989.

[7]

...à d'autres...

[9]

Les conclusions de mon tome précédent pouvant sans peine ni dommage servir d'introduction au duo d'essais qui suit, je n'éprouve nulle envie de l'accabler d'un quelconque avant-propos. Les personnages les plus importants du Nouveau Testament (et du christianisme des débuts) étant, si je ne m'abuse, Jésus et Paul, que fais-je, dans ce volume-ci ? Je rétrovertis Jésus ; et puis je rétrovertis Paul. C'est-à-dire : je leur fais quitter le grec dans lequel ils sont, l'un et l'autre, allés fâcheusement se fourvoyer et je les oblige, l'un et l'autre - l'un puis l'autre -, à se recouler dans les (bons) moules de leur hébreu natif. Et, ce faisant, j'en profite pour m'interroger, mieux et plus fort qu'avant, sur les modes primitifs de production primitive du corpus chrétien primitif. Sur sa fabrication. Comment, à travers la fabrication de Jésus et de Paul, les fabricateurs du Nouveau Testament ont-ils fabriqué le Nouveau Testament qu'ils ont, en hébreu, fabriqué ? - tel est, en toute innocence et candeur, le sujet des pages qu'on va lire.

[11]

NOTE

1. Nulle part dans les textes qui suivent, « juif » et « judaïque » ne sont synonymes de « pharisien » et de « rabbinique ».
2. Dans tout le livre les mots grecs sont en italique et transcrits en caractères romains minuscules (sans considération des esprits et des accents) ; les mots sémites, hébreux ou araméens, sont, eux, translittérés en caractères romains majuscules.
3. Sauf rares exceptions - aisément repérables -, seule la graphie des termes sémites est prise en compte, et non leur vocalisation.
L'alphabet de 22 lettres est translittéré ici de la même manière que dans le tome I.
4. Tous les termes techniques figurant dans ce tome II (« midrash », « gématrie », etc.) sont expliqués et définis dans le Glossaire du tome I ; j'y renvoie donc, instamment, mon lecteur.

[13]

1

Pourquoi-comment Jésus n'exista pas

[15]

J'en donne ma tête à couper :

Parmi les noms propres intervenant à titre d'acteurs dans les narrations évangéliques, il en est quelques-uns - et pas des moins importants - qui méritent non pas seulement qu'on leur prête hébraïquement attention (c'est bien le moins, pourtant...) mais qu'on en discerne l'origine, la germination - le lieu natif. Lire le Nouveau Testament, c'est s'interroger sur le lieu natif de chaque phrase, de chaque concept, de chaque affirmation ou négation posées, en clair ou à mots (hébreux !) couverts, par le texte.

Après un prologue des plus emberlificotés (et dont le grec, tout maladroit qu'il soit, ne semble pas renvoyer à un original hébraïque mais à un ficelage tardif), je lis ceci, dans le premier chapitre de Luc :

« Il y eut, dans les jours d'Hérode, roi de Judée,

« Il y eut (*ou* : Et il y eut), dans les jours de » : clause on ne peut plus hébraïque ; dans l'Ancien Testament et dans, plus panoramiquement, toute la littérature des Hébreux, elle annonce, des dizaines et des dizaines de fois, un événement narratif.

un prêtre du nom de Zacharie, de la division d'Abia, et une femme à lui des filles d'Aaron et son nom Élisabeth. Ils étaient justes... », etc.

Baragouin grec calquant un hébreu (originel) syntaxiquement tout à fait convenable.

Pour l'instant je n'ai pas envie d'insister sur ce Zacharie appartenant à la division

[16] Autrement dit, en hébreu, à la MŠMRH, c'est-à-dire au tour de garde cultuel dans le Temple, le service des prêtres s'y opérant par roulement.

d'Abia : m'intrigue pourtant d'emblée que ce Zacharie soit à la fois *prêtre* et à *Abia* - et ce, pour la délectative raison que le livre de Néhémie, plusieurs lustres avant le I^{er} siècle,

Les faits que distille le livre (biblique) de Néhémie remontent au V^e siècle (?) avant Jésus-Christ.

m'en disait exactement la même chose ; mais oui, la présence de Zacharie *et* comme prêtre *et* comme relevant du tour de garde d'Abia renvoie à *Néhémie* XII, 17, où l'on déchiffre :

« ...à Abia, Zacharie... »

Et ce chapitre XII de Néhémie ne me raconte pas du n'importe quoi se situant n'importe quand : il contient, un à un, la liste des tours de garde dans le Temple lors du retour de Babylone (retour, en effet, fort antérieur aux évangiles, non ?) et, par voie de conséquence, la liste des prêtres et des lévites

Autrement dit, des prêtres du Temple et des laïcs du Temple. Et parmi les prêtres : le Zacharie des évangiles !

s'insérant dans la division, en effet, de l'année cultuelle.

Voici :

« ...les prêtres et les lévites montèrent

Autrement dit : revinrent de Babylone et atteignirent Jérusalem.

avec Zorobabel... et Jésus-Josué » (*Néhémie* XII, 4)...

Et au milieu d'eux figure en effet un certain Abia, et c'est à Abia

Hébreu 'BYH, « YHWH Père ». (Tiens, dans le Nouveau Testament, il n'est pas rare que « Père »/'B soit un substitut révérenciel de YHWH/« Dieu »... Coïncidence ?)

qu'appartient Zacharie ; verset 17 de ce chapitre : L'BYH ZKRY / « pour Abia Zacharie ».

[17] Avec une faute (intentionnelle ?) de vocalisation dans le texte massorétique (tardif) : non pas « Zikryi » mais « Zkarya » - le rédacteur chrétien-hébreu du début de Luc lisait ainsi le passage biblique de son lointain prédécesseur et le prononçait ainsi.

Autant avouer que le rédacteur évangélique place aux temps (« aux jours ») d'Hérode le Grand un prêtre ayant, selon Néhémie, vécu plusieurs siècles auparavant. Mais pas, je le

répète, à n'importe quel siècle : lors du retour de Babylone, lorsque le peuple juif était dirigé par (Zorobabel et par) Jésus-Josué.

Zorobabel étant le gouverneur (c'est-à-dire le chef religieux séculier) et Jésus-Josué le grand prêtre (c'est-à-dire le chef religieux sacerdotal).

Conclusion : par exégèse (par midrash) de Néhémie, le rédacteur de Luc fait intervenir dans sa narration un certain Zacharie parce que ce Zacharie est, chez Néhémie, le contemporain d'un certain Jésus-Josué.

Et parce qu'il appartient (toujours chez Néhémie – bibliquement !) à la division culturelle d'Abia/'BYH, i.e. de « Dieu le Père ».

Zacharie contemporain de Jésus-Josué grand prêtre chez Néhémie devient Zacharie contemporain de Jésus-Josué (le Jésus-messie chrétien) chez Luc. - Prolongement de ma conclusion : *Luc* I, 5 ne relève donc pas de l'histoire mais du midrash.

Quant à savoir comment Luc remplace ici le Zorobabel gouverneur de Juda par Hérode le Grand, c'est trop - et trop tôt - exiger de moi que de me le demander.

Mais Zacharie, dans le premier chapitre de Luc, ne me passionne pas davantage ; je préfère surtout parler d'Élisabeth.

Élisabeth, la mère du Baptiste.

Élisabeth, la mère de Jean, la mère - en hébreu - de YWHNN, terme dont la gématrie (52) est identique à celle de BN/« fils » ou de MŠYH/« messie-christ ». (Coïncidence ?...)

[18] Aucune Élisabeth, dans l'Ancien Testament, dans la Bible, n'est femme d'un Zacharie, prêtre ou non, d'Abia ou non ; et aucune Élisabeth n'y est fille d'Aaron.

Élisabeth correspond, en hébreu, à la graphie 'LYŠB°, « satiété divine ».

'LYŠB°, Élisabeth, n'intervient, dans toute la Bible hébraïque, qu'à l'occasion d'un seul verset : *Exode* VI, 23. Et elle y apparaît non comme une fille parmi les filles d'Aaron, mais comme sa femme.

J'en déduis, là encore avec adresse, que le rédacteur hébreu originel de l'Évangile de Luc a remplacé, dans sa narration, l'Aaron d'*Exode* VI, 23 (Aaron époux d'Élisabeth) par Zacharie (prêtre du temps du retour de Babylone). Et il opère ce remplacement par midrash, en « accomplissant l'Écriture » - l'Écriture biblique, et non l'Histoire.

Et je sais aussi, dès à présent, deviner l'un des principes qui animent ce midrash : la contemporanéité possible (éternelle) de tous les mots des textes de l'Ancien Testament (parole écrite éternelle-sacrée de l'Éternel) ; Luc (à l'instar de tous les rédacteurs chrétiens primitifs, à l'instar des gnostiques juifs-hébreux ou samaritains-hébreux, etc.) considère les textes sacrés hébreux qu'il fouille comme formant une masse homogène : entre un verset de Néhémie et un autre, de l'Exode, il y a, pour lui, possible et éternelle continuité.

Et puis : tout l'épisode évangélique qui suit, celui concernant la naissance de Jean fils de Zacharie (extrait de Néhémie) et d'Élisabeth (extraite de l'Exode), repose, parfois mot pour mot, parfois grâce à des décodages et des encodages arithmétiques, sur divers passages de l'Ancien Testament...

De tout cela je retiens que l'Élisabeth évangélique est en réalité la contemporaine de Moïse, d'Aaron et, donc, de Josué (le Josué-Jésus de l'entrée en Canaan, le Josué-Jésus du, livre biblique de Josué) et que Zacharie, son époux, est en fait le **[19]** contemporain d'un autre Josué-Jésus, celui, cette fois, du retour de Babylone. Ainsi le lien matrimonial entre Zacharie et Élisabeth résulte-t-il, dans l'évangile, d'un lien lexical avec le mot « Jésus-Josué » tel qu'il fonctionne, à des siècles de distance, dans des textes divers du même Ancien Testament.

Le deuxième Josué-Jésus exerce sa mission lors du retour de Babylone. Or n'oublions pas que Babylone est, métaphoriquement, dans l'Apocalypse de Jean, la Jérusalem terrestre. Le Josué-Jésus du retour de Babylone est donc identifié, par le midrash évangélique, et à Jésus-Josué (le christ-messie chrétien) et à Josué-Jésus (le successeur de Moïse) : eu égard au thème du Royaume, cette identification est énorme ! - Et voilà bien la force productrice

du midrash : l'obtention d'un mot (substantif ou nom propre bibliques) faisant office de pivot, le mépris de l'Histoire, et une lecture dynamique de la Bible.

Le rédacteur de Luc confond donc, dans son midrash volontaire de l'Ancien Testament, les deux Josué-Jésus ancestraux et les assimile au troisième, celui qui l'intéresse, le Jésus-Josué de l'évangile qu'il écrit.

Jésus évangélique dont on verra, plus loin, comment il est lui-même obtenu.

Les parents de Jean (le Baptiste) sont donc Élisabeth et Zacharie. La mère du Jésus évangélique est Marie.

Hébreu MRYM, dont l'étymologie est impossible à discerner.

Là, les choses se précisent singulièrement, et mes Élisabeth et Zacharie (bibliques) de tout à l'heure se sentent soudain moins eseuillés.

Pour ce qui est de la parenté (lexicale-arithmétique, anhistorique) Marie-Joseph-Jésus, cf. mon tome I.

Et puis cette redite : Jésus, en hébreu, ne fait pas jeu de mots avec Josué ; en hébreu, « Jésus » et « Josué » sont le même mot.

[20] Quand Marie va visiter Élisabeth (*Luc* I, 29 ss.), les chrétiens d'aujourd'hui comme d'hier, peintres de la Renaissance ou ouailles de toutes époques, unanimes ignorants de l'hébreu et de ses facéties, se doivent de se sentir confrontés et conviés à l'un des événements les plus émotionnellement historiques de leur religion. Ça, pour eux, c'est du vécu ! Pour moi (plus placide que les amateurs de faits divers...), j'y agrippe encore une fois la main d'un évangéliste lecteur de la Thora.

Car, si Élisabeth est en *Exode* VI, 23 la femme d'Aaron, Marie n'est autre, elle, que la sœur d'Aaron et de Moïse.

Et donc, elle aussi, la bible contemporaine du Josué-Jésus qui succéda à Moïse.

Pour Marie sœur d'Aaron et de Moïse, cf. *Nombres* XXVI, 59 ; Marie est prophétesse ; en *Nombres* XII, 2 ss., elle est dite bénéficière de révélations divines... Les dictionnaires théologiques et les catéchismes nous font croire qu'il existe une différence entre Miriam biblique et Marie évangélique. Mensonge ! En hébreu, c'est le même mot, MRYM, qui désigne, indiscernablement, les deux. La Marie de l'évangile est MRYM...

Cette même Marie est appelée « Magdeleine » (*sic*) dans les récits néo-testamentaires - et ce, non pas parce qu'elle y est native d'on ne sait trop quelle bourgade nommée « Magdala », mais pour la jolie raison que son hymne (en *Luc* I, 46 ss.) commençait, en hébreu, par le mot MGD(L)H, « exalte » (grec *megaluneî*). Calembour dont l'indo-européen n'a pu traduire la toute hébraïque gravité...

N.B. Cette hymne est, cela dit par parenthèse, un calque de divers extraits de l'Ancien Testament hébreu (en particulier - mais pas seulement - de I *Samuel* II, 1-10), avec nombre de flatulences de jeux de mots, et d'acrostiches, et d'anagrammes, que le grec a perdues.

Et voilà donc déjà trois personnages des évangiles renvoyés à leur origine réelle : deux (Élisabeth et Marie) à l'époque [21] d'Aaron et de Moïse, et l'autre (Zacharie) à celle du retour de Babylone - tous trois en raison de leurs rapports bibliques avec les deux Josué-Jésus de l'Ancien Testament. Mais cela est encore trop peu.

Le Jésus-Josué évangélique pratique des guérisons ; il chasse les démons, etc. Comble du comble : il ressuscite un certain Lazare.

Là, les chrétiens crient à l'histoire vécue ; et les non-chrétiens ou anti-chrétiens, eux, gloussent que c'est idiot : à bas les miracles ! Voire... Pour moi, je les renvoie dos à dos, tous ces insupportables...

Lazare s'écrit, en hébreu, L^cZR. Sous cette forme, il s'agit du diminutif de 'L^cZR (Éléazar, litt. « Dieu aidant, aide de YHWH »).

Eh bien, de même que Marie et Élisabeth sont des contemporaines (lexicales !) d'Aaron et de Moïse - et, donc, de Josué-Jésus -, Éléazar-Lazare est, à l'époque de la Thora non encore en proie aux athlétismes du midrash, le (troisième, pour être précis) fils d'Aaron.

Nom propre de même construction que Lazare : 'LY^cZR, Éliézer. Hmm : Éliézer est fils de Moïse (et de Séphora - en *Exode* XVIII, 4). Décidément...

Les acteurs-accompagnateurs les plus importants du récit évangélique se trouvent par conséquent être, tout bonnement, les noms (propres) extraits de l'Ancien Testament, tous liés entre eux qu'ils sont par leur commune contemporanéité biblique avec (Aaron, Moïse et Josué (i.e. avec Jésus).

Avec, comme je l'ai montré plus haut, confusion (volontaire ! consciente ! normale pour un Juif considérant le corpus biblique global comme l'homogène globale parole éternelle de YHWH/« Yahvé ») entre Josué (Jésus) meneur du peuple en Canaan-Palestine et Josué (Jésus) grand prêtre d'après le retour de Babylone.

Et ça n'est pas tout.

Du tout.

[22] En *Jean* XI, 1, je lis que Marie et Lazare ont pour sœur une certaine Marthe. Cette Marthe est, elle aussi, à retenir. Marthe est, en araméen, Martha, « la maîtresse » (féminin de MR, « le seigneur, le maître ») ; en hébreu, c'est l'équivalent, par anagramme approximative mais normale, de TMR (prononcé *thamar*, « le palmier-dattier »). Or, que je sache, le seul nom propre biblique contenant et exhibant la racine ṬMR est 'YṬMR (prononcé *Ithamar*) - et cet Ithamar-là n'est autre, dans l'Exode, que le quatrième (pour rester précis) fils d'Aaron (cf. *Exode* VI, 23).

La Marthe évangélique est décrite comme une bonniche, un individu subalterne ; Ithamar, lui, fut - on ne peut plus subalternement aussi - évincé par la lignée de Sadoq ! (cf., à ce sujet, et la Bible hébraïque, et le courant sadducéen, et, pêle-mêle, les manuscrits - soi-disant esséniens - de la mer Morte)...

Ceci, pour provisoirement en finir :

Il est plusieurs fois question, dans les évangiles, d'un Zébédée et de ses fils (en hébreu, BNY ZBDY). Or, précisément - et coïncidemment (?) -, un Zébédée et ses descendants figurent tellement bien dans le livre de Josué

Dans n'importe quel livre de la Bible ? Non : dans celui de Josué-Jésus.

qu'ils y occupent tout son chapitre VII.

Pour me résumer : Élisabeth, Marie, Lazare, Marthe - et aussi Zacharie, et aussi Zébédée :

Et puis aussi Zachée (cf. *Luc* XIX), en hébreu ZKY.

ce ne sont pas, convenons-en,

Nous en convenons.

des acteurs de second ordre dans l'économie plénière des narrations évangéliques. Tous ces noms ne sont, en fait, rien autre chose que des extraits de l'Ancien Testament ; tous, dans la Bible hébraïque, se situent à l'entour de(s) Josué- Jésus.

[23] Et Zachée (ZKY) lui aussi s'y situe : en *Esdras* II, 9, ZKY /« Zachée » est dit accompagner Josué-Jésus (le grand prêtre) lors du retour de Babylone.

Mais, ayant beaucoup à dire, je passe à autre chose.

*

Jésus- Josué est de la racine (hébraïque) YŠ^c, racine exsudant la notion de salut. Pour un lecteur des évangiles, des Épîtres et de l'Apocalypse canoniques, il est entendu que ce mot est un nom propre, que ce nom propre est celui d'un individu, et que cet individu nommé Jésus agit et parle, et que ses actions et ses paroles sont précisément l'Évangile - la Bonne Nouvelle (historique) des catéchismes, en actes et en paroles.

Qu'on s'y résigne ou non,

Trop de consommateurs de mon tome I paraissent ne pas vouloir réussir à s'y résigner. Ces consommateurs irrésignés ? - comme par hasard : tous des grécistes.

ma propre digestion des évangiles n'est pas - ne peut pas être - celle-là.

On a souvent souligné que Paul (celui des Épîtres) ignore de Jésus tous les épisodes évangéliques de sa vie. Paul ne connaît, au fond, de lui que deux choses : que Jésus est sauveur incarné ; qu'il est mort et ressuscité.

Cela paraît beaucoup. J'affirme, moi, que ça n'est rien. Et je montrerai plus loin, en outre, d'où ce rien-là provient.

On aurait mieux fait, parmi les commentateurs érudits d'Église(s), d'aller plus loin et de souligner un autre fait, majeur à mon sens, et dont le moins qu'on puisse en deviner est qu'il renverse toutes les conceptions reçues, celles qui touchent en particulier - car ici est mon sujet - à la fabrication des textes du Nouveau Testament.

Cet extraordinaire fait est le suivant : plusieurs

[24] N'y en aurait-il qu'un seul que le renversement des conceptions reçues serait déjà à opérer.

textes chrétiens primitifs ignorent le nom de Jésus.

Qu'on n'oublie surtout pas ce que j'ai établi en tête de cette étude : Élisabeth, Marie, Lazare, Marthe, et puis Zacharie, et puis Zébédée, et puis Zachée, présents et dans les évangiles et dans la Bible hébraïque aux côtés de (ou des) Josué-Jésus.

Et les textes auxquels je pense ne sont pas de ridicules lambeaux d'encre fadasse adornant quelques rares bouts de papyrus microscopiques ; ils n'ont pas la taille (ou le manque de taille) de tant et tant de fragments furtifs des manuscrits de la mer Morte. Ce ne sont pas des timbres-poste ! Ce sont, tout au contraire, de grands monuments, parents à part entière

Tant que les avanies, celles-là fort historiques, de la censure d'Église(s) ne se sont pas acharnées dessus.

des monuments canoniques du christianisme des débuts.

Textes chrétiens primitifs ignorant jusqu'au nom de Jésus... Ça, c'est pas banal. - J'en examine, détails à l'appui, quelques-uns.

Les savants me confient que *Le Pasteur* d'Hermas date du II^e siècle après Jésus-Christ. Je veux bien leur apporter mon crédit, car cette opinion est celle de l'unanimité des savants. L'Unanimité me l'affirme, donc j'opine et adhère : n'est-ce pas sûre politique que de se plier au respect des spécialistes et d'obéir aux rumeurs injonctives des historiens ecclésiastiques ?...

Et ce *Pasteur* d'Hermas, comme je viens de le mentionner, n'est pas un colifichet : c'est l'un des plus longs livres du christianisme naissant : il court sur près de deux cents feuillets ; en grosseur il vaut, à soi seul, six ou sept évangiles.

Hic et grain de sable faussant tout : ledit *Pasteur*, tout chrétien qu'il soit et tout du II^e siècle de notre ère qu'on le prétende être, ignore que Jésus s'appelait Jésus.

[25] Imagine-t-on - connaît-on - un auteur de l'Islam ignorant, un siècle ou un demi-siècle après l'Hégire, que le Prophète se nommait Muhammad ? - Car, j'y insiste, *Le Pasteur* n'est pas un almanach ou un traité de transhumance : il malaxe, à coups de (larges) paraboles et de (non moins larges) visions, des thèmes primordiaux, eschatologiques ou non, du christianisme de son temps - et il ne sait pas qui est le fondateur « historique » du christianisme qu'il déploie...

Et puis il ignore aussi le mot « christ-messie ». Tiens, il ne sait rien de Marie ou de Joseph (ni des faits et gestes du couple). Ni, d'ailleurs, du Verbe, etc.

En revanche et par contre - détail à sucer -, il travaille sur le concept de « Fils de Dieu », en hébreu BN YHWH, expression qui, élevée au carré, produit Josué-Jésus. Mais, justement, Hermas ne s'attelle jamais à cette élévation évangélique (et il ne rencontre jamais Jésus) : pour lui, le Fils de Dieu n'est nullement, en clair ou en obscur, Jésus-Josué, mais l'Esprit (hébreu - féminin ! - RWÊ).

Voilà donc - et nul ne s'en soucie, et nul n'en tire la bonne leçon convenable... - un texte chrétien du II^e siècle (!?) qui, sur un parcours d'environ deux cents pages chrétiennes, ne porte

aucune trace du b.a-ba de l'Évangile. Et il s'agit pourtant d'un texte canonique ! *Le Pasteur d'Herma*s, dont tous les concepts sont chrétiennement situés et triturés, a sa place dans le Codex Sinaïticus (codex, canonique en effet, du IV^e siècle) : et il ne possède, canoniquement, pas la plus petite idée de Jésus comme individu (ni de Jésus tout court).

Par contre et en revanche, il renferme des idées sur le salut (grec *sotéria*), dont la racine hébraïque sous-jacente est YŠ^c (racine de « salut » et de « Jésus-Josué ») ; mais jamais il ne les focalise sur le moindre individu événementiellement nommé Jésus.

Dans le même codex (Sinaïticus) canonique est incluse l'Épître de Barnabé. Cette Épître ne manque pas de couleurs. Tout [26] d'abord les savants - toujours aux commandes, toujours chronologistes, toujours injonctifs - s'accordent à la dater d'entre 70 après Jésus-Christ et la fin du II^e siècle.

Nulle nécessité de faire à mon lecteur un dessin : ces dates sont fantaisistes - mais qu'on me laisse, pour rire, les prendre au sérieux.

Cela nous renvoie plutôt loin des temps soi-disant produits devant nous par les évangiles... Or l'auteur, que son nom soit Barnabé ou Quidam, peu importe,

Les articles et ouvrages qui affrontent cette pitambrolinesque question sont légion (mais point aussi nombreux, je le confesse, que ceux traitant de l'attribution à Jean et de son Évangile et de son Apocalypse)...

connaît certes la Passion ; il connaît l'incarnation ; il possède son christ-messie sur le bout du doigt : le messie, pour Barnabé, joue son rôle dans la Création du monde

Jésus, minable charpentier-rabbi galiléen du I^{er} siècle, devenu (en une cinquantaine ou centaine d'années) le messie présidant à la Création du monde et donc transformé en l'officiant numéro un du début de la Genèse : ça, c'est du fossé comblé !

et dans le travail des prophètes ; créateur, il est aussi re-créateur, et il préside au Jugement final. Il est Seigneur (c'est-à-dire YHWH) et fils de Dieu (i.e. de YHWH). À vrai dire, Barnabé n'arrive pas à se décider : tantôt il affirme que le messie-christ est Dieu, et tantôt il le subordonne à Dieu. Et Barnabé connaît l'existence des apôtres (par malheur - je veux dire : par malheur pour les historicistes historiens de l'Église - il ne sait aucunement les nommer). Mais de Jésus, dans cette Épître, point. Du Christ, du Dieu, du Seigneur, oui - mais pas de Jésus.

Ou plutôt : pas de Jésus évangélique ; mais seulement celui de la Bible hébraïque, le Josué biblique (le successeur de Moïse).

[27] En clair, pour Barnabé c'est YHWH/« Yahvé » qui a parcouru/parcourt/parcourra la trajectoire évangélique de Jésus.

Suffit pour Barnabé. Passons maintenant à l'Évangile de Pierre. De cet évangile nous ne possédons plus qu'un long fragment (tronqué aux deux bouts) qui décrit la Passion, la mort et la résurrection non pas de Jésus ou de Jésus-Christ mais, encore une fois, du... Seigneur.

Autrement dit, encore une fois (et compte tenu de la signification de *Kurios*/« Seigneur » dans les traductions grecques de la Bible hébraïque), de YHWH.

... Et d'autres textes chrétiens primitifs, frauduleusement étiquetés comme tardifs - comme postérieurs aux évangiles canoniques - par les savants, nous vomissent la même anomalie : ils ignorent Jésus et parlent du Seigneur, de YHWH (grec *Kurios*). Et quand, chez eux, il est question, ici et là, d'un Jésus-Josué, c'est du Josué biblique qu'ils parlent.

Et tous nos savants sus-injonctifs restent muets lorsque je leur demande, les lisant : Comment se fait-il que des textes chrétiens primitifs, canoniques ou non, savent que le messie-christ chrétien a (avait) pour nom Jésus, et que d'autres, aujourd'hui tenus pour apocryphes - mais jadis considérés et révéés comme canoniques ou péricanoniques -, l'ignorent ?... C'est incroyable !

Mystère il y a. Mystère il reste. Alors j'imagine...

Imaginons un Jésus historique ayant eu historiquement pour père et mère un Joseph et une Marie historiques, etc. Un Jésus individu qui ait historiquement marché sur les eaux et enseigné, qui ait été historiquement martyrisé et crucifié, et qui ait historiquement ressuscité. Imaginons qu'une Église (une communauté), disparate ou unie, petite ou grande, se soit emparée de ces événements et de cet enseignement et de ce parcours (historicissimes) pour en tirer une nouvelle religion...

[28] - Mais comment poursuivre un tel délire dans le bon sens : comment expliquer que des textes primitifs de cette religion ignorent jusqu'au nom historique de son fondateur historique ?

Réponse ? - j'attends.

En vain.

Je sais : bien des chrétiens d'aujourd'hui ne raisonnent plus en ces termes. Ayant égaré sabre et goupillon, ils ne croient plus aujourd'hui, majoritairement, qu'il soit possible à quiconque, qu'il s'appelle (historiquement ?) Jésus ou non, de ressusciter ou de marcher sur les eaux - ou de faire revivre un Lazare, etc. Nos chrétiens modernes, allons donc, sont plus progressistes ; ils ont subi les douches de la science ; ils ne s'en laissent plus conter - en bref : ils ne gobent plus, tel quel, le miracle du pied de la lettre ;

Douches ou pas, mon lecteur va d'ici peu s'apercevoir que le miracle du pied de la lettre est, quant à la Bible et quant au nouveau, testament, le plus gobable des miracles ! un mets qu'il ne convient surtout pas de jeter au rebut...

ils prennent la chose autrement : ils supposent un certain Jésus galiléen historique s'étant proclamé messie-christ au début de notre ère ; ils supposent et croient que ce Jésus s'est fait ramasser par les Juifs et par les Romains (historiques) et qu'il s'est événementiellement retrouvé cloué sur une croix (historique). Proclamation, ramassage et crucifixion historiques, là oui - devant témoins.

Ah, le contresens sur la notion de témoignage (en hébreu, ^וD) dans le Nouveau Testament : une citerne sans fond !... J'y reviendrai.

Et puis, continuent nos chrétiens-qui-ne-s'en-laissent-pas-conter,

Chrétiens qui, catholiques ou non, s'engouffrent dans la voie que Bultmann et consorts ont rendue royale. La voie - on va aussi s'en apercevoir d'ici peu - de la miraculique catastrophe.

[29] les communautés (Églises) issues de l'enseignement et des faits et gestes de ce Jésus galiléen historique-là ont fantasmé

Ah, les fantasmes !

et ont produit

Comme ça ? de toutes pièces ? en utilisant des mythes grecs ou égyptiens ? (cf., toujours, Bultmann et compagnies)...

une croyance en sa résurrection ; puis, sur la base de cette foi,

La foi des communautés chrétiennes primitives comme base du christianisme : tout colle ! (Mais une foi issue de quoi ?...)

elles ont produit l'idée de Jésus-messie, et de Jésus-fils de l'homme et de Dieu, et, fin du fin de la fin, de Jésus-Dieu.

Un joyeux (et courageux) Evhémère affirmait jadis que les dieux ne sont, au bout du compte, que des humains exagérés, dans leurs vices ou dans leurs qualités, par d'autres humains : qu'Héraklès, par exemple, n'est et n'était, à l'origine, qu'un adepte du body-building devenu le héros de quelque secte... Cet Evhémère a engendré bien des petits...

En foule et non sans consensus, chrétiens et non-chrétiens d'aujourd'hui, à la manière d'Evhémère l'antique, s'accordent à penser qu'un Jésus historique a été exhaussé et surhaussé par les communautés auxquelles il a prodigué son enseignement, et que ces communautés ont *peu à peu* fini par en faire *rapidement*

Cette conjonction (inadmissible) d'un « peu à peu » et d'un « rapidement », c'est ce que les savants d'aujourd'hui appellent, d'une expression qui ne

signifie rien, la « tradition apostolique » : ils reprennent ainsi, à la sonne-creux, un vieux concept des premiers Pères de l'Église et y fourrent toutes leurs manies historicistes.

un Dieu et un ressuscité.

Car chrétiens et non-chrétiens partagent, en fait, à présent, la même étourderie : Jésus a existé. Dans [30] les encyclopédies, d'Église et autres, je repère les dates de sa naissance et de sa mort. Comme celles d'un Jules César, d'un Napoléon ou d'un Lénine.

Ce bel accord sur l'Histoire (avec un grand H, pour faire plus occidental) repose sur un énorme malentendu ; et surtout : sur une fausse lecture du Nouveau Testament et des textes s'y apparentant.

Le contredisent d'emblée :

1. le fait que les personnages les plus importants des narrations évangéliques vivaient, linguistiquement, dans la Bible hébraïque, aux côtés de Josué ;

Quel que soit ce Josué (ce Jésus) : le successeur de Moïse ou le sacerdote du retour de Babylone.

2. le fait que plusieurs textes chrétiens primitifs ignorent le nom de Jésus.

Ces deux faits n'en forment, en réalité, qu'un seul : par effet de midrash, le Jésus des évangiles n'est autre que le(s) Josué biblique(s). Comme le Josué succédant à Moïse, il inaugure sa mission au Jourdain : dans la Bible hébraïque, le Jourdain est la barrière d'eau qui sépare le peuple de la Terre promise ; dans les évangiles, le Jourdain est la barrière d'eau (baptismale) dans laquelle il convient de se faire tremper pour accéder au Royaume (acte, dans les deux cas, nécessaire - indispensable - et non suffisant). Etc. - Mais je vais trop vite ; je suis trop pressé. J'anticipe.

Je reprends donc tout à zéro.

*

Chez Ézéchiel et chez Daniel (mais aussi dans les Psaumes, etc.), il est question d'un Fils de l'homme.

Et il n'en est pas question à la légère : il en est question éminemment.

[31] Dans la Genèse hébraïque, il est question d'Adam (= l'homme) comme d'un être créé

Je regrette d'écrire « créé » (tant ce terme appauvrit et le texte biblique et tous les midrashim qui s'en sont emparés) ; mais passons.

à l'image de Dieu. Dans la Bible hébraïque, il est, à maintes reprises, question du Dieu vivant. Dans la Bible hébraïque, puis dans les divers judaïsmes succédant au retour de Babylone (VI^e siècle avant Jésus-Christ ?), se mettent en avant, de plus en plus impérativement, des thèmes et des inspirations circulant autour de la notion de messie (= christ). Dans la Bible hébraïque, Dieu est souvent et fortement invoqué comme sauveur. Au sortir de la Thora, enfin, après le parcours des cinq livres les plus sacrés des Juifs (et des Samaritains) viennent, chez les Juifs comme chez les Samaritains, un livre et un personnage qui inaugurent l'entrée des Hébreux dans la Terre : au sortir de la Thora, au sortir de la geste de Moïse, voici Josué-Jésus et son livre.

Mon étude devrait s'arrêter là ; je viens d'énoncer la totalité des bases textuelles du midrash chrétien - et donc du christianisme - primitif. Sa totalité.

C'est sur cet ensemble de constats, en les fouillant et refouillant, que va s'instaurer *progressivement* (et non pas d'un coup, à Bethléem, à Nazareth ou à Capharnaüm) et *exégétiquement* (et non pas sur la base de faits soi-disant historiques s'étant soi-disant déroulés dans la Judée et la Galilée du I^{er} siècle de notre ère) ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le christianisme.

Alors même que le christianisme d'aujourd'hui n'entretient plus guère que des liens fort ténus avec le christianisme juif-hébreu des débuts. Car, en s'abîmant dans le grec et le latin, il a perdu - à jamais - ses mentalités d'origine.

1. Progressivement : ce qui veut dire que plusieurs strates du christianisme juif-hébreu naissant ignorent ou négligent (ou [32] refusent) tel ou tel des faits textuels bibliques que je viens de passer en revue ; ce qui veut dire, aussi, que tous les chrétiens primitifs n'obtiennent pas, avec tout ou partie de ces faits, les mêmes résultats doctrinaux.

Mais tous, parce qu'ils sont à la fois juifs, hébreux et savants (experts en midrash), s'accordent à employer les mêmes méthodes kabbalistiques.

2. Exégétiquement : ce qui veut dire que tout le christianisme primitif, avec ses cohérences et ses hésitations (en tant, précisément, que recherche fouillante), relève d'un gigantesque midrash

Midrash = recherche, fouillage (racine DRŠ, « chercher, fouiller »).

ayant pour cible (unique...) la Bible hébraïque (i.e. la Thora et ses suites juives et samaritaines) et pour méthodes (uniques...) les recettes kabbalistiques en usage intensif

Intensif : pas sporadique !

chez les Juifs et les Samaritains hébreux.

Question : Longue entreprise, que ce midrash ? - longue fabrication ?

Je me garde vite d'honorer cette question du moindre coup d'œil ; je préfère pour l'heure, et sans souci des chronologies, rendre compte dans le détail, à fond, de cette entreprise et de cette fabrication. - Et, que mon lecteur me pardonne, le détail, ici, n'est pas simple.

P.-S. Le détail auquel je fais allusion nous jette, à tout le moins, passablement loin des considérations habituelles sur les pauvres illettrés preneurs de poissons du lac de Tibériade :

À ce propos, tout fréquenteur de la Bible hébraïque sait que Josué y est « fils de Noun » (BN NWN) ; or « Noun »/NWN signifie, en hébreu, « le poisson » - d'où, les élaborations piscicoles et embarcationnelles des évangiles, élaborations narratives se combinant, sur le thème de la pêche au filet (hébreu ĦRM/« le [33] filet, la destruction, l'anathème, etc. »), avec une faramineuse lecture (entre autres) du livre de Jonas, bouquin dans lequel un poisson - et ô combien... - joue son rôle avec talent.

À un niveau superficiel, le lien entre Jésus-Josué fils de Noun et Jonas (appelé « fils d'Amithaï », c'est-à-dire « fils de la vérité-fidélité divine ») et Ninive (ville midrashique où Jonas est dépêché par Dieu) est un lien graphique et vocalique : graphique sur la lettre N, et vocalique sur les lettres du nom sacré - divin YHWH. Car : Noun (père de Josué-Jésus) = NWN ; Jonas = YWNH ; et Ninive = NYNWH. - Or, sur ce lien, les évangélistes ont manigancé, encore par midrash, de très fortes théories sur la résurrection (cf. plus loin) : qu'on se souvienne, pour l'instant, ne serait-ce que du fameux « signe de Jonas », autrement dit 'WT YWNH, « la lettre de Jonas » ('WT = « signe, lettre, miracle »), signe intervenant en *Matthieu* XII, 38-42, *Marc* VIII, 11-12 et *Luc* XI, 29-32 sous la forme de la lettre hébraïque N (avec, dans nos versions néo-testamentaires en langues occidentales, des contresens de traduction qui me feraient grand-honte si j'en étais - depuis près de deux mille ans - l'auteur)...

il nous conduit au cœur du fourneau de la science hébraïque. J'y viens - avec du concret, avec des exemples, avec des textes.

Le Fils de l'homme

Dans le livre d'Ézéchiel, donc,

Et pour une panoplie de raisons qui ne me concernent ici aucunement dès lors qu'ici ne m'occupe en rien la formation des livres de la Bible mais uniquement celle du Nouveau Testament.

Dieu s'adresse au prophète en l'appelant systématiquement BN 'DM, « fils d'Adam, fils de l'homme ».

Ou « fils d'homme », comme on voudra.

N.B. Aucun savant n'a jusqu'à cette heure réussi à m'apprendre quelle est la signification (sémantique pure ou arithmétique, au choix...) de cette expression ; et pourtant... quelle bibliographie sur le sujet ! Que mon lecteur daigne condescendre à consulter les encyclopédies et les dictionnaires théologiques : il sera immédiatement, comme moi, chatouillé au vif par l'ignorance de ceux qui, d'habitude, savent tout. Les chrétiens - et les autres - pataugent lorsque leur saute aux orbites, dans la Bible aussi bien que dans les évangiles, l'un des titres majeurs attribués par le christianisme naissant à leur « historique » Jésus. Et ce n'est pas faute, chez la fourmille d'encyclopèdes, de jouer les explorateurs : et l'on te m'enfourche la torpédo exotique, et l'on te m'interroge les mythes de Babylone, et l'on te nous court ausculter les littératures hermétiques grecques, et l'on te se propulse, en voyage organisé, jusqu'en Inde ou chez les Iraniens. Toujours la marotte à la Bultmann... Le dada du hors-sujet...

Mais l'expression BN 'DM ne se rencontre pas seulement chez Ézéchiel ; elle émaille de nombreux versets de la Bible hébraïque [35] hors ce prophète ; elle est proéminemment visible et active aussi dans le livre de Daniel...

Livre (de Daniel = de pseudo-Daniel) dont je rappelle et signale qu'il est originellement hébreu de part en part.

Et, dans les évangiles, Jésus est ainsi désigné de façon manifeste. Si manifeste, au demeurant, que « Jésus-Josué » et « fils de l'homme » y sont interchangeables. Qu'on lise *Jean* XII, 23 et *Jean* XIII, 31, d'une part,

XII, 23 : « Est venue l'heure pour le fils de l'homme d'être glorifié. »

XIII, 31 : « Maintenant est glorifié le fils de l'homme. »

Suite de cette dernière citation : « ...et Dieu est glorifié en lui » - affirmation qui ne se goûte que lorsqu'on sait qu'en hébreu le carré de 'DM/« homme » est, par addition, identique au carré de YHWH/« Dieu », 186 dans les deux cas. Affirmation qui, versée au grec, ne pendouille plus qu'à la manière (injustifiable-injustifiée...) d'un triste ersatz.

et puis qu'on lise d'autre part *Jean* VII, 39 et *Jean* XII, 16 :

VII, 39 : « ...parce que Jésus n'était pas encore glorifié... ».

XII, 16 : « ...mais quand Jésus fut glorifié... ».

cette lecture parallèle montre aussitôt qu'en effet « Jésus-Josué » et « fils de l'homme » sont saisis et manipulés comme identiques par l'évangéliste.

Mon tome I a donné la raison (bénévolement hébraïque) de cette interchangeabilité.

Fils de l'homme = BN 'DM. Et $B^2 + N^2 + '2 + D^2 + M^2 = 386$.

Cependant que Jésus-Josué = YŠW^c. Et $YŠW^c = Y + Š + W + ^c = 386$. - Même gématrie...

Je ne reviens pas sur cette démonstration, qui me paraît évangéliquement (et anhistoriquement) acquise et dans le sac. Je l'amplifie.

[36] Et j'affirme tout de suite ceci, qui a son poids : en posant l'équation kabbalistique « Jésus-Josué » = « fils de l'homme », les évangélistes chrétiens primitifs l'imposaient, par effet de feedback, rétroactivement, à la Bible hébraïque elle-même. Chaque fois que, dans la Bible

hébraïque, je tombe sur BN 'DM/« fils de l'homme », les évangélistes (et Jean en tête) m'invitent - me forcent - à lire YŠW^c/« Jésus-Josué » et réciproquement.

Les conséquences de ce midrash et de son feedback sont incalculables. J'y reviendrai.

Une fois trouvée cette équivalence et une fois trouvée sa juste et singulière raison,

Raison de kabbale - raison non pas grecque (ou araméenne) évidemment, mais hébraïque. Et hors Histoire.

je me suis sur-le-champ posé la question : Jésus-Josué est-il nommément le seul nom propre à qui les Juifs de l'Antiquité ont attribué, dans la Bible, l'expression (biblique) « fils de l'homme » ?

Et j'y ai, sans fatigue ni excès, répondu : Pas du tout.

En *Genèse* V, 24, il est écrit :

« Et Hénoch alla selon l'Élohym, et il ne fut plus car Élohym le prit. »

Traduction (reçue) des plus approximatives au vu de ce que les Juifs - et les Samaritains - ont extrait de ce verset : « traduction toute à tous », dirait René Girard.

Sur cette phrase, et sur elle uniquement, s'est inventée et entassée une immense littérature juive (majoritairement rédigée en hébreu - et dont nous possédons de très larges restes), littérature appelée vulgairement « cycle d'Hénoch ».

Au plus vite et grosso modo : dans cette littérature, *Genèse* v, 24 est le plus souvent interprété de la manière que voici : Hénoch a suivi la voie droite du Seigneur ; il n'est pas mort ; il n'est plus de ce monde [37] (W'YNNW, litt. « rien de lui ») ; il est vivant dans l'autre, Dieu l'y ayant retiré et hissé sans lui faire subir l'obstacle du trépas.

Alors que trépassent (WYMT̄ répété, « et il mourut ») tous les personnages - les patriarches - mentionnés dans le chapitre V de la *Genèse*, Hénoch, lui, est un être à part : Adam, Seth, Enos, Kenan, etc., sont tous tributaires d'une fin ainsi rédigée : « tous les jours de Untel furent de tant, et il mourut » ; seul Hénoch échappe à cette formule : il ne meurt pas. - D'où, par midrash, l'intérêt des judaïsmes anciens pour l'anormal Hénoch (pour Hénoch toujours vivant).

Et puis Hénoch signifie, en hébreu (ĤNWK), quelque chose comme « l'adepte » ou « l'initié » (racine ĤNK/« être soumis à un entraînement spécial, être poli, achevé, dédié, voué ») : d'où l'extrême science dont Hénoch fait preuve dans la littérature postbiblique le concernant, science résultant non pas d'un constat historique ou d'une magouille mythologique, mais d'un pur et simple examen du *nom* de l'intéressé (i.e. de son nom sacré dans la Bible sacrée).

Toute la littérature d'Hénoch est aujourd'hui considérée comme apocryphe. Or sa construction, prodigieusement complexe,

Et sur laquelle nombre de Gershom Scholem se sont épuisés les dents, parfois bien en vain, et avec de vains outils. (À propos : il faudra qu'un jour quelqu'un compose un sottisier illustrant, ainsi qu'il le mérite, le stérile - quoique gigantesque - travail de G. Scholem sur les origines de la Kabbale, sur les gnostiques et, aussi, sur le cycle d'Hénoch...)

repose sur des concepts arithmétiques, kabbalistiques, eschatologiques, qui défient toute concurrence pour ce qui est de leur fécondité et de leur variété. (Fécondité et variété issues, par midrash, de la Bible et de son examen. Uniquement !) - Mais mon but n'est pas d'explorer le cycle d'Hénoch. L'un des bibelots de cette littérature m'arrête, un seul - que voici :

Dans la Bible hébraïque, il existe deux manières d'écrire « fils de l'homme » : soit BN 'DM,

[38] C'est cette graphie que retiennent les évangélistes lorsqu'ils veulent y découvrir et y donner à découvrir l'un des germes de Jésus-Josué.

soit BN H'DM.

H, devant 'DM, étant l'article défini. Non plus « fils d'Adam, fils d'homme », mais « fils de l'Adam, fils de l'homme ».

Et c'est bien cette seconde graphie qui fonctionne dans la littérature d'Hénoch.

Illico j'en établis la gématricie :

BN H'DM = 2 + 14 + 5 + 1 + 4 + 13 = 39 (gématricie par rangs, gR).

Et illico cette remarque : chaque fois que, dans la Bible, je rencontre l'expression BN H'DM/« fils de l'homme, fils de l'Adam » - cette clause-là, avec l'article H -, je rencontre en réalité le nombre 39 et donc, sous lui et avec lui, tous les mots ou groupes de mots (hébreux) équivalant à 39. - C'est cela, le midrash ; et c'est en poussant jusqu'à ses limites les plus illimitées ce midrash que les chrétiens prétendent « accomplir l'Écriture ».

Et puis j'ouvre le premier livre du cycle d'Hénoch, ouvrage communément appelé *I Hénoch*.

Pas de chance : il n'existe plus en hébreu ; n'en demeurent que des versions, lacunaires, en éthiopien, en grec, etc. ; ainsi que des fragments de morceaux en araméen (découverts au milieu des manuscrits de la mer Morte).

Bonne fortune, cependant : *I Hénoch* est cousin, dans ses thèses et dans son style, et des évangiles et de l'Apocalypse canoniques, et cousin, également, du livre de Daniel ; la mentalité qui s'y révèle est, tous tentacules compris, la même que la leur. En outre : les auteurs néo-testamentaires le tenaient pour écriture sacrée, ce livre : *I Hénoch* est cité, texto, dans l'Épître, (néo-testamentaire, en effet) de Jude. Il s'agit donc là d'un texte capital - dont l'original fut construit, pensé et écrit, en hébreu.

[39] Ayant ouvert *I Hénoch*, je lis son chapitre 70 :

Ailleurs aussi il y est question du fils de l'homme ; mais au chapitre 70, la mention du fameux fils est croustillée...

« Et il y eut après cela

Tournure hébraïque.

que le nom du fils de l'homme

Autrement dit, eu égard au contexte et à la référence à *Genèse* V, 24 : Hénoch soi-même.

fut élevé vers le Seigneur des Esprits

Autrement dit, par rétroversion vers l'hébreu : que le fils de l'homme, Hénoch, fut hissé *par* (hébreu L) Dieu. Thèse qui n'est autre qu'une simple exégèse - un midrash - de *Genèse* V, 24.

en étant enlevé du nombre de ceux qui habitent la terre. »

Ce qui signifie, au vu de la distinction juive et samaritaine entre « ce monde-ci » (°WLM HZH) et « ce monde-là » (°WLM HB' : i.e. le Royaume des évangiles, l'autre monde, le monde de l'indéfinie durée divine - et non pas, comme je le lis partout, « le monde à venir » !), ce qui signifie, dis-je, qu'Hénoch a été transféré, *sans mourir*, dans l'au-delà. De nouveau une simple exégèse - un midrash direct - de *Genèse* V, 24.

Autre version, éthiopienne, du même texte :

« Et il y eut après cela que son nom vivant fut élevé... »

Et l'un des traducteurs modernes du passage, Matthew Black, de s'exclamer que « son nom vivant » est une « awkward expression » (une clause balourde !) ... Impayables, ces érudits qui se permettent de déprécier et de balourdiser des textes anciens qu'ils ne comprennent pas ! La pseudo-balourdise en question n'est autre, en hébreu, que ŠM ĤY ! « nom vivant-ressuscité », anagramme exacte de MŠYĤ/« messie-christ-oïnt ». Sans la moindre awkwardise, et toujours sur le fond d'une fructifiante lecture de *Genèse* V, 24, les auteurs de *I Hénoch* nous [40] enseignent ici que le nom d'Hénoch/Fils de l'homme fut maintenu vivant (qu'il n'est pas mort) et qu'il pourrait très bien être celui du christ-messie.

Quelle que soit la version choisie - la grecque ou l'éthiopienne, ou les deux en regard -, je vois trois thèses surgir du passage :

1. qu'Hénoch (et non Jésus-Josué) est fils de l'homme, c'est-à-dire BN (H)'DM ;
2. que cet Hénoch/Fils de l'homme est élevé dans l'au-delà ;
3. qu'aux alentours du Fils de l'homme/Hénoch il y a le messie.

Le messie (= christ), c'est-à-dire, par anagramme, le nom vivant, c'est-à-dire le nom ressuscité, c'est-à-dire YHWH/« Yahvé » vivant-ressuscité : car

« nom » est, en hébreu (ŠM), l'un des substituts révérenciels juifs et samaritains de YHWH.

En *Genèse* V, 24, les rédacteurs de I *Hénoch* lisent qu'Hénoch n'est pas mort ; ils en déduisent, par midrash et sans gaucherie aucune, que son nom est vivant (à l'inverse de tous les noms cités dans ce même chapitre) ; « nom vivant »/ŠM H̄Y est l'anagramme hébraïque de « messie-christ »/MŠYH̄ : nos rédacteurs en infèrent que le nom du messie-christ est Hénoch ;

La question « Comment s'appelle/s'appelait/s'appellera le Messie ? » étant un souci capital, à l'époque, et antérieurement, et postérieurement, chez les Juifs et les Samaritains.

et puis « nom vivant » est un substitut révérenciel de Dieu vivant-ressuscité : nos rédacteurs en déduisent qu'Hénoch, en tant que nom, en tant que mot (mot sacré de la Bible sacrée), est une figuration du Dieu vivant.

D'où les élaborations ultérieures sur le personnage d'Hénoch et, dans les diverses kabbales, son identification avec Métatron, auxiliaire en chef de Dieu.

[41] Puis, pour des raisons que je vais donner, Hénoch se trouve identifié par eux avec la figure - biblique, antique - du Fils de l'homme.

On réunit tous ces thèmes obtenus par midrash (et non par l'Histoire !) et l'on produit du texte ! Pas des balourderies : du texte logique - comme le feront les chrétiens primitifs à propos de Jésus-Josué, et sur l'assise des mêmes méthodes.

Toujours le midrash ; pas l'Histoire... Et toujours un travail rationnel : pas du n'importe quoi...

Qu'extraire, nous, de cela ?

Que les théories hébraïques sur l'élévation du Fils de l'homme ne datent nullement de l'époque supposée être celle des évangiles et du christianisme naissant : elles sont des théories et non des événements historiques *et* elles ne datent pas de l'époque considérée comme étant celle d'un soi-disant Jésus historique ;

I *Hénoch* remonte probablement au I^{er} ou II^e siècle avant Jésus-Christ.

mais surtout : que l'expression « fils de l'homme », quel qu'en soit le sens, n'a pas d'abord été prééminemment appliquée à quelque Jésus que ce soit (par lui-même ou par quiconque) mais à un autre personnage (à un autre nom) de la Bible hébraïque : à Hénoch.

Pourquoi cette application ?

Pour des raisons historiques ? événementielles ? Non pas.

Tout simplement parce que « Hénoch » = H̄NWK et que H̄NWK = 8 + 14 + 6 + II = 39 (gR).

Eh, 39 : la gématrie par rangs (gR) du « fils de l'homme » !

BN H̄'DM/« fils de l'homme » = 2 + 14 + 5 + 1 + 4 + 13 = 39. Même gR.

C'est donc par midrash, arithmétiquement, qu'Hénoch est dit, ici, Fils de l'homme (et réciproquement) : par travail de kabbale, en hébreu, en langue, en calcul.

[42] Diverses gématries se propulsent ailleurs, en clair, dans I *Hénoch* (et divulguent son origine hébraïque) : au chapitre 69, par exemple, les mots *Biqā* et *Akā* correspondent respectivement, par calcul, à deux titres divins, YHWH 'DNY/« Yahvé Adonāi » et YHWH H̄'LHYM/« Yahvé l'Élohyim ».

Et *Biqā* et *Akā* sont des mots forgés, des termes purement gématriques - des artefacts : comme (on le verra plus loin) Nazareth dans les évangiles... Pareil.

N.B. Il y aurait (il y a !) toute une recherche à effectuer sur les gématries souterraines concourant à usiner le cycle d'Hénoch : à quand le début de cette recherche ?... Et à quand, premièrement, la rétroversion - vers leur hébreu natif - des fondements du cycle d'Hénoch ?

Et j'insiste ; et j'appuie : cette équivalence entre Hénoch et Fils de l'homme a immédiatement - comme toujours - une puissance rétroactive (comme les équivalences évangéliques, elle fonctionne en feedback) : les rédacteurs du cycle d'Hénoch, à chaque fois qu'ils tombent, dans la Bible, sur le mot H̄NWK/« Hénoch » entendent y tomber et y faire tomber sur BN H̄'DM/

Ou, par extension et synonymie (sémantique, celle- là), sur BN 'DM/

« fils de l'homme », et réciproquement.

Encore la force et l'efficacité du midrash et de son va-et-vient...

Pour vérifier l'importance de ce feedback en action, il suffit à mon lecteur, s'il est patient de nature, de parcourir toutes les œuvres antiques relevant du cycle d'Hénoch et de les confronter (en hébreu) à tous les passages bibliques contenant (hébreux) contenant les expressions BN H'DM et BN 'DM/« fils de l'homme » en les remplaçant à tout coup par HNWK/« Hénoch », et vice versa. Il ne sera pas déçu, mon lecteur : il s'apercevra très vite, que toute la littérature juive tournant autour d'Hénoch n'est en rien fantaisiste ou imaginative (ou balourde, ou débile, comme [43] s'occupent à le ressasser les érudits-qui-s'y-connaissent), mais seulement midrashique : elle accomplit sur « Hénoch » ce que la Bible dit du « fils de l'homme » et vice versa.

Même processus que celui qui préside à la confection des monuments primitifs du christianisme hébreu. Le même absolument.

En allant plus loin que les chercheurs d'Hénoch, et en s'astreignant à découvrir dans la Bible hébraïque d'autres réseaux entre d'autres mots et concepts, les chrétiens primitifs tiendront pour fondamentale non pas l'expression « fils de l'homme » (BN 'DM uniquement, chez eux), mais son élévation :

D'où Jean III, 14 : « ...ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme... »

D'où Jean VIII, 28 : « ...quand vous aurez élevé le Fils de l'homme... », etc.

en élevant le Fils de l'homme, en l'élevant au carré, ils trouveront non pas « Hénoch » mais « Jésus-Josué » ; et ce ne sera plus en Hénoch, mais en Jésus-Josué - avec d'autres efforts s'inscrivant selon la même science hébraïque sur la même Bible hébraïque, qu'ils verront

Qu'ils inventeront : non pas de toutes pièces, mais au sens où l'on dit qu'on invente un trésor.

le Dieu vivant

YHWH H'Y, dans la Bible - puis, par révérence, ŠM H'Y (litt. « nom vivant ») -, autrement dit, compte tenu du midrash, « Yahvé vivant ressuscité ».

et donc, par anagramme, le Messie.

Ou, si l'on préfère : le Messie et, par anagramme, le Dieu vivant-ressuscité (MŠYH/« messie-christ » d'un côté, et ŠM H'Y/« nom (= Dieu) vivant » de l'autre).

J'ajoute, histoire de fournir bonne mesure et excellente cohérence aux quelques évidences que je viens d'étaler, que d'autres Juifs ou Samaritains que les chrétiens primitifs hébreux se sont, eux aussi, exercés à échafauder leurs propres et singulières doctrines sur le « fils de l'homme »

[44] Autres doctrines (autres résultats), mais mêmes méthodes : le midrash.

et à faire se refléter sur lui d'autres noms (ou personnages) qu'Hénoch ou Josué.

Ainsi, parmi les gnostiques, plusieurs écoles (ou sectes - terme fort mal choisi) ont-elles pris cette expression au pied (sémantique) de la lettre. BN 'DM, ou BN H'DM, voulant dire « fils d'Adam »,

Autrement dit, « Fils du premier homme » (sans oublier qu'Adam et Yahvé ont, en hébreu, la même gématrie une fois qu'on élève leurs lettres respectives au carré).

ces groupes ont vu en lui tel ou tel des fils de l'Adam de la Genèse. Hé oui, encore le midrash...

Les séthiens ?... Les séthiens ont choisi pour Fils de l'homme Seth (hébreu ŠT ou ŠYT : et ces séthiens, hébraïstes hébreux fort perspicaces et pas balourds pour deux sous, aussi bons traqueurs de la Bible que les évangélistes, ont reluqué que Seth (l'un des fils, en effet, d'Adam) trône majestueusement dès le premier mot du premier chapitre du premier livre de tous les livres sacrés, la Genèse. Au lieu d'y lire BR'ŠYT, le « au commencement » de nos trados passe-partout-&-nulle-part, ils y ont lu BR' ŠYT, c'est-à-dire soit « Seth créa-créera-crée »

Et voilà l'un des fils d'Adam, Seth, présidant à l'œuvre de Création.

soit « (Élohym) créa-créera-crée Seth »

Et voilà Seth devenu premier-né de la Création, appellation qui fera fortune dans le christianisme primitif (appellation incompréhensible et injustifiable en indo-européen...).

soit « Seth créa-créera-crée (Élohym) »

Et voilà les séthiens - des gnostiques ! - satisfaits et Élohym (le dieu inférieur, le démiurge) rabaissé d'autant.

soit - vertigineusement - les trois versions en même temps.

[45] Tout cela élimine, bien sûr, d'une chiquenaude joyeusement venue, toutes les élucubrations des érudits ès gnosticisme prétendant aller quérir chez les goyim, chez les païens (chez les Grecs ! mais allons donc : chez les Égyptiens !), les origines et les idées des sectes séthiennes. Les séthiens sont des Juifs et des Samaritains, hébreux, travaillant hébraïquement sur la Bible hébraïque. - Et puis les séthiens savent, sans recours au grec et aux contes égyptiens, que שֵׁט (Seth) veut dire « six » en araméen : or six est le nombre des jours de la Création. Etc.

Dans l'Évangile des Égyptiens, il est dit que Seth « revêt » Jésus-Josué. Panique chez les érudits.

Cf., par exemple, Simone Pétrement, *Le Dieu séparé*, Paris, 1984, pp. 547 ss. (Cette érudite n'a pas la moindre idée, d'ailleurs, des sens de l'image du « revêtement » dans la Bible, chez les gnostiques, dans les kabbales juives et samaritaines, ou au beau milieu du Nouveau Testament... Et pourtant, à en juger d'après les index de son volume, elle a lu et consulté des foulitudes de confrères !...)

Rien d'étonnant, pour moi, dans cette assertion. Jésus-Josué est Fils de l'homme par travail géométrique, et Seth est fils de l'homme parce qu'il est, dans la Genèse, fils d'Adam :

'DM = « Adam » = « homme, l'homme ».

quoi de plus normal que de poser, comme le fait en effet l'Évangile des Égyptiens, une équivalence entre Seth et Jésus-Josué et de produire du texte pour rendre compte de cette équivalence (i.e., comme disent les kabbalistes, de ce... revêtement)...

Seuls, les séthiens ? - seuls à concurrencer, dans ses propres plates-bandes, le christianisme naissant ? Que non : les caïnites aussi travaillent sur le Fils de l'homme ; et, avec recours aux mêmes impératifs du midrash, ils voient en lui le premier fils (= le premier-né) d'Adam, Caïn précisément. Et là-dessus les caïnites, ils produisent du texte. - Et d'autres qu'eux, en [46] employant les mêmes armes et en obtenant d'autres résultats, le font aussi. - Et tous ces gnostiques, qui se chamaillent et s'étripent à l'occasion, sont, comme les chrétiens primitifs, des Juifs ou des Samaritains ; tous, comme les évangélistes et comme le (pseudo ?) Paul inventeurs-trouveurs de « Jésus- Josué », ils sculptent des monceaux de monuments narratifs, visionnaires, allégoriques, eschatologiques (mais surtout pas historiques, ça non !) ; et tous cisèlent lesdits monuments, à coups de midrash, sur la base unique de la même et unique Bible hébraïque.

Telle qu'ils la reconnaissent et la connaissent (comme sacrée) : car longue et âpre est aussi la bataille entre gnostiques, Samaritains orthodoxes, Juifs pharisiens, sadducéens, esséniens, zélotes, et chrétiens primitifs (et au sein de chaque groupe) à propos de la sacralité, un à un, des livres de la Bible. Rixe à propos d'Ézéchiel, rixe à propos d'Hénoch, rixe à propos du Cantique des Cantiques, etc. - rixe jusqu'à propos des débuts du livre de la Genèse... Et tant et tant de textes mis au rebut, excommuniés et enfouis dans les genizoth (voyez les manuscrits de la mer Morte !)...

Tous fouillent la Bible hébraïque ; tous en extraient des réseaux lexicaux que le midrash permet d'y lire - d'y inventer : d'y inventorier.

Comme les gnostiques, les chrétiens primitifs sont des kabbalistes. Ils ne forgent pas Jésus-Josué de toutes pièces : ils n'inventent pas un Mickey ou le Petit Poucet. Non : ils le *lisent*, ils le *trouvent* et ils le travaillent sur fond de Bible hébraïque ; ils l'incluent dans les réseaux lexicaux-divins que renferment - directement - ou que produisent - indirectement - les livres

hébreux sacrés (tenus par eux pour parole de Dieu). Et le midrash sur « fils de l'homme » met en relief, chez les uns et chez les autres, diversement, l'une des pointes de ces réseaux.

[47] J'abrège et passe à autre chose. L'important n'est pas d'insister sur le cycle d'Hénoch ou sur le thème du Fils de l'homme, mais de se moquer - en variant les points de vue - de la thèse d'un soi-disant Jésus historique.

Après le « fils de l'homme », scrutons l'homme - Adam.

Tout en retenant les résultats ici obtenus :

1. le fait que l'application, par les évangélistes, de « fils de l'homme » à l'un des noms propres intervenant dans la Bible (pour eux : Josué-Jésus) n'est pas une application, de soi, originale : d'autres qu'eux, avant ou en même temps qu'eux, ont agi comme eux.

Et surtout :

2. le fait que cette application n'a rien d'historique - le fait qu'elle dérive exclusivement, par midrash, d'une lecture de l'Écriture (ancestrale !) tenue pour sacrée. D'une lecture de l'Écriture : pas d'une lecture de l'Histoire ou des événements !

[48]

L'homme

Pour introduire mon virage : une plaisanterie.

Je suis très ennuyé et pédale dans le trouble : personne ne condescend à m'offrir de m'expliquer *Marc VIII*, 31, *Marc IX*, 12 et *Luc IX*, 22, versets dans lesquels on m'affirme évangéliquement que « le Fils de l'homme doit souffrir beaucoup ».

Et tout pareillement confus qu'on ne m'explique jamais ni *Matthieu XII*, 8, *Marc II*, 28 ou *Luc VI*, 5 : « le Fils de l'homme maître du sabbath » - ni le curieux balancement de *Marc II*, 27 : « le sabbath a été fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbath ».

Ennui, trouble - et confusion ? J'y suis : je consulte les érudits ; j'y reste.

Pour sûr, les commentateurs loquaces ne manquent pas, autour de ces passages et à leur détriment. Ils me soufflent que si le Fils de l'homme doit souffrir beaucoup, c'est parce que la Passion de Jésus a été cruelle, ou parce que Isaïe avait prévu les souffrances à nulles autres pareilles du serviteur de Yahvé.

Ça c'est piquant. Jésus souffre donc évangéliquement beaucoup pour vérifier Isaïe. C'est piquant et vrai : toutes les narrations évangéliques sont des accomplissements explicites de l'Écriture (voyez, dans le Nouveau Testament, toutes les actions, tous les faits divers, tous les miracles, et autres, environnés - dans le texte, en clair ! - d'une sentence du genre « Ceci eut lieu pour accomplir... », sentence toujours suivie d'un appel à tel ou tel verset de la Bible hébraïque).

Midrash.

Accomplissement anhistorique.

[49] On bavarde ; on ne m'enseigne rien : car il n'est pas du tout écrit, dans les extraits concernés, que la souffrance en question vise/visa/visera un quelconque serviteur isaïesque (de Yahvé ou non) ou Jésus ; j'y lis qu'elle touche le Fils de l'homme ; et j'y lis, à chaque fois - car là est le nœud de l'affaire - qu'il doit souffrir, le Fils de l'homme, *beaucoup*.

Pourquoi ce « beaucoup » ?

Réponse des loquaces ? - néant.

Et nos loquaces sont tout aussi babillants sur le sabbath et sur le Fils de l'homme censé en être le maître ; et ils glosent et reglosent sur l'abolition du sabbath par le christianisme naissant, et sur l'histoire de cette abolition... Mais tout ça c'est blablabla...

Pourquoi, dans les versets énumérés plus haut, ce jeu de rythme entre « fils de l'homme » (ou « homme ») et « sabbath » ?

Re-réponse des re-loquaces ? - re-néant.

Encore une fois et toujours l'absence d'une lecture hébraïque des évangiles originellement hébreux.

Je m'apitoie tout d'abord sur le « beaucoup » des souffrances du Fils de l'homme.

Vous savez lire?... Pas du messie-christ, pas du fils de Dieu, pas - certes pas ! - de Jésus (ou de Josué) : du Fils de l'homme. Texto !

Ce « beaucoup »-là est, dans le seul grec qui nous en reste, un *polu*. Aucun rapport relationnel entre *polu* et le Fils de l'homme. Pas plus de rapport entre eux en grec qu'en latin, en français, ou en espéranto. En hébreu, par contre, « beaucoup » s'écrit M'D. Et il s'agit là de l'anagramme graphique de 'DM/« Adam, homme, l'homme ». Donc : la quantité et la gravité des souffrances du Fils de l'homme sont, dans les versets d'évangiles concernés, tirées de l'anagramme 'DM/M'D (« homme »/« beaucoup »). Et mon sincère vivat aux grécistes !

Mon lecteur retient la leçon : dans la kabbale produisant les narrations évangéliques - jusque dans [50] leurs recoins les plus gravides -, il y a un

travail sur les anagrammes ; et ce labeur concourt à ladite production narrative. Narrative ! pas historique... Leçon retenue.

Les gloses érudites des loquaces ne m'aident pas non plus à lire l'évangile lorsqu'il met en relation l'homme (le Fils de l'homme) et le sabbath. Le recours à la Kabbale hébraïque, lui, m'y aide décisivement, car c'est bel et bien ce recours qui m'indique (qui me force à reconnaître) pourquoi les évangélistes, à plusieurs reprises, ont établi une telle relation. Le recours ? Le voici :

Un seul mot, en hébreu, pour dire « sabbath » : $\hat{S}BT$, « le repos, la semaine, le samedi ».

Ce terme jouit d'un épouvantable intérêt chez les Juifs et chez les Samaritains, nul ne l'ignore. Parce que après les six jours de la Création, Dieu a pris son repos ? Oui, mais pas seulement :

Car :

Le sabbath est, comme notre Seth de tout à l'heure, saisi par les Juifs et les Samaritains au principe même de l'œuvre de Création (et non pas uniquement à sa fin) : nombre de textes juifs et samaritains ressassent à l'infini que Dieu a d'abord créé le sabbath, ou que le sabbath a participé, dès le premier moment, à la Création tout entière (et non pas qu'à sa sieste), etc. Pourquoi ? Par délire ? non :

Tout simplement parce que $\hat{S}BT$ /« sabbath » trône, par anagramme, dans le premier mot de la Genèse (tout comme Seth y figure, mais lui sans anagramme, selon les séthiens) : « au commencement » = $BR'\hat{S}YT$, et $BR'\hat{S}YT$ renferme en effet, dans le désordre, les lettres \hat{S} , B et T du mot « sabbath »/ $\hat{S}BT$.

N.B. Ce même mot initial de la Genèse (de la Création) contient en outre, par anagramme ou non : BYT , « la maison, le temple » ; $'\hat{S}$, « le feu » (par exemple celui qui consumera les impies, ou celui qui intervient évangéliquement dans le baptême, feu non absent du Nouveau Testament, n'est-ce pas ?) ; [51] $BRYT$, « l'alliance » (cf. la fortune de ce terme chez les chrétiens à travers l'expression - biblique et prise à contresens - $BRYT \hat{H}\hat{D}\hat{S}H$ /« Nouveau Testament » : en fait, « Nouvelle Alliance ») ; $R'\hat{S}$, « la tête, la somme, le début, le chef, le prince, le principe, le maître » (mot fugace dans les évangiles, chez Paul, dans l'Apocalypse canonique ?) ; RBY , « rabbi » (titre de Jésus-Josué, dans les évangiles) ; $S'R$, « la chair, le reste » (terme qui, ambiguïté comprise, parcourt tout le Nouveau Testament), etc.

Sur tous ces termes - et sur d'autres - introduisant, en concurrence et ensemble, la Thora (à condition que du midrash s'en empare), les chrétiens primitifs - comme les Juifs, et en tant que Juifs, et comme les Samaritains, et comme les gnostiques (hébreux) - ont produit du texte. Sur eux, et pas sur l'Histoire !

Mais revenons-en au sabbath :

Quant à « fils de l'homme », étant donné, chez les chrétiens juifs-hébreux primitifs, son lien gématrique avec « Jésus-Josué », sa graphie ne peut être que $BN \ 'DM$.

Eh bien, la mise en réseau lexical de l'homme et du sabbath dans les versets d'évangiles que j'ai relevés plus haut n'est rien d'autre que le direct résultat d'un travail mathématique : car :

1. « sabbath » = $\hat{S}BT = 21 + 2 + 22 = 45$ (gR) ;

2. « homme » = $'DM = 1 + 4 + 40 = 45$ (gC).

La gématricie par rangs (gR) de « sabbath » (terme biblique) est, en hébreu, la même que la gématricie classique (gC) de « homme » (terme biblique itou).

Conclusion : « sabbath » et « homme », sans aucun lien sémantique en hébreu, en grec, en latin ou en français, entretiennent une assonance mathématique mutuelle dans la langue sacrée, celle originellement utilisée par les évangélistes.

Et, *bis* : vivat aux grécistes ! Et mon toast à la thèse des historicités évangéliques !

Et : fin de ma plaisanterie.

Ceci, quand même : en révélant l'identité gématricie [52] existant entre $'DM$ /« Adam, homme, l'homme » et $\hat{S}BT$ /« le sabbath », les évangélistes nous invitent - comme de coutume - au feedback : dans la Bible hébraïque il

faut, selon eux, et tout de suite, lire « Adam, homme », à la place de « sabbath » (mais jamais - eu égard à l'injonction de *Marc II*, 27 enfin bien comprise – « sabbath » à la place de « Adam »). - Que mon propre lecteur, à condition - misère... - que les homélistes lui aient enseigné l'hébreu, s'emploie donc dare-dare à accueillir favorablement l'invite : elle ne le volera pas en surprises : des pans entiers du gnosticisme, et des évangiles, et des Épîtres, et de l'Apocalypse canoniques lui paraîtront aussitôt fort limpides.

D'Adam (« homme »), je passe évangéliquement à « beaucoup » - par anagramme. D'Adam (« homme »), je passe évangéliquement à « sabbath » - et vice versa -

Si, du moins, je n'obéis pas à l'impératif décret de *Marc II*, 27.

par gématrie. C'est très intéressant,

Voilà expliqués et justifiés mes versets de tout à l'heure. Exit mon trouble de tout à l'heure.

Mais d'autres effets kabbalistiques manifestent, dans les environs, un encore meilleur rendement.

Prenons par exemple l'Épître aux Romains (V, 12) :

« ...par un seul homme le péché est entré dans le monde... »

Mais ouais, on a compris, on connaît : il s'agit là du péché originel.

On ne connaît rien et l'on n'a rien compris tant qu'on ne m'explique pas la raison - inévitable, non contingente - de la présence, ici, de « péché » et d'« homme » dans une aussi courte phrase.

Je consulte les commentateurs, les encyclopèdes : la raison que j'exige leur échappe.

Seule, encore une fois, la gématrie me fournit cette raison : car :

[53] 1. « péché » = $\hat{H}T' = 8 + 9 + 1 = 18$ (gR et gC) ;

2. « homme » = $'DM = 1 + 4 + 13 = 18$ (gR).

Mathématiquement, dans la langue de la Thora tenue pour sacrée par les chrétiens juifs-hébreux primitifs, par les Juifs et par les Samaritains, « péché » = « homme, Adam ».

Avec, encore et encore en filigrane, l'invitation (chrétienne) rétroactive à lire « homme, Adam »/'DM à la place de « péché »/ $\hat{H}T'$ dans la Bible hébraïque, et vice versa. Encore et encore l'invite au manège du feedback.

D'où, dans le Nouveau Testament, le thème du premier homme venant du sol et pitoyable, et celui du second homme, céleste, divin (à condition que, pour égaliser – mathématiquement - YHWH/« Dieu », il s'élève, comme lui, au carré et ressuscite). D'où le thème de l'*homme* (ou du fils de l'*homme*) supportant et rachetant le *péché*. Etc. Et tout cela par midrash, anhistoriquement (par fouillage de la Bible hébraïque multiséculaire - par accomplissement de la Parole écrite sacrée).

Anagrammes, gématries... Et les jeux de mots !

Sur l'homme, les jeux de mots du Nouveau Testament sont innombrables, à condition - bien sûr - qu'on daigne les rétrovertir du grec (où, comme en français, ils n'existent plus) vers leur hébreu aborigène.

L'un des calembours les plus pertinents du Nouveau Testament intervient, à mon sens, au verset VIII, 40 de Jean. À ce niveau, ça n'est plus du jeu sur les mots, c'est de la voltige. En grec le laïus est quelconque : *nun de zéteite me apokteinai anthropon os tén alétheïan umin lelaléka* (quelconque et charabia). Cherchez-y des assonances (fécondes), des anagrammes, la voltige dont je parle : vous n'y en trouverez pas trace.

Sur ce sabir hellénique, Claude Tresmontant bâtit la traduction suivante :

[54] « ...mais maintenant vous cherchez à me tuer moi un homme qui vous a dit la vérité... »

Mais le traducteur ne signale, en marge, dans son appareil de notes soi-disant explicatives, aucune espèce de calembour à cet endroit.

Alors qu'il soutient, comme je m'y distrais moi-même, que les évangiles ont été originellement pensés *et* rédigés en hébreu... Bravo. Les voltigeurs bossent et Tresmontant ferme les yeux !

Or la rétroversion du passage me jette à la figure ceci :

Le « tuer » de « vous cherchez à me tuer » s'écrivait HMYṬ ;

Précédé d'une préposition (L/« à, pour ») et suivi d'un complément.

« homme » s'y écrivait 'DM ; et « vérité » s'y écrivait 'MṬ. Et donc : « vérité »/'MṬ, avec son ' , son M et son Ṭ, y opérait la synthèse entre le M et le Ṭ de « tuer »/HMYṬ et le ' et le M de « homme »/'DM.

Quant au D de 'DM/« homme », loin de demeurer en rade, il renvoyait au D initial de DBR/« a dit » (en fin de phrase).

Et juste après, dans le même verset, on lit :

« ...(vérité) que j'ai entendue venant de Dieu... »

Voltige : « venant de » s'écrivait, en hébreu, M'Ṭ, anagramme exacte de 'MṬ/« vérité ». Ah, l'hébreu...

Et si, dans ce verset comme dans tant d'autres, 'DM/« homme » et YHWH/« Dieu » cohabitent, c'est en raison de leur équivalence gématrique (la somme des carrés de l'un étant égale à la somme des carrés de l'autre).

Voltige, ai-je osé dire ? - mais que non : le tout-venant de la besogne des Hébreux amants de leur langue. Du midrash. Le tout-venant du midrash juif (ou samaritain) en action.

Mais je n'en suis qu'au hors-d'œuvre. J'ai mieux à proposer.

[55] Qu'en est-il, dans le christianisme primitif, du travail sur l'homme ? Et : ce travail est-il historique ?

Dans la Genèse, les chrétiens - comme tout un chacun - lisent que l'homme Adam a été fait à l'image de Dieu - *Genèse* I, 27 :

« ...Et il créa, Élohym, l'Adam à son image ; à l'image d'Élohym il le créa : mâle et femelle il les créa... »

Traduction (courante) d'une indigence totale au vu des énormes sous-entendus, ici comme ailleurs, de l'hébreu.

Notez, quand même, ce jeu sur le singulier et le pluriel : un seul Adam, mais à la fois mâle et femelle ; et « il les créa/crée/créera » au lieu du « il le créa/crée/créera » attendu. Sur cet erratisme ésotérique du texte, les midrashim juifs (et samaritains), gnostiques ou pas, sont sans nombre : cf. ne serait-ce que les thèmes gnostiques et kabbalistiques touchant à l'androgynat d'Adam ; et cf. l'usage de « mâle » et « femelle » et d'« homme-Adam » dans les Épîtres de Paul - thèmes et usage, je m'empresse de le crier, massacrés par les érudits.

En *Genèse* I, 27, les chrétiens primitifs commencent par considérer « Élohym »/'LHYM comme un substitut révérenciel de YHWH ; pour eux, c'est en fait YHWH/« Yahvé » qui crée Adam.

Pour la plupart des gnostiques, tout au contraire, c'est bien Élohym qui fut créateur : c'est Élohym, le dieu bête et méchant, le dieu inférieur, le démiurge impitoyable et maladroit, qui crée Adam. À l'inverse des chrétiens, les gnostiques ne tiennent pas l'Élohym de la Création, dans la Bible hébraïque, pour un pseudonyme de YHWH : ils le conservent tel quel, et ils y voient le démiurge. (Et pas un démiurge platonicien ! pas le démiurge des mythologies grecques ! celui de la Bible hébraïque - telle qu'ils la lisent et tel qu'ils l'y découvrent en tant qu'Élohym !)

[56] Et puis les évangélistes, et les rédacteurs néo-testamentaires en général, sont des Hébreux : ils ne conjuguent donc pas, comme nous, les verbes au passé, au présent et au futur. Ils ne lisent donc pas, dans le verset que je commente, « YHWH-Élohym créa Adam », mais bel et bien : « YHWH créa/crée/créera Adam en accomplissement » (verbe BR'/« créer » à l'accompli).

Tous les temps grecs (occidentaux, indo-européens) des verbes du Nouveau Testament traduits sont, en soi, des contresens (idem pour les temps des verbes de nos Bibles françaises...).

D'où, hors temporalité indo-européenne, par exemple en I *Corinthiens* XV, 47, la distinction entre un premier homme et un second,

Distinction extraite, non pas de la philosophie grecque, ou romaine, ou égyptienne, mais d'un simple examen du verset (I, 27) de la Genèse : 'DM/« Adam, l'homme » y intervient au pluriel (« il *les* créa »).

le premier étant 'DM, « issu du sol »,

'DM/« homme » faisant, explicitement dans la Genèse, calembour avec 'DMH/« la terre, le sol, l'humus » - un calembour célèbre...

P.-S. Et faisant calembour avec DM/« le sang », d'où les constatations évangéliques sur le sang versé par le Fils de l'homme : lorsque 'DM/« l'homme, Adam » donne son sang, DM, il lui reste ' , la première lettre (aleph) de l'alphabet sacré - pas n'importe laquelle : la première. Et lorsque le « fils de l'homme »/BN 'DM perd son « sang »/DM, il lui reste, par anagramme, 'BN/« la pierre » - d'où le rôle de Pierre l'apôtre (en grec *petros*, en araméen translittéré *képhas*) dans la fameuse phrase « Tu es Pierre et sur cette pierre... » (phrase dans laquelle « pierre »/'BN fait, en outre, jeu de mots avec BNH/« bâtir »).

Et 'DM/« Adam, l'homme » fait aussi calembour avec le verbe DMH/« être semblable à », d'où les paraboles du Fils de l'homme commençant par la cheville « est [57] semblable à » ; d'où, dans la Bible hébraïque, Adam créé non pas seulement à l'image mais aussi « à la ressemblance » (DMWT) de Dieu - sans oublier que DMWT/« ressemblance » contient illico MWT/« la mort », d'où le thème néo-testamentaire du Fils de l'homme versant son sang et mourant tout en étant et en tant qu'il est semblable à YHWH.

Et calembour, enfin, avec DWMH/« silence » - d'où les innombrables thèses gnostiques sur le Silence (au féminin, comme en hébreu - parce que en hébreu) présent lors de l'œuvre de Création ; d'où le Fils de l'homme faisant silence, se taisant, lorsque Pilate l'interroge (mutisme d'ailleurs prévu, sur fond de langue et non d'Histoire, par Isaïe). En veut-on davantage ?... je passe.

et le second étant Jésus-Josué le ressuscité (et nous-mêmes si nous l'endossons).

Tiens, à propos de résurrection, j'attends en vain qu'un gréciste m'explique I *Corinthiens* XV, 21 : « C'est par un homme... que vient la résurrection des morts. » Chrétiens et non-chrétiens se figurent qu'il s'agit là ; d'une théologie issue, en ultime ressort, de l'existence historique d'un Jésus historique ; quant au gréciste, il est largué.

Il n'y a, dans le verset, aucune référence historique - et, inversement, aucun mythe. Mais du midrash, ça oui. Car, par gématrie, 'DM/« Adam, l'homme, un homme » = 45 ; et 45 est aussi la valeur de ṬḤYH/« la résurrection ».

Historicistes, mythologues et grécistes sont, pêle-mêle, ici comme ailleurs, évangéliquement restitués à leur lieu naturel : le déchet !

Comment cela ? Pourquoi Paul opère-t-il cette distinction entre deux Adam ?

Tout d'abord, je l'ai dit, en s'appuyant sur la Genèse ; mais aussi en considérant ce qui suit :

Lorsque 'DM/« Adam, l'homme » fut/est/sera créé, il vaut gématiquement 45 (gC) ou 18 (gR). Aucun rapport avec [58] YHWH/« Dieu, Yahvé », MŠYḤ/« messie, christ », ou YŠW^c/« Dieu sauveur, Jésus-Josué », etc. Mais un rapport direct, celui-là, absolu, total, inévitable, avec ḤT'/« le péché » (= 18). Le premier homme, Adam, est péché. Voilà l'un des constats cardinaux du christianisme primitif. Il n'y a pas à en sortir. Et Paul, comme les évangélistes, n'en sort pas.

En revanche, lorsque ce même 'DM/« Adam, homme » s'élève, ressuscite, prend vie, alors là tout change :

D'où le soubassement de toutes les narrations évangéliques ; d'où toutes les recherches des Épîtres pauliniennes. En hébreu. En langue. Hors Histoire. Sur visée de la Bible hébraïque.

1. en s'élevant (au carré), il perd ses premières gématries et abandonne, du coup, son équivalence (tragique) avec $\hat{H}T'$ / « le péché » ;

Perte et abandon - dévêtissement - sur lesquels rayonne toute la théologie paulinienne, ses centres, ses coins, et ses recoins.

D'où en effet (le Fils de) l'homme effaçant le péché d'Adam par sa résurrection, par son élévation.

2. en s'élevant (au carré) et en ressuscitant, il devient l'égal de YHWH / « Dieu », YHWH également élevé (également au carré) et également ressuscité (le Seigneur, = YHWH, qui ressuscite...) ;

D'où la célèbre apostrophe de Pilate : « Voici l'homme » (le piètre *Ecce homo* des catéchismes), autrement dit « Voici Adam » - interjection capitale puisqu'elle lance en exergue le mot, « Adam » / $'DM$, autour duquel circulent et la résurrection et l'élévation évangéliques : la narration de YHWH vivant-revivant (c'est-à-dire du Messie en train de se faire, de s'accomplir - et réciproquement).

3. en s'élevant (au carré) et en ressuscitant, il entraîne avec lui, notre Adam, l'élévation et la résurrection du Fils de l'homme (ce que les évangélistes appellent sa « glorification ») :

[59] Terme de la racine KBD / « être lourd » : en s'élevant au carré, YHWH et $'DM$ / « Adam, l'homme » et BN $'DM$ / « fils de l'homme » deviennent lourds ; ils augmentent leurs valeurs gématriques. (Il y aurait beaucoup à dire sur la « gloire » et la « glorification » - hébreu KBD - telles que les manipule le midrash néo-testamentaire. - Sur elles, partout dans les commentaires des soi-disant savants d'Église, des contresens.)

or « fils de l'homme » BN $'DM$ s'élevant et ressuscitant engendre le nombre 386, nombre équivalant à $Y\hat{S}W^c$ / « Jésus-Josué-Dieu sauveur ».

Conclusion : quand Paul (ou le pseudo-Paul) distingue deux Adam, il le fait sur la base d'un énorme travail sur la langue ; agissant ainsi, il scrute, vertigineusement, non pas l'Histoire mais la Bible hébraïque.

... Et c'est sur ces thèmes et ces thèses, par midrash, par examen kabbalistique de la Bible, que les chrétiens primitifs construisent la Passion et la résurrection - en vrac ! - de Jésus, de l'Homme, du Messie-Christ, et de YHWH.

Et le tout devant témoins : c'est-à-dire face aux attestations produites (multiplement, ainsi qu'il convient pour un témoignage juif !) par des versets et des versets de la Bible hébraïque. Par le texte : pas par je ne sais quelle Histoire.

Et l'on comprend à présent sans difficulté ni torticolis le rendement manifeste de bien des phrases obscures (injustifiables... inadmissibles...) du Nouveau Testament :

Par exemple ?

Romains VI, 6 :

« ...notre vieil homme (= Adam) a été suspendu avec (le Christ)... »

« Suspendu » (racine hébraïque $\hat{T}LH$) et non pas « crucifié ». Et : « suspendu au bois, à l'arbre » :

1. celui qui, dans le jardin d'Éden, était/est/sera [60] appelé « arbre (bois – cS) de la connaissance du bien et du mal » - d'où la suspension, aussi, des deux larrons de l'évangile, un *bon* larron et un *mauvais* larron ; d'où, aussi, le thème du « bon pasteur » / R^cH TWB, expression liant inextricablement « le bien » / TWB et « le mal » / R^c ;

2. et celui qui, dans ce même jardin ou Paradis, est/était/sera appelé « arbre de vie » (autrement dit, selon l'interprétation midrashique des chrétiens primitifs, « l'arbre de la résurrection »).

Et, j'insiste, le tout dans le jardin d'Éden ($^cDN = 34 = R\hat{W}\hat{H}$ / « Esprit »), jardin expressément mentionné dans les récits soi-disant historiques de la soi-disant historique crucifixion ! (cf. *Jean XIX*, 41 : « ...au lieu où il fut/est/sera suspendu, il y a/eut/aura un jardin » - et puis consultez *Jean XX*, 15, verset dans lequel Marie prend Jésus le ressuscité pour « le jardinier », autrement

dit, en hébreu, pour B^cL HGN, litt. « le maître du jardin - du Paradis », dont la gématrie est 52, la même que celle de BN/« Fils » ou de MŠYĤ/« messie-christ » !) Tout ça tiré de la Genèse...

Et *Éphésiens* IV, 22-24 :

« ...déposer le vieil homme... et revêtir l'homme nouveau, qui a été créé/est créé/sera créé selon Dieu... »

Avec les fautes habituelles, en français comme en grec, sur le temps des verbes : fautes que j'essaie, ici – impossiblement... -, de gommer.

Avec, en prime, un monstrueux contresens sur « selon » dans et sous lequel il faudrait lire l'hébreu K/« en tant que » (Adam étant gématriquement identique à YHWH lorsqu'il est l'Adam nouveau, celui qui ressuscite et vit à jamais : celui qui, comme YHWH, élève ses lettres au carré).

Et, pour couronner l'ensemble, II *Timothée* III, 17 :

« ...ainsi l'homme-Dieu

Et nenni « l'homme de Dieu » ainsi que je le vois traduit partout.

[61] se trouve-t-il accompli... »

Accompli histotiquement ? non : par midrash, en kabbale.

C.Q.F.D.

Et puis, comme les manuscrits grecs nous aident ! comme ils savent, involontairement mais aux bons endroits, trahir l'hébreu dont ils dérivent... Regardez un peu la variante de *Jean* IX, 35 :

Tantôt on y lit « Crois-tu au Fils de l'homme ? » et tantôt « Crois-tu au Fils de Dieu ? »

D'une version à l'autre, 'DM/« homme » et YHWH/« Dieu » sont ici, selon les manuscrits grecs qu'on prend pour cibles, interchangeables. Pourquoi ? - encore une fois parce que la somme des carrés de 'DM/« homme » est égale, dans l'hébreu d'origine, à la somme des carrés de YHWH/« Dieu » (valeur commune : 186) - et pour nulle autre raison. Dans ce verset (à variantes) et dans l'épisode où il trouve sa place, déjà est prise en compte (cas de le dire !) l'élévation de l'homme (et du Fils de l'homme) et l'élévation de YHWH (et du Fils de YHWH, du Fils de Dieu) - et prise en compte aussi l'équivalence de ces deux élévations parallèles.

Ce qui nous fournit, encore évidemment (avec une évidence contraignante : pas sur la foi d'impressions approximatives collectées dans les effluves flous d'un missel indo-européen), le fondement de plusieurs des versets les plus importants du Nouveau Testament (fondement anhistorique) et de leur fabrication. Et d'entre ces versets-là, voici le plus terrible :

Jean VIII, 28 : « ...quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que je suis... »

Phrase intervenant dans une mise en rapport du Père (autrement dit, de YHWH) et de Jésus-Josué (ici s'appelant « fils de l'homme »). Phrase dans laquelle, [62] au vu de son hébreu originel - rétrovertible sans peine -, tous les temps des verbes sont des bruts contresens.

Traduction de Claude Tresmontant : « lorsque vous élèverez le fils de l'homme alors vous connaîtrez que c'est moi » - et le traducteur, tout en commettant les bourdes usuelles sur le temps des verbes, rétrovertit très justement le « c'est moi » en obtenant l'hébreu 'NY HW' (litt. « moi lui » - ainsi s'expriment-ils, les Sémites...) - mais il ne devine en rien la portée efficiente de la phrase.

Élever le Fils de l'homme, c'est lui faire acquérir, par mise en carré de ses lettres, la valeur 386, nombre équivalent à YŠW^c/« Jésus-Josué-Dieu salvateur ».

Sous le verset (hébreu) de Jean - qui ne les nomme pas ! - il y a donc et Josué-Jésus et Dieu sauveur (YHWH en tant qu'il sauve).

Élever le Fils de l'homme, c'est aussi élever l'homme : et la mise en carré de 'DM/« Adam, l'homme » égale alors celle de YHWH/« Dieu ».

Mise en carré de 'DM : $1^2 + 4^2 + 13^2$. Mise en carré de YHWH : $10^2 + 5^2 + 6^2 + 5^2$. Dans les deux cas l'on obtient 186.

Qu'on se souvienne avec vigueur de ces deux équations

Et de ce qu'elles portent et supportent : Yahvé, Jésus, Josué, le Sauveur, le Seigneur sauveur, Adam, le Fils de l'homme - tout cela en réseaux. Réseaux lexicaux. Réseaux anhistoriques.

et qu'on réfléchisse un instant au « Je suis » ou « C'est moi » de *Jean VIII*, 28 ; sur lui s'effondrent et se transculbutent tous les délires d'hier et d'aujourd'hui sur un Nouveau Testament cuisiné par des illettrés, des gens de peu, de pauvres Galiléens ignorants - et contre lui vient aussi se pulvériser toute la dimension soi-disant historique du corpus.

L'hébreu sous-jacent à « Je suis » (ou « C'est moi ») était primitivement 'NY HW' / « moi lui ».

[63] Mais 'NY HW' ne signifie pas « c'est moi » mais, indistinctement : « c'est/ce fut/ce sera moi en accomplissement et en inaccomplissement » (ainsi ronflent, en effet, la grammaire et la sémantique des Hébreux : j'y peux rien).

Et si mon lecteur ne comprend goutte, qu'il soit chrétien ou pas, à ces tournures sémitiques, qu'il se console en pensant que le Nouveau Testament n'a pas été originellement rédigé pour l'indo-européen qu'il est.

Et cette microscopique - et, on va le voir, géante - déclaration pétarade dans les évangiles (plusieurs dizaines de fois) avec un bonheur des plus souverains : elle y circule, volontiers, sous le grec *ego eimi* (litt. « moi je suis », *eimi* étant le verbe « être » en grec, verbe originellement absent de l'hébreu à cet endroit). Et elle s'y promène en opérant des prodiges.

Prodiges ?

En *Matthieu XIV*, 27, *Marc VI*, 50 et *Jean VI*, 20, par exemple, elle rassure :

« ...n'ayez pas peur, C'est moi... ('NY HW') »

'NY HW' / « c'est moi » doit en effet constituer un baume extraordinaire, car « n'ayez (ou : n'aie) pas peur » est, dans le Nouveau Testament (quand on sait le lire) comme dans l'Ancien, une injonction couramment prononcée par des Anges (par les messagers de YHWH), par des êtres divins ou par YHWH soi-même.

En *Jean XVIII*, 5-8, elle foudroie :

« ...qui cherchez-vous ? - Jésus le nazaréen. -

« Nazaréen » ne signifiant à aucun prix « habitant de Nazareth », dès lors que « Nazareth » / נָצְרֶת n'est, dans le corpus, qu'un mot forgé, un artefact surgissant du midrash (cf. plus bas).

C'est moi...

'NY HW', litt. « moi lui » sans verbe aucun.

[64] Quand Jésus leur eut dit : C'est moi... ils tombèrent par terre... »

Autrement dit : « ils tombèrent sur la Terre », à la manière des Néphilim (litt. « ceux qui tombent ») du chapitre VI de la Genèse. Tout ce passage évangélique est aussi le résultat d'un midrash sur *Genèse VI*.

En *Luc XXIV*, 39, l'exclamation ne foudroie ni ne rassure ; elle révèle :

« ...voyez mes mains et mes pieds, C'est moi... »

Et toujours 'NY HW'. - Nous rencontrons donc là une formule sans pareille, une formule clef. Pourquoi ?

Sans agonir ce pourquoi de la moindre réponse, je file à autre chose. À la Galilée.

Pour accomplir le messianisme du messie-fils-de-David concocté par le judaïsme ancien (celui d'après l'exil à Babylone), le Jésus-Josué (Dieu sauveur) évangélique est dit né à Bethléem - la ville, en effet, natale de David. Et cette naissance s'accompagne, dans la fable évangélique, d'un confortable nombre de références à l'Ancien Testament. Naissance anhistorique. Naissance par midrash. Le lieu de naissance du Jésus-Josué des évangiles

renvoie, par conséquent, non à l'Histoire mais aux recherches et aux doctrines eschatologiques du judaïsme ancien (ou : des judaïsmes anciens).

Judaïsme qui développe aussi une doctrine du messie-fils-de-Joseph : d'où Joseph comme père évangélique de Jésus-Josué. - Sur Bethléem et sur Joseph, les évangiles échafaudent (exhibent - découvrent dans la Bible hébraïque) des treillis kabbalistiques dont j'ai esquissé une analyse dans mon tome I - j'y reviendrai.

En revanche, le lieu de résidence de Jésus-Josué est la Galilée ; la Galilée et Nazareth. Pourquoi ?

Pourquoi des versets du genre de *Matthieu II, 23* :

« ... (Joseph) vint s'établir dans une ville appelée Nazareth.

[65] S'y établir historiquement ? que non : par midrash - car voyez la suite.

Ainsi devait s'accomplir

S'accomplir la tâche d'un historien (d'un journaliste, d'un témoin oculaire ayant l'œil) prenant, sur le vif, des notes de reporter consciencieux ? - que non : s'accomplir l'Écriture - car voyez la suite.

l'oracle des prophètes :

Eh oui : pas l'Histoire sur le vif - la prophétie : midrash de la Bible !

On l'appellera nazaréen... » ?

Stop + halte. Je décide, moi aussi, sur cette occasion-là, de devenir un loquace.

Dans aucun coin de la Bible hébraïque, ni chez les prophètes ni ailleurs, ne se trouve l'oracle cité ici. Toutes les citations bibliques fournies (à seaux) dans les évangiles comme bases et justificatifs de la narration sont (étaient, en hébreu) exactes et données comme telles : partout elles sont, à tout le moins, repérables. Celle-ci (« On l'appellera nazaréen ») est à son tour donnée comme exacte par Matthieu alors que, seule entre toutes, elle est - de près et de loin - absente de la Bible. Et personne ne s'étonne gravement de l'affaire. L'évangéliste dit (à des gens qui - hébreux comme lui - ont leur Bible en main, et la savent par cœur) que « On l'appellera nazaréen » figure dans un texte d'un prophète de la Bible, et dans aucun livre d'aucun prophète de la Bible on ne lit cette phrase. D'où les gloses embarrassées des érudits (et, d'abord, des Pères de l'Église), puis leur complet mutisme. - Eh bien, j'affirme, moi, que cette citation *est* dans la Bible, et qu'elle y est bien empruntée aux prophètes - par exemple à Daniel, à Jérémie, etc.

Je la rétrovertis.

Le grec dit ceci, mot à mot (charabia, comme de juste) : « ...la parole par les prophètes que nazoraïos il sera appelé... ». Je rétrovertis ; et je trouve :

Originellement, à cet endroit, « parole » s'écrivait [66] DBR ; « prophète » s'y écrivait NBY' (pluriel NBY'YM) ; « que » s'y écrivait KY ; et « nazoraïos-nazaréen » s'y écrivait NŞR (ou NŞRY ou NWŞRY, etc.). De sorte que les termes ainsi rétrocedés à leur sémite originel formaient la séquence :

DBR + NBY' + KY + NŞR,

séquence qui n'est autre qu'un calque de... Nabuchodonosor ! (en hébreu NBWKDN'ŞR), personnage qui hante, en effet sans le moindre doute possible, les prophètes Jérémie, Ézéchiël et Daniel.

Faisant flèche (hébraïque) de tout bois, les évangélistes, en héros kabbalistes qu'ils sont, font s'établir Joseph, père (midrashique) de Jésus-Josué-YHWH sauveur, à Nazareth pour accomplir l'Écriture grâce à un tonitruant sondage du mot, biblique, « Nabuchodonosor ». Surprise de taille...

Et, qu'on y prenne rapido garde, « Nabuchodonosor »/NBWKDN'ŞR est un mot d'une richesse des plus éjaculantes. Pensez : il fait gicler, par anagrammes ou non, et entre autres (!), les vocables qui suivent :

- KBWD/« gloire » (cf. la glorification du Fils de l'homme) ;

- DBR/« parole, chose » (cf. le Verbe du prologue de Jean) ;

- BN/« fils » (terme équivalent gématriquement à MŞYĤ/« messie, christ » - valeur commune 52 ; terme souverain dans le Nouveau Testament) ;

- NŞR/« rejeton » (terme présent, à des endroits stratégiques, dans les prophéties de la Bible ; terme appliqué par les évangélistes à Jésus-Josué) ;

- BKWR/« premier-né » (terme inclus dans l'un des titres conférés à Jésus-Josué) ;
- BRWK/« béni » (anagramme du précédent - terme également inclus dans l'un des titres néo-testamentaires de Jésus-Josué) ;
- 'DWN/« seigneur, maître » (titre chrétien primitif de Jésus-Josué en tant qu'il est YHWH ressuscitant) ;
- Š'N/« brebis » (terme - pluriel-singulier, en hébreu - intervenant dans la métaphore de Jésus- Josué pasteur) ;
- [67] - 'BN/« pierre » (terme hyperfréquent dans le Nouveau Testament, et d'un ésotérisme maximum) ;
- RŠWN/« volonté, providence » (terme, intraduisible, qui sillonne l'ensemble du Nouveau Testament) ;
- 'BDWN/« destruction totale, perte, abîme » (terme qui saille, en toute terreur, et dans les évangiles et dans les Épîtres et dans l'Apocalypse canoniques, chaque fois que de l'eschatologie s'y tressaille) ;
- 'RŠ/« la terre, le territoire d'Israël » (terme qui, parce que Jésus est Josué, a une extrême importance dans les narrations des évangiles - terme que nos traductions massacrent en y voyant et y donnant à voir jusqu'au globe terrestre) ;
- 'WŠR/« trésor » (cf. diverses paraboles évangéliques) ;
- DN/« le jugement » (terme que même les sourds ouïssent résonner dans l'ensemble du Nouveau Testament) ;
- 'RWN/« le coffre » (celui, par exemple, de Judas - c'est-à-dire celui que la tribu de Juda détient sur son territoire puisqu'elle détient le Temple et les clefs de l'économie sacrée : terme que nos traductions ont transformé en « bourse », en « porte-monnaie » ! - alors que 'RWN est aussi, dans l'ancien temps, l'Arche d'Alliance...) ;
- Etc., etc.

Tout ça et dans Nabuchodonosor et dans *Matthieu* II, 23 (« on l'appellera nazaréen »)...

En plus, Nabuchodonosor est, dans la Bible, MLK BBL/« le roi de Babylone » ; or l'Apocalypse de Jean désigne cryptiquement Jérusalem (la Jérusalem terrestre) sous le nom de « Babylone » - cela, je l'ai démontré dans mon tome I. Autant dire que le midrash chrétien utilise à plein la lecture qu'il fait, dans la Bible, de « Nabuchodonosor roi de Babel » ; il s'en sert et ressert abondamment. (Mais le grec a perdu toute trace néo-testamentaire de ce nom et de son pouvoir kabbalistique.)

[68] Mais j'abrège ; je coupe. J'en reviens à la Galilée, à Nazareth : et à 'NY HW'/« c'est moi » :

Nazareth.

Aucune ville ou bourgade de ce nom n'existe au I^{er} siècle de notre ère, pas davantage en Galilée qu'ailleurs. (Alors que je la vois, icelle ville ou bourgade, venir s'ingérer dans tous les Atlas du Nouveau Testament...) Et cependant Nazareth existe bien, narrativement, dans les évangiles. Et ce vocable y existe, narrativement, pour une raison très simple : de gématrie :

« Nazareth » est, en hébreu, NŠRT, sans hésitation possible sur sa racine (NŠR - et non pas NŠR ou NZR) : les chrétiens sont surnommés par les pharisiens, en toutes lettres dans les Talmuds et ailleurs, NWŠRYM (racine, en effet, NŠR), c'est-à-dire « les observants », les - tenez-vous bien ! - « conservateurs ».

NŠRT vaut, arithmétiquement, $14 + 18 + 20 + 22 = 74$. Or 74 est, dans le premier mot de la Genèse, « au commencement », la valeur même de R'ŠYT/« commencement ».

Au lieu de BR'ŠYT/« au commencement », les évangélistes chrétiens hébreux primitifs nous forcent et se forcent par conséquent à lire BNŠRT/« en Nazareth » au tout début de la Thora.

Et notez vite que 74, gématrie de « commencement » et de « Nazareth », est aussi la gématrie de 'D/« témoin, témoignage ». BR'ŠYT/« au commencement » peut dès lors se lire, en *Genèse* I, 1, B'D/« par le témoin, par un témoin, par et dans le - un - témoignage, en témoignage » - d'où, par exemple, le thème du témoin primordial dans le prologue de Jean - d'où,

aussi, tout le midrash évangélique et paulinien (et apocalyptique) sur la notion de témoignage.

En tant que fils de David, le messie chrétien naît à Bethléem (en Judée) ; en tant que fils de Joseph, il a sa résidence à Nazareth - et cette résidence lui est octroyée non par l'Histoire événementielle mais grâce à une exégèse hébraïque du premier mot de la Genèse.

[69] L'efficacité de *Genèse* I, 1 et de son midrash est considérable dans le prologue de Jean (je l'ai montré dans mon tome I) ; on découvre à présent qu'elle n'est pas considérable que dans ce prologue.

Nazareth, nom fictif, nom géométrique, n'est pas, dans les évangiles, situé n'importe où mais en Galilée.

Qu'on songe à tous les versets d'évangiles parlant de la Galilée...

Je ne puis les examiner en détail. Il faut que mon lecteur conserve par-devers lui l'art et l'opportunité de combler les lacunes - volontaires (quoique parfois nerveuses) - de ma démonstration.

La Galilée, elle aussi, figure en *Genèse* I, 1 ; mais oui, dans « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » : comme Nazareth - par géométrie.

L'hébreu bêtement traduit par « Au commencement Dieu créa... », etc.,

Avec, au minimum, un contresens sur le temps du verbe.

vaut, géométriquement, 2701. Et 2701 possède pour facteurs premiers 37 et 73.

37 et 73, je l'ai montré dans mon tome I, sont les gR et gC de H̄KMH/« la Sagesse » - d'où les élaborations bibliques et gnostiques, juives et samaritaines, sur le thème de la Sagesse présente lors de l'œuvre de Création.

Or 37 et 73 se trouvent être - comme par hasard - les gR et gC de GLYL/« la Galilée ».

Car, comme par hasard :

1. GLYL = 3 + 12 + 10 + 12 = 37 (gR, géométrie par rangs) ;

2. GLYL = 3 + 30 + 10 + 30 = 73 (gC, géométrie classique).

Le hasard, là et partout, a bon dos...

La Galilée, absente sémantiquement et graphiquement de *Genèse* I, 1, y a sa (pleine - non usurpée...) place par géométrie, [70] arithmétiquement : par multiplication de ses valeurs chiffrées, la Galilée est dans le verset numéro un du livre numéro un de la Thora.

D'où, dans divers passages évangéliques et dans les Actes des Apôtres, l'idée que la Galilée est un lieu du « commencement » (celui de *Genèse* I, 1, justement) : cf. *Matthieu* XXVI, 32, « ...après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée... » (= *Marc* XIV, 28) ou *Actes* X, 37, « ...en commençant par la Galilée... ».

Les évangélistes, en virtuoses du midrash, le savent ; ni illettrés ni simples, ils l'ont découvert ; ils le disent dans leurs narrations ! et personne ne le voit !

Pour me résumer :

1. Nazareth résulte évangéliquement d'un midrash sur (B)R'ŠYṬ/« (au) commencement » tel qu'il inaugure *Genèse* I, 1 ;

et :

2. la Galilée résulte évangéliquement d'un midrash sur l'ensemble de *Genèse* I, 1.

Nazareth et la Galilée (et la Sagesse, et le Témoin-Témoignage) participent donc, en tant que mots, à la Création divine-sacrée.

N.B. Aucun des Pères de l'Église se répandant (jusqu'au concile de Florence, en 1439) dans les 390 volumes des Patrologies grecque et latine de Migne – aucun ! - n'a la moindre intuition de l'origine arithmétique de Nazareth ou de la Galilée des évangiles : la moindre intuition du pourquoi de leur intervention dans le corpus dont eux tous, avec fierté non sans orgueil, se prétendent les nourris et les dépositaires...

J'avance.

Et j'en arrive enfin à 'NY HW'/« c'est moi ».

Et je dis :

Comme la Galilée, et comme la Sagesse, ce « c'est moi » a pour géométries :

[71] 1. gR, gématrie par rangs : $1 + 14 + 10 + 5 + 6 + 1 = 37$;

2. gC, gématrie classique : $1 + 50 + 10 + 5 + 6 + 1 = 73$.

Or, je le répète, $37 \times 73 = 2701$; et 2701 est la gématrie (gC) de *Genèse* I, 1.

Et voilà bel et bien pourquoi cette formule, anodine en grec, anodine en français (anodine hors hébreu), revêt une puissance stratégique dans le Nouveau Testament lorsqu'une bonne - et facile - rétroversion la récupère : en elle se résument et se figent - explosent - toute la force et toute la problématique de la Création. (Création qui s'inaugure, justement, par et dans *Genèse* I, 1.)

En glissant dans la bouche du Jésus-Josué narrativement évangélique, à tant et tant de reprises, cette formule 'NY HW'/'« c'est moi », les auteurs chrétiens primitifs savaient ce qu'ils faisaient : ils n'affirmaient rien autre chose que l'inclusion du salut divin

YŠW^c = Jésus-Josué = YHWH-Dieu sauveur.

dans le démarrage de l'œuvre de Création.

Et cela, je le rabâche, par un midrash sur *Genèse* I, 1. Et non pas en utilisant des micros et des calepins de reporters !

Résumé, à nouveau, de mes épisodes précédents : par midrash, par une lecture accomplissante de la Bible hébraïque, les rédacteurs évangéliques expriment hors histoire le fait

Fait éternel et sacré, selon eux : car, pour eux, la Thora est la Parole sacrée de l'Éternel.

que la Galilée, Nazareth et « C'est moi » existent dans le premier verset sacré de la Création sacrée (la *Genèse*). Le séjour de Jésus-Josué/Fils de l'homme/Fils de Dieu/messie-christ en Galilée et à Nazareth est, par les chrétiens primitifs, extrait de *Genèse* I, 1 de la même façon qu'en sont extraits, par eux, tous les « C'est moi » narrativement (et non pas historiquement) [72] prononcés par le christ de l'Évangile. - Et revoilà le résultat narratif de l'« accomplissement (chrétien) des Écritures » - accomplissement géographique ici (la Galilée, Nazareth) et accomplissement oratoire là (« C'est moi »).

Et je n'en ai pas fini. Sur ce « C'est moi », encore - non sans jubilation – ceci :

Dans 'NY HW' (litt. « moi lui »), il y a HW' (« lui »). Or HW' / « lui » se trouve être, dans le judaïsme (toutes tendances confondues), l'un des substituts révérenciels de YHWH, l'un des pseudonymes du nom le plus sacré de Dieu.

La raison de ce pseudonymat tient à l'identité des plérômes de YHWH/« Yahvé, Dieu » et de HW'/'« lui ».

1. Plérôme (i.e. développement des lettres) de YHWH : YWD + HH + WW + HH. Gématrie : 52.

2. Plérôme de HW'/'« lui » : HH + WW + 'LP. Gématrie : 52.

Il en résulte qu'en disant « C'est moi » (litt. « moi Lui »), le Jésus-Josué des narrations évangéliques ne dit rien d'autre que 'NY YHWH (litt. « moi Yahvé ») : « Je suis Yahvé, je fus Yahvé, je serai Yahvé - en accomplissement et en inaccomplissement. »

Lors du baptême du Jourdain, on comprend aussitôt l'un des pourquoi de la descente de l'Esprit de YHWH sur Jésus-Josué ! (pour quelques autres motifs s'attachant à cette descente, cf. mon tome I)...

On saisit à présent ce que cette proclamation a d'effectivement renversant, et de miraculeux, et de rassurant - d'énorme. Mais on le comprend par midrash et en hébreu : pas en grec et pas historiquement.

Et tout concorde ; et tout se tient. Et tout concorde, de fait, en hébreu ; pas en grec - ou en latin, ou en français ; et, encore une fois, en référence exclusive à l'Ancien Testament : pas dans l'Histoire.

...Mais comme mon lecteur (celui surtout qui continue et [73] persiste à croire en l'historicité journalistique des récits évangéliques) n'est pas, pour l'heure, suffisamment assommé, je poursuis. Et j'accumule. Issus de tous côtés, j'entasse les réseaux (bibliques-hébreux) du lexique.

Le Dieu vivant

Nul besoin, pour rendre compte du thème évangélique du Dieu vivant et ressuscité, de rameuter les mythes de l'Égypte, de l'Inde, de l'Iran, de la Grèce ou de Rome. Nul besoin de procéder comme Bultmann et ses émules... Il suffit de renvoyer à la Bible hébraïque et de se mettre enfin à comprendre et à accepter le fait - historicissime, cestui-là - que les évangélistes sont et demeurent - uniquement - des lecteurs de la Thora sacrée-divine et de ses suites.

Quand les évangélistes prétendent (explicitement, en toutes lettres) « accomplir les Écritures », ils n'entendent nullement par « Écritures » les *Vêdas*, l'*Avesta* ou le *Livre des Morts* (qu'il soit du Nil ou du Tibet...) ; ils ne téléphonent ni à Delphes ni aux bordures du Tibre : ils entendent, voient et fouillent - ils *regardent* - leur Bible ancestrale : ils la goûtent et lui font rendre, à plein, son jus. Le jus de l'eschatologie.

L'idée selon laquelle « Dieu »/YHWH est un Dieu vivant est une idée biblique. Ça n'est pas une fantaisie cuisinée par les chrétiens primitifs. (Ni, a fortiori, par des chrétiens tardifs...) YHWH/« Yahvé » est dit « vivant » (hébreu *ĤY*) en II *Samuel* XXII, 47, en *Psaumes* XVIII, 47, etc. ; il est dit « vivant » en tant qu'Élohym en II *Rois* XIX, 4, *Isaïe* XXXVII, 4, etc. ; il est dit « vivant » en tant que 'L/« Dieu » en *Josué* III, 10, etc. ; il est dit « vie » (hébreu *ĤYYM*) en tant qu'Élohym en *Deutéronome* V, 23, I *Samuel* XVII, 26, etc.

'L/« Dieu » et 'LHYM/« Élohym » étant considérés par les chrétiens et par la majorité des Juifs (gnostiques exclus) comme [75] des pseudonymes révérenciels de YHWH, j'en conclus avec eux que YHWH est *ĤY*/« vivant » dans des dizaines de versets de la Bible hébraïque, dans la Thora et hors de la Thora.

Il y a pire : *ĤY* YHWH (litt. « vivant YHWH ») est une expression qui sillonne la Bible soit à titre d'interjection, soit pour servir de formule de serment. Une sorte de « Par le Dieu vivant !... » - Les chrétiens ne sont donc pas allés pêcher le concept de Dieu vivant chez les Perses ou les Égyptiens !

Mais il y a loin de « vivant » à « ressuscité ». Si loin que ça, croyez-vous ?

Personne ne sait

Pour moi je n'en sais rien ; mais les érudits catéchistes vont peut-être un jour me l'enseigner...

ce que signifiait archaïquement, sous le stylet ou le calame des rédacteurs et copistes et compilateurs de la Thora ou des Psaumes, l'interjection et la formule-sceau « vivant YHWH » (ou « YHWH est/fut/sera, en accomplissement et en inaccomplissement, vivant »).

Car là est l'exact rendu de *ĤY* YHWH : toutes voiles dehors...

Je doute qu'il se soit agi d'un équivalent de notre moderne « Nom de Dieu ! » : la Bible : que tous les commentateurs d'aujourd'hui - juifs ou non - veulent si doucement populaire, n'ose pas se fourvoyer dans d'aussi populistes, et œcuménomanes, jurons... Elle ne se rit jamais de Dieu, et moins que jamais du Dieu vivant... (Et les Talmuds, comme les évangiles, sont très sourcilieux quant aux exclamatifs incluant le nom le plus sacré de Dieu.)

Ce que je sais, par contre, c'est la manière dont les pharisiens, à partir - mettons - des III^e ou II^e siècles avant Jésus-Christ, se sont mis à raisonner sur la formule et sur ses forces.

À ce sujet, un petit cours d'ésotérisme et de midrash ne fera pas de mal à mon lecteur. Voici : [76] Il existe deux verbes concurrents en hébreu, deux verbes (bibliques) qui, appliqués à une personne, semblent idiotement couvrir le même champ sémantique : *HYH*/« être » et *ĤYH*/« vivre ».

Traduction vulgaire ; traduction de nos Bibles de poche.

De cette concurrence, les sadducéens n'ont pas tiré le moindre grincement de sourcils, la moindre conséquence.

Ou plutôt : de cette concurrence, Flavius Josèphe, les Talmuds, les recueils de midrashim (pharisiens), les évangiles, etc., affirment que les sadducéens n'ont pas tiré la moindre conséquence. Nuance. (Mais qu'on me permette, ici, de me fier aux rumeurs...)

Dans HYH, les sadducéens lisent « être » ; et dans HÛYH ils lisent « vivre » : un point c'est tout. Et pour eux « être » et « vivre » sont sémantiquement - et donc totalement - des synonymes. En bref : le conservatisme de la sémantique et du bon sens suffit aux sadducéens.

Les pharisiens, eux, font mousser l'écart qu'ils constatent entre les deux verbes :

Si Dieu-rédacteur-de-la-Thora (axiome commun aux Juifs et aux Samaritains, chrétiens primitifs inclus) a jugé bon de distinguer graphiquement HYH et HÛYH, c'est le signe, pour les pharisiens, d'une distinction voulue entre les deux termes. Moïse, instrument du Dieu rédacteur sacré (même axiome...), n'a jamais, selon les pharisiens, usé de deux mots distincts là où il aurait pu n'en utiliser qu'un.

si tel ou tel personnage de la Thora, patriarche ou autre, y est dit « être »/HYH, c'est qu'il y est dit « vivre ». Et HYH, pour les pharisiens en vient à signifier, synonymement, « être » et « vivre » (« être » en tant que « vivre »). - Mais alors : qu'en est-il de HÛYH ?

HÛYH doit signifier davantage qu'« être » et, dès lors, [77] davantage que « vivre ». Or davantage que vivre c'est « revivre » ; et « revivre » c'est « ressusciter ».

D'où, justement, les assertions de Josèphe, des évangélistes, et des Talmuds et des midrashim (juifs-pharisiens), selon lesquelles les sadducéens ne croient pas à la résurrection,

« Résurrection » = TÛYH (de la racine HÛYH).

cependant que les pharisiens, eux, y croient. Pour les sadducéens, l'existence et la vie s'arrêtent au Shéol : plus de vie après la mort. Pour les pharisiens, après l'« être »/HYH vient possiblement, pour les justes par exemple, le « re-être »/ HÛYH (i.e. la vie, la revie, la survie, la résurrection).

Mais - et c'est ce qui m'amène au Nouveau Testament - les pharisiens

Ou plutôt : la plupart des pharisiens. (Mais mon but n'est pas, ici, de nuancer l'histoire du judaïsme pharisien.)

ne poussent pas plus avant leur travail sur la résurrection. Pour eux, justes et impies meurent, et seuls les justes auront droit, lors du Jour de YHWH - le Jour du Jugement -, après ou pendant les temps messianiques,

Avec des variantes entre les rabbins quant à ces sujets.

à la résurrection (à la vie éternelle).

« Vie éternelle » = HÛYY (H)WLM, litt. « vie du monde, vie de la durée indéfinie », expression évidemment présente dans le Nouveau Testament (avec, évidemment, divers contresens de traduction).

P.-S. J'ai honte de rendre compte avec un tel simplisme de la doctrine - et du midrash - des pharisiens. Mais le simplisme, ici, me suffit à faire enfin comprendre la conception chrétienne primitive.

Mécontents, les chrétiens juifs-hébreux primitifs exagèrent le midrash pharisien : ils le poussent jusqu'à s'emparer de YHWH.

Ils ne se satisfont pas, eux, d'appliquer la résurrection aux justes (aux *hommes* justes) : ils veulent l'appliquer à Dieu.

[78] Et le cheminement du midrash chrétien primitif est alors le suivant - et là je ne simplifie rien :

Dans la Bible hébraïque, les chrétiens lisent HYH comme signifiant « être » et « vivre » (ce, à l'instar des pharisiens) ; ils y lisent HÛYH comme signifiant « revivre, ressusciter » (à l'instar, idem, des pharisiens). Mais ensuite - à l'inverse des pharisiens, timorés sur ce point - ils tournent activement leurs télescopes vers les expressions (bibliques) HÛY YHWH/« vivant Yahvé » et YHWH HÛY/« Yahvé (est/fut/sera) vivant », et ils y lisent :

En continuant le midrash pharisien ; en ne lui octroyant pas de s'interrompre en chemin. En s'en servant comme d'un tapis roulant.

« ressuscité-ressuscitant Yahvé » et « Yahvé est / fut / sera ressuscité/ressuscitant ».

Et l'énorme s'accomplit lorsque les chrétiens primitifs accomplissent, de cette façon, l'Écriture : sur la base de cette lecture-là de la Bible, les chrétiens juifs-hébreux des débuts, plus pharisiens que les pharisiens eux-mêmes, échafaudent toutes leurs narrations évangéliques mettant en scène, non pas la résurrection d'un humain (historique ou pas, fantasmagorique ou pas), mais celle de YHWH.

Autrement dit : du Seigneur (ainsi que l'appelle en effet, toujours, l'Évangile de Pierre). Non pas de Jésus, mais de YHWH.

Tout ce qui, dans les évangiles, tourne autour de la résurrection du Seigneur (de Yahvé, de YHWH) est par conséquent un effet naturel du midrash - ni un constat historique

Thèse ridicule des catéchismes papistes ou protestants.

ni une construction fantaisiste-mythologique :

Thèse des Voltaire de tous bords.

Non : un effet de midrash, i.e. la conséquence d'une lecture active de la Bible hébraïque.

[79] Mais qu'on y prenne garde ; ici, le grec des évangiles est trompeur. Chaque fois que les antiques traducteurs du corpus néo-testamentaire hébreu originel ont eu à mettre en grec les mots *ĤYH*, *ĤY* ou *ĤYYM*, ils les ont respectivement rendus par « vivre », « vivant » et « vie », sans se soucier du midrash (non indo-européanisable !) inclus en eux et sous eux. D'où des versets ineptes en grec (et en latin, en français, etc.), comme par exemple *Jean IV*, 50 : « ...Jésus lui dit : Va, ton fils vit... » - alors que l'hébreu et le midrash juif-chrétien nous forcent à comprendre : « Va, ton fils est ressuscité. »

Toutes les sentences néo-testamentaires dans lesquelles figurent les mots « vivre », « vivant » et « vie », sont donc des essaims de contresens. Essaims qui empêchent, entre autres inconvénients, de saisir la nature et l'origine des idées pauliniennes sur la première et la seconde morts, et qui nous condamnent à ne pas prêter bonne symphonie à la distinction juive - et, donc, juive-chrétienne primitive - entre *°WLM HZH* (« ce monde-ci, cette durée indéfinie-ci ») et *°WLM HB* (« ce monde-là, le monde venant, cette durée indéfinie-là ») - et non pas, bourde lamentable que je vois traîner partout, « le monde à venir, le monde futur ». - Mais je développerai ailleurs ces divers points : seul YHWH ressuscitant m'occupe aujourd'hui.

Et ce midrash, on le découvre à présent clairement, ne va chercher ses appuis ni chez les Romains ni chez les Grecs, pas davantage qu'en Iran, en Inde ou chez les Égyptiens, mais - sans en sortir, sans s'en échapper d'un millimètre - de la seule et unique Bible hébraïque.

Bon : les chrétiens primitifs lisent donc dans la Bible que YHWH ressuscite/ressuscitera/a ressuscité,

Futur, présent et passé n'existent pas en hébreu. La temporalité des verbes hébreux n'est pas celle des cervelles indo-européennes.

[80] et ils en tirent leurs narrations évangéliques

Narrations qui sont, hors délire et hors Histoire, l'expression naturelle de leurs trouvailles.

sur la résurrection du Seigneur. Certes. Mais cette lecture et cette extraction ne suffisent pas encore aux chrétiens : ils poursuivent plus avant leur route et s'attaquent bientôt à une radicale réfection du texte biblique même - à une réfection du lexique hébreu-sacré. Pour le coup, l'accomplissement de l'Écriture devient, autour du thème de la résurrection (de YHWH), une prodigieuse machine - machine dont le Nouveau Testament *est* le rendement.

Car, en poussant jusqu'à son extrémité le midrash pharisien, les chrétiens primitifs n'obtiennent pas seulement toute la résurrection évangélique de YHWH, du Seigneur :

Luc XXIV, 34 :

« ...le Seigneur (= YHWH) est/sera/fut ressuscité... »

Jean XX, 28 (après la résurrection) :

« ...Thomas lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu... », etc.

ils en viennent à se réinterroger sur son nom. Ils remettent en cause le nom le plus sacré du lexique sacré juif-hébreu : YHWH soi-même (le Tétragramme).

YHWH - notre vulgaire « Yahvé, Jéhovah » - est, en hébreu, de la racine HYH/« être ». Le tétragramme divin-sacré n'est autre, ainsi que les chrétiens le révèlent expressément dans leur apocalypse canonique, que le résumé de toutes les formes actives de ce verbe : à la fois HWH, vulgairement « il est », HYH, vulgairement « il fut/était », et YHY (ou YHYH), vulgairement « il sera ».

Cf. *Apocalypse* I, 4 et 8, IV, 8, etc.

En fait, les trois formes du verbe « être », HWH, HYH et YHY(H), ne sont nullement son présent, son passé et son futur, mais son participe actif (intemporel), son accompli (intemporel) et son inaccompli [81] (intemporel).
- Les versets de l'Apocalypse concernés sont donc, en soi quand en indo-européen, des non-sens à l'état pur.

Or les chrétiens s'aperçoivent, en lisant la Bible, que celle-ci ne suppose et n'implique pas, dans son hébreu, deux degrés d'être mais *trois*...

Cf. toutes les occurrences de « trois », de « tiers » et de « troisième » dans le Nouveau Testament (via l'Ancien) ; leur ésotérisme (hébreu) est absolu. En grec il n'existe plus.

Et là s'élance l'ensemble de la doctrine chrétienne des débuts - doctrine que les Églises d'aujourd'hui et d'hier ont, depuis fort longtemps, perdue et oubliée. Qu'on en juge :

Lorsque Jésus-Josué dit « C'est moi », il dit, en hébreu, 'NY HW', litt. « moi lui » - sans verbe « être »/HYH. Pour dire, mettons, « Je suis Adam » ou « La terre est grande », l'hébreu n'emploie pas le verbe « être »/HYH ; il juxtapose le sujet et l'attribut : 'NY 'DM (litt. « moi Adam ») dans un cas, et H'RŞ GDWLH dans le second (litt. « la terre grande »).

De cette absence du verbe « être »/HYH dans la proposition énonciative, les chrétiens primitifs (et quelques pharisiens...) concluent que l'existence se marque, dans la Bible hébraïque, par l'absence du verbe « être ». Pour eux, tout ce qui est dans la Bible n'a pas besoin du verbe « être » pour exister.

Première étape du midrash :

Quand les chrétiens primitifs lisent, dans la Bible, une phrase dans laquelle le verbe « être »/HYH ne figure pas, ils concluent que cette phrase énonce une existence.

Deuxième étape du raisonnement chrétien :

Nombre de versets, dans la Bible hébraïque, contiennent des assertions possédant le verbe « être »/HYH. La plus célèbre de ces sentences est évidemment celle qui assiege *Exode* III, 14 :

« ...(et il dit, Élohym, à Moïse :) Je suis celui qui suis... »

[82] En fait, 'HYH 'ŞR 'HYH, litt. « (je) suis/fus/serai en inaccomplissement que (je) suis/fus/serai en inaccomplissement ». - Sur cet aphorisme, la judaïté - avant et après l'époque du *Zohar* - a entassé des monceaux de commentaires qui parfois rejoignent et parfois évacuent le midrash des chrétiens (juifs) primitifs.

Mais alors... Si, pour être, pour vivre, pour exister, il suffit de s'introduire, hors intervention du verbe « être »/HYH, dans la Bible sacrée, c'est que le verbe HYH y signifie davantage qu'« être ». Or, davantage qu'être, c'est la résurrection - la re-vie, le re-être.

Et les chrétiens primitifs - à la manière de tant de gnostiques - voient dans le verbe (biblique) HYH l'image et l'assertion de la résurrection.

Lecture, désormais, d'*Exode* III, 14 par les chrétiens primitifs : non pas « Je suis ce que je suis », mais : « Je suis/fus/serai en train de ressusciter en tant

que Je suis/fus/serai en train de ressusciter » ; et c'est bien ainsi qu'il faut désormais lire, dans l'Apocalypse de Jean, l'explication du tétragramme divin et son développement (son plérôme) : non pas « celui qui est, qui était, et qui vient », mais : « celui qui ressuscite, qui ressuscita, qui ressuscitera » (expression équivalant, dans cette même apocalypse, au titre de « Vivant » i.e. de « Re-vivant »).

Troisième - et ultime (?) – étape :

Si l'absence du verbe HYH/« être » témoigne, dans la Bible, de l'existence, et si sa présence exprime, dans la Bible, la résurrection, le verbe HÛYH/« vivre » ne peut qu'y faire écho à davantage qu'être et à davantage que re-être.

De ce simple raisonnement, les chrétiens concluent que le verbe biblique HÛYH (vulgairement « vivre ») porte référence à la seconde résurrection.

Le tableau qui suit rend visuellement compte des positions [83] respectives des sadducéens, des pharisiens et des chrétiens primitifs sur le problème dont je traite :

	ni HYH/« être » ni HÛYH/« vivre »	HYH/« être »	HÛYH/« vivre »
SADDUCÉENS	existence-vie ici-bas (pas d'au-delà)	existence-vie ici-bas (pas d'au-delà)	existence-vie ici-bas (pas d'au-delà)
PHARISIENS	existence-vie ici-bas	existence-vie ici-bas	résurrection dans l'au-delà
CHRÉTIENS	existence	1 ^{re} résurrection	2 ^e résurrection

Le christianisme primitif, par midrash sur la Bible, invente (= trouve !) donc, sur l'homme, la séquence suivante :

naissance - existence – 1^{re} mort – 1^{re} résurrection - 2^e mort - 2^e résurrection.

D'où, dans les Épîtres de Paul et ailleurs, la distinction entre première et seconde morts - distinction sur laquelle je découvre, dans les commentaires modernes (et dans ceux de tous les Pères de l'Église déjà, les grecs, les latins et - malheur - même les orientaux), les plus ineffables bêtises.

[84] Et le mécanisme du midrash chrétien primitif assure dès lors la mise en forme de l'itinéraire suivant :

1. A est engendré, et il naît ;
2. pieux ou impie lors de sa première vie-existence, A meurt ;
3. si A fut impie, sa première mort est aussi la dernière : elle est définitive ; mais s'il fut pieux, il échappe au Shéol et participe à la première résurrection ;
4. ayant participé à la première résurrection, A, pieux ou impie durant sa deuxième vie-existence, meurt une seconde fois ;
5. si, au cours de cette deuxième existence, A s'est montré impie, sa seconde mort est définitive (éternelle) ; dans le cas contraire, A entre, à jamais cette fois, dans sa seconde et

définitive résurrection : et sa troisième, et dernière, existence-vie est celle de la béatitude parfaite.

Sur ce schéma,

Qu'on aura bien de la peine à dénicher dans les cervelles et dans les écrits des Pères de l'Église ; et : schéma qui n'existe plus - et depuis fort longtemps - dans le christianisme d'Église.

les rédacteurs néo-testamentaires construisent toutes leurs narrations. Tantôt ils le révèlent (cas de l'Apocalypse canonique et de plusieurs parcelles des Épîtres pauliniennes), tantôt ils le supposent connu (cas, le plus souvent, des épisodes évangéliques).

Et ce schéma, les chrétiens primitifs ne l'inventent pas - de toutes pièces ; en le révélant et en s'en servant ils pensent ne faire que lire la Bible et l'y lire. Ils pensent, ce faisant, non pas innover, mais agir en conservateurs : ils se veulent, ce faisant, scrupuleusement fidèles au Texte de la parole divine. (Partout et en tout, les nazaréens se veulent des NWSRYM, des « conservateurs » - ça, il ne convient pas de l'oublier.)

Et c'est sur ce schéma des vies, des morts et des résurrections que s'inscrit toute la trajectoire [85] personnelle de Paul : car Paul s'appelle d'abord Saul, c'est-à-dire, en hébreu de souche, Š'WL - or Š'WL n'est pas, en hébreu de souche, que « Saul » ou « Saül » : c'est aussi « le Shéol » ; et le Shéol est, chez les Juifs, le séjour des morts, le lieu qu'habitent les non-vivants. - Le parcours de Paul, lui aussi, est extrait - par midrash - de la Bible (d'une lecture censément conservatrice-préservatrice de la Bible) : voilà qui devient passionnant !

Et le garant évangélique de la séquence que je viens de mettre à jour, quel est-il ?... mais Josué-Jésus, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, le Messie-Christ, c'est-à-dire le Seigneur parcourant lui-même, une à une, les étapes de ladite séquence.

Au-delà de 70 après Jésus-Christ, le schéma sera perdu. Et, l'hébreu du Nouveau Testament passant au grec, toute l'idéologie hébraïque du corpus sera immédiatement paganisée et bafouée : elle se défera, catastrophiquement, de ses enjeux et de ses états primitifs. Et le jeu, subtil et logique, du midrash sur les vies et les morts finira en farce grecque : bien des chrétiens, aujourd'hui, croient à l'immortalité de l'âme (comme le faisaient, jadis, les Grecs) sans se douter qu'une telle croyance n'a rien à voir avec les mentalités du christianisme primitif néo-testamentaire (non plus, d'ailleurs, qu'avec le judaïsme ancien). - Or le schéma dont je parle n'est pas seulement prospère et actif dans le Nouveau Testament : il traverse et sous-tend des milliers de pages gnostiques, et plusieurs strates du cycle d'Hénoch, et *Le Pasteur* d'Hermas, etc.

L'immortalité de l'âme... Vous parlez si les rédacteurs du Nouveau Testament croyaient à l'immortalité de l'âme !!

Et c'est encore ce schéma qui me permet de saisir :

- *Apocalypse* II, 11 : « Le vainqueur n'a rien à craindre de la seconde mort » ;

En entendant par là : elle sera/est/fut suivie, pour lui, d'une seconde résurrection.

[86] - *Apocalypse* IX, 12 : « La première épreuve a passé, et en voici deux autres » ;

Je laisse deviner à mon lecteur, sans déconsidération de ce que j'ai dit plus haut, de quelles épreuves il s'agit.

- *Apocalypse* XX, 14 : « C'est la seconde mort, cet étang de feu » ; et XXI, 8 : « Leur part sera dans l'étang de feu... c'est la seconde mort » ; etc.

Et c'est sur ce schéma qu'il faut appliquer, comme sur un crible, sur une grille (ô combien explicative...), tous les développements chrétiens primitifs prenant en charge le renouvellement de la Création, les deux alliances, le(s) baptême(s), la guérison, l'extraction (= la sortie) des démons, etc.

Mythologie, tout ça ? histoire, tout ça ? – Non : midrash ; lecture, tout court, de la Bible. Une lecture que les chrétiens juifs-hébreux veulent conservatrice, fidèle, et pas du tout révolutionnaire ou intempestive.

Mais revenons-en à YHWH :

J'ai remarqué, tout à l'heure, que YHWH/« Yahvé, Dieu »

Le tétragramme sacré-divin - je le répète : le mot le plus sacré de la langue et de la Bible sacrées.

est, en hébreu, un agglomérat de toutes les formes actives du verbe HYH/« être ». Je l'ai remarqué, et j'ai bien fait. Car, eu égard au midrash chrétien primitif sur les vies et les morts, YHWH est, de soi, un ressuscité de la première résurrection :

1. Pas de verbe HYH/« être » : existence simple.

2. Verbe HYH/« être » : première résurrection.

3. Verbe HÛYH/« vivre » : seconde résurrection.

Or YHWH dérive de HYH !

et il l'est parce qu'il contient en lui-même, tout de suite, sans qu'il soit nécessaire d'y regarder à deux fois, non pas l'absence du verbe « être »,

Absence qui équivaldrait, comme pour tout nom ou mot de la Bible, à sa simple existence.

[87] mais sa présence maximale : il contient donc, de soi, la vie (hébreu HÛYIM) , autrement dit la résurrection numéro un.

D'où l'assertion du prologue de Jean : « ...en lui est/ fut/sera la vie », i.e. la (première) résurrection.

D'où l'assertion de l'apocalypse canonique faisant du Seigneur (= YHWH) « le premier-né des morts », c'est-à-dire celui qui inaugure évangéliquement son parcours à partir de la seconde vie (et non pas de la première !)...

J'en déduis que la résurrection du Seigneur/YHWH telle qu'elle est prise en charge et décrite dans et par les épisodes ultimes des évangiles canoniques n'est nullement sa première résurrection, mais sa seconde. Et donc : que la Passion et la mort évangéliques de YHWH - du Seigneur - sont sa seconde Passion et sa seconde mort.

Pourquoi ? Tout simplement parce que les chrétiens primitifs considèrent que l'existence de YHWH, sa première mort et sa première résurrection figurent déjà dans la Bible hébraïque. Et elles y figurent bien, constatent-ils et affirment-ils, puisque c'est bel et bien dans la Bible qu'on dit de YHWH, de Dieu, du Seigneur, qu'il est HÛY, qu'il est « vivant-ressuscité » !

Corollaire : la Galilée, la Judée, le Jourdain, la Jérusalem, etc., évangéliques sont donc situés, dans le Nouveau Testament, au niveau de la première résurrection (= naissance), puis de la seconde mort, puis de la seconde résurrection de YHWH. Fantastique!

Cela suffit-il au midrash chrétien ? mais non. Il remet maintenant en cause le nom de YHWH.

Remise en cause que divers textes gnostiques - lorsqu'on sait les lire et, d'abord, les rétrovertir vers l'hébreu - étalent sur des centaines et des centaines de pages...

Les évangélistes, pour donner du tonus à la résurrection du Seigneur/YHWH, emploient l'image de son « élévation ». Cette **[88]** élévation, je l'ai montré et surmontré, est d'abord une élévation au carré. En s'élevant et en élevant par conséquent, une à une, ses lettres au carré, le Fils de l'homme devient Jésus-Josué-Dieu sauveur

Gémathie commune : 386.

et l'Homme (Adam) devient l'équivalent de Dieu (YHWH) et réciproquement.

Gémathie commune : 186.

J'ai fouillé, plus haut, les mécanismes de cette élévation - je n'y reviens pas.

Mais il y a plus grave. Le pire du pire. - Si, comme je l'indique, il ne s'agit pas, dans les évangiles, de la première résurrection de YHWH (du Seigneur) mais de sa seconde, alors ça n'est plus son verbe constitutif, HYH/« être », qui doit le constituer désormais, ce YHWH-là, mais bien HÛYH (vulgairement « vivre » - en fait, par midrash : « vivre la seconde résurrection »).

Et donc ça n'est plus de YHWH

YHWH, force ramassée de tous les aspects (actifs) de HYH/« être » (= résurrection numéro un).

qu'il s'agit au bout du parcours du midrash chrétien, mais de Y^hWH.

Y^hWH, forme ramassée, cette fois, de tous les aspects du verbe HYH/« vivre » (= résurrection numéro deux, résurrection ultime, éternelle - la définitive).

Exploit. En se défaussant des prudences sadducéennes et en poussant jusqu'à leur terme les demi-audaces (pas assez conservatrices, à leur goût !) du midrash pharisien, les chrétiens juifs-hébreux primitifs en arrivent à lire dans la Bible (et en s'appuyant exclusivement sur elle) un mot - hyperdivin, hypersacré - qui ne s'y immisce jamais : Y^hWH, et à découvrir dans ce mot le sens qui suit : « YHWH ayant atteint/atteignant/devant atteindre le stade définitif-éternel de la seconde résurrection » ; [89] - d'où toute l'élaboration, et ésotérique et midrashique, de l'Apocalypse dite de Jean.

Et voilà donc bien la cohérence active du midrash qu'*est* le christianisme juif-hébreu primitif ; et voilà les problèmes qu'il affronte et résout : des problèmes eschatologiques. Et il les pose, et il les affronte, et il les dénoue, dans des textes (ceux, entre autres, du Nouveau Testament) dont les narrations ne sont, sur décor exclusif de Bible hébraïque, que l'expression d'une géante lecture - fouillante, active, en effet, triomphante (*et accomplissante et abolissante*) - des monuments les plus sacrés des Juifs, à savoir la Thora, les prophètes, les Psaumes, etc.

Et je ne me lasse pas de le répéter : lesdites narrations néo-testamentaires, quelle qu'en soit la couleur apparente, ne sont pas des reportages pris sur le vif, des comptes rendus de reporters ou d'historiens - YHWH ne ressuscite pas face à des journalistes ! Et ce ne sont pas des contes à dormir debout, des fabulettes ou des mythes - ce sont des forceps de la science hébraïque. - J'attends l'acquiescement de mon lecteur ?... Je l'ai ?... Et je poursuis :

Les chrétiens découvreurs d'un autre YHWH ? les chrétiens inventeurs-trouveurs, dans la Bible et par midrash, d'un autre appellatif pour Dieu ? Mais oui. Et je ne m'égare pas.

Sans errer le moins du monde, je me contente de siroter les versets du Nouveau Testament (des versets qui, enfin, ont du sens !)...

Scrutez, par exemple, avec moi et *Apocalypse* II, 17 et *Apocalypse* III, 12 - et scrutez-les conjointement :

1. « Le vainqueur, je lui donnerai de la manne cachée

C'est-à-dire « le pain de vie », selon le midrash chrétien s'emparant de la manne de l'Exode : le pain (la nourriture) de la résurrection éternelle.

et je lui donnerai un caillou blanc avec, écrit sur ce caillou, un *nom nouveau* que nul ne connaît sauf celui qui le reçoit » ;

[90] Tous les verbes de ce verset étant, via leur hébreu original, indistinctement au passé, au présent et au futur - comme d'habitude.

2. « Le vainqueur... j'écirai sur lui le *nom de mon Dieu*

Vous voyez ! « le nom de mon Dieu » (or Dieu, dans le judaïsme et dans le christianisme - juif - naissant, c'est YHWH !)...

et le nom de la ville de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem

L'ancienne, et terrestre, Jérusalem s'appelant « Babylone » (et « prostituée ») dans l'Apocalypse de Jean.

qui descend du Ciel d'auprès de mon Dieu, et mon *nom nouveau*. »

La confrontation des deux passages est lumineuse. Le « nom nouveau » est celui de Dieu, du Seigneur : de YHWH. YHWH est ici, explicitement, désigné comme le porteur - en fin de parcours - d'un nom nouveau :

Et sur ces passages, quel brouillamini dans les commentaires des érudits, les anciens et les neufs, et qu'ils soient d'Église(s) ou non. Tous voient dans le *nom nouveau* celui du Christ, celui du Messie - ou celui de Jésus ! Ah ? MSY^h/« messie-christ » et « Jésus-Josué » sont des noms nouveaux ?? Non

mais vous rigolez... Ils figurent dans tous les lexiques hébreux bibliques !! ils n'ont *rien* de nouveau...
et ce nom nouveau, vu ce que j'ai démontré plus haut, est - ne peut être que -YHWH,
Ça, c'est du vrai nouveau !

litt. « Celui qui vit/vivra/vécut en tant que définitif-éternel ressuscité. »

Car - vêtelle qui n'est pas broutille... le « vainqueur » de l'apocalypse canonique renvoie à la racine NŞĤ. Or NŞĤ, hors sa connotation de victoire, signifie, en hébreu, « l'éternité ».

Et - cohérence... cohérence... - le nom nouveau de YHWH, YHWH, entraîne avec lui, dans les réseaux serrés du midrash chrétien primitif,

[91] Enfin repérables. Enfin discernables. - Enfin rétablis.

le renouvellement de tout : de l'Alliance, de la Création, etc. Issu d'un gigantesque midrash sur la Thora, le nouveau YHWH hébreu chrétien primitif, YHWH, exige et transporte maintenant le renouvellement (et, donc, la caducité) de cette Thora même.

Je m'égare ? je cafouille ? je me trompe ?... je suis un paranoïaque du midrash ?...

Qui ne connaît le thème évangélique de la résurrection du Seigneur « le troisième jour » ? - Eh bien, dans le droit fil de ce que je viens à l'instant d'énoncer, ce « troisième jour » est tiré, dans le christianisme primitif, de deux midrashim :

1. un midrash sur Jonas :

Pas sur l'Histoire : sur le livre de Jonas ! livre qui ne date pas, que je sache, du I^{er} siècle de notre ère...

cf., par exemple, avec les contresens d'usage, *Matthieu* XII, 39-40 :

« Mais répondant, il leur dit :

Répondre et dire : duetto normal en hébreu (et dans cet ordre-là : 'NH puis 'MR) ; ineptie dans la rhétorique grecque (même la populiste).

Une race

En fait : « la race ». Et surtout pas : « une génération », comme je le lis partout. L'hébreu sous-jacent est DWR. Cf. la « race perverse » de *Deutéronome* XXXII, 5, par exemple : toute la race. Tout le peuple juif (et samaritain).

mauvaise et adultère

Cf. le thème de la prostitution dans les judaïsmes biblique(s) et postbiblique(s). Il s'agit là de l'ensemble du peuple qui a connu, naguère, la voix et la voie de Dieu : autrement dit, uniquement, racisement en effet, du peuple juif et samaritain - et qui s'en est détourné. (Dans cette race ne figure aucun goy, aucun Gentil !...)

cherche un signe ;

[92] En hébreu, 'WT, « une lettre » : la lettre Ĥ qui sépare l'ancien nom sacré-divin, YHWH, du nouveau, YHWH.

mais aucun signe

Aucune lettre.

ne lui sera donné si ce n'est le signe de Jonas

YWNH/« Jonas, colombe », mot qui, à une lettre près, est identique à YHWH. Quelle logique... Et quel multiséculaire aveuglement chez les érudits... (cf., à ce sujet, mon tome I - Jonas n'est pas un personnage secondaire dans le Nouveau Testament : par dérive de l'Ancien). La citation qui suit est *Jonas* II, 1.

le prophète. - Comme Jonas a été dans les entrailles du poisson

Le poisson de Jonas est, en hébreu, HDG(H). Or, dans le lexique et dans l'alphabet hébreux, la lettre qui désigne le poisson est N, graphe qui, développé, s'appelle NWN/« Noun » : or NWN/« Noun, poisson » n'est autre que le père biblique de Josué-Jésus (le père biblique du Josué biblique successeur de Moïse). Cela, je l'ai énoncé plus haut. - Mais il y a mieux, dorénavant :

La lettre N est celle qui sépare, par anagramme, YWNH/« Jonas, colombe » à la fois de YHWH (l'ancien nom de Dieu) et de YHWH (son nom nouveau).

Quelle logique, en effet... Tous les passages évangéliques concernant Jonas ne sont compréhensibles que si l'on a compris, en hébreu, ce travail sur les lettres de l'alphabet sacré. Mais allez expliquer cela à un gréciste...

trois jours et trois nuits, ainsi sera-t-il,

« Sera-t-il/fut-il/est-il », indifféremment, eu égard à la non-temporalité des verbes sémites originels.

le Fils de l'homme, dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits. »

Premièrement, donc :

La résurrection au troisième jour est dérivée du livre (biblique) de Jonas - et non pas d'une coupure de presse ! -, mais pas seulement : elle dérive aussi :

[93] 2. de l'écart gématrique existant entre l'ancien nom de YHWH et le nouveau :

Entre YHWH, le nom sacré-divin ancien, de gématric 26, et Y^hWH, le nom nouveau, il existe un écart de 3.

Gématric de YHWH : $10 + 5 + 6 + 5 = 26$.

Gématric de Y^hWH : $10 + 8 + 6 + 5 = 29$.

Pas étonnant qu'il faille narrativement trois jours (et trois nuits - autrement dit, trois jours entiers) à YHWH pour atteindre, en Y^hWH, le stade ultime de la résurrection, puisque entre les deux noms il y a le chiffre 3.

Loin d'être incohérence et égarement, le midrash chrétien tient très parfaitement debout. Debout sur l'hébreu. Debout sur la Bible hébraïque. Debout sur du raisonnement. - Quant à moi, je crois n'avoir pas cafouillé. Et si mon lecteur crie à la paranoïa du midrash, ce n'est pas à moi qu'il lui faut s'adresser, mais aux évangélistes.

J'avance. Je m'initie.

Le Messie

Pour rendre compte de la prééminence des thèmes messianiques et de leur promenade dans le Nouveau Testament (et dans le christianisme en général, apocryphes compris), les érudits de service ont la mauvaise manie de bavarder sur l'influence juive subie par les évangélistes, par Paul, par le Jean de l'Apocalypse.

Mais ce bavardage et cette manie ne sont que de la poudre aux yeux. Car il ne s'agit nullement là d'une influence, tous les auteurs chrétiens primitifs *étant* juifs et *étant* hébreux. Les évangélistes, Paul, et Jean l'apocalypticien, ne sont en rien tributaires du judaïsme ; ils font partie intégrante du judaïsme ; ils en *sont* l'un des miroirs, l'une des facettes (à cent pour cent).

On compare le messianisme chrétien

Autrement dit, le christianisme (primitif) – « christianisme » signifiant, étymologiquement, « messianisme ».

à celui des pharisiens, à celui des esséniens,

En piochant, alors, dans les manuscrits de la mer Morte. Comme si les manuscrits de la mer Morte étaient esséniens...

à celui des zélotes. On court consulter l'historien Josèphe. Et l'on renvoie à l'hellénique Philon. On bavasse...

Pour moi, j'ignore ce trafic d'influences, j'abandonne les érudits, et je poursuis mon bonhomme de chemin.

[95] Dans la Bible hébraïque, le mot « messie »/MŠYĤ

Eh oui, ce mot est hébreu. Il ne provient ni de la Grèce ni de l'embouchure du Nil. Il n'est, dans le Nouveau Testament, que la reprise du terme biblique MŠYĤ (substantif, « oint », racine MŠĤ/« oindre »).

ne souffre pas un nombre considérable d'occurrences. Finalement il s'agit, au regard d'autres vocables du lexique sacré, d'un mot relativement rare. Dans ce qu'il est convenu de nommer l'Ancien Testament, 43 substantifs interviennent entre 500 et 5000 fois, et 191 ont la bonne fortune d'y poindre entre 100 et 5 000. - MŠYĤ/« messie-christ », lui, n'y surgit qu'à un peu plus d'une cinquantaine de reprises !

Dans le Nouveau Testament, par contre, les mots *khristos* (traduction grecque de MŠYĤ, « oint ») et *messias* (translittération naïve de l'hébreu d'origine) sont des plus fréquents : environ 540 occurrences pour eux deux, dans un corpus décidément plus maigre en feuillets que l'immense compilation hébraïque biblique.

Bien mieux : appliqué à Jésus (Josué-« Christ », autrement dit, originellement, YŠW^c MŠYĤ), le terme « messie » concentre autour de lui et sur lui tous les thèmes saillants du christianisme des débuts.

Rare dans la Bible hébraïque, le « messie-christ » est *le* héros du Nouveau Testament.

Je retiens tout de même ceci : il est question du christ, du messie, dans l'Ancien Testament. D'où, dans le Nouveau, les affirmations (exactes) selon lesquelles Moïse (dans « sa » Thora), les prophètes, les Psaumes, etc., ont parlé du christ.

Pour comprendre cet écart (ce gouffre) entre occurrences bibliques et occurrences néo-testamentaires de MŠYĤ/« messie-christ », il ne faut surtout pas retélégraphier aux érudits de tout à l'heure et se replier à leurs bavasseries : mieux vaut, dans l'immédiat et sans lambiner, ouvrir une Bible hébraïque et s'occuper de la lire. De la bien lire.

[96] Ainsi que nous y convie la Genèse, débutons par le commencement. Par l'examen du mot.

La double définition gématricque de MŜYĤ/« messie-christ » se présente de la manière qui suit :

Sans recourir aux plérômes du mot, c'est-à-dire aux développements graphiques-arithmétiques de ses lettres constitutives. - Un tel recours n'aurait d'ailleurs pour résultat que d'aggraver ma démonstration.

1. gR : $13 + 21 + 10 + 8 = 52$;

2. gC : $40 + 300 + 10 + 8 = 358$.

Ceci entendu bien entendu, je dis : tout mot (ou groupe de mots) figurant dans la Bible hébraïque et y équivalant arithmétiquement aux valeurs 52 et (ou) 358 est un mot (ou un groupe de mots) qui peut se lire MŜYĤ/« messie-christ ».

Et vice versa. Mon lecteur a compris : effet usuel de feedback.

Sans que j'use du moindre exemple, mon lecteur imagine déjà que la Bible hébraïque contient beaucoup de termes (ou de groupes de termes) équivalant à 52 ou 358 ; il imagine donc sans peine que beaucoup de termes (ou de groupes de termes) bibliques qui ne sont pas graphiquement le mot MŜYĤ/« messie-christ » peuvent s'y lire « messie-christ » arithmétiquement. Conclusion: graphiquement, le mot « messie-christ » ne figure qu'un peu plus d'une cinquantaine de fois dans la Bible hébraïque ; par équivalence arithmétique, il y figure beaucoup plus souvent.

Beaucoup, seulement ? – non : *très* beaucoup. Énormément beaucoup.

Que mon lecteur m'absolve : je n'ai aucune confiance en son imagination. Je préfère à présent lui fournir des exemples.

Parmi les substantifs les plus obsessivement présents dans la Bible hébraïque (de 500 à 5 000 fois, donc), j'en repère vite deux dont la valeur gématricque est 52 : BN/« fils »

[97] BN = $2 + 50 = 52$ (gC).

et NPŜ/« âme ».

NPŜ = $14 + 17 + 21 = 52$ (gR).

Ces deux mots, parce qu'ils valent arithmétiquement 52, sont les équivalents de MŜYĤ/« christ-messie ». Et aussitôt : ces deux mots sont, dans la Bible hébraïque, tenus par les chrétiens primitifs pour gématricquement identiques à « messie-christ ».

1. Quand les chrétiens juifs-hébreux primitifs lisent MŜYĤ/« messie-christ » dans la Bible, ils y lisent aussi BN/« fils » ou NPŜ/« âme » (valeur commune aux trois : 52).

2. Mais surtout, réciproquement, quand ils y rencontrent (des milliers de fois !) BN ou NPŜ, ils y tombent sur MŜYĤ.

Ce travail d'aller et retour gématricque est évidemment visible - sous son grec - dans le Nouveau Testament : le Jésus-Josué évangélique y est dit indistinctement soit « fils », soit « messie-christ ». Indistinctement en grec ? indistinctement par recours à l'Histoire ? par un tour de passe-passe mythologique ? Non. Par un jeu sur la sémantique et les synonymies ? Non. Par calcul gématricque - par midrash ! Du fait de l'arithmétique sacrée et de ses fructuosités.

En effet :

1. Il n'existe, en grec, aucun rapport entre *khristos*/« oint » et *uios*/« fils ». Exit le grec...

2. Historiquement on ne voit pas très clairement pourquoi un messie serait plutôt un fils que, disons, un neveu ou un arrière-petit-oncle. Exit l'Histoire...

3. Dans aucune langue le sens du mot « oint » n'est sémantiquement équivalent au sens du mot « fils ». Exit la sémantique...

4. En revanche, en hébreu, « messie-christ » et « fils » ne font mathématiquement qu'un, dès lors qu'ils exhibent et contiennent le même chiffre. Et : exit la mythologie...

[98] J'ai remarqué, plus haut, la rareté des interventions du messie-christ dans la Bible hébraïque, et, à l'inverse, leur multiplicité - leur massivité - dans le Nouveau Testament. Et je me suis laissé aller à croire en un écart (un gouffre, ai-je dit...) entre cette rareté et cette

multiplicité. J'ai eu grand tort de me laisser aller ; je ne me laisserai plus aller : ledit écart n'existe pas.

BN/« fils » intervient plusieurs milliers de fois dans la Bible hébraïque. Sous BN, je puis lire MŠYĤ. Donc, sous le fils, le messie-christ intervient

Hors graphie ; arithmétiquement (grâce à leur valeur commune et chiffrée 52).

des milliers de fois dans la Bible.

NPŠ/« âme » intervient à des centaines de reprises dans la Bible hébraïque. Sous NPŠ, je puis lire MŠYĤ. Donc, sous l'âme, le messie-christ intervient

Hors graphie ; re-arithmétiquement (grâce à leur valeur chiffrée commune 52).

des centaines de fois (de plus !) dans la Bible hébraïque.

Par midrash chrétien, le messie-christ n'est plus une pustule sporadique dans la Bible hébraïque. C'est un acteur hyperprésent, hyperactif : un indétournable cabotin ! Par midrash, l'Ancien Testament - à des siècles de distance des narrations évangéliques - sue le messie (le christ) par tous ses pores !!

Conclusion : pour les chrétiens primitifs, il n'y a aucune différence quantitative entre l'efficacité messianique des narrations bibliques et l'efficacité messianique de leurs propres narrations ; les unes accomplissent les autres - et les autres contiennent déjà, en germe, les unes. Et, les unes accomplissant les autres, il existe, pour nos chrétiens hébreux, une absolue continuité entre elles. Le messianisme (ou, si l'on veut, la christologie) des évangiles n'est rien d'autre

Et les évangélistes le disent ! en clair !

[99] que la continuation et l'expression (= l'accomplissement, en effet) du messianisme lu et fouillé, dans la Bible, par le midrash.

Et l'écart dont je feignais de parler tout à l'heure n'existe, en effet, pas.

Or NPŠ/« âme » et BN/« fils » ne sont nullement - et de loin -, dans la Bible, les seuls équivalents gématriques directs de MŠYĤ/« messie-christ ». Dans la Bible hébraïque, le messie-christ rampe et fourmille sous beaucoup d'autres termes (ou groupes de termes). Fourmillement que bien des versets des évangiles et des Épîtres canoniques prennent en compte... Mais je ne puis insister.

Et encore n'ai-je fait appel qu'à l'une des deux gématrices du messie-christ, la gR (la gématrice par rangs, 52). Mais l'autre gématrice ? la gC, la gématrice classique – 358 ?...

Les chrétiens primitifs juifs-hébreux ont trouvé le nom du messie, du christ. Ils l'ont trouvé, et ils s'y tiennent. Pour eux, il s'agit de Josué-Jésus (de YŠW^c).

Autrement dit : des Josué bibliques.

Les séthiens - dont j'ai parlé plus haut - et les caïnites, en effectuant un travail de midrash sur l'expression BN 'DM/« fils de l'homme, fils d'Adam », ont respectivement vu en ce « fils » soit Seth, soit Caïn (personnages bibliques ancestraux). Ils ont produit, sur leurs trouvailles respectives, des textes sectaires exprimant leurs idées.

En travaillant sur la notion de messie-christ, les naassènes (ou ophites) - qui, comme les séthiens, et comme les caïnites, sont des Juifs ou des Samaritains hébreux - rédigent, eux, toute une littérature qui s'oppose, à son tour, à celle des chrétiens primitifs quant à ses résultats, mais qui s'accorde totalement avec elle quant à ses méthodes.

De tout ceci, de tout ce processus, pas un mot chez les spécialistes de la Gnose : pas un mot chez les pseudo-érudits. Cf. Leisegang, Hans Jonas, Puech, G. Scholem, S. Pétrement, etc. Rien.

[100] Les naassènes sont des ophites et les ophites sont des naassènes.

Cf. les bafouillis d'Irénée de Lyon sur cette école (au II^e siècle après Jésus-Christ, l'Irénée ne comprend déjà plus rien aux préoccupations des naassènes-ophites... - et, en plus, il se permet de les ridiculiser!).

Pourquoi ? Tout simplement parce que NĤŜ signifie en hébreu ce qu'*ophis* signifie en grec : à savoir, « le serpent ».

Or le serpent n'est pas, lui non plus, un maigre bouffon dans la Bible hébraïque. C'est l'un des premiers héros de la Genèse : c'est lui qui, « nu » et « avisé »,

Même mot, en hébreu : °RWM.

introduit 'DM/« l'homme, Adam » et ĤWH/« Ève »

ĤWH, notre soi-disant « Ève », dérive de la racine ĤYH, celle de la « vie », de la « re-vie », de la « résurrection ».

dans la connaissance du bien et du mal.

Opération qui s'effectue auprès de l'arbre (°Ş/« bois, arbre, croix ») du même nom : celui de la connaissance - de la gnose - du bien et du mal.

Et puis c'est ce même serpent que Moïse, en *Nombres XXI*, 8-9, s'emploie à « hausser » afin qu'il ressuscite quiconque le regarde.

Comme c'est intéressant... Le serpent biblique voisine avec le bien et le mal, et avec un bois, et avec la résurrection.

1. Avec le bien et le mal - Or le messie-christ évangélique est appelé « bon pasteur », en hébreu RĤ TWB, expression qui contient le RĤ/« mal » et le TWB/« bien » de la Genèse. Et puis le messie évangélique est suspendu au bois entre un *bon* et un *mauvais* larron.

2. Avec un bois. - Or le messie évangélique est suspendu au « bois » (à « l'arbre », grec *stauros*, hébreu °Ş), celui de la Genèse - et dans le jardin de la Genèse.

[101] 3. Avec la résurrection. - Or le messie-christ des évangiles a bien, n'est-ce pas, lui aussi, quelque chose à faire avec la résurrection.

Les naassènes ou ophites sont donc des lecteurs quasi chrétiens de la Bible. On dirait qu'ils sont prêts à assurer au « serpent » (NĤŜ) de la Genèse la trajectoire qui est celle que décrit le christ des évangiles.

Ma question, illico : Pourquoi ? - Pourquoi cette secte - cette école - insiste-t-elle aussi quasi évangéliquement sur le reptile biblique hébreu ?

Eh bien, tout; simplement - hors délire, et hors Histoire, et hors crampe mythophile - parce que la gématrie du serpent est, en hébreu, la même que celle du messie-christ.

MŞYĤ/« messie » = 40 + 300 + 10 + 8 = 358 (gC) ;

NĤŜ/« serpent » = 50 + 8 + 300 = 358 (gC).

À l'origine de l'école juive ou samaritaine des naassènes-ophites il y a, non pas les mythes grecs ou ceux de l'Égypte, mais, sur fond de Bible,

Exclusivement – encore ; et toujours !

le constat que le serpent et le messie-christ ne font arithmétiquement qu'un.

Allez quérir cette explication chez les spécialistes ès Gnose que j'ai énumérés plus haut...

Et vous croyez que ce midrash est propre aux naassènes-ophites ? Mais que non ! Il protubère jusqu'en plein Évangile (canonique) de Jean.

Ouvrez vos évangiles de poche sur l'épisode de *Jean III*, 13 ss. :

Je me dispense de le recopier ; en français il me fait mal...

vous y verrez une allusion à *Nombres XXI*, 8-9 et au serpent créé et haussé par Moïse dans le désert ; vous y verrez l'équation [102] « Serpent = Fils (de l'homme) » ; vous y verrez une vigoureuse allusion à la « vie éternelle » (à la résurrection définitive) ; et vous y rencontrerez une jolie mention du « Père », autrement dit de YHWH/« Yahvé ». - Mais, si vous ne connaissez pas l'hébreu et les manigances de la Kabbale hébraïque, vous n'y verrez surtout que du feu ! - Car, ici :

1. « Serpent » et « messie-christ » sont interchangeables, eu égard à leur gématrie commune : 358. Quand Moïse « hausse » le serpent dans le désert biblique, l'évangéliste y voit et y donne à voir une élévation du christ-messie.

Il l'y voit donc - et l'y donne à voir - par gématrie.

2. Le mot « messie-christ »/MŠYĤ renferme, par anagramme,

On découvrira, plus loin, la puissance de cette anagramme.

l'adjectif ĤY/« vivant » - adjectif pris en charge par le midrash chrétien comme signifiant « ressuscité ». D'où, dans le passage de Jean, l'allusion directe à la « vie éternelle », à la vie définitive (cadeau de la seconde - et définitive - résurrection).

Tout ceci ? Invisible dans le grec, dans le latin, dans le français... Et dans le missel, et dans les catéchismes... Désastre.

3. Et ça n'est pas fini. Dans le même extrait évangélique, le « Fils de l'homme » est

C'est-à-dire : est/fut/sera, indistinctement.

Haussé ; ce qui signifie, en kabbale, qu'il subit/subira une élévation au carré de ses lettres constitutives : ce faisant, il égala/égale/égalera arithmétiquement YŠW^c/« Jésus-Josué-Dieu sauveur ». D'où la présence conjointe, dans le passage de Jean, et du « Fils de l'homme » et du « salut » du monde.

Alors - comble du comble - que ni « Jésus-Josué-Dieu sauveur » ni « messie-christ » ne figurent graphiquement dans le passage en question.

4. Et puis, dans ce même passage, l'équation « Serpent = Fils » se justifie par l'appel au « messie-christ », dès lors que :

[103] a) « Serpent » = NĤŠ = 358 = MŠYĤ/« messie-christ » (par gématrie classique) ;

b) « Fils » = BN = 52 (gC) = MŠYĤ/« messie-christ » (gR) ;

c) Égaux, par des voies gématriques différentes et concourantes, à « messie-christ », le « fils » et le « serpent » sont égaux entre eux.

Ils le sont indirectement - alors qu'aucun lien arithmétique immédiat ne les unit.

Mais allez trouver cela dans le grec de l'Évangile, et dans les missels, et dans les catéchismes, et dans les Pères de l'Église, et chez les érudits modernes (d'Église ou non)... Pffft.

Quand Jean, au chapitre III de son Évangile, fait - comme les naassènes-ophites - référence au serpent de Moïse (et, à travers lui, au serpent de la Genèse), il ne bavouille pas une minable allégorie de foire tout juste bonne à orner un sermon de clergyman : il exprime un formidable réseau de calculs et de codages prenant en charge le lexique sacré.

En passant au grec, puis aux langues occidentales modernes, ce formidable réseau n'est plus devenu qu'une bête imposture : un incompréhensible (un injustifiable !) bouillon.

Mais j'abandonne les naassènes-ophites et leur travail hébreu sur le serpent hébreu, et j'en reviens au christ-messie - à lui tout seul.

Mon lecteur ne me perd pas de vue : j'ai mis en place et en forme plusieurs des fondements les plus fondamentaux du christianisme primitif, et je n'ai toujours pas eu besoin de faire appel au moindre individu historique s'appelant Jésus. J'ai convoqué le vieil Adam, l'homme ; j'ai convoqué le fils de l'homme (et le fils de Dieu) ; j'ai pris rendez-vous avec YHWH/« Yahvé » ; j'ai - par midrash - invité YHWH à parcourir les étapes évangéliques de (la Passion, de la mort et de) la [104] résurrection évangélique(s). À mon établi, même de charpentier, je n'ai toujours pas invité le moindre Jésus.

Conclusion : l'Évangile de Pierre, qui voit en YHWH/« le Seigneur » le personnage central de la saga néo-testamentaire, n'est pas un texte tardif. C'est un livre ancien : un livre chrétien au niveau chronologique duquel le nom de Jésus n'avait pas encore été « inventé » (trouvé par midrash - et accroché à la saga en question).

Ceci ouï, j'explore le « messie »/MŠYĤ.

Je sais, à présent, que ce mot traverse nombreusement la Bible hébraïque - en étant lu sous des mots qui ne sont graphiquement pas lui, mais qui lui sont arithmétiquement équivalents, égaux : « fils », « âme », « serpent », etc. - Et je sais, par ailleurs, que ce terme est central dans le christianisme primitif.

Et vous vous figurez que je vais me satisfaire de me contenter de ne savoir que cela ? vous rêvez... Évangéliquement, une telle satisfaction ne serait pas convenable.

Je veux, comme toujours, de l'inévitable - du pourquoi et du comment inévitables. Et d'abord me vient cette interrogation : Qu'écrivent les rédacteurs néo-testamentaires primitifs juifs-hébreux lorsqu'ils écrivent

Lorsqu'ils écrivaient (dans le Nouveau Testament hébreu primitif)...

MŠYĤ ? Ou, si l'on préfère : Que dois-je lire lorsque je tombe (à plus de 500 reprises) sur le mot « christ » dans le corpus chrétien ?

Ayant tout de suite besoin d'aide, et étonné moi-même de mes propres demandes, je saute dans ma bibliothèque et en fais surgir des commentaires savants (quelques-uns en latin ou en allemand, ou en anglais, pour faire bien...), et des encyclopédies, et des dictionnaires (parfois-souvent-théologiques) : je pourrais en faire issir un ou deux catéchismes ou divers [105] missels et bréviaires. Et puis des encycliques papales, des feuillets de Luther ou de Calvin. Juste derrière moi, il y a les *Horae* de Lightfoot et celles (qui les complètent) de Schoettgen ; et puis, tout à côté, le *Tetrateuchus* de Jansénius et un gros volume de Meuschen. Et des notes de conciles. Et des équipes entières de Pères de l'Église.

Ce saut-là, cette extraction-là, ce surgissement-ci et ce jaillissement-là, et tant de commentaires soi-disant commentants sur ma table, ont pour résultante de me laisser pantois. Sur ma faim. Ils me laissent, au mieux, croupir dans les méandres du judaïsme pharisien -

Cas du *Kommentar*, en 6 volumes ici inutiles, de Strack et Billerbeck.

et, au pire, dans des définitions passe-partout (celle de « messie-christ » comme « oint », par exemple). Et me voilà bien avancé...

Aucun spécialiste, d'Église(s) ou pas - sur un trajet de (bientôt) deux millénaires... - ne m'explique comment les chrétiens primitifs entendaient, eux, le mot « messie-christ »/MŠYĤ : comment ils l'entendaient *singulièrement*.

Je me moque d'apprendre comment les auteurs et compilateurs talmudiques entendent les thèmes messianiques ; et je me moque d'ingurgiter des milliers de pages sur le messianisme (ou non) d'Isaïe ou des Psaumes. Le Nouveau Testament n'est pas les Talmuds, et il n'est pas Isaïe ou les Psaumes. Non : ce que j'exige, c'est du particulier : la vision messianique chrétienne originelle du mot MŠYĤ/« messie-christ » chez les chrétiens des origines. Chez les chrétiens juifs-hébreux, et chez eux - en effet - *singulièrement*.

Piteux, je me hâte, sans inconfort aucun, de refermer mes encyclopédies et mes dictionnaires ; je jette, dos à dos, Calvin comme Luther ; j'écarte, du coude, mes Pères de l'Église et tous les commentaires modernes ou anciens qu'il m'est, par malheur, advenu de parcourir ou d'étudier. Et puis j'ose enfilier, [106] en douceur, en solitaire, avec le calme du retour au calme, les quelques perles que voici :

En ne faisant rien d'autre qu'explorer - encore et toujours - les authentiques soubassements, hébreux, juifs, du christianisme des débuts. - Et, dans ces parages, ni Origène ni Jérôme ni leurs descendants ne m'aident !

Les chrétiens primitifs commencent, à propos du « messie-christ »/MŠYĤ, par constater son équivalence avec BN/« fils ».

D'où les manœuvres néo-testamentaires autour du christ-messie qui est fils et du fils qui est christ-messie. Car :

1. « Fils » = BN = 52 (gC) ;

2. « Christ-messie » = MŠYĤ = 52 (gR).

Rien d'événementiel-historique là-dedans ; et rien, en outre, de mythologisant. Et ces deux termes, comme tous ceux dont je traite ici, sont dans la Bible.

Mais ceci n'est qu'un amuse-gueule.

Dans le MŠYĤ biblique, les chrétiens évangéliques ne scrutent pas, à la manière des pharisiens, un simple « messie », c'est-à-dire un simple auxiliaire *humain* du déroulement des temps forts de l'eschatologie. Ils y voient - et ça, c'est singulier ! et ça, c'est capital ! et de ça,

personne ne me parle ! -YHWH/« Yahvé » soi-même. Bien mieux : ils y inventorient « YHWH ressuscité-ressuscitant ».

Et là les pharisiens et le midrash juif non chrétien sont laissés sur les genoux. Jamais les Talmuds et les littératures juives (ou samaritaines) non chrétiennes ne poussent jusqu'au midrash chrétien juif- hébreu leurs examens du mot (biblique) MŠYĤ.

Car les chrétiens les plus primitifs d'entre les chrétiens primitifs n'ont aucune idée d'un Jésus (d'un Josué) ressuscitant.

Cf. l'Évangile de Pierre, et l'Épître de Barnabé, et *Le Pasteur* d'Hermas.

[107] Par contre, je l'ai montré, ils détiennent une forte idée de la resurrection

Ou plutôt (voit plus haut) : des résurrections...

de YHWH (du Seigneur) ; et cette idée, ils ne la tirent pas, je l'ai dit et ressassé, de l'Histoire ou de leur imagination, mais bel et bien de la Thora (et de la Bible hébraïque en général). - Or - et voilà où les exégètes et savants modernes, papistes ou antipapistes, à la suite des Pères de l'Église ou pas, se montrent des bons à rien -, la conception chrétienne primitive de YHWH ressuscitant

De YHWH : pas de Jésus !

s'alimente et se focalise précisément sur les fécondités kabbalistiques *intrinsèques* du mot (biblique) MŠYĤ/« messie-christ-oïnt ».

Dans les judaïsmes (non chrétiens), le messie

Unique ou double, selon les cas (cf. les petits prophètes bibliques, cf. les littératures pharisiennes, cf. les manuscrits de la mer Morte).

n'est, au minimum, qu'un roi (humain) ou un grand prêtre (humain) recevant l'onction sacrale ; au maximum, il n'est qu'une sorte (humaine) de prophète travaillant, en tant que serviteur (humain) de Dieu, en tant que son subordonné (humain), au bon enchaînement des actes ultimes du grand accouchement de l'eschatologie.

Au I^{er} siècle de notre ère, plusieurs « messies » surgissent en Palestine - ce sont tous des révoltés, de prétendus sauveurs (humains) du peuple (humain) d'Israël et de Juda : et tous finissent (humainement) en capilotade. - Lors de la guerre juive contre Hadrien, Bar Kocheba, meneur de l'insurrection antiromaine, se prend pour le « messie » et semble acclamé comme tel par ses partisans (en 131 après Jésus-Christ, si je ne me trompe) - et Bar Kocheba, comme tous les messies humains du judaïsme, finit en effet en quenouille ; il meurt, lui aussi, et lui aussi ne ressuscite [108] pas. Et : non seulement il ne ressuscite pas mais jamais, durant sa vie de meneur, il ne se conçoit, en tant que messie ou non, comme devant ressusciter ! - Car là est la singularité chrétienne : le messie chrétien, lui, ressuscite. Dans l'Histoire, les messies juifs non chrétiens meurent et disparaissent ; dans le midrash, anhistoriquement, le messie chrétien meurt *et* ressuscite ! - Nul besoin, donc, de persister à comparer la trajectoire du messie-christ évangélique à celle des divers messies (humains) juifs des premiers siècles de notre ère (ceux, par exemple - et nombreux -, dont parle l'historien Flavius Josèphe) ; la comparaison ne tient pas ; elle n'a pas de sens ; et l'on va vite déceler pourquoi :

Dans le christianisme primitif, le messie-christ n'est autre que YHWH ressuscitant-ressuscité, vivant-revivant : la figure du Seigneur qui ressuscite. Eh oui : pourquoi ?... Réponse ? - j'attends.

Par anagramme !

Dans le judaïsme pharisien (entre autres), le mot ŠM/« nom » est l'un des substituts révérenciels de YHWH, du Seigneur. Pour ne pas avoir à user du tétragramme sacro-saint, YHWH, les Juifs lui dédient plusieurs pseudonymes (« rocher », « lieu », etc.), et parmi ceux-ci il y a ŠM/« Nom ».

Ou HŠM, avec l'article défini H, « le Nom ».

Dans le christianisme primitif aussi, on emploie divers pseudonymes pour éviter de recourir au tétragramme : « Père », « cieux », etc. Façons juives, usages juifs.

L'emploi du mot « Nom »/ŜM pour désigner révérenciellement YHWH résulte du fait que YHWH est tenu, par les Juifs, pour le *nom* le plus sacré d'entre tous les *noms* (et mots) intervenant dans la Thora sacrée : YHWH y est, en somme, le nom par excellence.

N. B. L'utilisation du substitut révérenciel ŜM/« Nom » remonte, dans les judaïsmes, à plusieurs [109] siècles avant Jésus-Christ. On le rencontre, ce substitut, en tant que tel, dans la Bible.

Dans le judaïsme pharisien, l'adjectif ĤY/« vivant » signifie ou tend à signifier « vivant-ressuscitant-ressuscité ». Dans le christianisme primitif,

Cf., plus haut, mes explications sur la vie, la re-vie, et la re-re-vie.

ce même adjectif signifie ou tend à signifier « participant à la seconde et ultime résurrection ».

Résumé :

1. ŜM = « nom » = YHWH/« Yahvé » (par révérence) ;

2. ĤY = « vivant » = « revivant-ressuscité-ressuscitant » (par midrash).

Merveille :

Le mot « messie-christ »/MŜYĤ n'est rien autre chose, en soi, par anagramme, sans effort ni hystérie, que la combinaison explosive de « Nom » et de « Vivant-Revivant » ; autrement dit : MŜYĤ = ŜM ĤY.

Loin de voir dans le messie un auxiliaire humain, un subordonné humain, de YHWH, les chrétiens trouvent en lui, tel qu'il intervient dans la Bible hébraïque, l'image graphique directe de « Yahvé »/YHWH ayant ressuscité, ressuscitant, devant ressusciter.

Temporalité indifférente, comme de juste, en hébreu.

Et le tout, de deux façons :

Façons qui n'ont rien d'historique ou de mythologique; façons qui ne doivent rien aux événements (les romains, les grecs, ou les autres), et qui ne sont débitrices d'aucun délire. Façons logiques !

1. par une substitution révérencielle : « nom »/ŜM étant ancestralement mis à la place de YHWH/« Yahvé, le Seigneur Dieu » ;

Car pour les chrétiens primitifs aussi, en tant que Juifs hébreux, le tétragramme YHWH est le plus sacré de tous les *noms*.

[110] 2. par effet d'anagramme : MŜYĤ/« messie-christ » = ŜM ĤY/« le Nom vivant, YHWH ressuscitant ».

Et la résurrection contenue et découverte par les chrétiens primitifs dans le mot biblique MŜYĤ n'est pas n'importe quelle résurrection : elle est la résurrection de YHWH, de Dieu, du Seigneur ;

Et non pas d'un rabbi galiléen du I^{er} siècle ; et non pas de Jésus-Josué. - D'où justement le fait - à présent lumineux, à présent justifié et compréhensible - que plusieurs textes chrétiens antiques, primitifs, connaissent la résurrection du Seigneur (= YHWH) tout en ignorant que ce Seigneur-là s'appelait/s'appelle/s'appellera - au bout du compte, en fin de course - « Jésus-Josué ».

et puis : elle est sa seconde, et non pas sa première, résurrection.

Cf., plus haut, mon exposé sur les verbes HYH et ĤYH (« être » et « vivre »).

Et cette résurrection, loin d'être historique, en effet, ou mythologique, résulte, encore une fois, d'un prodigieux midrash : elle dérive d'un travail hébreu sur le mot hébreu MŜYĤ (terme biblique), d'un travail sur la fécondité immédiate de ce mot.

Assurément, j'ai bien agi en rejetant toutes mes encyclopédies, et les commentaires que renferme, par malchance, ma bibliothèque, et les Pères de l'Église (tous grécophages et latinophiles, les pauvres...), et les Calvin et les Luther : pas une allusion - pas une ! -, dans ces bouquins et chez ces auteurs, au midrash dont je viens de parler.

Les chrétiens - les anciens et les modernes - et les non-chrétiens n'ont, en vrac, pas la moindre perception des modes de fabrication du Nouveau

Testament. Et les chrétiens orientaux (les syriaques, les coptes, etc.) ne sont pas, là-dessus, mieux lotis que les occidentaux.

Je pleure, un instant, sur l'ignorance (volontaire ou involontaire ?) des érudits de tous bords, et puis je me console en poursuivant.

[111] MŠYĤ/« christ-messie », je l'ai souligné plus haut, vaut gématriquement (en gR) 52. BN/« fils » a la même valeur : 52 (en gC). Les deux termes sont donc interchangeables.

À présent que je sais comment le midrash chrétien primitif entend le mot MŠYĤ/« messie-christ », je puis facilement écrire ceci : que la théologie néo-testamentaire du « Fils » n'est pas seulement équivalente à celle du « Messie-Christ » ;

Équivalence qui véhicule son obésité dans l'ensemble des aires du Nouveau Testament.

elle équivaut aussi, cette théologie, à une doctrine de YHWH vivant-ressuscité.

Ou, si l'on préfère : évangéliquement, quand le fils ressuscite, c'est la figure de YHWH qui ressuscite - et réciproquement. Et le tout :

1. par anagramme ;
2. par midrash ;
3. par un effet de substitution révérencielle.

Et le tout, en outre :

4. sur fond de Bible hébraïque, puisque dans la Bible sont présents et BN/« Fils », et MŠYĤ/« Messie-Christ », et YHWH ĤY/« Yahvé comme vivant-ressuscité », etc.

Sans sortir de la Bible - de l'Ancien Testament -, les chrétiens primitifs y décèlent que le « messie-christ » est YHWH, le Seigneur, vivant-ressuscité; et c'est sans en sortir qu'ils expriment dans leur Nouveau Testament, en clair *et* cryptiquement, l'origine, la nature, la portée et les conséquences de cette découverte qui est la leur - et qui leur est propre.

Et, cas de le dire (de le beugler !...), elle leur est en effet, cette découverte, toute propre... Car le judaïsme pharisien, jusque dans ses kabbales les plus osées (celle, par exemple, du *Zohar*), n'osera jamais développer une théorie du messie comme Dieu ressuscitant. Jamais.

[112] Une pause, à présent - et un avertissement :

Si mon lecteur nourrit le moindre doute quant à ma démonstration et à sa totale saveur chrétienne primitive, qu'il apprenne le grec et l'hébreu, qu'il rétrovertisse le Nouveau Testament (du grec vers son hébreu natif) et qu'il s'astreigne à y assister, à son tour, dans des centaines de versets, au multicolore midrash que je viens d'exhumer. Il constatera que le spectacle vaut le déplacement. Il pourra même consulter, çà et là, divers apocryphes anciens. Et il y constatera en effet que le Seigneur y ressuscite ; il y constatera que le messie y est fils et que le fils y est messie ; et il y constatera surtout que le Seigneur, le Christ-Messie et le Fils y sont des personnages narratifs (extraits de la Bible) formant, lexicalement, un réseau serré, logique, cohérent, réseau ayant pour point focal, précisément, la résurrection de YHWH.

Et puis il se posera peut-être alors, comme peut-être le fais-je en ce moment, la gourmande question (celle qui dépasse et cloue toutes les autres) : Hep, de quand date le midrash chrétien (primitif) ?

Du I^{er} siècle de notre ère ? Allons donc...

L'égalité gématrique BN/« fils » = MŠYĤ/« messie-christ » = 52 existe dans le lexique hébreu. Elle n'y existe pas à partir du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Elle y existe en soi. Elle y existe dès qu'interviennent, dans la Bible hébraïque, l'un et l'autre mots. Sa découverte peut donc dater de plusieurs siècles avant Jésus-Christ !

Le fait que YHWH soit vivant existe dans la Bible hébraïque. Et le mot MŠYĤ/« messie-christ » contient l'adjectif ĤY/« vivant » dans la Bible hébraïque. Les pharisiens n'ont pas fait de « vivant » le synonyme de « ressuscité » au I^{er} siècle de notre ère. Cette synonymie remonte au moins, pour eux, au III^e ou au II^e siècle avant Jésus-Christ.

Anastasis/« résurrection » trouve place dans la traduction grecque de la Bible dite des Septante : or la [113] Septante date, *au moins*, du II^e ou III^e siècle avant Jésus-Christ.

J'en déduis - et ça n'est pas banal - que toutes les conditions de possibilité du midrash juif-chrétien-hébreu primitif sont réunies au moins deux à trois cents ans avant notre ère. À cette époque, n'importe quel savant juif-hébreu avait, de soi, la faculté de bâtir, par midrash, toute une théorie sur le « fils » comme « messie » *et* comme « YHWH ressuscitant ». Il avait même la faculté d'y adjoindre, toujours sur fond biblique hébreu, les considérations chrétiennes primitives sur l'élévation du « Fils de l'homme » et du « Fils de Dieu ».

L'amorce d'un pareil midrash se rencontre d'ailleurs dans divers psaumes, et dans Isaïe, et du côté de Jonas, etc. Et dans Ézéchiël, et chez Daniel...

Dans mon tome I, j'ai soutenu que l'ensemble du Nouveau Testament originel, hébreu, ne peut, en aucune manière, être plus tardif que l'année 70 (après Jésus-Christ), année de la destruction du Temple par les troupes de Titus.

Année qui est l'ultime limite de la production hébraïque du christianisme juif-hébreu primitif - évidemment.

Or, pensez : la plupart des commentateurs modernes croient que les évangiles ont été rédigés et compilés (en grec !) vers la fin du I^{er} siècle, et que l'apocalypse canonique date, elle, des alentours de l'an 96 !

L'auteur de mon tome I était par trop prudent. Non sans nonchalance, il ose se payer maintenant d'autres excursions chronologisantes.

Bon : à présent j'affirme (en riant) que des pans entiers du Nouveau Testament

Pans entiers des évangiles canoniques ; pans entiers de l'Apocalypse dite de Jean. Mais aussi des Épîtres du pseudo-Paul.

ont toutes les chances

Pas quelques chances : toutes.

[114] de remonter à *au moins* deux ou trois siècles avant les débuts de notre ère.

Je ne parle pas de décennies : je parle de siècles. De deux ou trois siècles.

En bref : nombre de textes chrétiens (hébreux pour ce qui est de leur original) datent d'avant - de bien avant - l'ère chrétienne. Tiens, cette formule me plaît. Textes chrétiens datant de bien avant l'ère chrétienne... Elle me plaît ; et j'espère qu'elle aura, je voudrais qu'elle ait, du succès ! C'est une formule qui touche au véridique.

Par « pans entiers » j'entends ceux, évangéliquement majoritaires, qui concernent, dans le christianisme juif-hébreu primitif, tous les thèmes que j'ai jusqu'ici passés en revue - à savoir, pour les résumer vite :

1. la résurrection du Seigneur, autrement dit la résurrection de YHWH ;
2. sa résurrection sous les figures conjointes (ou disjointes) du fils, du messie, du fils de l'homme, du fils de Dieu, d'Adam-l'homme, etc.

Corollaire immédiat : il faut aussi réévaluer la place chronologique de l'Évangile de Pierre, de l'Épître de Barnabé et du *Pasteur* d'Hermas, ainsi que de plusieurs apocryphes anciens. Car ces monuments littéraires, effectivement chrétiens de bout en bout, ignorent le nom de Jésus (et, ignorant ce nom - fait énormissimement significatif ! -, ils ne charrient aucun des contemporains bibliques des Josué bibliques : Élisabeth, Marie, Zachée, Zébédée, Lazare, etc.) : ils sont donc manifestement plus anciens que les évangiles canoniques. Ils renferment l'essentiel du midrash néo-testamentaire (la résurrection de YHWH) et ils ne voient pas (= ils *ne voient pas encore* !) que « Jésus-Josué » est le nom sous lequel le Seigneur/messie-christ/fils/Adam ressuscite.

Je permets à mon lecteur de rêvasser une minute sur les monstruosité que je viens d'établir, et puis je continue.

Le Sauveur

Les chrétiens primitifs ne sont pas les inventeurs (inventeurs de toutes pièces...) du Dieu sauveur. L'idée selon laquelle YHWH est/fut/sera, soit directement, soit diagonalement, le sauveur de son peuple est une idée biblique. Et ça n'est pas là une opinion qui ne s'incruste que dans les prophétismes tardifs de la Bible hébraïque : le thème de YHWH salvateur traverse de part en part tout l'Ancien Testament.

La sortie d'Égypte est, dans la Bible hébraïque, considérée comme un acte salvateur de YHWH ; en I *Samuel* XIV, 39, mais aussi déjà en *Deutéronome* XXXIII, 29, Israël est évoqué comme un peuple que YHWH délivre et sauve. En *Deutéronome* XXXII, 15, YHWH est défini comme le « rocher de (notre) salut », etc.

Cette notion de salut (divin) se combine, dans toute la Bible (dans la Thora et hors de la Thora), avec celles de délivrance, de rachat, de restauration, de victoire, de pardon, de rédemption, etc. - tous concepts évidemment présents, par midrash, dans le midrash juif-chrétien qu'est le Nouveau Testament.

Aucun des éléments lexicaux et des thèmes néo-testamentaires attachés à la notion de salut n'est propre au christianisme primitif. Toutes les élaborations conceptuelles s'étalant, dans le Nouveau Testament - sous son grec, dans son hébreu originel -, autour de l'idée de salut sont tirées, soit directement, soit par midrash, de la Bible hébraïque ; toutes s'inscrivent (anhistoriquement, éternitairement) dans le prolongement de la Thora, des prophètes, des Psaumes, etc.

Mais surtout : ces élaborations tournent, comme dans la Bible hébraïque, autour de la racine YŠ^c/« sauver ».

[116] Racine qui s'exprime, dans le grec de traduction des évangiles, des épîtres et de l'apocalypse canoniques, à travers les mots *sozein*/« sauver », *sotéria*/« salut », *sotér*/« sauveur » et autres (de même famille), tous termes qui ne sont en fait que des calques (sémantiques) de divers mots hébreux engendrés par la racine YŠ^c.

C'est cette racine, en effet, que la Bible hébraïque emploie lorsqu'elle qualifie YHWH de « sauveur » et son action d'action « salvatrice ». Et... c'est cette racine qui produit YŠW^c,

Ou - autres graphies – YHWŠ^c, ou YHWŠW^c.

c'est-à-dire « Jésus-Josué »

C'est-à-dire, ainsi que le remarquent à juste titre les dictionnaires hébreux bien informés, le plus ancien nom propre de la Bible incluant YHWH.

litt. « YHWH sauveur », à la fois le Josué successeur de Moïse et conducteur du peuple en Canaan,

Moïse ne pénétrant pas, lui, dans la Terre...

et le Josué grand prêtre lors du retour de Babylone.

« Jésus-Josué » = « Dieu salvateur » (= Dieu sauve/ a sauvé/sauvera) ; d'où, hors grec et en hébreu, le fameux jeu de mots de *Matthieu* I, 21 : « ...tu l'appelleras *Jésus-Josué* car il *sauvera*... » (avec un contre-sens indo-européen, comme partout, sur le temps des verbes).

Je suce mes index, je feuillette l'Évangile de Luc, et je m'affale sur son verset XVII, 22 :

« ...voici qu'ils vont venir les jours où vous désirerez voir un seul des jours du fils de l'homme... »

Traduction de Claude Tresmontant (avec un contre-sens sur le temps des verbes - et sans commentaire éclairant à la clef : alors que, sur ce verset, du commentaire et de l'éclairant, il en faudrait !).

Ayant sucé, ayant feuilleté et m'étant affalé, je demande : Pourquoi, dans le verset, à la fois « un des jours » et le « fils de l'homme » ?

[117] Je me garde de répondre à la question, je me suce de nouveau les index qui conviennent, je refeuillette le Nouveau Testament gréco-latino-français, et je tombe sur Jean VIII, 58 :

« ...avant qu'Abraham ne naisse, C'est moi. .. »

Traduction Tresmontant. En grec, il y a 4<Je suis ». Malgré les émois du traducteur (dans ses gloses), je comprends la phrase comme signifiant que Jésus-Josué se dit, narrativement et évangéliquement, exister avant même la naissance même d'Abraham même. Je la saisis ainsi, et, comme on va s'en apercevoir, à bon escient.

De la confrontation des deux versets ci-dessus, je tire les idées ci-dessous :

Idées qui suintent, telles quelles ou en paraboles, par tous les orifices textuels du Nouveau Testament.

1. que Jésus-Josué est le « fils de l'homme », et réciproquement ;

2. que le « fils de l'homme » est visible (sous certaines conditions) au « premier jour » ;

Au premier jour - et non pas, suivant la traduction usuelle de *Luc* XVII, 22, « un seul des jours » (ce qui n'est qu'un contresens eu égard à la rétroversion du passage depuis son grec jusque vers son hébreu d'origine).

3. que, par conséquent, il existe un lien (évangélique) entre « premier jour » et « Jésus-Josué ».

Ces trois points, ineptes en indo-européen, sont exacts quand on les empoigne hébraïquement ; ils sont, tous trois séparément, puis tous trois conjointement, du midrash :

1. « Jésus-Josué » est le « fils de l'homme » (et réciproquement), parce que BN 'DM/« fils de l'homme, fils d'Adam » produit, lorsqu'on élève ses lettres constitutives au carré, le nombre 386,

$$B^2 + N^2 + M^2 + D^2 = 2^2 + 14^2 + 1^2 + 4^2 + 13^2 = 386 \text{ (gR)}.$$

[118] et parce que 386 se trouve être la gématrie classique (gC) de Y^ſW^c/« Jésus-Josué-Dieu sauveur ».

$$Y + \hat{S} + W + ^c = 10 + 300 + 6 + 70 = 386 \text{ (gC)}.$$

N.B. La mise en carré des lettres constitutives de BN 'DM/« fils de l'homme » est arithmétiquement identique à celle de BN YHWH/« fils de Dieu » ; dans les deux cas : 386. Le 386 de « Jésus-Josué » !

P.-S. Ce calcul - ce midrash - n'est pas, de soi, atteignable au I^{er} siècle de notre ère ; il a très aisément pu être découvert - « inventé » - plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Par midrash mathématique, et sans sortir de la Bible hébraïque, les évangélistes juifs-hébreux primitifs considèrent comme équivalents « fils de l'homme » et « fils de Dieu », d'une part, et « Jésus-Josué (Dieu salvateur) » de l'autre.

À condition - à la condition expresse - que « fils de l'homme » et « fils de Dieu » s'élèvent, qu'ils s'élèvent au carré (= qu'ils ressuscitent). Élévation qui n'est pas, en effet, absente, et des évangiles en particulier et du Nouveau Testament en général - élévation explicitement dite !

N.B. « Jésus-Josué », lui, ne s'élève pas au carré ; il ne ressuscite pas : il est l'équivalent de la résurrection et de l'élévation des deux « fils » ; il est obtenu par elles.

2. L'expression « premier jour » ne jaillit pas n'importe où, dans la Bible hébraïque ; elle s'introduit, en fanfare, dès le début du premier chapitre de la Genèse.

Genèse I, 5 :

« ...et il appela, Élohym, la lumière jour, et la ténèbre il (l')appela nuit, et il y eut un soir et il y eut un matin - *premier jour*... ».

Premier jour (litt. « jour un », YWM 'HD) : c'est-à-dire dimanche !

« Premier jour » s'écrit, en hébreu, YWM 'HD, litt. « jour un ».

[119] D'où la faute de traduction (grecque) de *Luc* XVII, 22 : « un seul des jours », faute qui n'est en fait qu'un rendu littéral et sous laquelle il convient de rétablir, via l'hébreu, « le premier jour, le premier des jours ».

Si j'élève au carré les lettres de cette expression, j'obtiens sans céphalalgie : $10^2 + 6^2 + 13^2 + 1^2 + 8^2 + 4^2 = 386$.

Or (cf. plus haut) 386 se trouve être, par élévation de ses lettres au carré, la gématrie du « fils de l'homme » - et celle, identique et identiquement obtenue, du « fils de Dieu ».

Me voici donc en terrain solide ; et *Luc XVII, 22*, naguère fumeux, est à présent d'une clarté à toute épreuve : il existe un lien absolu entre le « fils de l'homme » et le « premier des jours » ; les deux expressions sont, lorsque de l'élévation - de la résurrection - s'y met, mathématiquement identiques ! Et *Luc XVII, 22*, qui ne bafouille pas, dit cette identité.

Comme la disent, ailleurs, divers versets du Nouveau Testament.

Et, je me répète : tout ce midrash est atteignable, en soi et de soi, non pas au I^{er} siècle de notre ère, mais, bel et bien, plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

3. Le « fils de l'homme »

Et, par égalité gématrique, le « fils de Dieu »...

n'est pas le seul à exister dans le « premier jour ». Y^ŴW^c/« Jésus-Josué-Dieu sauveur » y existe aussi.

Car, comme BN 'DM/« fils de l'homme »

Une fois élevées ses lettres au carré.

et comme YWM 'HD/« premier jour »,

Une fois, elles aussi, élevées ses lettres au carré.

Y^ŴW^c/« Jésus-Josué » (les Jésus-Josué de l'Ancien Testament) a pour gématrie classique 386.

Cf. plus haut.

Pas étonnant, dès lors, que les chrétiens primitifs aient tendu à remplacer la révérence juive envers le sabbath (le samedi) par une révérence (tout aussi [120] juive-hébraïque-midrashique) envers le dimanche - le premier jour de la semaine, le premier jour de la Création. Sous ce dimanche-là, ils voyaient - dans le décor du début de la Genèse ! - la résurrection du Fils de l'homme et la présence de Jésus-Josué, de Dieu sauveur.

N.B. Et en effectuant pour eux-mêmes ce remplacement et en voulant l'imposer aux autres Juifs, les chrétiens primitifs n'avaient nullement l'intention, la prétention et la conviction de créer, fantaisistement, une observance nouvelle : ils pensaient, par là, uniquement accomplir l'Écriture et revenir à la voie droite désignée par le midrash : à la voie droite que la judaïté n'aurait pas dû quitter (ils pensaient être, ce faisant, de meilleurs juifs-hébreux que leurs concurrents juifs-hébreux respecteurs du sabbath). Ils pensaient « se convertir » et ils voulaient ainsi « convertir » - c'est-à-dire quitter et faire quitter les errements ambiants et revenir et faire revenir au strict message - strictement compris - de la Thora ancestrale. (Jusque dans leur passage du sabbath au dimanche, les chrétiens primitifs sont, je l'ai dit et je le répète, et se veulent, des conservateurs !)

La Bible hébraïque dit donc bien, dans le cinquième verset de sa Thora, que « Jésus-Josué-Dieu sauveur » est non seulement présent et actif lors de l'œuvre de Création, mais qu'il y est présent et actif dès le premier jour.

Alors qu'il n'est nullement question, graphiquement, de Josué (de Jésus) dans la Genèse.

Dès le premier jour ?... Mais alors : *Jean VIII, 58* (enfin lui aussi lumineux) ne se trompe pas : bien avant que ne naisse Abraham...

Dans les évangiles, la découverte du tombeau de Jésus-Josué se déroule un dimanche (*Matthieu XXVIII, 1 ss., Marc XVI, 2, Luc XXIV, 1, Jean XX, 1*) ; et le tombeau est vide : c'est un dimanche que, par le tombeau vide du ressuscité, s'inaugure la nouvelle Création (celle qui accomplit *et* abolit, hors toute [121] temporalité indo-européenne, le premier chapitre de la Genèse).

Et il n'y a, de soi, aucune nécessité que ce midrash sur le dimanche soit une découverte du I^{er} siècle de notre ère ; il est, en germe, dans la Bible hébraïque : il a pu se constituer plusieurs siècles avant Jésus-Christ !

J'en conclus, dans la logique des évangiles, que « Jésus-Josué », grâce à sa valeur arithmétique (directe) 386,

Directe : c'est-à-dire sans avoir besoin, lui, de s'élever (au carré) et de ressusciter.

s'introduit dans la Bible hébraïque, en effet, sous YWM 'ĤD/« le premier jour », dès le cinquième verset de la Genèse -

Des centaines et des centaines de versets avant que ce même Josué ne fasse son entrée graphique dans la Thora...

et, en effet, bien avant (des milliers de mots avant) qu'Abraham n'y fasse, pour sa part, son entrée.

'BRHM/« Abraham » ne paie son ticket d'admission dans l'Ancien Testament, si je ne me trompe, qu'en *Genèse* XVII, 5.

Et nos évangélistes ont le sens du détail. Consultez un peu *Jean* VIII, 56-57 :

Phrases qui précèdent immédiatement notre « avant qu'Abraham ne naisse, C'est moi ».

P.-S. « C'est moi », en hébreu 'NY HW'/« moi Lui », dont les deux gématries (37 et 73), en se multipliant, produisent - comme la Galilée, et comme la Sagesse - 2701, la valeur même de *Genèse* I, 1... Tout se tient.

« ...Abraham votre père s'est réjoui de voir mon jour,

Autrement dit, « mon premier jour » puisque c'est lui qui, arithmétiquement, équivaut à « Jésus-Josué ».

et il l'a vu et il a été dans la joie - Alors ils lui ont dit, les Judéens : Voici que tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ?... »

[122] Contresens sur tous les temps des verbes - mais passons...

Ces cinquante ans ? D'où provient ce cinquante-là ?

Du dodu fait, tout bêtement, que cinquante mots - pas un de plus, pas un de moins - interviennent dans la Genèse avant que n'y apparaisse l'expression YWM 'ĤD/« premier jour » et donc, sous elle, « Jésus-Josué ».

Cinquante dans l'Histoire ? Non : cinquante mots dans la Bible hébraïque...

Ça, c'est du midrash !

Et c'est sur ce midrash et sur ces cinquante mots qu'Irénée de Lyon, l'un des plus anciens Pères de l'Eglise, ira imaginer, en ne le comprenant plus comme midrash mais comme fait historique, qu'un Jésus historique vécut historiquement en Palestine durant une cinquantaine d'années (historiques) !... Quelle comédie.

Et nous, nous progressons. - Tiens, dans les Actes des Apôtres (canoniques), il est question d'un certain Apollos.

Si mon lecteur désire perdre quelques heures à humer les bévues modernes suant autour de ce personnage, je lui conseille de se pencher sur S. Pétrement, *op. cit.*, pp. 365-408 (cet ouvrage est sous-titré « Les origines du gnosticisme » et, néanmoins, pondu par un auteur avouant à plusieurs reprises ignorer les langues sémitiques - encore un exploit de la science moderne...).

Cet Apollos y est évoqué comme un savant et comme un Alexandrin :

Les érudits de service en concluent aussitôt qu'Apollos était un Juif de langue grecque. Et S. Pétrement tombe évidemment presto dans le piège (*op. cit.*, pp. 388 ss.). - Quelle bourde ! on va s'en apercevoir...

« ...c'était un savant, versé dans les Écritures... » (Actes XVIII, 24)

[123] Nos érudits en concluent qu'Apollos était un expert ès version(s) grecque(s) de la Bible. Et Simone Pétrement, experte, elle, dans l'art de trébucher, s'écroule dans le piège du soi-disant « hellénisme » d'Apollos (p. 367). Deuxième bourde.

Et que faisait Apollos ? Il venait en Palestine y demander aux témoins historiques de la vie, de la mort et de la résurrection historiques d'un Jésus historique de le renseigner (à chaud) sur des événements historiques ? Nullement :

« ...il réfutait intelligemment les Judéens en démontrant en public, par les Écritures, que Jésus est le christ... » (XVIII, 28)

Vous avez bien lu : « ...par les Écritures... ». Apollos n'alla jamais en Palestine pour y apprendre quoi que ce soit; tout au contraire, il arpentaient les géographies de la Diaspora pour y enseigner le midrash chrétien ! Et puis : Apollos ne disait pas que Jésus était le messie en se

référant historiquement à la trajectoire historique d'un individu nommé historiquement Jésus (et ayant, historiquement, vécu - à quelques années de là - en Palestine). Mais non : il fondait sa démonstration, l'Apollos, sur les Écritures – et : il *ne* la fondait *que* sur elles.

Comme, ici, il ne faut manifestement pas entendre par « Écritures » *L'Illiade* d'Homère, le *Timée* de Platon, les comédies de Plaute ou *L'Énéide* de Virgile, j'ose espérer que mon lecteur saisira sans hésitation possible qu'Apollos appuyait sa démonstration (anhistorique) sur la Bible.

Sur la Bible grecque ?

Ah ça non : certainement pas. Car je défie quiconque de parvenir à démontrer la véracité de l'équation « Jésus-Josué = Messie-Christ » en se fondant sur quelque version grecque de la Bible que ce soit.

Simone Pétrement et tous les adeptes de l'« hellénisme » d'Apollos vont-ils relever ce défi ? Je crains qu'ils n'y réussissent pas.

Non. Apollos, tout d'Alexandrie qu'il fût originaire, installait son raisonnement sur la Bible hébraïque. - Mais comment **[124]** faisait-il donc ? De cela, les Actes des Apôtres ne nous soufflent plus mot.

Et S. Pétrement, elle, paraît fort embarrassée (p. 366). Comment diable, *d'Alexandrie*, Apollos a-t-il pu savoir tant de choses sur le Jésus palestinien ? Et des choses si intelligentes...

Et S. Pétrement suggère que ce verset des Actes résulte sans doute d'une interpolation (p. 366, toujours) : on ne comprend pas - on en appelle donc, au plus vite, à une correction du texte ! Incroyable...

Bon : je vais condescendre à combler cette lacune du Nouveau Testament

Lacune résultant d'une censure tardive ?

et tenter d'expliquer comment s'y prenait Apollos.

Car de ce comment-là les Simone Pétrement ne nous disent - et pour cause ! - rien...

Tout d'abord, Apollos exposait tout ce que j'ai dit jusqu'à présent du midrash chrétien. Il exposait aux Judéens (= aux Juifs non encore atteints par la pertinence hébraïque du midrash chrétien) le travail sur 'DM/« l'homme » ;

Qui, par élévation de ses lettres au carré, équivaut à YHWH (lorsque YHWH est lui-même élevé au carré).

puis le travail sur BN 'DM/« Fils de l'homme, fils d'Adam ». Puis il exposait le midrash chrétien concernant le MŠYĤ/« messie-christ » : de ce mot, en tant que chrétien, il extrayait l'idée que le « messie-christ » est Dieu vivant-ressuscité, etc.

Et tout cela, Apollos l'avait-il appris en Palestine ? Mais non : il l'avait appris à Alexandrie, en fouillant - avec d'autres Juifs hébreux du lieu - sa Bible hébraïque !

N.B. La légende selon laquelle Alexandrie, à l'époque, était vide de Juifs *hébreux*, figure dans tous les manuels. C'est une bourde : et une bourde qui ne se tourne pas les pouces ; une bourde qui fait des ravages...

[125] Tout simplement, Apollos exposait aux Juifs, sans avoir jamais mis les pieds en Palestine, en scrutant l'Écriture (c'est-à-dire hébraïquement la Bible hébraïque),

Et non pas la Bible grecque !

en la scrutant logiquement, tous les points que j'ai décortiqués jusqu'ici.

Mais Apollos, jamais, en œuvrant ainsi, ne parvenait à faire de « Jésus-Josué »/YŠW^c l'équivalent gématrique direct de « messie-christ »/MŠYĤ...

L'équivalent gématrique direct de MŠYĤ est, entre autres, YWHNN/« Jean » (tous deux valant 52 dans la Bible ancestrale) - d'où, à travers les évangiles, à la fois le parallélisme et la concurrence (sévère) entre Jésus et Jean.

Car là gît justement le nœud du débat entre Juifs pharisiens (et autres) et Juifs chrétiens primitifs : aucune valeur gématrique de « Jésus-Josué » n'est rectilignement et naturellement équivalente aux valeurs chiffrées de « messie-christ ».

MŠYĤ/« messie-christ » a pour gR 52 et pour gC 358 ; et YŠW^c/« Jésus-Josué » a pour gR 53 et pour gC 386.

D'où la nécessité, pour Apollos - comme pour Paul, comme pour les évangélistes (les canoniques et les apocryphes) - de s'enfoncer dans une *longue* démonstration. Dans une démonstration *indirecte*.

Démonstration qui élimine les prétentions de « Jean »/YWHNN (mot - lui aussi – biblique !) à être le nom du messie-christ - et les Actes des Apôtres affirment, en effet, qu'Apollos connaît l'action de « Jean » (i.e. son action et son succès comme *nom*), et qu'il finit par la dépasser.

P.-S. Dans les narrations évangéliques, c'est Jésus-Josué qui est le ressuscité, et non pas Jean. Le midrash chrétien ne veut pas entériner pour probante et féconde l'égalité gématrique directe existant entre [126] MŠYĤ et YWHNN (entre « messie-christ » et « Jean ») ; le rendement (biblique) de YŠW^c/« Jésus-Josué » lui paraît hébraïquement, ésotériquement, kabbalistiquement et eschatologiquement, meilleur (via le concept de « Dieu sauveur » que Jésus-Josué est seul à renfermer et manifester).

Grâce au midrash chrétien, et à la Bible hébraïque sur laquelle le midrash s'appuie, il est facile de passer de « fils de l'homme » (et de « fils de Dieu ») à « Jésus-Josué ». Grâce au même midrash, il est facile de considérer que le « messie-christ » n'est rien d'autre, lexicalement, que YHWH ressuscitant-ressuscité. - Mais, sur la base du midrash, et avec la plus adroite volonté du monde, il est impossible de passer directement de « Jésus-Josué » à « messie-christ » et réciproquement.

Alors, je le répète, que la relation chiffrée entre « Jean » et « christ » est, elle, immédiate. (Et c'est cette relation immédiate qui explique justement la présence de « Jean » sur l'avant-scène des évangiles : encore le midrash !)

J'en déduis qu'Apollos, comme Paul (le pseudo-Paul ?), ne produisait aucune démonstration

Anhistorique, de toute manière.

directe et facile du lien « Jésus »/« Christ » : comme Paul, Apollos devait se donner bien du mal : il recourait, pour sûr, à un midrash

Anhistorique.

tortueux, celui précisément dans lequel j'ai jusqu'ici, patiemment, conduit les attentions de mon lecteur.

J'en déduis qu'Apollos était, surtout, un être dangereux. Il montrait aux Judéens (aux Juifs non chrétiens, hébreux comme les chrétiens - aux pharisiens, par exemple - mais aussi aux sectaires de « Jean »)

Voyez la fortune des littératures tournant autour de « Jean » comme éventuel candidat au titre de « messie-christ » (voyez la littérature mandéenne) - fortune [127] issue d'un midrash prenant uniquement en compte l'équation « messie » = « Jean » (par recours à leur valeur arithmétique commune, 52), et s'arrêtant là.

que la Bible suffisait à établir la véracité du christianisme naissant. Depuis Alexandrie, Apollos en savait autant sur Jésus-Josué et sur le christ-messie que les Palestiniens eux-mêmes...

Palestiniens dont nos érudits, toujours de service et constants bourdophiles, croient qu'ils venaient, lorsque Paul rencontra Apollos, d'être historiquement aux premières loges les spectateurs historiques de l'enseignement, de la Passion, de la mort et de la résurrection historiques d'un Jésus galiléen historique !

Mais oui : d'Alexandrie (patrie d'Apollos), un Juif savant est, de soi, aussi bien placé qu'un Palestinien pour découvrir et exposer au grand jour tous les arcanes de la doctrine chrétienne originelle. Celle-ci étant un midrash, il lui suffit, à ce Juif (hébreu !), de s'appuyer - *où qu'il réside* ! - sur la Bible hébraïque. (Bible ô combien transportable...)

Et Apollos n'est pas le seul à travailler ainsi. Paul agit de même.

Pour Paul, le christ est-il mort historiquement ? Non ; I *Corinthiens* XV, 3 :

« ...le christ-messie est mort pour nos péchés *selon les Écritures*... »

Et Paul discute-t-il avec ses rivaux juifs en leur assenant une liste d'événements s'étant historiquement déroulés en Palestine ? Non ; *Actes* XVII, 11 :

« ...(les Juifs de Bérée)...

Encore des Juifs de la Diaspora (ou plutôt : encore des Juifs *hébreux* de la Diaspora).

accueillirent la parole (de Paul) avec beaucoup d'ardeur, demandant chaque jour *aux Écritures* si cela était exact... »

Etc. Car je pourrais multiplier les citations. - Toute la « Bonne Nouvelle »

[128] En hébreu BŠWRH - terme biblique - ou BŠWRH TWBH - expression biblique.

de Paul est tirée des Écritures (et non pas de la gazette locale !), et elle est dite telle - explicitement - dans les diverses épîtres du Nouveau Testament.

Ils ne lisent donc jamais le Nouveau Testament, nos érudits historicistes ? Et que font-ils donc, ceux qui croient que le Jésus évangélique exista ? Ils ne savent pas *lire* ?...

La prédication apostolique est issue de la Palestine ;

Les évangiles - les canoniques et quelques autres - ont été, en tant que midrashim hébreux, produits en Palestine. Cf., à ce sujet, mon tome I.

et elle s'infiltre dans la Diaspora ; chez les Juifs hébreux de la Diaspora - mais le mouvement inverse a aussi lieu : divers Juifs de la Diaspora, aussi hébreux que les Juifs chrétiens palestiniens, sont aussi forts qu'eux dans leur propre midrash.

Sur la base - comme il se doit - non d'un récit historique, mais d'un examen serré - savant - des Écritures, un Juif (hébreu) d'Alexandrie a autant de choses à dire sur Jésus-Josué qu'un Juif palestinien (hébreu). D'où, dans le Nouveau Testament, la place dévolue à Apollos d'Alexandrie...

Et aux Éphésiens (hébreux), et aux Romains (hébreux), et aux Galates (hébreux), et aux Corinthiens (hébreux), etc. Tous : des Juifs hébreux de la Diaspora ; tous aptes, en tant que *Juifs* et en tant qu'*Hébreux*, à accepter et, d'abord, à *comprendre* le midrash *hébreu* qu'est l'Évangile. Tous aptes à appuyer, avec Paul, ce midrash non pas sur la Bible grecque (où il n'existe ni à plein ni en germe) mais bel et bien sur l'hébreu de la Bible hébraïque.

Et, quand des Juifs non chrétiens acceptent la « Bonne Nouvelle », ils sont dits « se convertir ». Et tout un chacun entend par là qu'ils se convertissent comme des Papous ou des Indiens subissant la prédication exotique et forcée d'un pasteur venu d'Occident.

[129] La « conversion » est, en hébreu, ṬŠWBH. Et ṬŠWBH ça signifie, en hébreu, « le retour ». Ce que les chrétiens primitifs demandent, dans les Actes des Apôtres et ailleurs, à leur rivaux juifs-hébreux n'ayant pas encore accepté la « Bonne Nouvelle » (l'Évangile anhistorique, éternitaire), ça n'est pas du tout d'adhérer à une religion étrangère : c'est de *revenir* à l'observance *accomplie* (pleine) de la Bible hébraïque. C'est d'adopter le midrash chrétien en tant que seul midrash possible, correct : en tant que seule et unique lecture admissible, correcte, de la Thora et des prophètes.

Et l'abolition néo-testamentaire du sabbath ou de la circoncision est tenue, par les chrétiens primitifs qui la prônent, non pas - à aucun prix - pour une nouveauté, mais pour un retour : une « conversion », au sens technique (hébreu) du terme.

Conclusion : en se convertissant, les auditeurs (juifs-hébreux) complaisants de la Bonne Nouvelle du midrash chrétien primitif ne font

Et c'est ce que Paul et compagnie leur demandent ! ils ne leur demandent pas autre chose !

que *revenir* à la Bible hébraïque en la débarrassant des midrashim que les chrétiens tiennent pour parasites et malvenus (ceux des pharisiens, ceux des sadducéens, ceux des Samaritains, etc.). Voilà ce qu'ils font ; voilà ce que les chrétiens juifs-hébreux primitifs exigent d'eux ; et voilà ce qu'ils font - quoi qu'autrui puisse en penser... – consciemment : sur la base, *unique*, d'un examen ad hoc des Écritures.

Le christianisme primitif, hébreu, est donc conservateur. Il se veut le retour absolu à la pureté de la Parole divine de YHWH. – Et : tous les thèmes du christianisme primitif (en tant qu'ils sont du midrash) sont conservateurs, jusques et y compris ceux qui en appellent, au-delà de son accomplissement, à l'abolition de la Thora.

[130]

Mais tous les Juifs - loin s'en faut... - n'acceptent pas le midrash chrétien ; certains en restent à l'équation « Jean = Messie-Christ » ; d'autres demeurent pharisiens, sadducéens, etc.

Et ceux-là reçoivent, dans les évangiles, une vigoureuse raclée ; une raclée révolutionnaire ? Non : une raclée conservatrice.

Selon Paul, selon les évangélistes, ce sont là des impies, des gens qui ne savent pas lire et observer (« garder ») les Écritures - qui ne savent pas accomplir la Bible hébraïque.

Et non pas des gens qui ne savent pas feuilleter leur manuel d'histoire de la Palestine du I^{er} siècle et y découvrir la photo de Jésus !!

Le thème néo-testamentaire (énorme) de l'« accomplissement des Écritures » et le thème (tout aussi énorme et tout aussi néo-testamentaire - sur fond de Bible) de la « conversion » sont identiques. Ils circulent en parallèle. En accomplissant les Écritures, les chrétiens juifs-hébreux primitifs n'ont nullement l'intention de faire surgir (de quel chapeau ?) une religion neuve et non juive.

Ils n'y songent même pas ! cela ne leur vient pas à l'esprit !

Ils ont pour but, par midrash, de *restaurer* une bonne et saine et juste lecture et une bonne et saine et juste observance de la Parole divine-biblique-sacrée.

Autrement dit : de la Thora hébraïque et de ses suites hébraïques.

Mais les pharisiens, pour la plupart (pour l'extrême plupart...), s'en tiendront à leur tradition ;

Vous m'avez bien lu : à leur tradition. Car le piquant de la dispute entre sadducéens, pharisiens, chrétiens primitifs, etc., est que chaque groupe se veut non pas plus novateur mais bel et bien plus conservateur que les autres. Ceci est capital.

et le judaïsme continuera sa route, sous sa seule forme pharisienne, en dépit du midrash chrétien-juif...

[131] Les sadducéens et les zélotes, eux, seront anéantis dans les guerres juives des années 70 et 130 de notre ère, - Quant aux tenants de la doctrine (anhistorique et midrashique) de Jean comme éventuel christ-messie, ils traverseront es siècles en tant que secte mandéenne (et en perdant plusieurs de leurs doctrines originelles à cause d'un passage - fort malheureux - de l'hébreu à l'araméen).

Et la doctrine originelle des chrétiens primitifs, elle, se versera, après 70, par voie de traduction indo-européenne, dans le borbier gréco-latin.

Mais j'abandonne ma digression et en reviens à l'invention - à la mise à jour - de Josué comme christ-messie.

Dans le midrash chrétien primitif, le travail sur le « messie-christ »/MŠYĤ précède chronologiquement la découverte de « Jésus-Josué ».

Ceci est prouvé par nombre de versets néo-testamentaires et, surtout, par l'absence de Jésus (de Josué midrashisé) dans plusieurs monuments chrétiens primitifs.

Et la question ultime que pose et que se pose le midrash chrétien n'est pas de savoir si Jésus-Josué est le christ-messie, mais l'inverse : elle est de savoir si le christ-messie est Jésus-Josué.

Encore une fois, nombre de versets néo-testamentaires (bien traduits de l'hébreu - après rétroversion !) exhibent, dans le bon sens, cette question. Question cruciale.

Et cette question n'est en fait que l'ultime question du midrash chrétien ; mais oui : la dernière des dernières.

Et donc : nullement un constat de départ !

Tout le midrash chrétien présent dans les évangiles et dans le Nouveau Testament en général s'exprime d'une manière figurée et narrative. La résurrection du Seigneur, l'élévation du Fils de l'homme, l'élévation de l'homme-Adam, la qualité [132] ressuscitante du messie-christ... tous ces thèmes midrashiques (bibliques) engendrent la narration néo-testamentaire,

À coups de citations bibliques (en hébreu, originellement). Citations explicites ou implicites. Citations multiplissimes !

et ils l'engendrent comme *faits* narratifs.

En d'autres termes : les évangiles, comme la Bible, racontent - en surface - des histoires.

Par contre, lorsque ce midrash-engendreur-de-narrations se propulse jusqu'à la recherche du nom du christ-messie, et à ce moment-là seulement, il adopte une forme interrogative : il se hisse dans le doute et dans l'appel à la croyance.

N'oublions pas que la recherche du nom du messie (du christ) n'est pas une amusette, dans le judaïsme ; dans le judaïsme, toutes sectes - toutes écoles - confondues, et déjà bien avant les débuts de notre ère, c'est là une investigation majeure. (Et chez les Samaritains aussi...)

Et la quête du nom du messie s'aventure parfois dans des chemins où le bon sens (indo-européen, par exemple) ne se hasarderait certes pas à croire devoir aller la dénicher. Dans Matthieu (II, 23), le messie est appelé « nazaréen » grâce à un examen (biblique hébreu) du roi de Babylone (Nabuchodonosor) - cf. plus haut. Dans Isaïe (XLV, 1) - plusieurs siècles, donc, avant Jésus-Christ -, le nom du « christ-messie » est dit être « Cyrus » - Cyrus ! un autre MLK BBL, un autre « roi de Babylone » ! Et pourquoi, je vous prie ? Parce que MŠYĤ/« messie-christ » et KRŠ/« Cyrus » ont, en hébreu, en langue sacrée, la même gématrie (gR) : 52... En Isaïe, un païen, un impie, est sacré christ-messie pour des raisons arithmétiques-sacrées !

P.-S. Et Matthieu et son fouillage de Nabuchodonosor se retrouvent, du coup, contextuellement moins esseulés...

Pourquoi ?

Réponse ? - j'attends.

[133] Cf. Apollos et sa démonstration ; et cf. Paul et ses Épîtres.

Parce qu'il n'existe, en kabbale, gématriquement, aucun lien direct entre « messie » et « Jésus-Josué ».

En tant que dernière découverte du midrash chrétien, le nom de « Jésus-Josué » est à la fois un couronnement et un maillon fragile.

D'où, je le répète, l'absence de Jésus-Josué (et du maillon fragile) dans divers apocryphes chrétiens antiques (autrefois canoniques ou péricanoniques). D'où, en outre, la terrible préoccupation des rédacteurs néo-testamentaires lorsqu'il s'agit pour eux, au pied du mur, de dire (non pas que Jésus-Josué est le messie-christ mais) que le « messie » est « Josué (-Jésus) ».

Je confère un surplus de parfum à mon propos en le reprenant à zéro.

Le midrash chrétien commence par travailler sur l'homme/'DM, sur le fils de l'homme, sur le fils de Dieu, sur le messie-christ (tous termes bibliques). Ce faisant, il accomplit et abolit (par conservatisme...) la Thora.

Il l'accomplit par midrash ; et, en retour, ce midrash finit par abolir le nom divin YHWH en le remplaçant par un « nom nouveau », inouï, YĤWH.

Cet effort se déploie - possiblement - à partir d'au moins deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Il n'a, en tout cas, aucune accroche nécessaire, impérative, avec le I^{er} siècle après Jésus-Christ.

Puis les chrétiens cherchent quel est le nom du christ-messie.

Le nom, par conséquent, du MŠYĤ, autrement dit - selon eux, et toujours par midrash - le nom de YHWH vivant-ressuscitant-ressuscité (et non pas le nom d'un messie humain de pacotille...).

Et ils le cherchent dans la Bible : et non pas dans je ne sais quel événement historique.

[134] Parmi eux, certains optent immédiatement pour YWHNN ! « Jean ».

Non pas pour un Jean événementiel contemporain : mais pour le mot (le nom propre) YWHNN/« Jean » tel qu'il intervient dans la Bible hébraïque.

Mais d'autres, qui ne se satisfont pas bibliquement d'un tel choix,

Qui ne se contentent pas de l'identité directe existant entre « Jean » et « messie », 52. Qui ne s'en contentent pas parce que :

1. elle ne contient pas l'idée de salut ;
2. elle ne contient pas le germe de la résurrection ;
3. elle risque de mettre en scène les Jean de la Bible hébraïque : or ces Jean n'ont rien de particulièrement glorieux à offrir.

optent pour YŠW^c ! « Josué(-Jésus)-Dieu salvateur ».

Terme (biblique) qui, lui, renferme *et* l'idée de salut *et*, via son équivalent « Fils de l'homme » (élevé au carré), une extraordinaire fécondité résurrectionnelle. Et puis les Josué de la Bible sont, eux, des personnages de premier plan.

Mais une telle option est indirecte ; elle résulte

Et là gît l'enseignement d'Apollos, de Paul, des évangélistes, etc.

tout d'abord d'un postulat rendant synonymes la résurrection et l'élévation. Terrible postulat.

Dans MŠYĤ/« messie-christ », les chrétiens primitifs voient (en graphie) YHWH ressuscitant-ressuscité ; ils le voient, et ils l'affirment ; et ils affirment : si YHWH ressuscite, c'est qu'il se lève.

Impossible, dans la mentalité juive, de faire de la résurrection une descente, un mouvement du haut vers le bas. Vers le bas, il y a le Shéol, le séjour des morts !

Que font les chrétiens ? Ils assimilent, par midrash, l'adjectif ĤY/« vivant-ressuscité » - qui, par lui-même, [135] ne renferme aucune idée d'élévation - au verbe QWM/« se lever ». J'exagère ? je me trompe ? Mais non : quand le messie évangélique ressuscite une fillette (*Marc V, 41*), il lui ordonne de « se lever » (hébreu QWM) ; quand Lazare ressuscite, il se lève (hébreu QWM) - aux guéris, aux ressuscitants, le messie évangélique enjoint : « Lève-toi ! » (racine QWM). Et lorsque ce même messie parle de sa résurrection, il l'exprime toujours comme une élévation.

P.-S. « Lève-toi » est, en hébreu biblique, une exhortation très courante. C'est le fameux impératif QM (de la racine QWM, en effet). Chez les rédacteurs bibliques, l'expression n'a que le simple pouvoir d'une invite - et aucun rapport avec la moindre idée de résurrection : c'est une sorte d'appel à l'action. Les chrétiens primitifs, eux, y lisent une invite et un appel à la résurrection ; ils assignent à « Lève-toi », par midrash, le sens de « Re-vis ». - Et c'est bien de cette manière et avec cette connotation qu'ils emploient l'impératif QM dans les évangiles ; et c'est ainsi qu'il faut donc, selon eux, le comprendre, rétroactivement, dans la Bible hébraïque (effet de lecture en feedback - effet habituel).

Or le verbe QWM/« se lever » n'est pas une rareté dans la Bible ; il y intervient, si je ne me trompe, entre 400 et 500 fois ! En décelant sous lui, par midrash, une image de la résurrection, les chrétiens primitifs décèlent partout, dans la Bible, l'action de ressusciter.

Si le MŠYĤ/« messie-christ » est (par anagramme) le « Nom vivant » (ŠM ĤY), si « Nom vivant » signifie (par substitution révérencielle) « YHWH ressuscitant », et si « ressusciter » signifie (par synonymie) « se lever », alors YHWH (le Seigneur), en ressuscitant, ne doit rien faire d'autre que se lever.

Or, en hébreu, se lever, c'est s'élever.

Toujours la racine QWM : « se lever », « s'élever ».

N.B. Dans mon tome I, j'ai dit que l'un des pseudonymes révérenciels de YHWH est, dans le judaïsme, MQWM/« lieu », terme dérivé de la racine QWM/« se [136] lever, s'élever », et que cette pseudonymie se fonde sur le fait que $MQWM/«\text{ lieu }» = 186 = Y^2 + H^2 + W^2 + H^2$ - sur le fait, donc, que YHWH élève, au carré, ses lettres constitutives. Quelle logique...

Et s'élever c'est, pour le midrash chrétien, s'élever au carré.

Subir une élévation au carré de ses lettres constitutives (à la manière de YHWH/« Dieu » lorsqu'il devient l'égal de MQWM/« lieu »).

Le midrash chrétien primitif en conclut que, pour ressusciter, YHWH élève au carré ses lettres constitutives.

Et le midrash chrétien *lit* cela dans le mot MŠYĤ/« messie-christ », dans ce mot tel qu'il figure dans la Bible hébraïque.

Or, en élevant ses lettres au carré, YHWH quitte sa gématrie immédiate

À savoir 26 - ce 26 qui le rend directement égal à DBR/« le verbe » (d'où les assertions du prologue de Jean).

et acquiert la valeur 186.

Celle-là même de MQWM/« lieu » (de la racine QWM/« se lever, s'élever » - quelle logique, encore !

P.-S. Chaque fois qu'on tombe, dans le Nouveau Testament, sur le mot « lieu » (grec *topos*) - soit une centaine de fois ! -, il faut vite se méfier de la sémantique et vite penser au travail midrashique dont je parle (et non pas en rester, bêtement, à l'évocation d'un bête « endroit ») - les concepts d'élévation et de résurrection ne sont pas loin...

Or 186 est également la valeur de 'DM/« l'homme, Adam » lorsqu'il ressuscite, lorsqu'il se lève, lorsqu'il subit - lui aussi, l'élévation (au carré, encore) de ses lettres.

$$'^2 + D^2 + M^2 = 1^2 + 4^2 + 13^2 = 186.$$

Les chrétiens primitifs en concluent

Parce qu'ils ne sont décidément pas des reporters se traînant, entre deux parties de pêche à la ligne ou au filet, sur les basques d'un quelconque rabbi de Galilée !

[137] que l'élévation-résurrection de l'homme-Adam est identique à l'élévation-résurrection de YHWH (et réciproquement).

Jusqu'ici, pas trace - pas la moindre trace - du moindre Jésus-Josué (historique ou pas).

Et Apollos, et Paul, et les évangélistes, et le Jean de l'Apocalypse canonique, à Alexandrie, ou en Palestine - peu importe, désormais -, poursuivent, sur la Bible des Hébreux, leur midrash :

Puis nos chrétiens primitifs constatent l'identité arithmétique existant entre BN/« fils » et MŠYĤ/« messie-christ » ;

Tous deux valant 52 (le premier en gC, le second en gR).

ils constatent, du même coup, que le « fils » (dans la Bible) est le « messie-christ » (dans la Bible), et qu'il est donc (dans la Bible) YHWH ressuscitant-s'élevant.

Et là-dessus nos chrétiens produisent, hors (pour l'instant) Jésus-Josué, du texte. Et cette confection, sur fond de Bible ancestrale, prend son élan au moins deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, selon *toute* vraisemblance.

Résumé :

1. 'DM/« l'homme, Adam », en ressuscitant, est égal à YHWH/« Dieu » ressuscitant, et réciproquement ;

2. BN/« fils » = MŠYĤ/« christ-messie », et réciproquement.

De ces deux propositions, de cette double kabbale, les chrétiens tirent aussitôt l'idée que le « messie-christ » est « fils d'Adam-fils de l'homme » et, eu égard à l'égalité de la somme des carrés de 'DM/« homme » et de YHWH/« Dieu », qu'il est aussi « fils de Dieu ».

Or, « fils de l'homme-fils d'Adam » c'est, en hébreu, BN 'DM ; et « fils de Dieu » c'est, toujours en hébreu, BN YHWH.

Raisonnement immédiat : si, dans le mot MŠYĤ/« messie-christ », existe l'idée de YHWH ressuscitant-ressuscité, et si le « messie-christ » est à la fois « Fils de l'homme » et « Fils de Dieu », c'est donc que BN 'DM/« Fils de l'homme » et BN YHWH/ [138] « Fils de Dieu » - au choix, ensemble ou séparément - ressuscitent.

Et voilà où s'arrête le midrash chrétien ; ou plutôt : voici la fin de sa première étape.

Étape au cours de laquelle « Jésus-Josué » n'a pas encore effectué son entrée dans le christianisme et dans son accomplissement (anhistorique, éternitaire) de la Bible hébraïque.

Comment, maintenant, Apollos, Paul et leurs confrères juifs-hébreux-chrétiens primitifs

Et leur littérature primitive, l'apocryphe aussi bien que la canonique (en hébreu, originellement).

obtiennent-ils le nom du « christ-messie » ?

Certainement pas en batifolant sur les rives du lac de Tibériade et en y demandant aux baigneurs si, quelques années auparavant, par hasard, n'y auraient pas vu et entendu un certain Jésus...

D'une manière hyperlogique : en établissant la résurrection du « Fils de l'homme » et du « Fils de Dieu », c'est-à-dire en soumettant ces expressions (bibliques) à une mise en carré de leurs lettres :

1. BN 'DM/« fils de l'homme » = $B^2 + N^2 + '2 + D^2 + M^2 = 386$;

2. BN YHWH/« fils de Dieu » = $B^2 + N^2 + Y^2 + H^2 + W^2 + H^2 = 386$.

Or chacune de ces deux élévations parallèles - de ces deux résurrections - produit la valeur unique 386, gématrie classique - et directe, celle-là (sans élévation) - de YŠW^c, i.e. de « Jésus-Josué-Dieu salvateur ».

D'où, dans les évangiles, en effet et en clair, l'élévation (explicitement narrée) et du Fils de l'homme et du Fils de Dieu. D'où aussi le fait (capitalissime) que « Jésus-Josué », dans le Nouveau Testament, ne s'élève jamais : jamais, dans le Nouveau Testament, primitif, hébreu, on ne prenait en compte l'élévation au carré des lettres de « Jésus-Josué ».

[139] Je n'avais pas tort, tout à l'heure, de suggérer que le raisonnement d'Apollos l'Alexandrin n'était pas simple. Il était à la fois logique et extraordinairement tortueux.

Il manifeste, en réalité, une tournure d'esprit qui est celle de toute la littérature juive ou samaritaine. Logique et tortueux, il ressemble aux raisonnements contenus dans les textes gnostiques, d'origine juive-hébraïque ou samaritaine-hébraïque, dans les Talmuds, dans le *Zohar*, etc. - La science d'Apollos, de Paul, des évangélistes, etc., est, en qualité, celle de tous les savants juifs-hébreux et samaritains-hébreux.

Et j'avais également raison, tout à l'heure, d'affirmer que « Jésus-Josué » n'intervient, singulièrement, qu'à la fin de la première étape du midrash chrétien primitif. Il n'en est pas le point de départ ; il en est le point (provisoirement) final. Il en est le couronnement. Il est le sommet (la pierre de faîte) de la totalité de cette étape initiale.

Le midrash chrétien ne part donc pas de Jésus ; il y aboutit. Il l'obtient en fin (provisoire) de parcours. - Vous ne trouvez pas que ça, c'est de l'intéressant ?

Et le parcours dont je parle *est*, je ne me lasserai pas de le dire et de le répéter, un midrash visant la Bible hébraïque et y prenant sa source - un midrash qu'on peut échafauder, sur elle, aussi bien à Alexandrie qu'à Jérusalem - un midrash, surtout, dont tous les principes et dont tous les détails sont atteignables et formulables plusieurs siècles avant notre ère. Et, parmi ces détails, « Jésus-Josué » - un mot, biblique, qui, en effet, ne date pas du I^{er} siècle...

Succès : voilà donc obtenu, par les chrétiens primitifs, le nom du « messie », du « christ » (biblique) - autrement dit, de YHWH ressuscitant.

Succès, et théorème :

En ressuscitant, YHWH n'est autre que YŠW^c/« Josué-Jésus-Dieu salvateur ».

[140] En ressuscitant, YHWH revêt Jésus-Josué. (La théorie du revêtement est courante dans la Bible hébraïque et dans les Kabbales juive et

samaritaine : nul besoin de s'esbaudir qu'elle soit aussi incluse dans le midrash qu'est le Nouveau Testament.) Et ça n'est pas, évangéliquement (en hébreu d'origine), Jésus-Josué lui-même qui ressuscite (qui s'élève, qui s'élève au carré) : Jésus-Josué est, dans les évangiles (hébreux) et dans le Nouveau Testament (hébreu) en général, le produit - le résidu - final de la résurrection du « Fils de l'homme » ou de la résurrection de YHWH ; il n'est pas celui qui décrit ou subit cette résurrection- élévation : il en est, en tant que mot - que nom propre (biblique) -, le résultat.

Mais allez expliquer cela à un gréciste ou à un historiciste !...

Et l'incroyable a alors lieu : et il se peut fort bien que cet incroyable-là ait eu lieu plus d'un siècle avant Jésus-Christ :

Les chrétiens juifs-hébreux primitifs, à la fin de la première étape de leur midrash, étape qui n'a, de soi, aucune raison de ne pas être illico la dernière, loin de s'en satisfaire, poursuivent leur fouillage de la Bible et du lexique de la langue sacrée. Loin de se satisfaire du théorème dont je viens de faire état, ils veulent à présent s'en servir comme d'un tremplin : ils réclament d'autres exploits. Ils s'en saisissent, du théorème, et ils le réinoculent dans la Bible.

De la Bible ils extraient tout leur midrash ; puis, en feedback, en rétroaction, ils réinsèrent leurs trouvailles dans les Écritures.

Dans la Bible, ils lisent le mot YŠW^c ; ils s'aperçoivent que le mot est porteur de la notion (hyperféconde, hypereschatologique) de salut, et que ce mot est « Josué ». Ce faisant, ils forcent le(s) Josué de la Bible hébraïque à devenir le « christ-messie » - à devenir, en somme, YHWH ressuscitant-ressuscité.

Réévaluation de tout le livre (biblique) de Josué et de la geste qu'il renferme.
Réévaluation de toute la [141] parole hébraïque concernant le retour de Babylone. Un immense appel à un immense re-travail...

Josué, successeur de Moïse, traverse le Jourdain pour entrer dans la Terre (promise), en Canaan ? - Le Jésus évangélique inaugure sa vie active en venant se faire baptiser et introniser au Jourdain.

Intronisation et inauguration (anhistoriques, midrashiques) pouvant s'être élaborées plusieurs siècles avant notre ère...

P.-S. La notion de « baptême » (racine hébraïque TBL) est explicitement présente, dans la Bible, lors du passage du Jourdain sous la conduite de Josué successeur de Moïse.

Josué, successeur de Moïse, envoie

Racine ŠLĤ/« envoyer » : racine qui, par passage au grec, s'abîme (entre autres) sur le mot *apostolos*/« apôtre », litt. « envoyé ». Cf., par exemple, *Josué XVIII, 4*.

les douze (tribus) sur la Terre pour se la partager et l'imbiber de la (nouvelle) Alliance dont elles sont porteuses ? - Le Jésus évangélique possédera douze apôtres - douze envoyés - et leur assignera la même mission.

Et les noms (évangéliques) des apôtres (évangéliques) seront dérivés, par midrash, des noms des douze tribus entrant dans la Terre promise.

N.B. En hébreu, « apôtre »/ŠLYĤ et « tribu »/ŠBT sont des masculins. Entre les apôtres de Jésus (= Josué) et les tribus de Josué (= Jésus) il y a continuité de genre - et non pas, comme en français, une césure entre masculin et féminin.

P.S. Les contresens sur la Terre (hébreu 'RŠ), dans nos évangiles de poche et sous la plume de leurs érudits commentateurs, sont à pleurer. Dans certains versets néo-testamentaires (dans ceux, en particulier, qui contiennent l'expression « toute la terre »), les gloseurs de service voudraient finir par nous faire contempler... le monde entier, le globe terrestre ! Oh.

[142] Josué, successeur de Moïse au sortir de la Thora, est le contemporain (textuel-sacré) de Marie, d'Élisabeth, d'Ithamar, de Zébédée, d'Éléazar-Lazare, etc. ? Et Josué, grand prêtre (biblique) du retour de Babylone, est le contemporain (textuel) de Zacharie et de Zachée ? Et

le tout dans la Bible ? - Fort bien. - Le Jésus évangélique sera donc narrativement le contemporain de tous ces personnages-là.

En fait : de tous ces mots-là, de tous ces noms.

Est-il nécessaire d'insister ? - ce feedback est énorme. Il *est* l'économie textuelle des évangiles en action. Il est lumineux, logique - il n'a rien d'historique. Il est, comme le midrash dont il dérive et auquel il s'alimente, le résultat d'une lecture active de la Bible, de l'Ancien Testament hébraïque sacré.

Tenu pour tel par les rédacteurs néo-testamentaire l'accomplissant.

Dans les textes chrétiens antiques n'ayant pas poussé leur investigation midrashique jusqu'à obtenir le nom (biblique) de « Jésus-Josué », aucun des personnages bibliques situés dans les parages (textuels) des deux Josué bibliques n'intervient comme acteur narratif. C'est donc bien la preuve que seule cette obtention les transporte dans le christianisme naissant. En étant découvert comme « messie-christ » (= YHWH ressuscitant) par le midrash chrétien sous pression, le mot YŠW^c/« Jésus-Josué » transporte avec lui

Et ce n'est pas lui qui est transporté : c'est lui qui transporte.

plusieurs de ses contemporains bibliques : il charrie avec lui, dans les narrations évangéliques, des mots et des noms (propres) qu'il charriait déjà dans le texte biblique sacré ancestral...(Il les amène avec lui comme dans un sac.)

Et ce transport, loin de nécessairement dater du I^{er} siècle de notre ère, a toutes les chances – toutes ! en effet ! - de s'être midrashiquement effectué plusieurs lustres avant Jésus-Christ. Car, songez-y, tous [143] les mots et les noms dont je parle, « Jésus-Josué » compris, *sont* dans la Bible : et ils n'y sont pas à partir du I^{er} siècle, que je sache...

Donc : après avoir soi-disant achevé leur midrash (biblique) et trouvé le nom du « messie-christ »,

C'est-à-dire, je le ressasse, le nom de YHWH ressuscitant (et les modalités de cette résurrection même). Car, je le ressasse, « Jésus-Josué », dans le Nouveau Testament (hébreu, originel), ne ressuscite pas : il est - en tant que nom - YHWH ressuscitant-ressuscité. (En d'autres termes : il ne ressuscite pas - il est le ressuscité.)

les chrétiens primitifs s'arrêtent-ils ? Non, encore une fois : ils continuent ! Ils continuent en relisant leur Bible hébraïque sacrée et ils en extraient divers accompagnateurs des Josué qu'ils y lisent.

Élisabeth, Marie, etc.

Cette extraction (accompagnante) s'opère, tout naturellement, sur la base d'un principe du midrash juif (et samaritain) bien connu des spécialistes de la Kabbale : la contemporanéité (eschatologique, éternitaire) de tous les mots de la Bible. Issus de la Parole divine et parole divine eux-mêmes, tous les mots du texte sacré (tenu pour tel par les Juifs et les Samaritains, et, donc, par les chrétiens primitifs) sont éternellement contemporains. Une absolue homogénéité les tient.

Ils ont fini, cette fois, nos chrétiens athlètes ?

Mais non : après cela, après cette fin de la fin de leur besoin, ils persistent à avancer. Ils sont insatiables.

Ils accolent à présent les deux mots (bibliques) reconnus par eux, midrashiquement, comme équivalents.

Comme « figures » l'un de l'autre - comme « revêtements » réciproques.

Et ils obtiennent ainsi l'expression « Jésus-Christ », autrement dit « Josué-Messie », en hébreu YŠW^c MŠYĤ.

[144] Expression qui n'est pas rare dans le Nouveau Testament, convenons-en. - Nous en convenons.

Et cette expression, par un miracle inouï,

Oui, le midrash fait des miracles (c'est d'ailleurs lui qui opère tous les miracles du Nouveau Testament).

fonctionne. Et elle fonctionne même si rondement qu'elle engendre, à son tour, d'excellents résultats : elle est on ne peut plus accomplissante.

J'étudierai ailleurs l'ensemble de ces résultats : pour l'heure, je me contente, piteusement, de jeter en pâture à mon lecteur le plus contondant de ces résultats-là :

Et, parmi ces résultats, il en est un qui - décidément - dépasse et surpasse tous les autres. Le voici :

Dans divers passages de la Bible hébraïque (et dans le judaïsme s'en étant emparé), Dieu, YHWH, le Seigneur - comme on voudra - est révérenciellement désigné comme étant le « fiancé », l'« époux »,

Comme on voudra : car les deux termes sont identiques en hébreu ; ça n'est qu'en indo-européen, par voie de traduction, qu'ils divergent.

de son peuple.

Le peuple élu étant alors désigné comme la « fiancée », l'« épouse », de Dieu - sa KLH. Cf., en particulier, tout l'ésotérisme du Cantique des Cantiques.

« Fiancé » (ou « époux ») s'écrit, en hébreu, $\hat{H}\hat{T}N$.

C'est là un terme performant - en clair ! - dans les évangiles canoniques : cf. les chapitres IX et XXV de Matthieu, II de Marc, V de Luc et III de Jean, etc. - et cf., aussi, *Apocalypse* XXI et XXII ! (Car je n'invente pas, je ne joue pas avec des bulles de savon : je traque le Nouveau Testament ; je ne fais que le lire et l'expliquer.)

Donc : dans l'ésotérisme biblique et postbiblique, YHWH est (révérenciellement) désigné comme $\hat{H}\hat{T}N$.

Or, lorsque YHWH ressuscite, disent - toujours par midrash [145] - les chrétiens primitifs, c'est l'« époux », le « fiancé », $\hat{H}\hat{T}N$, qui ressuscite ; qui ressuscite et, donc, qui s'élève ; qui, donc s'élève au carré. -Et moi, j'obtempère, et j'élève $\hat{H}\hat{T}N$ /« le fiancé, l'époux » au carré ; et ça donne :

$$\hat{H}\hat{T}N/\text{« fiancé, époux »} = \hat{H}^2 + T^2 + N^2 = 8^2 + 22^2 + 14^2 = 744.$$

Comme c'est curieux... Voici que le midrash chrétien se mord la queue. La boucle est bouclée, et vice versa ! Car : 744 est la gématrique classique, aussi, de « Jésus-Christ ».

$Y\hat{S}W^c M\hat{S}Y\hat{H}$ /« Jésus-messie, YHWH ressuscitant en tant que Josué » = $10 + 300 + 6 + 70 + 40 + 300 + 10 + 8 = 744$.

J'invente ? Mais non : tout ceci, Paul le dit, comme les évangélistes, explicitement en II *Corinthiens* XI, 2, entre autres, et en *Éphésiens* V, 22-33 !... (Ou plutôt : il le disait... En hébreu... Lorsque son midrash n'était pas encore passé - catastrophiquement - au grec...)

La boucle est en effet bouclée. J'arrête la machine.

Et je mâchouille mon ressassement jusqu'à la nausée : tout le midrash dont je viens de faire état, jusque dans ses détails, peut avoir été mis à jour - sans invraisemblance, sans obstacle - *plusieurs* siècles avant notre ère.

Et je conclus :

Si mon lecteur décèle dans l'ensemble du midrash chrétien juif-hébreu primitif, dont je viens de débrouiller pour lui les écheveaux fondateurs, la moindre trace de soupçon de quelque chose d'Historique ou de Mythologique, je lui donne - au Golgotha, voire chez Hérodiade - ma tête à suspendre ou à couper !

(Mais s'il persiste à prétendre que le Nouveau Testament a été pensé et rédigé en grec - voire en araméen -, et s'il parvient, avec de meilleurs arguments que les miens, à m'infliger victorieusement sa croyance, alors là je lui jure de me rétracter et de lui avouer, la tête basse cette fois : Oui, Jésus exista.)

[147]

2

Dubitations sur Paul

Dans les commentaires s'essayant à prendre en charge le Nouveau Testament ou telle ou telle de ses parties, la place dévolue, reconnue - assignée - à Paul est toujours éminente.

Et plusieurs érudits, qui savent ce qu'*éminent* veut dire, ne manquent pas de pousser le bouchon un peu loin et de voir en Paul le fondateur du christianisme et son inventeur. À les entendre, ce serait Paul qui aurait forgé toute la saga de Jésus...

Flanqué de la famille Hérode et de Pilate - les deux esseulées références historiquement putativement solides du corpus évangélique primitif -, Paul endosse, dans l'histoire-pour-tous de l'Église commençante, toutes les caractéristiques d'un personnage réel et réellement situé. (Et, en effet, on parle partout, dans les commentaires sur le Nouveau Testament, de la psychologie de Paul, des voyages de Paul, des efforts doctrinaux de Paul, des difficultés de Paul, etc. - comme on parlerait, ailleurs et en vrac, des sautes d'humeur de Caligula, des pérégrinations de La Pérouse, des hypothèses et théories de Kepler et des tribulations de Socrate. C'est ça : Paul est, dans la rumeur savante, le Socrate de l'Église... Mieux : c'est un Socrate qui écrit.)

Et l'on se réfère au Nouveau Testament (Actes et Épîtres) ; et on en élimine les informations jugées douteuses ou contradictoires ;

Le doute, dans ces recoins, et la gravité des contradictions fluctuent au gré des caprices des érudits. Mais l'entente - au-delà ou en deçà de tout détail contesté - finit par s'établir entre chercheurs sur une [150] plate-forme biographique minimum de l'apôtre. Du Paul historique, s'exclament en chorale nos historiens, on sait *tout de même* quelque chose d'historiquement assuré. Ben voyons.

et l'on s'accorde, en général, sur les réalités suivantes :

Paul est natif de Tarse, en Cilicie : on connaît Tarse, et on connaît la province de Cilicie. La ville existe encore, par-delà les atteintes du temps, ici, au bas de la Turquie d'aujourd'hui, sur toutes les mappemondes... On me la désigne de l'auriculaire, avec ses coordonnées simples. Et sur la Cilicie du I^{er} siècle, et d'avant, et d'après, que de monographies... Et de précisions... économiques incluses...

Et puis Paul est né au début du I^{er} siècle :

Antienne des encyclopèdes : « On peut établir la chronologie de la vie de Paul à une année près » (*Bijbels Woordenboek*, 1954-1957, article « Paul ») ; « la vie de Paul étant relativement bien connue... » (*Encyclopaedia Universalis*, éd. de 1968, article « Paul ») ; « nous sommes renseignés sur Paul mieux que sur n'importe quelle autre figure de la première génération chrétienne... » (M. Simon, *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, Paris, Arthaud, 1972, p. 24) – cf. aussi les dictionnaires Larousse ou Robert (même délire biographique). - Nous n'allons pas tarder à supputer que cet enthousiasme du détail vrai et de la cohérence vécue est de peu de sel et de poids eu égard aux (vraies) genèses de Paul...

quoi de plus évident... pour faire concorder et s'annuler toutes les errances qu'exhibent les chronologies du Nouveau Testament.

Un (double) exemple de ces contradictions ? sans fatigue :

On fait naître Paul dans les premières années du I^{er} siècle (« si ce n'est même un peu auparavant », selon M^{sr} Ricciotti, expert). Or, lors de la mort d'Étienne, les Actes disent que l'apôtre est un jeune homme, et c'est bien en tant que jeune homme [151] (qu'enfant - grec *neanias* - par respect des lois juives concernant la lapidation), qu'il ne participe pas à l'assassinat rituel et rituellement conduit dudit Étienne et qu'il se contente d'y assister (*Actes* VII, 58 et les environs du verset). Mais les érudits de service s'entendent à situer la

mort d'Étienne aux alentours de l'an 36. – Question : comment, en 36, Paul, né au tout début du I^{er} siècle, peut-il être qualifié d'« enfant » (et agir comme un enfant, et s'abstenir, en tant qu'enfant justement, de donner du caillou contre la victime) ?

Autre bizarrerie : dans l'Épître à Philémon (verset 9), Paul s'accroche à l'épithète de « vieillard ». Les érudits sont sûrs que cette épître date des années 61, 62 ou 63 (61-63 étant, selon eux, la période de captivité de l'apôtre à Rome). Dans ce cas, nouvelle aporie : comment Paul réussit-il à la fois à être en 62 un vieillard, en 36 un enfant *et*, au tout début du siècle, un nouveau-né ? J'attends, sans illusion de succès, qu'on résolve pour moi ces énigmes. - Et encore ne fais-je ici allusion qu'aux impossibilités de la chronologie...

Autre point sûr : Paul était juif (il le dit), et de langue probablement grecque (il ne le dit pas, mais tout un chacun le sait). Mais on concède - à très fort contrecœur - que l'apôtre pratiquait tout aussi probablement et l'araméen (vernaculaire) et l'hébreu (de la Bible) - c'est bien le moins...

Consultez Simon, ouvrage cité, même page : Paul « était un Juif de la Dispersion, et de langue grecque » ; affirmation qui prend de l'ampleur à la p. 99 : « Il paraît assuré » que Paul « a reçu son éducation première en milieu hellénique, dans sa ville natale de Tarse ». *L'Encyclopaedia Universalis* est au courant, elle, de son « contact intime avec la littérature hellénistique ». Quant au dictionnaire hollandais que j'ai cité plus haut, il ose prétendre que Paul avait une « connaissance étendue... de la langue et des - idées grecques ».

Et puis voyez Goguel (*Naissance du christianisme*, [152] 1955, p. 234) : « La première éducation qu'a reçue Paul a été grecque quant à la forme et quant à la langue. Le grec est sa langue maternelle... » (Quand on lit les Épîtres dans le texte - dans le grec qui nous en reste -, on se heurte à une langue de pacotille riche – gorgée ! - de tournures sémitiques ; et de raisonnements qui ne sont accessibles qu'à des hébraïsants - mais il en faut bien davantage, j'imagine, pour stopper les fougues des historicistes et autres grécistes ! Nombre d'entre eux discernent dans les épîtres canoniques l'influence des savoir-faire rhétoriques grecs - la fameuse *diatribe*. On dit vraiment n'importe quoi...)

Une brochette de savants, qui ne répugnent pas à se conduire en héros de la devinette, ajoutent que Paul était, forcément évidemment mais allons donc, issu d'une famille aisée :

D'une famille aisée, il s'occupait cependant à bricoler des tentes (*Actes* XVIII, 3) - sans doute était-ce pour lui un passe-temps d'aristocrate en proie au désœuvrement ?

Je reprends mes exégètes du *Dict. Encycl. Hollandais* : « Son père était citoyen de Tarse... et citoyen romain... ; c'était donc un homme aisé. »

la preuve en est qu'il s'affirme posséder le droit de cité romain.

Ceci renvoyant, par exemple, à *Actes* XXII, 27-28 : « ...le chef de mille lui dit : Dis-moi, tu es romain ? - Et il lui dit : Oui. - Et le chef de mille répondit : Moi, c'est une grosse imposition qui m'a permis d'acquérir cette citoyenneté. - Et Paul dit : Et moi, c'est de naissance... »

L'idée selon laquelle on peut concilier Paul citoyen romain et Paul pharisien ne heurte pas les exégètes. Or c'est là une idée insoutenable : chaque Juif, de la Diaspora ou non, acceptant de devenir citoyen de Rome, perdait du même coup toute judaïté aux yeux de ses coreligionnaires ; il était immédiatement mis au ban d'Israël (lire, à ce sujet, les explications embarrassées du renégat Flavius Josèphe, auteur – juif - qui consentit, lui, *en se séparant de ses origines*, [153] à se mettre sous la protection de Vespasien : Josèphe - c'est-à-dire Joseph - se transforma alors en Flavius Josèphe (= Joseph adopté par la gens des Flaviens), et les Juifs le vouèrent au HRM, à l'excommunication, à l'infamie - cf. E.M. Smallwood, *The Jews under Roman Rule*, aux pages indiquées, dans l'index, à l'entrée « citizenship » [citoyenneté] ; ainsi, par exemple, p. 234, à propos de l'Alexandrie du I^{er} siècle : « Il est irraisonnable de croire que toute la communauté juive d'Alexandrie ait aspiré, dans son unanimité » à la citoyenneté romaine, dès lors que l'accession à la romanité

«entraînait le devoir de participer aux rites sociaux païens et à des observances religieuses, également incompatibles avec l'orthodoxie juive »)...

Voilà donc la plate-forme minimum sur laquelle s'accordent tous les exégètes, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui. À cette plate-forme se collent plusieurs détails tendant au quotidien - tendant, je veux dire, à nous faire émotivement goûter et toucher du doigt le quotidien de l'apôtre et ses intimités :

D'une part, de la même manière que Jésus était charpentier, Paul fabriquait des tentes.

La référence est *Actes* XVIII, 2-3 : « ...il était de leur métier... ; c'étaient, en effet, des fabricants de tentes... » Nous dégusterons plus loin les raisons de ce métier et de cette fabrication - et nous nous offrirons le luxe de les déguster en hébreu.

En attendant, savourons combien les exégètes au travail sont attentifs : aux petits soins avec les textes, qu'ils sont... Et on glose ; et on ressasse ; et on se recopie les uns les autres. Je lis partout que Paul exerçant un métier manuel se conformait aux us et coutumes des pharisiens condamnant ou désapprouvant l'oisiveté (l'oisiveté païenne - celle des notables impies). Et que Paul s'autosuffisait (les exégètes bénédictins se montrent très sensibles à l'artisanat et à l'autosuffisance de l'apôtre néo-testamentaire, la règle de saint Benoît en étant dérivée). Et que l'apôtre [154] faisait preuve, par là, d'une méritante modestie. Et j'en passe...

Détail en supplément : l'apôtre était un maladif. En *Galates* IV, 13-14, ne déplore-t-il pas l'infirmité de sa chair et, en II *Corinthiens* XII, 7 ss., « l'épine » qui le tourmente ?

Comme de juste, les chercheurs se sont - en professionnels - penchés sur les maladies de l'apôtre : on y a décelé - errances bien connues et sur lesquelles je ne veux pas m'étendre... - une ophtalmie, une lèpre, un rhumatisme, une épilepsie et, parfois, pour finir, des crises d'hémorroïdes. Les médecins, là-dessus, n'ont pas failli en diagnostics...

Sur la foi des soi-disant renseignements biographiques-historiques contenus dans le Nouveau Testament, les confectionneurs d'apocryphes (antiques) ont brodé, sur Paul, des portraits mi-péjoratifs (Paul est un souffreteux...), mi-flatteurs (Paul est apôtre...). Dans les *Actes de Paul et de Thècle*, on lit :

Texte grec dans *Acta apostolorum apocrypha*, éd. Lipsius, vol. I, 1891, rééd. Olms Verlag 1972, p. 237.

Les *Acta Pauli et Theclae* se servent de matériaux textuels remontant aux tout premiers temps du christianisme.

« Il vit Paul arriver : un homme petit de taille, tête chauve, aux jambes (*ou* : aux chevilles) tordues, vigoureux, les sourcils rapprochés,

Le rapprochement des sourcils est, dans la conscience orientale (antique), un signe de beauté physique ou spirituelle.

le nez un peu long,

Signe, chez les Sémites, d'une grande patience, dès lors que le nez est pour eux le siège de la colère. Être long de nez, c'est être long à se mettre en colère (faire preuve de longanimité).

plein de grâce... »

La suite du texte est intéressante :

[155] « ...parfois il paraissait un homme, parfois il prenait les traits d'un ange... »

On saisit, sur fond d'une lecture des Épîtres, que l'auteur de l'apocryphe ne sait pas trop à quoi s'en tenir avec l'apôtre des Gentils. Il hésite, en effet, entre la révérence due au saint néo-testamentaire et le constat, dans les textes chrétiens qu'il tient pour sacrés, de ses infirmités.

Infirmités sur lesquelles un Nietzsche, pourtant philologue, a commis, dans des centaines d'aphorismes et apophtegmes, les plus décidés contresens.

Autre insistance de nos érudits : Paul était, avant que ne sonne la pendule de sa conversion,

Sur la conversion de Paul je reviendrai - et sur les aberrations qui s'y agglutinent...

un pharisien de stricte observance : un élève - il le dit - de Gamaliel.

Référence : *Actes* XXII, 3 :

« ...j'ai été... formé, aux pieds de Gamaliel, à la stricte observance de la loi des pères... »

Et les érudits ont cherché de quel Gamaliel il est question ici ; et ils l'ont trouvé ! Mais oui : Gamaliel l'Ancien, de l'école (rabbinique) de Hillel, et son petit-fils ; c'est ça : Gamaliel, président (autrement NŠY'/'« prince ») du Sanhédrin de Jérusalem au I^{er} siècle. Au siècle de Paul : tout concorde !

En fait rien ne concorde :

Gamaliel prononce, dans les *Actes* (chapitre V), un discours invraisemblable, discours au milieu duquel il se permet, en outre, de commettre des bavures chronologiques : d'abord il y est question du soulèvement de Theudas, soulèvement qui n'eut lieu, selon Josèphe, que dix ans plus tard ; et puis le Gamaliel néo-testamentaire rend le soulèvement dudit Theudas prémonitoire de celui de Judas le Galiléen : or Judas le Galiléen (ou : le Zélote ?) s'est, toujours selon Josèphe, révolté quelque quarante ans avant Theudas !

[156] Et surtout :

Gamaliel tient ici des propos conciliants (ce qui est alors bien dans sa manière car, de l'école de Hillel, Gamaliel l'Ancien, tel qu'on réussit à se l'imaginer sur la foi des Talmuds, ne partageait pas les rigorismes de l'école pharisienne d'en face, celle dite de « la maison de Shammaï ») ; mais alors on ne comprend plus du tout pourquoi Paul se dit par ailleurs avoir acquis son caractère de pharisien intraitable « aux pieds » du même Gamaliel...

Conclusion : ou bien Paul pharisien rigoriste, ou bien Paul élève de Gamaliel - mais pas les deux en même temps !

Fiction, donc, que le recours néo-testamentaire à ce rabbin ? - nous verrons.

Et puis il y a les Épîtres. Paul est l'auteur - reconnu, non ? - de diverses épîtres (aux Romains, aux Corinthiens, etc.) : et plusieurs des Épîtres de Paul s'insèrent justement dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le Nouveau Testament.

Hep : bataille des érudits à propos de l'attribution à Paul de telle ou telle des Épîtres pauliniennes. Lesquelles sont de lui ? Lesquelles sont des pseudépigraphes ?...

Lutte qui n'est, nous le verrons aussi, d'autant près ou loin qu'on l'approche, qu'une bulle d'air.

Additifs additionnels à notre plate-forme biographique minimum (pour qu'elle n'ait pas l'air trop minimum...) :

1. les voyages missionnaires et les captivités de Paul ;
2. le chemin de Damas.

Je n'ai garde d'oublier le chemin de Damas. – Damas ? mais on connaît... Comme on connaît la Cilicie et Tarse. Damas : l'actuelle capitale de l'actuelle Syrie. Là ! encore une fois sur la carte. Au nord-est d'Israël. - Manque de chance, je le montrerai dans un instant, sur Damas et ses géographies, les érudits qui savent tout ne savent et ne devinent rien.

Et pourtant néanmoins cependant que de laïus chez les commentateurs !

[157] Lisez *Actes* IX, II et l'injonction du Seigneur (= YHWH ?) à Ananie divinement chargé de convertir (*sic*) l'apôtre dans Damas :

« ...lève-toi, va dans ce qu'on appelle la rue Droite... »

Sur cette « rue Droite », que de notes en bas de pages pour rire... Ainsi, dans notre dictionnaire hollandais de tout à l'heure, lis-je : « La rue où... S. Paul séjourna s'appelle toujours « la droite » (*sik et-tawil*) ; elle traverse la ville d'est en ouest et était jadis bordée de colonnes, dont on a retrouvé les restes. »

Et l'auteur de cette note n'a pas honte. Il ne lui vient pas l'idée que le nom de la rue (« la Droite ») puisse remonter à une date fort pieusement postérieure à l'époque de rédaction des Actes des Apôtres. - Quant au volume *NT Illustrations* du *Cambridge Bible Commentary*, il nous donne à visualiser son amour des reliques : p. 21, j'y contemple une photo de la rue Droite de Damas (tout juste si j'y avise pas saint Paul...).

P.-S. À la page précédente du même album figure un cliché de Tarse avec, en début de légende, ceci : « Tarse était le chef-lieu de la province romaine de Cilicie et la résidence du gouverneur. » Voltaire répondait déjà à ce mensonge en notant dans son Dictionnaire philosophique (article « Paul ») :

« Paul était-il citoyen romain, comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui ; tous les antiquaires en sont d'accord. » - Bravo les catéchismes...

Je crois avoir fait le tour des horizons de Paul. Saul avant le chemin de Damas ; Paul après. Tour des horizons de la géographie et de l'histoire de Saul-Paul l'apôtre. Lieux et temps réels, en effet, d'un personnage historique. Controverse, chez les savants, sur les détails - accord d'ensemble sur la plate-forme ; sur, autrement dit, les noms et le pedigree de l'apôtre ; sur son métier ; sur son chemin de Damas ; sur ses voyages et ses captivités ; sur ses infirmités ; sur sa rédaction d'épîtres ; sur sa grécité, sa judaïté, et sa romanité.

[158] Je hâte mon évocation du Paul des catéchismes et de l'exégèserie. C'est qu'il me tarde d'en venir à des faits et de ne plus gober des mouches.

Mon lecteur, avec une meilleure patience que la mienne, saura combler les lacunes de mon parcours chez les gogos. Peut-être a-t-il, lui aussi, envie de prendre altitude et vitesse.

J'avance. Je cesse de préambuler ; j'ambule.

Paul s'appelle d'abord Saul. Et d'autre part il confectionne des tentes.

Rappelons-nous, en domaine grec - et en digression -, la cécité d'Homère. Les grammairres latines d'autrefois piégeaient le potache à coups de « *Dicunt Homerum caecum fuisse* », phrase qui n'évoquait nullement qu'Homère fuyait de l'intestin, mais qu'il était « aveugle » - « Homère » voulant justement dire, en grec, « atteint de cécité ».

Dans la Bible hébraïque, les calembours sont innombrables ; et innombrables surtout ceux qui sortent des noms propres, qui les nourrissent, qui les justifient (et qui nourrissent et justifient, hors Histoire, toutes sortes de narration). Isaac s'appelle ainsi parce que sa naissance « fait rire (sourire) » ses parents et qu'elle « fera rire (sourire de joie ?) » le peuple (cf. *Genèse* XVIII, 12-13 et 15 et *Genèse* XXI, 6) : racine commune à « rire » et à « Isaac » : שִׁחַ. Et Adam est tiré du limon, parce que « terre »/DMH et « Adam, l'homme »/DM sont, en hébreu, des termes assonants. Et Ève est appelée ainsi (ĤWH/« vie », grec *Zoé*) parce qu'elle est « mère de toute vie/ĤY » (même racine, ĤYH - *Genèse* III, 20). Et la tribu de Dan porte ce nom parce qu'elle juge (« Dan » = DN, et « juger » = DYN, *Genèse* XLIX, 16). Et, au chapitre XXV de I *Samuel*, Nabal, époux d'Abigail, se conduit comme un idiot, « Nabal »/NBL étant l'une des formes vocaliques de la racine NBL/« être fou ». - Mais cela suffit, si abondants sont les exemples.

Et, j'y reviens, le nom propre hébreu ne se contente pas, comme en domaine grec, de cracher, par jeu de [160] mots, un maigre colifichet de légende (Homère soi-disant aveugle - et c'est tout) : le nom propre hébreu produit de la narration et la narration, à son tour, produit le nom propre : souvent, il arrive que ce soit en effet la narration qui engendre le nom et le fasse vibrer très au-delà de ses limites graphiques. Ainsi, en I *Samuel* IV, 19 ss., la bru (?) du prêtre Héli, sachant l'Arche tombée aux mains des Philistins, nomme-t-elle son fils 'Y KBWD, c'est-à-dire « y a pas gloire ». (Là-dessus également je pourrais multiplier les exemples : que mon lecteur sache que, dans la Bible, il n'existe à proprement parler aucun nom propre hébreu : tous les personnages bibliques hébreux y sont désignés, le plus souvent à l'aide de calembours explicites ou facilement repérables, par des substantifs - communs - accolés ou non à une abréviation de l'un ou l'autre des titres de Dieu.)

Bien évidemment, beaucoup des jeux de mots tramant la Bible hébraïque sont approximatifs ; certains tournent à la - mauvaise - blague. Et plusieurs recourent, sur des empilages d'assonances, à des effets d'anagramme et d'acrostiche, et à des réseaux (serrés ou lâches) de synonymies. Mais je passe.

À quinze reprises, dans les Actes, Paul est appelé Saul. Nul besoin d'être patenté clerc pour concevoir que ce nom-là est hébreu, et qu'il s'agit de Š'WL.

Š'WL : « l'appelé, le demandé, l'interrogé » (de la racine Š'L, « demander, prier, emprunter, interroger, saluer » - Š'WL/« Saül-Saul » en est le participe passé, donc passif).

Par hasard, je retombe sur *Actes* XVIII, 1-3, et j'y lis :

« ...après cela, sortant d'Athènes, il

C'est-à-dire Paul, c'est-à-dire Saul.

vint à Corinthe; et, trouvant un Juif du nom d'Aquila... et Priscille, sa femme,... il alla vers eux, et, *parce qu'il était du même métier qu'eux*, il demeura auprès d'eux et travailla ; car *c'étaient des fabricants de tentes*

Grec *skénopoioi*.

[161] de profession... »

De cette phrase je déduis, à la manière des unanimités de tout le monde, que Saul-Paul était, lui aussi, un fabricant de tentes, i.e. un *skénopoïos*. Et je (me) demande :

Pourquoi ce métier de l'apôtre ? - Non pas : pourquoi un métier pour l'apôtre ?

Là, je l'ai dit, les paraphraseurs sont bavards : référence à l'importance du travail manuel chez les pharisiens, référence à Paul se suffisant à lui-même ; et autres...

Mais : pourquoi ce métier-là - celui-là à l'exclusion de tout autre ?

Les savants ont glosé à merveille sur l'artisanat de Paul. Beaucoup d'entre eux dissertent sur la Cilicie et sur le commerce des tissus en poil de chèvre qui était, dit-on, l'un des revenus majeurs de la province (cf. Guignebert, *Le Christ*, 1943, rééd. 1969, p. 211). Guignebert indique que « fabricant de tentes » se dit, en latin, *tabernacularius* ; ce faisant et indiquant, il brûle ! mais ne fait que brûler... Allez demander à un historiciste - même avare d'envolées (car Guignebert est un douteur, un scrupuleux, un méfiant...) - de s'informer des genèses d'un texte juif-hébreu !...

La solution est si simple qu'elle aurait dû depuis fort longtemps hanter les manuels d'histoire de l'Église (commençante) et agrémenter, depuis tout aussi fort longtemps, les ternerades des homélies papales et pastorales ; et elle découle de l'hébreu original du passage.

Voici :

Paul s'appelle primitivement Saul. Et « Saul » c'est, en hébreu (pas en hébreu pour alpinistes du Q.I., en hébreu simple), Š'WL/« Saül ».

Mais je maintiens, comme tout le monde (qui a tort !), les orthographes *Saul* pour l'apôtre et *Saül* pour le roi biblique (cf. I *Samuel*). Cette distinction, qui est un mensonge (Saul = Saül = Š'WL, en [162] réalité!), m'est pour l'heure une commodité - et puis il me fait tellement plaisir et chaud au cœur de me mouler dans les astuces des menteurs. (Même mensonge, souvenez-vous : « Jésus » n'est pas, en hébreu, distinct de « Josué » - les deux mots sont, en hébreu, le même mot.)

Secundo : « fabricant de tentes » s'écrit, dans le grec d'Actes XVIII, 3, *skénopoïos* - terme issu de la conjonction de *skéné*/« la tente » et de *poieîn*/« faire ». Or, en hébreu (et en hébreu pour débutants...), « faire » s'écrit (plus de deux mille fois, dans la Bible !) ŠH et « tente » 'WHL.

Autre graphie : 'HL (prononcé *ohèl*).

Nul besoin de tertio : ces deux données me permettent, à l'écart de toutes les ancestralement délayantes bavarderies des érudits falsificateurs du Nouveau Testament (grécistes et historicistes triomphateurs...) d'affirmer l'origine vraie, linguistique, du thème de Paul artisan.

Origine qui est :

Qu'en hébreu (i.e. dans le socle sémitique des Actes) ŠH + 'WHL (« faire » + « tente ») formaient tout de suite, et sans zigzag, assonance avec Š'WL (« Saul-Saül ») !

Et réciproquement. Je répète : et réciproquement.

D'où il suit que l'artisanat de Saul-Paul résulte, en direct, d'un calembour sur son nom.

Calembour de même ordre que celui qui, toujours anhistoriquement, saisit le nom du messie-christ en *Matthieu* I, 21 : « ...tu lui donneras le nom de Jésus-Josué car il sauvera... » (racine commune à « Jésus-Josué » et à « sauver » : YŠ). Calembour identique à ceux que j'ai mentionnés plus haut et qui concernaient, dans la Bible, Isaac, Ève et des dizaines de leurs collègues.

Calembour qui n'a donc rien d'historique et qui ne malaxe aucun fait événementiel sinon de langue : à savoir l'une des fécondités du mot Š'WL/« Saul-Saül », issue de sa couleur graphique immédiate.

[163] Et : calembour qui n'est en rien une exception dans la littérature hébraïque postbiblique (ou péribiblique). Car je n'ai qu'à faire à présent une incursion dans les apocryphes juifs, les midrashim et les Talmuds, et j'y assisterai au déploiement du même procédé. Par exemple (autrement dit : pour ne pas lasser mon lecteur et ne lui offrir à savourer qu'un seul exemple - au milieu de mille autres possibles), cet exemple :

En *Genèse* XXII, des lunes avant la construction du temple de Jérusalem par David et Salomon, est racontée la fable du sacrifice d'Isaac. Fable si

fameuse : pour éprouver Abraham, Dieu-Élohym lui demande d'exécuter son fils premier-né et de le lui présenter en holocauste ; au dernier moment, coup de théâtre : la divinité retient le bras du père et remplace le consentant Isaac, sur le bûcher du rite, par un bélier.

(Il y aurait beaucoup à dire – non ? - sur ce récit en tant qu'il contribue à produire, plus tard, celui de la Passion du christ chrétien - mais je ne le dirai pas, ce beaucoup-là : pour l'heure, je m'astreindrai à ne prendre en compte que la géographie du texte :)

Où la scène a-t-elle lieu ? Sur le mont Moriah. Et rien n'indique, dans le passage de la Genèse, quelles sont les latitude et longitude du mont Moriah. Jérusalem n'étant jamais nommée dans le Pentateuque, rien n'indique que le mont soit, en Judée, celui de la future - très future - ville sainte.

Qu'à cela ne tienne... Sur la base de divers jeux de mots, et au mépris *explicite* de la géographie et de l'histoire (au profit exclusif, jaloux, de la mystique), les midrashistes juifs du sacrifice d'Isaac vont faire de la montagne, décidément, le mont du Temple. Et comment vont-ils s'y prendre ? Mais justement, comme le rédacteur juif-chrétien triturant le nom de Paul, « Saul-Saül »/Š'WL, et l'obligeant à fabriquer des tentes : en forçant le lexique sacré-hébreu à vomir toute une panoplie de jeux de mots et d'assonances.

[164] Isaïe (passablement postérieur, n'est-ce pas, à l'époque de David et Salomon), en lisant *Genèse* XXII, 8, y découvre - y forge - une allusion à Jérusalem. Dans le verset « ... Abraham dit : Dieu choisira lui-même (litt. verra pour lui, YR'H LW) l'agneau... », il décide, l'Isaïe, de lire 'WR/« lumière, luire » et 'L/« Dieu » (par anagramme approximative) sous le YR'H LW/« il verra pour lui » de la remarque d'Abraham. Puis, comme il n'est pas lumière plus divine sur terre que celle qu'irradient la cité de David et, en son milieu, le temple, notre Isaïe décide - par midrash - d'appeler Jérusalem « Ariel »/'RY'L, litt. « Dieu fait luire, lumière de Dieu » (toujours anagramme approximative de YR'H LW/« il verra pour lui »). D'où, en effet, le verset XXIX, 1 du prophète : « Ariel ! Ariel ! cité où résida David... » (Notons que « Ariel » est ici répété pour la bonne raison qu'en *Genèse* XXII l'ange de YHWH appelle *deux fois* Abraham.) - Entre le verset d'Isaïe et celui de la Genèse : je ne sais combien de siècles !

Et de cet Ariel-là, Isaïe fait le *mont* Moriah du sacrifice d'Isaac : gratuitement ? ou, à l'inverse, pour des motifs d'historien ? non : par midrash. Car 'RY'L/« Ariel, lumière de Dieu » peut aussi se lire HRY'L/« mont de Dieu ». Mais oui : voilà le jeu sur les mots ; et voilà comment fonctionnent les livres hébreux - et la mystique sémite, et le mépris, en triomphe, et de l'histoire et des géographies. Mépris (chez Isaïe et compagnie) - sous forme d'accomplissement midrashique des Écritures - qui sera aussi celui des rédacteurs du Nouveau Testament (hébreu).

Après Isaïe (et d'autres prophètes, et les Psaumes bibliques, etc.), les midrashim pharisiens s'emparent à leur tour du mont Moriah du sacrifice d'Isaac. Et, croyez-moi, ils s'en emparent joliment.

Lisons, par exemple, le Midrash Rabbah sur la Genèse (*Genèse Rabbah* LV, 7). Les rédacteurs hébreux s'y interrogent sur le sens de « Moriah »/MWRYH. Et vous vous imaginez peut-être qu'en archéologues occidentaux sortis des universités ils vont, science [165] d'une main, carnets et croquis de l'autre, explorer les éminences palestiniennes à la recherche d'un hypothétique *vrai* mont de l'hypothétique *vrai* sacrifice d'Isaac ? Que non. Sans s'occuper des courbes de niveaux, le nez dans la mystique, ils scrutent la langue sacrée-divine à l'aide de la langue même. Ils masturbent le lexique hébreu. Et avec efficacité. Ce qui donne :

1. « Rabbi Ħiyya l'Ancien et Rabbi Jannée entrent en discussion. L'un dit : Lieu où l'instruction sort vers le monde (*ou* : pour l'éternité). »

« Instruction » s'écrit ici HWR'H (de la racine R'H/« voir », « faire voir ») et y fait calembour avec « Moriah »/MWRYH. Par ce rapprochement, les rabbins indiquent que le mont Moriah de la Genèse est celui où siège (hors temps de la Genèse, pour sûr ! et hors sa géographie !) le Grand Sanhédrin :

le lieu d'où la vénérable assemblée lance à toute la judaïté ses ordres, ses décrets, ses « instructions ». (Nul besoin d'insister sur le fait que le récit du sacrifice d'Isaac n'avait jamais, lui, entendu parler ni du temple de Salomon ni du Grand Sanhédrin...) - Suite du texte :

2. « L'autre dit : Lieu où la crainte sort vers le monde (*ou* : pour l'éternité). »

Le rebond terme à terme concerne alors MWRYH/« (le mont) Moriah » et YR'H/« la crainte ». Et l'allusion n'est pas ici à n'importe quelle frousse, mais à la vénération apeurée, respectueuse, qu'inspire (aux Juifs et - tendancielllement - aux Gentils) le temple de Jérusalem. Toujours du calembour. Toujours le je-m'en-foutisme des lieux et des temps.

Le midrash s'attaque ensuite au DBYR/« l'endroit le plus sacré du temple sacré de la cité sacrée de David » - attaque qui s'appuie sur le -YR de la fin du mot, un -YR qui forme assonance avec 'WR/« la lumière » et, donc, par ricochet, avec MWRYH/« (le mont) Moriah » et, donc, avec la « crainte »/YR'H et avec l'« instruction »/HWR'H susmentionnées. - Par tous ces tripotages (simples) de l'hébreu, les midrashistes [166] contemplent, en *Genèse* XXII, le temple qui ne s'y trouve pas et ne s'y est jamais trouvé...

Juste avant pareille digression, une forte allusion à « l'arche » (d'Alliance)/'RWN - qui ailleurs n'est autre, par parenthèse et selon une (bonne) rétroversion, que la soi-disant « bourse » (!!) de Judas l'Ischariote : c'est que 'RWN/« arche » contient, par anagramme, 'WR/« la lumière », lumière déjà linguistiquement contenue (cf. plus haut) dans le Moriah.

Cela aboutissant à postuler que l'Arche d'Alliance, le temple de Jérusalem et le mont Moriah entrent et *sont* en connexion et eu égard au temps et eu égard à l'espace. À bas - dit le midrash - les plates séductions de la science... Et moi, au vu de cet exemple, je laisse à penser à mon lecteur ce qu'il peut en être du poids historique des tentes peaufinées par saint Paul l'apôtre !... Mais ça n'est pas tout (et j'insiste, afin de montrer, toujours à mon lecteur, que les procédés néo-testamentaires ne sont en rien des exceptions : ils sont à l'œuvre, très normalement, dans le Nouveau Testament parce qu'ils sont très normalement à l'œuvre dans toute la littérature hébraïque dont le Nouveau Testament n'est, sans l'ombre d'un doute, que l'un des maillons) : Qu'est-ce encore, pour le Midrash Rabbah, que le mont Moriah de la Genèse et du sacrifice d'Isaac ?

3. « Rabbi Siméon ben Yochaï dit : Le lieu qui correspond au temple. »

Le pont s'établit alors MWRYH/« le Moriah » et R'WY/« qui correspond à, qui est valable, qui est adapté à » - le M initial de MWRYH/« Moriah », absent de R'WY/« qui correspond », dénotant ici le début de MQDŜ/« le Sanctuaire » : comme si MWRYH/« Moriah » signifiait, en somme et par anagramme, « digne de M », c'est-à-dire « digne de M(QDŜ) », c'est-à-dire « digne du S(anctuaire) », c'est-à-dire « exhibant la dignité extrême et première, primordiale, du Temple ». - Ainsi courent les mentalités langagières de la langue sacrée et de ceux qui la cultivent... - Suite du texte (car j'entends bastonner jusqu'au bout [167] mon lecteur : mais non, les tentes fictives de Saul-Paul ne sont pas, hébraïquement, des marginalités) :

4. « Rabbi Judan dit : Le lieu que Lui te fait voir. »

(HW'/« lui », nous connaissons : c'est l'un des substituts révérenciels de YHWH...)

Rapport, ici, entre MWRYH/« le Moriah » et MR'H/« il fait voir, il montre ». Référence aux signes du temple céleste, celui de Jérusalem étant une ruine à l'heure où s'exprime le rabbin en question (ou son compilateur). Ensuite :

5. « Rabbi Pinehas dit : Siège de la domination du monde (*ou* : de la domination éternelle). » Calembour, en araméen cette fois, entre MWRYH/« le Moriah » et MRWWŦ'/« le pouvoir » (terme dont l'équivalent hébreu est MRWŦ, de sens identique - et c'est sur MRWŦ que le traité *Pesikta Rabbati* fait jouer l'assonance : « L'endroit - la terre - où réside la domination/MRWŦ du monde - *ou* : la domination éternelle »).

6. « Les rabbis disent : Lieu où l'encens est offert, car il est écrit (*Cantique des Cantiques* IV, 6) : J'irai, quant à moi, vers la montagne de la myrrhe. »

(Même catastrophe, ici, dans le rendu français du texte, que vers les parages indo-européens du Nouveau Testament : on y comprend rien ! on n'y fait que nager et s'y noyer ! Car :)

Même identification forcée entre Moriah et le Temple, le jeu de mots fonctionnant alors entre MWRYH/« le Moriah » et MWR/« la myrrhe » (la myrrhe du sanctuaire, voisine de l'encens du sanctuaire).

Voilà donc comment les rédacteurs juifs-hébreux mettent le temps et l'espace au service de la mystique et des propriétés de la langue sacrée - sans pudeur.

Et comment, en plus, ils tiennent pour contemporains tous les termes de la Bible et toutes ses assertions. À lire le passage du midrash que je viens de recopier, on saisit, par la bande, le caractère résolument anhistorique, non réel (au sens occidental), de la confection paulinienne des tentes. Pour être court :

Un jour ou [168] l'autre, il fallait bien qu'un Juif hébreu imagine et fasse imaginer que le mont Moriah du sacrifice d'Isaac *est* le Mont du Temple -et, pareillement : Il fallait bien, un jour ou l'autre, qu'un Juif hébreu imagine et construise sur Š'WL/« Saul-Saül » une plaisanterie d'ordre mystique et en extraie le fait de « faire des tentes ». - Car j'en reviens à présent à Paul et à ses aventures :

Lorsque Guignebert (pp. 209-210) vaticine sur l'origine socioprofessionnelle des parents de Paul l'apôtre et conclut qu'ils étaient, à la Monsieur Jourdain (cas de le dire...), des marchands d'étoffe, non seulement il risque de m'étrangler de rire, mais il montre les dangers d'une exégèse néo-testamentaire non fondée sur l'hébreu. Et, ce faisant, il s'emploie, volontairement ou non, à suivre la voie tracée par ses prédécesseurs : il prend le corpus chrétien primitif pour un recueil d'annales.

Mon étonnement : comment a-t-on pu, depuis tant de siècles, se permettre de laisser sur le Nouveau Testament sans faire rendre son jus - son bon jus - à son socle hébraïque ? - Les tentes de Paul sont maintenant, pour moi, et à jamais, les totems de la bêtise des catéchismes. Je me le tiens pour dit. Et continue :

Non sans ajouter, clin d'yeux en prime, que la plate-forme minimum sur laquelle les exégètes s'accordent avec brio commence à se lézarder : s'en échappe déjà le métier de l'apôtre. Premier pffft ! La plate-forme a de la fuite...

Tiens : pourquoi le double nom de l'apôtre des Gentils ? Pourquoi et Paul et Saul ?

Sur ce nouveau point d'interrogation,

Point et interrogation que je trouve, moi, élémentaires... Il est curieux de constater combien les exégètes d'Église(s) sont timides quant à leurs stupeurs : ils ne s'étonnent jamais. Le nez sur les textes, ils ne savent jamais les lutiner aux bons endroits.

[169] les savants sont muets.

Ils se satisfont de noter que la conversion (la conversion du chemin de Damas) a provoqué un tel choc dans l'âme de Saul qu'il s'est aussitôt senti contraint de changer d'étiquette.

La remarque ne manque pas d'intérêt. Elle est intelligente. Souvent, dans la Bible, des personnages changent de nom à un moment crucial de leur existence.

Pardonnez ma naïveté :

Je ne demande pas pourquoi Paul a changé de nom et est passé de X à Y. Je demande: Pourquoi « Saul » et « Paul » sont-ils, dans le Nouveau Testament, attribués au même personnage - et pourquoi le changement s'effectue-t-il dans le sens *Saul* → *Paul*, et non pas dans la direction inverse ?

Dès lors qu'aucun des commentateurs de service ne daigne honorer mes naïvetés du moindre discours qui ait l'air de tenir debout, avec les moyens du bord je me lance.

J'examine le premier nom de Paul. Qu'est-ce, avec précision, que « Saul-Saül »/Š'WL ?

En premier lieu, il s'agit d'une forme conjuguée de la racine Š'L : de son participe passé (passif) :

Une racine hébraïque (de trois consonnes dures), lorsqu'elle est un verbe, est active quand on insère un W entre sa première et sa deuxième lettre ; elle est passive quand la même insertion s'effectue entre la deuxième et la troisième. De sorte que, Š'L signifiant « demander », ŠW'L veut dire « demandant » et Š'WL « demandé ». Grammaire et morphologie pour nourrissons.

Š'WL, litt. « le demandé, l'interrogé ».

Mais sans article.

Je m'en tiens provisoirement à ce constat et je m'enquiers de dénicher, en amateur de rétroversions, si Paul subit sur son nom initial, dans le corpus, quelques jeux de mots.

Quelques ? Mais je plaisante !...

[170] Je m'aperçois illico qu'autour de Paul (de Saul, donc) c'est une avalanche de *demandes* qui déferle. En clair : Saul-Paul, dans les Actes comme dans les Épîtres, subit un nombre prodigieux d'interrogatoires ; et, par voie de réciprocité, il ne cesse d'y être un demandeur ou un fauteur de demandes.

Sur Paul-Saul convergent notamment, à flots d'Épîtres et d'Actes, les verbes suivants (et leurs dérivés) :

1. *Anakrinô* :

Exemples : *Actes* XXV, 26 : « ...après cet interrogatoire... » (de Paul) ; *Actes* XXVIII, 18 : « ...ayant été interrogé, (les Romains) voulaient me relâcher... » ; etc.

2. *Etazô* :

Exemples :

À chaque fois, je ne donne que quelques exemples ; je n'épuise pas toutes les occurrences néo-testamentaires des verbes considérés.

Actes XXII, 24 : « ...le chef de mille... ordonna d'interroger (Paul) par le fouet... » ; *Actes* XXX, 29 : « ...ceux qui allaient l'interroger s'écartèrent de lui... » ; etc.

3. *Punthanomai* :

Exemples : *Actes* XXI, 33 : « ...le chef de mille... demanda qui était (Paul) et ce qu'il avait fait... » ; *Actes* XXXIII, 20 : interrogatoire du chef de mille et demande du Sandhérin ; etc.

4. *Erôtaô* :

Très nombreux exemples, dont j'épinglé un maigre échantillon : *Actes* XXIII, 34 : « ...le gouverneur demanda de quelle province était (Paul)... » ; II *Timothée* II, 1 : « ...nous vous le demandons... » ; I *Timothée* V, 12 : « ...nous vous demandons, frères... » ; etc.

5. *Aïteô* :

Nombreux exemples (faisant toujours de Paul soit un demandeur soit un interrogé) ; ainsi : *Philippiens* IV, 6 : « ...faites connaître à Dieu vos demandes par la prière et la supplication... » ; *Colossiens* I, 9 : « ...nous ne cessons de... demander à [171] Dieu... » ; *Actes* XVI, 29 : « ...le gardien (de Paul) demanda de la lumière » ;

Je laisse à deviner de quelle lumière il s'agit.

etc.

6. *Deomaï* :

Actes XXVI, 3 : Paul s'adressant à Agrippa et lui disant : « Je te demande de m'écouter avec patience » ; *Galates* IV, 12 : « ...devenez mes pareils, frères, ...je vous le demande... » ; etc.

Si j'inflige à mon lecteur une telle liste et de tels exemples, c'est pour le mettre au pied du mur de la rétroversion. Tous les verbes (grecs) cités ici prennent Saul-Paul en tenaille ; et ils le font dans des dizaines et des dizaines de versets - en le définissant comme un demandeur, comme un interrogé ou comme quelqu'un à propos de qui des demandes sont formulées, voire comme un personnage demandant à autrui de demander, etc. Or, contenant l'idée de demande, ils renvoient, tous ces verbes - sans exception -, à la racine (hébraïque) Š'L, la racine de Š'WL/« Saul, Saül » (litt. « le demandé »).

En fait, je n'inflige rien au lecteur : je lui montre seulement ce qu'est rétrovertir ; se promener, d'abord, dans l'occurrence de chaque mot.

Que faire de tous ces verbes ? En tant que grecs, ils n'ont rien à voir, de soi, avec Saul(-Paul). Mais, une fois rétrovertis, plusieurs d'entre eux reviennent directement se loger dans l'hébreu Š'L/« demander », racine du nom initial de l'apôtre (et tous reviennent, de toute manière, s'y loger indirectement). Indirectement; directement : qu'est-ce à dire ?

Je les reprends dans l'ordre, mes verbes :

1. *Anakrinô* est, dans la Septante et dans les versions (bibliques) grecques concurrentes, l'équivalent de l'hébreu ĤQR/« examiner, sonder » (s'interroger). Je n'ai donc pas le droit de voir sous lui, dans le Nouveau Testament, un original (hébreu) construit sur la racine Š'L/« demander », racine de « Saul ».

[172] Mais j'y vois, et à juste titre, un synonyme de cette racine.

Et puis j'ai quand même le droit de m'émerveiller de la présence de ĤQR/« examiner, sonder » (traduit, en grec de la Septante, par *anakrinô* !) en I *Samuel* XX, 12 : « ...et Jonathan dit à David : ...je sonderai (hébreu ĤQR, grec *anakrinô*) mon père... » Car ledit sondage concerne Saül/Š'WL/« le demandé », puisque le roi Saül est très exactement le père de Jonathan.

(Entre « être sondé » et « être interrogé », il n'y a, n'est-ce pas, qu'un pas...)

2. *Etazô* n'est jamais, dans la Septante, l'équivalent grec de Š'L/« demander ». Pas question, pour moi, de poser sous lui, dans le Nouveau Testament, et sous ses dérivés, le verbe hébreu Š'L.

3. Même chose pour *punthanomai*. Même empêchement. Même prudence (obligatoire).

Dans la Septante, *punthanomai* ne traduit jamais l'hébreu Š'L/« demander ».

4. Avec *erôtaô*, tout change. Là, j'ai un équivalent sûr. La Septante utilise le verbe, ultramajoritairement, comme l'égal grec de Š'L.

Plusieurs dizaines d'occurrences.

Et c'est ce même *erôtaô* qui, dans la Bible grecque, intervient dans les calembours de I *Samuel* s'accrochant autour du nom du roi Saül.

Sur le premier livre de Samuel, et pas seulement à cause de calembours qu'il enchaîne, n'ayez crainte, je reviendrai...

Chaque fois que *erôtaô* et quelques-uns de ses dérivés (grecs) pointent du nez, dans le Nouveau Testament, autour de Saul-Paul, je suis sûr, par conséquent, que l'hébreu contient - contenait, originellement - un calembour sur le nom (initial) de l'apôtre. J'en suis sûr, et j'affirme :

Tous les interrogatoires que subit Paul, dans les Actes et dans les Épîtres, ont pour origine un fort réseau de jeux de [173] mots issu de son nom (de son premier nom : Saul). Et Paul y est interrogé (hébreu Š'L) parce qu'il s'appelle d'abord Saul (hébreu Š'WL).

Question (à laquelle, pour agacer les dents de mon lecteur, je me garde de répondre maintenant) : y est-il interrogé parce qu'il s'appelle Saul ? ou bien s'y appelle-t-il Saul parce qu'il y subit tant et tant d'interrogatoires ?

5. Il en va de *aïteô* comme de *erôtaô*. Dans la Septante, *aïteô* est l'équivalent (grec) ultramajoritaire de (l'hébreu) Š'L/« demander ». Chaque fois, donc, que *aïteô* ou ses dérivés interviennent, dans le grec du Nouveau Testament, autour de Saul-Paul, je puis être raisonnablement sûr qu'ils forment, en référence au socle hébreu du texte (et *dans* ce socle hébreu...), un calembour sur le nom de l'apôtre. En d'autres termes, sous *aïteô* et ses dérivés, dans les parages du Saul(-Paul) néo-testamentaire, il y avait autrefois, en hébreu, et le verbe Š'L et un jeu sur « Saul-Saül », le premier nom de l'apôtre.

6. Enfin, et tout au contraire, *deomai* n'étant jamais, dans la Septante, la traduction (grecque) de (l'hébreu) Š'L/« demander », chaque fois que je le rencontre, dans le Nouveau Testament, aux alentours de Saul-Paul, je puis être assuré que, dans son hébreu originel, il ne faisait pas jeu de mots avec Saul(-Paul).

Tel est le b-a ba d'une rétroversion. S'appuyer sur les versions grecques anciennes de la Bible. Faire le recensement des termes grecs du Nouveau Testament. Vérifier quels étaient, dans ces versions, les équivalents majoritaires (ou absolus) hébreux de ces termes grecs. Remplacer, au coup

par coup, les mots, grecs du Nouveau Testament, quand cela est possible, par leurs équivalents hébreux. Et avancer, de cette façon, pas à pas - et dans un extrême souci et des lexiques et des contextes et de la vraisemblance.

(L'exposé dont je viens de me fendre était un peu [174] ennuyeux - trop cuisinesquement technique. Par chance, la suite promet d'être plus et mieux vivante. Mais avant la suite-plus-et-mieux-vivante il importe que je résume mes trouvailles précédentes, non ? Où en sommes-nous ?)

Résumé des trouvailles précédentes :

Dans les Actes et les Épîtres, il existe au moins deux sortes de calembours sur le nom de l'apôtre Saul/Ŝ'WL. L'une

«ŜH + 'WHL/« faire » + « tente ».

concerne son métier. L'autre

Ŝ'WL/« Saul » étant de la racine Ŝ'L/« demander ».

touche les (multiples !) interrogatoires auxquels il est soumis et les demandes qu'il formule ou pousse à formuler.

J'en déduis - sans ennui aucun et avec, pour l'instant, une mauvaise hâte qui tutoie la mauvaise foi - que, tout autant que le métier de l'apôtre, tous ses interrogatoires (ainsi, d'ailleurs, que ses propres appels à demander ou ses propres demandes) ne sont rien autre chose, hors Histoire, hors Événement(s), que des excroissances de son (premier) nom. Je l'ai dit : des effets de calembour.

Et s'enfuient de ma plate-forme minimum de tout à l'heure et la fabrique des tentes et les interrogatoires. À ce rythme, je crains que l'histoire historique de Paul ne quitte, corps et biens, la scène de l'Histoire...

Il faut poursuivre. - Encore tiens : quel est le pedigree de Paul ?

On me le donne, en largeur, dans l'Épître aux Philippiens : « ...circoncis à huit jours ; de la race d'Israël ; du clan de Benjamin ; hébreu fils d'hébreux ; pharisien selon la Loi ; poursuivant, selon le zèle, l'Église... »

Philippiens III, 5-6 (rendu littéral).

Les gloseurs à l'affût accouchent volontiers d'une note à cet endroit, du genre « Tribu de Benjamin : celle du roi Saül »,

[175] Cf. le *Nouveau Testament* de l'éd. de la Pléiade, p. 650, en bas.

et ils passent. Laconisme.

Eh bien, moi je ne passe pas. Je n'aime pas la tentation du laconique.

Le Saul(-Paul) du Nouveau Testament est issu de Benjamin.

Parmi les douze clans portant, chacun, le nom de l'un des fils de Jacob, celui de Benjamin est le dernier.

N.B. Chaque Juif, à toute époque - biblique ou post-biblique - relève généalogiquement de l'un des (douze) clans d'Israël. Et notre apôtre ne fait pas, juif qu'il est, exception à la règle.

Mais, dites-moi, dans la Bible hébraïque, quel est le nom du seul personnage d'importance qui soit issu de Benjamin ?

Personnage d'importance (à qui au moins un ou deux versets soient dédiés), et non pas un comparse de la narration.

Aveu : le roi Saül.

Et personne - parmi les glosants bavards et parmi les glosants laconiques - ne s'étonne de la coïncidence ! personne n'en fait jaillir le moindre brin d'étincelle digne d'éclairer la production de pans entiers du corpus néo-testamentaire... C'est à n'y rien comprendre !

Car : qu'en est-il, cette fois, du pedigree du Saul-Saül biblique ?

La trajectoire de Saül forme la matière principale du premier livre (biblique) de Samuel (et pas à partir de son chapitre IX uniquement, comme je le lis partout !), et elle se prolonge, ici ou là, avec des renseignements de la plus pointue importance, dans le second.

J'ouvre ma Bible hébraïque, et je mets en français le début de I *Samuel* IX ; ça donne :

Pour ce qui est de donner, ça donne...

[176]

« Et il y avait un homme issu de Benjamin, et son nom (était) Qish, ...c'était un vaillant ; et à lui était un fils, et son nom (était) Saül, jeune

Hébreu BHWR, « jeune », mais également : « élu, choisi ».

et bon, et aucun homme d'entre les fils d'Israël (n'était) meilleur que lui... »

Dans le passage, tous les verbes hébreux sont indifféremment au présent, au passé et au futur. Mes « il y avait » et mes « était », nécessaires en français (en indo-européen), sont donc des contresens. - En lisant ces lignes, les rédacteurs originaux du Nouveau Testament ne les fourraient certainement pas au passé.

De ce texte je tire que Saül (S'WL - comme l'apôtre...) est, dans la Bible, un « fils d'Israël » : or Saul-Paul se dit « israélite », c'est-à-dire, en effet, en hébreu, BN YSR'L/« fils d'Israël ». J'en tire, en outre, qu'il est issu du clan de Benjamin : or Saul-Paul l'apôtre s'affirme appartenir à ce clan. Mais Saul-Paul ne se veut pas seulement israélite et benjaminite ; il se proclame aussi « hébreu ». Pourquoi ? - pourquoi cette insistance ?

« Israélite » et « issu de Benjamin » auraient suffi ; « hébreu » paraît, au premier coup d'œil, faire office de surplus...

Pourquoi, en somme, une telle redondance ? - sans futilité, parce que :

1. « hébreu » = °BR(Y),

2. °BR = « passer, traverser, voyager ».

Cf. les nombreuses traversées de Paul-Saul et ses voyages sur les pourtours de la Méditerranée.

Or le verbe °BR se trouve, à satiété, répété dans le chapitre IX de I *Samuel*, chapitre qui concerne l'entrée (manifeste) de Saül dans la Bible :

« ...et (Saül) passa/WY°BR par la montagne d'Éphraïm, et il [177] passa/WY°BR par le pays de Shalisha, ...et il passa/WY°BR par la terre de Benjamin... »

Tous les WY°BR sont de la racine °BR/« passer, traverser, voyager » (verbe °BR précédé et de Y, marque de l'inaccompli, et de W/« et »).

Conclusion : par jeu de mots, et par midrash, les rédacteurs du Nouveau Testament ont fait de Paul-Saul, non seulement, comme Saül, et parce qu'il est d'abord le Saül biblique, un fils de Benjamin et un fils d'Israël,

Référence : I *Samuel* IX, 1 et 2.

mais également un hébreu (°BR, °BRY), c'est-à-dire un « passant », un « traversant » - un randonneur.

Et ma conclusion s'enrichit du corollaire qui suit :

Toutes les randonnées, traversées et pérégrinations de Paul l'apôtre trouvent, parce qu'il est Saul (Saül), leur vraie source (midrashique, et non pas historique...) dans le premier livre (biblique, antique...) de Samuel.

Les livres de Samuel remontent, quant à leur rédaction ou à leur compilation, à plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

En construisant les itinéraires de Saul-Paul l'apôtre, les rédacteurs du Nouveau Testament n'ont donc fait qu'assigner des lieux et des espaces de leur époque au thème (biblique, ancestral, anhistorique - et tenu par eux pour divin) d'un Saül-Saul voyageur.

Et ma plate-forme minimum (de moins en moins biographique) se lézarde de quelques lézardes supplémentaires. Parmi ses soi-disant composantes soi-disant historiques, cinq ou six quittent désormais le domaine des faits pour rejoindre, non pas la fiction pure et le délire, mais le midrash - les « inventions », les trouvailles, les découvertes, du midrash ; - pour me résumer : le métier de l'apôtre, son premier nom (Saul, i.e. Saül), son appartenance à Benjamin, sa qualité d'hébreu et de pérégrinant,

[178] Même racine, en hébreu : °BR (les °BR de I *Samuel* IX).

sa qualité d'israélite (et, donc, de circoncis)... Le métier résulte d'un calembour ; le reste, d'une lecture accomplissante de I *Samuel*. Et l'ensemble, en vrac : d'un accomplissement, c'est vrai, du Saül de la Bible.

Mais j'entends aussitôt l'objection des catéchistes ; elle sera partagée par les érudits, les encyclopèdes, et par quelques ecclésiophiles - par les grécistes, et par les historicistes. - Leur objection ? – « ...Coïncidences... »

Ils crient à la coïncidence.

Il n'est pas interdit, hurlent-ils, à un Saul ayant historiquement existé au I^{er} siècle d'avoir fabriqué des tentes. D'avoir été un Israélite et un Hébreu. Et d'avoir appartenu à la tribu de Benjamin. Et d'avoir voyagé (d'avoir passé son temps à traverser).

L'objection m'ahurit. Je recule. Je bafouille. Objection retenue. Vous avez raison, obsédés de l'historique, tout cela n'est que coïncidence. Et une coïncidence, aussi, le fait que toutes ces coïncidences-là coïncident avec le roi Saül (par jeu de mots et par midrash). J'accepte l'objection. Je la fais mienne. Je crois aux miracles. Je me mets à croire aux avancées d'avalanches du hasard.

Et j'avoue (en rigolant face aux hurleurs) : il est vrai qu'un certain Saul-Saül/Ŝ'WL est né au début de notre ère ; qu'il a sillonné le bassin méditerranéen. Et qu'il faisait des tentes. Qu'il était fils d'Israël. Et puis - car j'accepte tout - qu'il relevait du clan de Benjamin. Et que c'était un Hébreu. Et tout ce, pêle-mêle : Historiquement.

Avec un H majuscule : pour mieux laisser contempler combien je me rends...

L'oreille basse, je continue de m'enfoncer dans les hasards des faits (historiquement) réels. J'adopte, à plein, la théorie de la coïncidence. Et je pose, par coïncidence, la question :

[179] Pourquoi Saul l'apôtre s'appelle-t-il aussi Paul ? En vertu de quel hasard historiquement coïncidentiel ?

Je reprends, à la timide, en spasme, ma Bible hébraïque à coïncidences, et, fort coïncidé, je continue ma lecture de I *Samuel* IX - à tout hasard, en quelque sorte... Et j'en arrive (par hasard ! pensez...) au verset 21. Et je le mets (on ne sait jamais...) en français :

« ...et il répondit, Saül,

Saül = Saul = Ŝ'WL. Une fois pour toutes. - Sur ce point, les coïncideurs ne m'auront pas !

et il dit :

En hébreu, on répond et on dit. En (bon) grec, même vulgaire, on se contente de dire ou de répondre. Dans le grec du Nouveau Testament, on répond et on dit et on y répond jusqu'à des questions non posées - tournure hébraïque commune). Théorème : le grec du Nouveau Testament, lorsqu'il répond et dit, n'est qu'un calque - une traduction littérale - de son hébreu primitif.

Ne suis-je pas benjaminite, issu des petits d'entre les clans d'Israël ?... »

Ne m'accablez pas ; ne me reprochez pas de rendre ŜBT, ici, par « clan » et non, comme usuellement, par « tribu ». ŜBT est un masculin : « clan » convient donc mieux.

Je laisse le verset de I *Samuel* et je me redirige vers le second nom de l'apôtre : Paul. « Paul » c'est, en latin, *Paulus*,

Devenu *Paulos* dans le grec du Nouveau Testament.

et *paulus* y signifie « petit ».

Guignebert (p. 208), à ce sujet : « On a longuement épilogué sur l'origine et le sens de ce *Paulus* : bien entendu, on les ignore, et je passe (...). Je crois toutefois probable que *Paul* est le nom de citoyen romain du Tarsiate... »

[180] Toujours adepte des coïncidences, je pose donc que l'apôtre s'appelle à la fois Saül-Saul (c'est-à-dire Ŝ'WL/« demandé ») et Paul (c'est-à-dire *Paulus*/« le petit »).

L'usage d'accoler un ou plusieurs sobriquets au nom propre de personne est courant dans la judaïté. Les Talmuds regorgent de cet usage.

Un rabbi Éléazar y est surnommé « Hisma », c'est-à-dire « le fort, le parfait ». Un rabbi Samuel y est « Haqatan » (« le petit »). L'un des derniers membres de la Grande Synagogue fut Siméon le Juste (« le juste », HSDYQ). Etc. Sans oublier Nahum de Gimzo (NHWM 'YŜ GM ZW), tellement maltraité par les linguistes d'antan : car le maître ne naquit ni ne vécut, jamais dans une quelconque bourgade s'appelant GM ZW/« Gimzo » ; il avait

seulement le tic de répéter à tout bout de champ GM ZW, GM ZW, « même ça » !

Le sobriquet de l'apôtre est donc « le petit ». - Or « le petit » c'est, en hébreu, HQTN.

De la racine QTN/« être petit, être indigne de ». QTN, dans HQTN, signifie « petit » (adjectif), et le H est l'article défini.

J'en déduis, à titre de coïncidence et d'hypothèse, que notre apôtre s'appelait, dans le socle hébreu primitif du Nouveau Testament, Š'WL QTN ou Š'WL HQTN/« Saül le petit ».

Mais quel rapport, me direz-vous, entre « Saül-Saul » et « Paul-Petit » ? - Bonne curiosité. Je vois que vous me suivez. - De soi, aucun rapport.

Au début de I *Samuel* IX, le roi Saül - avant que d'être intronisé roi - se proclame issu de Benjamin et fils d'Israël. Mais relisons à présent le verset 21 du même chapitre :

C'est Saül (Saul) qui parle.

« ...ne suis-je pas benjaminite, issu des petits d'entre les clans d'Israël...?... »

En hébreu : MQTNY (« d'entre les petits des ») ŠBTY (« clans d' ») YSR'L (« Israël »).

N.B. MQTNY/« d'entre les petits de » est composé de [181] M/« d'entre », de QTN/« petit » et de Y, lettre marquant le pluriel masculin suivi d'un complément de nom.

Le mot QTN/« petit » se trouve donc dans le chapitre biblique introduisant Saül, et il s'y trouve en excellente place : juste après l'apparition du nom du personnage,

Après, et non avant : de même que l'apôtre chrétien s'appelle *d'abord* Saul-Saül et *seulement ensuite* Paul.

et au beau milieu de sa présentation.

MQTNY ŠBTY YSR'L signifie, pour le rédacteur ou le compilateur ancestral de I *Samuel* IX, que Saül appartient « au plus petit clan d'Israël » (à la plus petite tribu, à Benjamin cadet des fils de Jacob). Les rédacteurs du Nouveau Testament comprennent, eux, l'expression en en choisissant l'exclusif littéral ; pour eux, Saül compte parmi « les petits individus de tout Israël » (tous clans confondus).

J'en infère que Saul-le-petit, Š'WL HQTN, hantait le premier livre de Samuel plusieurs lustres avant notre ère...

Les auteurs néo-testamentaires ne l'ont pas forgé : ils l'y ont découvert !

Et remarquez immédiatement que, dans I *Samuel* IX, la qualité de « petit »/QTN appliquée à Saül n'a rien de péjoratif. Bien des cadets bibliques, bien des petits, sont, par le Texte sacré, favorisés au détriment de leur(s) aîné(s) - le plus fameux d'entre eux étant, bien sûr, David.

Et il ne le hantait pas d'un coup : il le hantait en deux temps. Car, si vous avez I *Samuel* IX sous les yeux, vous y constatez que Saül ne se proclame (et hautement !) petit qu'après avoir été pressenti par le prophète Samuel comme devant devenir le roi - le premier roi - d'Israël.

Au début du chapitre il n'est que Saül ; et ça n'est qu'en arrivant dans le verset 21, à la suite en effet de sa rencontre avec le prophète voyant, qu'il revêt le titre de QTN, de « petit ».

Coïncidence : l'apôtre Paul (Saul), dans les narrations [182] néo-testamentaires, s'appelle d'abord Saul ; et ça n'est qu'à la suite de sa « vision » et de sa « conversion » sur le chemin de Damas qu'il endosse le sobriquet de *Paulos-Paulus*-Paul/« petit ».

Référence supplémentaire : En I *Samuel* XV, 17, Saül est de nouveau expressément qualifié de « petit » par Samuel : « ...et il dit, Samuel : ...si tu es petit/QTN... »

Conclusion : pour ce qui est de ses deux noms et du passage de l'un à l'autre (dans le bon sens) et de leur conjonction, Saul l'apôtre n'est autre que Saül. Parallélisme nominatif total entre eux deux !

Mes objecteurs de tout à l'heure peuvent ranger le parallélisme en question au nombre des hasards de l'Histoire historique. Pour moi, j'y vois encore du midrash. Une lecture, par les chrétiens juifs-hébreux primitifs, de la Bible et une insertion de cette lecture dans les Épîtres et les Actes (en hébreu).

Corollaire de cette conclusion : voici encore un élément de la plate-forme qui s'évanouit. Il n'est nullement historique. Le métier de l'apôtre, ses voyages, son pedigree se sont révélés, jusqu'ici, des effets linguistiques du midrash. Midrash aussi, non seulement ses deux noms (Saul et Paul), mais l'ordre dans lequel ils apparaissent néo-testamentairement.

Rassurez-vous ; je n'en suis pas à la fin de l'enquête.

Au demeurant, et malgré la grosseur des morceaux textuels que je viens de mettre à bas, elle ne fait que commencer. Car j'ai à souci d'avoir à cœur de balayer les objections des objecteurs. Et de faire virevolter, sous prétexte de les narguer, d'autres coïncidences...

J'en viens à présent aux voyages de l'apôtre. Quels buts le Nouveau Testament (Épîtres et Actes) assigne-t-il à tant d'efforts itinérants ?

Deux buts et deux seulement :

1. l'annonce de l'Évangile (de la « Bonne Nouvelle », HBŠWRH [183] HTWBH) sous la forme d'une puissante affirmation, autour de Jésus-Josué, des tenants et des aboutissants de la résurrection des morts. La résurrection des morts est le thème central des pensées et des discours du Saul-Paul néo-testamentaire.

2. une collecte - un ramassage - de dons dans diverses villes de la Diaspora juive. Ce ramassage est si important qu'il semble occuper tout le troisième voyage missionnaire de l'apôtre.

Au cours de ses randonnées, l'apôtre subit des interrogatoires (issus, par midrash, de son nom, Š'WL/« l'interrogé ») et des sévices divers, des captivités, des encordements et des enchaînements. On le frappe, on veut le fouetter, lui taper sur la bouche, etc. La totalité de ces péripéties sera décortiquée et expliquée plus loin. En attendant, ce qu'il faut souligner, c'est qu'aucune d'entre elles ne constitue un *but* des allées et venues du personnage : les déboires de l'apôtre ne dessinent pas la finalité des voyages de Saul-Paul - ils n'en sont que les conséquences, les ornements. - Je me répète : thème des morts ressuscitant et collecte de dons, il n'y a pas à en sortir, sont les uniques objectifs de Saul-Paul bourlingueur.

N.B. Et par « allées et venues du personnage », j'entends celles qui suivent la révélation du chemin de Damas, et non pas celles qui la précèdent et au cours desquelles il « poursuit » le Seigneur et ses fidèles. - Sur cette « poursuite » aussi il y aura à dire...

Curieusement, et n'en déplaise aux grécistes et aux maniaques du fait historique, les deux buts de Saul-Paul voyageant résultent à leur tour d'un midrash - d'un travail linguistique (en hébreu) sur quelques versets de la Bible (hébraïque). Ils tirent leur origine et leur définition - et, donc, leur existence (accomplissante, selon la terminologie juive-chrétienne primitive) - d'une lecture (fouillante, farfouillante)

MDRŠ/« midrash » venant de la racine DRŠ/« chercher, fouiller »...

Pour ce qui est de fouiller la Bible hébraïque, les rédacteurs du Nouveau Testament sont des virtuoses. [184] Champions de la fouille, hyperexperts ès langue sacrée. (Mais ni plus adroits ni moins adroits, en cela, que les rédacteurs des midrashim juifs-hébreux concurrents : partout les méthodes sont les mêmes.)

prenant pour cibles des textes antérieurs de plusieurs siècles à notre ère.

Je laisse de côté la résurrection des morts et m'occupe d'abord de la collecte paulinienne ; et je m'en occupe parce qu'elle dérive, à l'instar du métier de l'apôtre (Saul-Paul producteur de tentes...), d'un jeu sur les mots. Mais d'un jeu sur les mots, cette fois, sans calembour.

Voici :

En *Actes* XI, 29-30, l'apôtre est chargé d'apporter des dons aux frères de Judée (des dons qui semblent provenir d'Antioche). Il en est chargé ou il s'en charge - peu importe... En *Actes* XXIV, 17, l'apôtre affirme : « ...après beaucoup d'années, je suis venu faire des aumônes à ma nation

« Nation », grec *ethnos*, renvoie - par rétroversion - à l'hébreu GWY (pluriel GWYM ou GWYYM). Qu'on prête attention à ce terme. En hébreu médiéval, les goyim, ce sont les païens, les « autres »/H'ĤRYM, les « lointains »/HRĤQYM - en somme : les non-juifs, les impies (individus affublés le plus souvent de la jolie mention « Que leurs os pourrissent ! » = « Qu'ils n'aient aucune chance de ressusciter, qu'ils soient à jamais des maudits ! »). En revanche, dans la langue de la Bible, dans le Nouveau Testament (primitif, hébreu), à Qumrân, etc., les mots GWY et GWYM ne signifient que « nation(s) » et se rapportent soit à Israël seul, soit aux peuples païens seuls, soit à toutes les ethnies indifféremment (la juive comprise). – Conséquence : il y a souvent (toujours ?) du contresens à systématiquement traduire l'*ethnos*/GWY néo-testamentaire par « Gentil(s) », en entendant par là « le(s) païen(s) » (les Grecs, les Romains, etc.). - Et lorsqu'on qualifie Saul-Paul d'« apôtre des Gentils » ou d'« apôtre des Nations » (hébreu ŠLYĤ HGWYM), [185] il importe de se garder de faire, à la hâte, de ce titre l'équivalent d'« apôtre des non-juifs ».

En réalité, le personnage nommé Saul-Paul dans le Nouveau Testament n'adresse pas ses épîtres à n'importe quels Romains, Éphésiens, Corinthiens ou Galates, mais soit à des juifs de la Diaspora, soit à des païens judaïsés et hébraïsés. (La preuve ? - mais elle est évidente : tous les raisonnements contenus dans lesdites épîtres, et les notions qu'elles charrient, et les assertions qu'elles établissent ou ruinent, sont - eu égard à l'hébreu qui en est le socle, la langue native - en soi inaccessibles à des lecteurs n'ayant pas une solide connaissance et de l'hébreu, précisément, et de la Bible hébraïque et des coutumes et des mentalités juives... La preuve de cette preuve ?... mais elle est encore évidente : depuis presque vingt siècles, les modes - hébreux - de production des Épîtres, les pauliniennes et les autres, échappent aux érudits, aux Pères de l'Église, aux exégètes catholiques et protestants, aux lecteurs, donc, qui ne les consomment qu'en grec ou dans des versions dérivées du grec.) Passons.

et présenter des offrandes... » En *Galates* II, 10 : « ...nous n'avions qu'à nous souvenir des pauvres,

Par « pauvres » (hébreu 'BYWNYM), il faut entendre : la communauté de Jérusalem. - Le titre de « pauvres » est, en concurrence avec ceux de « nombreux »/RBYM, d'« humbles »/'NYYM, etc., fort affectionné par les divers courants, à toute époque, de la judaïté. Il se rencontre, et ses rivaux pareillement, chez les prophètes bibliques, dans les apocryphes, à Qumrân...

ce que je me suis efforcé de faire... » - toujours la collecte, toujours le recueil des dons. En *Romains* XV, il n'est quasiment question que de la collecte et des dons.

Verset 16 : « ...afin que l'offrande des nations soit acceptée... » - ici aussi il faut éviter de rendre « nations »/GWYM par « Gentils » ou par « païens ». Repassons.

[186] En I *Corinthiens* XVI, récurrence de la collecte : et puis en II *Corinthiens* VIII et IX à nouveau... Au point qu'on en arrive à se demander, je l'ai dit, si le troisième voyage de l'apôtre n'a pas pour unique objet et souci la recherche des dons et des offrandes.

Peu important, pour moi, à ce stade de l'analyse, les circonstances de la collecte. M'intéresse uniquement le fait – textuel ! - que Saul-Paul coute après des dons.

Plus généralement, la notion de « don » sillonne, autour de l'apôtre, l'ensemble des Épîtres et des Actes. Du don et des dons, dans les Épîtres et les Actes, on en trouve partout auprès de Saul-Paul... - Et, détail capital, détail qui n'en est pas un, la quête des dons par Saul-Paul n'aboutit pas. Nulle part dans le Nouveau Testament il n'est suggéré ou affirmé que l'apôtre réussit sa quête et la mène à son terme.

Question triviale : question de ma naïveté :

Pourquoi Saul-Paul chercheur de dons ? Et d'abord : Pourquoi, en tant que tel, son insuccès ?

Je laisse en carafe mes deux questions et, pour dérouter mon lecteur, pour lui plonger l'intellect dans les subtilités de la pensée hébraïque, je m'offre quelque chose qui m'a, au jugé, tout l'air d'une digression.

Mais, n'ayez crainte : les deux questions, je ne les biffe ni ne les oublie. Je ne digresse que soi-disant.

On néglige, chez les grécistes ou les historiomanes, le premier livre de Samuel. Il m'est arrivé d'ingurgiter des monographies sur Paul ne mentionnant jamais ce livre. C'est vrai : et c'est triste : on ne prête pas au roi Saül le soin qu'il mérite. Et pourtant...

Je reparcours la présentation de Saül en I *Samuel* IX. Bon, tout y est, toute la carte d'identité de Paul (de Saul) : la [187] généalogie remontant à Benjamin, la qualification de fils d'Israël, etc.

Je dépasse les deux versets initiaux du chapitre, et je tombe sur la répétition de la racine et du verbe [°]BR (« passer, traverser »), répétition qui, le midrash néo-testamentaire s'en emparant, m'a donné la raison et de Saul-Paul « hébreu fils d'hébreux » (racine [°]BR) et de ses déambulations ([°]BR signifiant, en effet, « traverser, passer, aller au-delà de, voyager »). À cet endroit, c'est le Saül biblique qui s'applique à traverser plusieurs contrées.

Et pourquoi Saül traverse-t-il des contrées ?

Hé, pour y récupérer les ânesses de son père.

Où Dubourg nous charrie-t-il ?... Qu'est-ce que l'apôtre Paul peut-il bien avoir-t-il de commun avec des ânesses ?... (Mon lecteur, sans flatterie de ma part, s'étonne toujours à bon escient.)

Voici le texte (I *Samuel* IX, 3 ss.) :

Je me moque des volutes de la littérature et traduis le littéral du passage.

« ...et Qish, père de Saül, ayant égaré ses ânesses, Qish dit à Saül, son fils : Prends avec toi un des serviteurs, lève-toi et va chercher

« Chercher, rechercher », hébreu BQŠ, rebondit ici, en calembour bienvenu, sur le père de Saül, QYŠ/« Qish ». Et Qish/QYŠ devient, du coup, celui dont on cherche/BQŠ les ânesses. Saveurs de l'hébreu...

les ânesses. Et il (Saül) passa

Tous les « passa »-« passèrent » du passage sont, en hébreu, de la racine [°]BR susmentionnée, celle qui engendre, par midrash néo-testamentaire, et Saul-Paul *voyageur* et Saul-Paul *hébreu fils d'hébreux*. (Et mes « passa »-« passèrent », étant donné l'intemporalité naturelle des verbes sémites, peuvent tout aussi bien être des « passe-passent » ou des « passera-passeront ».)

[188] par la montagne d'Éphraïm, et il passa par la terre de Shalisha, et ils ne (les) trouvèrent pas ; et ils passèrent par la terre de Shaalim, et (elles n'y étaient) pas ; et il passa par la terre de Benjamin, et ils ne (les) trouvèrent pas. Et eux vinrent à la terre de Tsouf, et Saül dit à son serviteur qui (était) avec lui : ... »

Zieutez ce style. C'est le style du faux grec du Nouveau Testament. Et zieutez la récurrence des « et » (comme dans le Nouveau Testament)... et l'empilage des propositions courtes (comme dans le Nouveau Testament)...

Le passage bifurque ensuite vers Samuel le prophète (le Voyant) et vers son intention, qu'inspire YHWH, d'oindre Saül et de le faire roi. Au verset 20, les ânesses sont (re)trouvées : « ...et pour (ce qui est des) ânesses perdues par toi

En fait : LK/« pour toi ». Mieux vaudrait donc écrire : « pour ce qui est de tes ânesses perdues » (?).

depuis trois jours, ne t'en soucie plus,

'L ṬŠM 'Ṭ LBK LHM, litt. « ne place pas ton cœur vers elles » - tournure qu'on trouve dans le Nouveau Testament, tournure qui n'a rien de grec.

car elles sont (re)trouvées... »

Important : Saül n'est pas celui qui les a retrouvées. Et personne ne les a retrouvées. Elles se sont, les ânesses du texte, comme qui dirait retrouvées toutes seules.

Au chapitre X, on demande à Saül et à son serviteur (verset 14) : « Où êtes-vous allés ? » Et Saül répond : « Chercher les ânesses. » - Saül est donc bien, dans ces chapitres, un chercheur d'ânesses. Au verset qui suit, il est rappelé que Samuel, le prophète, a annoncé « que les ânesses sont (re)trouvées ».

Stop à la digression.

[189] Et je m'inquiète : Pourquoi suis-je allé me fourvoyer dans cette anecdote sans intérêt, et que vont m'enseigner les ânesses, perdues ou non, et retrouvées ou non, du papa de Saül ?

J'ignore ce qu'elles m'enseignent : mais ce que je n'ignore pas un instant, c'est que c'est d'elles, en ligne droite, adroite et directe, que sortent toutes les quêtes de Saul-Paul l'apôtre. Chaque fois que le Saul-Paul (narratif) du Nouveau Testament cherche des dons (des offrandes), il ne fait, dans le cerveau et sous le calame des rédacteurs chrétiens primitifs juifs-hébreux du corpus, qu'accomplir (texte sur texte - et non pas dans l'Histoire !) la recherche, par Saül, des ânesses du père. Ou, si la formule vous plaît mieux : Saul-Paul chercheur de dons = Saül (le Saül biblique...) chercheur d'ânesses.

Et pourquoi ça ?

Parce que « ânesses » s'écrit, en I *Samuel*, 'TNT ou 'TNWT, et parce que 'TNT ou 'TNWT signifie à la fois, en hébreu, « les ânesses » et « les dons ».

Dans le second cas, 'TNT (ou 'TNWT) est le pluriel (féminin) de 'TNH (« le don », terme issu de la racine NTN/« donner »).

Et hop : une coïncidence de plus ! Une coïncidence non pas entre événements vrais, entre faits factuels de l'Histoire factuelle : non - une coïncidence voulue, à texte contre texte, à texte selon texte, par le midrash juif-chrétien.

Par le midrash (néo-testamentaire) qui accomplit (la Bible).

Au lieu de comprendre I *Samuel* IX et X comme paraît (?) l'exiger le contexte ou la vraisemblance, en y repérant une recherche d'ânesses, les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament y ont lu Saül y cherchant des dons.

Et, ce faisant, ils ne violent pas le récit biblique : entre deux de ses directions possibles, ils choisissent la plus forcée. C'est tout.

(Et, ce faisant, ils n'innovent pas : les midrashim juifs classiques, les Targums, les Talmuds agissent souvent - *très* souvent - de la sorte ; ils sucent la [190] langue sacrée jusque dans ses implications non superficielles, non immédiatement banales et évidentes : ils courent après et sa surface et son profond.)

Et, y découvrant un Saül chercheur de dons, ils ont appliqué l'épisode à Saul-Saül-Paul l'apôtre. D'où, en effet, dans les Actes et les Épîtres - incompréhensibles en dehors du midrash dont je rends ici compte -, l'un des deux buts des voyages de Saul (de Paul) : la collecte, la quête des dons, des offrandes.

Et il ne s'agit pas là d'une application midrashique de second ordre, mais d'un travail - sur la langue sacrée et sur la Bible - apte à expectorer des dizaines de versets narratifs et à les insérer, en toute candeur et efficience, dans le corpus fondateur du christianisme. Entre ânesses (bibliques) de Saül et dons (néo-testamentaires) de Saul(-Paul), nous ne vadrouillons pas vers les banlieues du christianisme juif : de 'TNT/« ânesses » à 'TNT/« dons » et de Š'WL/« Saül » à Š'WL/« Saul », il n'y a qu'un pas - l'un des thèmes majeurs de la geste paulinienne. Qui dit mieux ?

Mieux ? - mais *il y a* mieux.

Car, avant que d'aborder l'autre but des voyages soi-disant historiques du soi-disant réel Paul, il me faut énumérer un petit nombre de babioles, petit nombre et babioles qui, loin de lasser mon lecteur, vont au contraire, et de nouveau, lui chatouiller l'intellect.

Ça, même babiolesquement, mon lecteur n'ira pas le dénicher dans les catéchismes...

Le midrash à l'œuvre dans le christianisme primitif hébreu (le midrash qu'est, de part en part, le christianisme des débuts) paraît et *est* insatiable. Jugez-en :

Que fait l'apôtre avant que d'être apôtre - avant que d'éprouver les révélations de son chemin de Damas et d'en faire bon usage ? Qu'est-il avant que de n'être plus ce qu'il était d'abord ?

Il fait ? - il poursuit. Il est ? - un poursuiveur.

[191] Au chemin de Damas, le Seigneur

Autrement dit : YHWH en tant qu'il a revêtu la forme de Y^ſW^c, de « Josué-Jésus » ; autrement dit : YHWH en tant qu'il est ressuscité.

pose à Saul la question « ...Pourquoi me poursuis-tu ?... »,

« Poursuivre, persécuter », grec *diôkein*. – Références : *Actes* IX, 4, XXII, 7 et XXVI, 14.

et il se manifeste à lui en disant : « ...je suis Jésus-Josué, que tu poursuis... »

Références : *Actes* IX, 5 et XXII, 8 ; en XXII, 8, il n'y a pas « Jésus-Josué » mais « Jésus-Josué le nazaréen ».

En I *Corinthiens* XV, 9, *Galates* I, 13 et 23, *Philippiens* III, 6, I *Timothée* I, 13,

Crois-je ne rien omettre ? - je crois.

Saul-Paul est décrit comme un poursuiveur. Et, à chacune de ces reprises du texte, c'est le verbe grec *diôkein* (« poursuivre, persécuter ») qui est mis à contribution.

Or, dans la Septante et dans les autres versions grecques de la Bible hébraïque, notre *diôkein* est, à de minimissimes exceptions près, la traduction automatique de l'hébreu RDP (sens approchant). J'ose donc, sans crainte de me tromper, rétrovertir le *diôkein* (« poursuivre ») néo-testamentaire-paulinien et le remplacer par son original RDP. - Rétroversion et remplacement qui vont de soi.

Quand, dans les versets cités plus haut, Saul(-Paul) est un poursuiveur-persécuter, il est - il était ! -, en hébreu, un RWDP.

RWDP : participe actif du verbe RDP/« poursuivre-persécuter ».

Comme c'est étrange... Dans la Bible, l'une des occupations favorites de Saül est aussi de poursuivre. Et, au cours de ses poursuites, c'est aussi le verbe RDP qui y est employé. Et Saül ne poursuit pas : il *ne cesse de* poursuivre. Et Saül ne poursuit pas n'importe qui : il ne cesse de poursuivre David.

[192] « David », hébreu DWD, « le bien-aimé ». - Dans le midrash néo-testamentaire, David, en tant précisément que « bien-aimé » (le « bien-aimé » du Cantique des Cantiques), n'est rien autre chose qu'une figuration de YHWH, et donc de Y^ſW^c - (de Jésus-Josué, en tant, lui, qu'aimant, que mourant, et que ressuscitant). D'où ceci : quand le Saul néo-testamentaire poursuit Jésus-Josué et quand le Saül biblique poursuit David, ils sont, par réemploi de l'un dans l'autre, et par midrash, un seul et même personnage : Š'WL HRWDP/« Saul-Saül poursuivant ».

(Et moi je me plains, je me chagrine : des siècles et des siècles d'oubli de ça !...)

Dans le Nouveau Testament (épisode du chemin de Damas), c'est le Seigneur (i.e. Jésus-Josué en tant que YHWH ressuscité) qui accuse Saul (le futur apôtre) de le poursuivre, de le persécuter (RDP sous-jacent au grec). Dans l'Ancien, c'est David (figure de YHWH et de Jésus-Josué-fils-de-David selon le midrash chrétien ronflant)

Et selon le midrash juif en général (cf., encore une fois, les rayonnements de David dans le Cantique des Cantiques et leur postérité littéraire dans la judaïté...).

qui profère la même accusation, le même étonnement - le même !

Et il les profère, même, sous la forme interrogative (eu égard au fait que Saül-Saul est Š'WL/« l'interrogé ») : quelle logique !...

D'un côté, *Actes* IX, 4, etc. : « ...Saul, Saul, pourquoi me poursuis-tu ? »

De l'autre, I *Samuel* XXIV, 14 (adresse de David à Saül) : « ...qui poursuis-tu ? »,

Hébreu : 'ĤRY MY 'ṬH RWDP. Je me suis pas trompé : verbe RDP.

et I *Samuel* XXVI, 18 (interrogation parallèle, et toujours le verbe RDP).

[193] Coïncidence ? - vous rêvez, les historiopathes !...

Hasard, que dans l'un et l'autre cas ce soit le poursuivi qui questionne le poursuiveur ? Hasard, que dans les deux cas un Saul-Saül/S'WL soit poursuiveur et qu'à l'inverse le poursuiveur soit, ici et là, un Saul-Saül ? Mais non.

Les exemples bibliques de Saül poursuivant David sont trop nombreux pour que je les recopie. Parcourez, lecteur scrupuleux, I et II *Samuel* (si possible en hébreu) et sache les découvrir par toi-même... Et n'ometts surtout pas de jeter un œil *aussi* sur les Psaumes (en particulier XVIII, LII, LIV, LVII, et LIX), car dans les Psaumes (dits « de David, du bien-aimé ») sont plusieurs fois prises en compte les poursuites de Saül. (Saül n'est pas, je le redis, dans la Bible, un poursuivant occasionnel !)

Mais je n'en ai pas fini avec le thème de Saul poursuivant Jésus-Josué (ou YHWH ressuscité et ses fidèles, ou le Seigneur) ni avec Saül poursuivant, en parallèle, David. – Devinette : pourquoi les deux Saul-Saül qui n'en font qu'un sont-ils des poursuivus ?

Pour des raisons distinctes, divergentes ? Que non. Dans l'un et l'autre cas pour la même et unique raison : la jalousie.

Et une coïncidence (historique ?) de plus.

Dans un cas, *Philippiens* III, 6 : « ...quant à la Jalousie,

« Jalousie », grec *zēlos* - renvoyant à l'hébreu QN'« être jaloux » (plus tard : « être un zélote »).

(j'étais) un persécuteur de la communauté... » - paroles de Saul, devenu Paul l'apôtre.

Dans l'autre : multiple description de Saül enviant David, sa crise de jalousie s'inaugurant, que je sache, en I *Samuel* XVIII, 7, lorsque les femmes d'Israël célèbrent, sous son nez, les exploits du jeune rival : « Saül en bat mille, et David des myriades. »

Refrain repris - genre comptine pour narguer - en I *Samuel* XXI, 12 et XXIX, 5.

[194] Et la jalousie de Saül est si prégnante qu'elle lui cause plusieurs accès de folie.

En II *Samuel* XXI, 2, on parle de la jalousie (QN'H) de Saül comme faisant partie intégrante de sa nature.

Les deux jalousies des deux Saul-Saül qui n'en font qu'un n'en font donc qu'une.

En conclusion : tout ce qui concerne la jalousie (hébreu QN'H) du Saul néo-testamentaire et sa manie de poursuivre (hébreu RDP) résulte, par midrash, d'une lecture accomplissante de la Bible. Ni cette jalousie ni cette manie, ni leur relation ne sont des faits d'Histoire. Elles constituent un réemploi - linguistique et mystique, éternitaire, sacré, et purement narratif - de la geste du Saül ancestral. Et tous les versets des Actes et des Épîtres les dénotant et les décrivant sont des calques prenant pour cibles des récits datant de plusieurs siècles avant notre ère.

Je laisse encore un moment de côté le second but des voyages de l'apôtre (l'annonce de la résurrection des morts, de ses effets, de ses appuis). C'est que je n'en ai pas terminé avec ma plate-forme du début : la plate-forme biographique minimum de Saul saisi par les historicistes. Pour du minimum, c'en est : elle se minimumise, la plate-forme, de plus en plus gravement.

Qu'en ai-je éliminé ? – notamment :

Le métier de Saul-Paul - parce qu'il n'est issu que d'un calembour (et que l'Histoire et l'Événement ne marchent pas à coups de calembours).

Son pedigree - parce qu'il correspond au pedigree du Saül biblique, et qu'il le calque.

Sa qualité de chercheur de dons - parce qu'elle résulte, en midrash, de la recherche, par Saül, des ânesses de son père.

Sa manie de poursuivre - parce qu'elle n'est qu'un réemploi textuel du textuel des poursuites de Saül.

J'ai pas perdu mon temps. La plate-forme des biographeux [195] se retrouve, à présent, mieux que lézardée : elle est ruine... - Et je n'ai pourtant pas, loin s'en faut, examiné toutes ses composantes.

Auxquelles m'atteler dans les lignes qui suivent ?...

L'embarras des choix.

Tenez, par exemple : Qu'en est-il de la romanité de Paul ? Vais-je oser soutenir que le Saül biblique est né romain ?

Appréciez l'invraisemblable du problème.

Voire.

Qu'en est-il, tout d'abord, des assertions du Nouveau Testament sur l'apôtre en tant que citoyen de Rome ? Il ne faut pas, envers ça - comme envers le reste ! -, scruter les textes en se fiant à la méthode du grosso modo.

Pour ce qui est du grosso et du modo, je les abandonne aux grécistes et aux historicistes. Du grosso et du modo, les théoriciens d'un Paul historique ont l'art.

J'invite plutôt mon lecteur à se délecter du penchant que les rédacteurs du corpus néo-testamentaire ont pour le détail - le soin du détail, toujours, chez eux !... et du détail qui féconde et sait se laisser féconder...

Je reprends donc, sans m'en écœurer, le dialogue d'*Actes* XXII, 27-28, entre le chef de mille

Grec *khiliarkhos*, équivalent quasi automatique, dans la Septante, de l'hébreu שָׂרָא (H)'LP/« chef de mille (soldats) ».

En I *Samuel*, il est plusieurs fois question (coïncidentiellement ?), dans les environs de Saül, d'un « chef de mille ».

et Saul-Paul :

« ...le chef de mille lui dit : Dis-moi, tu es romain ? - Et il lui dit : Oui. - Et le chef de mille répondit : Moi, c'est une forte imposition qui m'a permis d'acquérir cette citoyenneté. - Et Paul dit : Et moi, c'est de naissance... »

[196] J'en déduis, d'accord avec tous les historiens biographes de Paul, que l'apôtre était romain.

Mais ma déduction est textuelle alors que la leur entend se hisser dans l'historique et le réel.

Certes, je piétine d'un cœur léger l'impossibilité qu'il y a à prétendre qu'un Paul historiquement juif de stricte observance ait également réussi, en tant que Romain, à historiquement satisfaire aux exigences des rituels païens de l'Empire. Cette impossibilité, je la piétine ; je ne la regarde même pas. Par peur, sans doute, d'ajouter du ridicule au ridicule des catéchistes.

Ce qui me passionne, par contre, c'est de concevoir pourquoi Saul-Paul se proclame non pas romain, mais romain de naissance. De naissance : ça c'est du sûr. Et, en effet, du textuel.

Dans les tout premiers chapitres de I *Samuel*, Saül est absent (il ne fait son entrée dans la Bible hébraïque qu'au chapitre IX du livre). Il en est absent; ou plutôt : il en est *apparemment* absent.

Si je ne me trompe, aucun verset de la Bible hébraïque n'indique avec précision le lieu de naissance précis de Saül. Il est seulement permis de deviner (pas d'affirmer - de deviner) que le roi est originaire de גְּבֻל שָׁאֻל, nom propre signifiant « colline (ou : hauteur) de Saül ». (Mais ce n'est là qu'une supposition.) La bourgade portant ce titre est située, sur le territoire de Benjamin, à environ dix kilomètres (?) de ce qui sera plus tard l'emplacement du Temple.

N.B. Retenez que, dans cette hypothèse, Saül est le natif d'une colline, d'une hauteur.

Apparemment absent ? – oui : car les rédacteurs du Nouveau Testament, eux, en réalité, l'y ont déniché. Et peut-être, après tout, ont-ils eu leurs raisons de procéder à ce dénichement-là. - Eh, lesquelles ?

I *Samuel* I-III narre la naissance et la jeunesse du prophète Samuel. Ses parents sont Anne/ĤNH et Elqana/'LQNH.

[197] ĤNH signifie quelque chose comme « pleine de grâce », et 'LQNH « Dieu créateur ». On comprend, en référence à pareilles étymologies, le motif pour lequel le chant d'Anne devenue mère (I *Samuel* II, 1-10) a fini, des siècles et des siècles s'écoulant, par aller se loger, en réemploi et avec des variantes destinées à l'adapter au contexte, dans le premier chapitre de l'Évangile de Luc (hymne du Magnificat, *Luc* I, 46-55).

Et si le Magnificat est attribué à une autre « pleine de grâce », Marie/MRYM, c'est parce que Anne est dite, en I *Samuel* I, 10, « remplie d'amertume » : or cette « amertume »/MRṬ fait aussitôt calembour avec MRYM/« Marie ». Midrash.

Mais que signifie ŠMW'L/« Samuel » ? Peut-être ŠMW 'L, c'est-à-dire « son nom est Dieu, est divin ». Que peut-être ou que peut-être pas, ce dont je suis sûr, c'est que l'étymologie du mot n'a rien à voir avec celle que nous proposent et reproposent les premiers chapitres du livre du prophète. Car :

Anne/ĤNH étant stérile, elle y soupire après une maternité. Une fois celle-ci accomplie - avec contribution divine -,

Cf. Jésus-Josué naissant, fils de Marie (celle qui fait calembour avec l'amertume d'Anne, celle qui, comme Anne, est pleine de grâce), grâce à l'aide de l'Esprit Saint. Or, tout comme le nom de Samuel, celui de Jésus-Josué est on ne peut plus divin...

elle engendre un Samuel ; et l'heureuse et inespérée naissance lui inspire plusieurs calembours sur, non pas Samuel, mais... Saül/« le demandé »/Š'WL ! Bizarre...

Vérification ? - I *Samuel* I, 17 : le prêtre Héli, avant la délivrance, dit à Anne : « ...que le Dieu d'Israël te donne ta demande/Š(')LṬK que tu lui as demandée/ Š'LṬ... »

Style normal, en hébreu. Style, sous son grec, du Nouveau Testament.

En I, 20, la faute de l'étymologie est criante : « ...et il y eut à la fin des jours et elle appela son nom

[198] Toujours le style qu'on retrouve dans le corpus chrétien. Le style, en plus, des naissances évangéliques.

Samuel,

« Samuel »/ŠMW'L, je le répète, n'a linguistiquement rien à voir ni à faire avec « Saül »/Š'WL (ce dernier étant seul de la racine Š'L/« demander »).

car à YHWH je l'ai demandé/Š'LṬYW. » En I, 27, de nouveau : « ...et il m'a donné, YHWH, ma demande/Š'LṬY que je lui ai demandée/ Š'LṬY... » Summum : en I, 28, le fils d'Anne bénéficie du titre de Š'WL LYHWH, « le demandé de Dieu, le demandé de YHWH » !

À chaque fois, l'étymologie du fils d'Anne trotte vers Š'WL/« Saül » (« le demandé »), jamais vers ŠMW'L/« Samuel » (i.e. « divin est son nom »).

Or le contexte - à l'écart des calembours que je cite - indique bel et bien que Samuel est le fils d'Anne !

Et tous les mots hébreux que je viens de translittérer sont, en effet, des dérivés simples de la racine Š'L/« demander », la racine de Saül. Aucun ne montre du doigt Samuel.

Pire : dans l'hymne d'Anne qui suit (II, 1-10),

L'hymne que plagie, par midrash, le Magnificat de la Marie évangélique.

non seulement le calembour s'empare de Saül (en ignorant Samuel) mais il rebondit sur le Shéol ! Au verset 6, on lit : « ...YHWH fait mourir et il fait vivre ;

C'est-à-dire : il est un ressusciteur, selon l'interprétation juive-chrétienne primitive.

il fait tomber dans le Shéol

Le Shéol étant, chez les Hébreux, le lieu où aboutissent et croupissent les défunts.

et il (en) fait (re)monter... »

Or le Shéol est, en hébreu - et sans article le précédant -, Š'WL : c'est le *même* mot que « Saul-Saül » ! - Tout l'hymne d'Anne tourne donc, lui aussi, autour de Saül (et de son [199] homonyme, le Shéol), et il n'entretient aucun lien avec celui dont il est censé chanter la naissance, l'heureux avènement : Samuel.

J'en déduis

Sans pouvoir insister et sans m'y résoudre - car seul Paul l'apôtre m'accapare, et nullement, ici, la fabrication des versets de la Bible.

que l'ouverture du premier livre de Samuel concerne la naissance et la jeunesse (l'enfance) non pas de Samuel mais de Saül.

De Saül qui, hors calembours, est absent du texte. Terrible Bible...

J'en déduis ? Mais non : cette déduction n'est pas la mienne ; elle est celle des chrétiens primitifs et, parmi eux, des rédacteurs du Nouveau Testament. C'est eux qui déduisent : pas moi.

Plusieurs faits (non pas des vapeurs : des faits - textuels) me forcent à admettre que cette déduction était en effet la leur. Et, du milieu de ces faits, deux en jaillissent - qui sont décisifs :

Gare... Je vais être long. (Et Saul-Paul l'apôtre y gagnera.)

1. d'une part, la romanité de Paul - ou, plus strictement, sa romanité « de naissance » :

Car, si le Saül qui inaugure son parcours biblique en I *Samuel* IX ne possède aucun lieu natif défini, certain, explicite, le Saül qu'Anne (sa mère ?) affuble de calembours sur la racine Š'L/« demander » alors qu'il est un Samuel et un étranger à ladite racine, ce Saül-là, dis-je, en possède, lui, un. Et cet un est RMH/« Ramah ».

En I *Samuel* I, 19 et II, 11, il est explicitement dit qu'Anne et Elqana, parents de Samuel (autrement dit, calembours pris en compte, de Saül !), ont RMH/« Ramah » pour demeure.

Et cet un se situe, dans la topographie biblique, sur le territoire de Benjamin,

[200] Comme par hasard... De Benjamin... Alors que Saül est de Benjamin.

Et RMH/« Ramah » signifie, comme par hasard, « la hauteur, la colline » : or, souvenez-vous, Saül le roi paraît bibliquement originaire de GB^cŠ'WL, i.e. de la « Colline - ou Hauteur - de Saül » !

à quelques encablures au nord de Jérusalem (de la future Jérusalem). RMH/« Ramah » est par conséquent, en I *Samuel*, une ville - une bourgade - de Palestine.

Eh bien, pour les chrétiens juifs-hébreux primitifs et pour les rédacteurs néo-testamentaires, la RMH/« Ramah » de Samuel-qui-n'est-autre-que-Saül n'est autre, ici, qu'une désignation cryptique (prophétique !) de Rome ! Par midrash, en mépris total de l'histoire

Ne vous êtes-vous pas laissé dire que Saül a régné au XI^e siècle, cependant que la fondation de Rome date, elle, du VIII^e ?

et de la géographie,

Il semblerait que Rome soit sise en Italie et Ramah dans le Moyen-Orient - n'est-ce pas, les amateurs du vrai ?

avec le seul souci de la mystique, de l'eschatologie, dans une perspective éternitaire, en accomplissant la Bible hébraïque, les chrétiens primitifs raisonnent de la manière suivante :

a) les calembours d'Anne (mère, selon le contexte, de Samuel) portent sur Saül et non sur Samuel ;

b) le fils d'Anne n'est donc pas Samuel, au profond, mais Saül ;

c) or Samuel naît à RMH/« Ramah » ;

d) donc Saül, qui est Samuel, est natif de RMH/« Ramah » ;

e) or RMH/« Ramah » est Rome ;

f) donc Saül est romain.

Le tout, j'y insiste, au profond : dans le fin fond du texte biblique.

[201] Et pourquoi donc, au bout du compte ? - Parce que en hébreu RMH/« Ramah » et R(W)M' (ou RWMH)/« Rome » sont, par approximation de racines, un seul et même mot. Et c'est ainsi que Saul(-Paul) l'apôtre, accomplissement de Saül, est devenu, dans le Nouveau Testament, un Romain « de naissance ». Merveille.

Et n'oubliez pas que l'actualisation des noms propres bibliques soit une méthode propre aux chrétiens primitifs. Toute la littérature pharisienne lit, par exemple, sous les 'DWM (ou 'DM)/« Édom » ou 'ŠW/« Esaü », etc., bibliques des allusions au paganisme romain - alors que ces termes (et leurs pareils) interviennent dans le Pentateuque ! et à des dates, de soi, fort antérieures et en des contrées, de soi, fort étrangères aux manœuvres aratoires d'un Rémus ou d'un Romulus...

Pas perdu, mon lecteur ? - j'en suis à examiner le second fait qui m'indique et me force à admettre que les chrétiens des débuts lisaient bien en I *Samuel* I-III - par calembours interposés - la naissance de Samuel comme étant celle de Saül; et ce fait est :

2. le fait (textuel) que Saul-Paul l'apôtre se prétende avoir été « formé aux pieds de Gamaliel » :

La référence est alors *Actes* XXII, 3.

Primo, une curiosité : le verbe qui précède, *anatrephô*/« nourrir », dans « ayant été nourri dans cette ville » (toujours au verset 3, et toujours à propos de Saul-Paul). J'en ai besoin pour ma démonstration.

Anatrephô, « nourrir » (ici au passif : « être nourri »), ne hante que quatre fois le Nouveau Testament. C'est peu. Pire : je n'ai pas le droit de le rétrovertir vers son hébreu d'origine, car il ne figure, que je sache, ni dans Septante ni dans les versions grecques (antiques bibliques) concurrentes, comme l'équivalent de quelque verbe sémite que ce soit.

D'emblée, *anatrephô* m'arrête.

Heureusement pour moi, en revanche il intervient deux fois, [202] en *Actes* VII, 20-21, à propos de Moïse ; et c'est justement cette double intervention qui me sauve. - *Actes* VII, 20 : « ...Moïse a été... nourri trois mois dans la maison de (son) père... » ; *Actes* VII, 21 : « ...la fille de Pharaon l'a... nourri comme son propre fils... » Dans les deux cas, en effet, notre *anatrephô*/« nourrir ».

Enfantin : j'ouvre le livre de l'Exode et y cherche, aux chapitres I et II, quel est le verbe hébreu qui correspond au « nourrir » grec des *Actes* : quel en est, donc, l'original.

Ça y est, je l'ai : *Exode* II, 7-9 :

« ...et sa sœur dit à la fille de Pharaon : Irai-je appeler pour toi une nourrice (verbe YNQ)... qui puisse nourrir (verbe YNQ) pour toi l'enfant ?... » Et, plus loin, une fois la nourrice trouvée : « ...et elle lui dit, la fille de Pharaon : ...cet enfant, nourris-le (verbe YNQ) pour moi. - Et la femme prit l'enfant et le nourrit (verbe YNQ)... »

Ceux qui, dans l'Antiquité, ont fait quitter aux Actes des Apôtres leur hébreu initial et les ont versés au grec, y ont donc remplacé le verbe YNQ/« nourrir » par *anatrephô* (même sens) à propos de Moïse. J'en déduis, avec une chance minime de me tromper, que ce processus de transvasement a été le même lorsqu'il s'est agi pour eux de passer du « nourrir » hébreu au « nourrir » grec de Saul-Paul l'apôtre (en *Actes* XXII, 3).

En *Actes* XXII, 3, juste avant la mention de Gamaliel ayant formé Saul-Paul, il faut donc considérer que figurait, dans l'hébreu, le verbe YNQ : « nourri », dans l'expression « nourri dans cette ville », relevait par conséquent, à l'origine, de la racine YNQ.

Donc du donc : il y avait par conséquent, côte à côte dans le texte sémite originel, et YNQ/« nourrir » et GMLY'L/« Gamaliel » à cet endroit. Très intéressant. - Je tiens ceci pour acquis ; je ne l'évacue pas ; je passe à autre chose.

[203] Que signifie, à présent, « Gamaliel »/GMLY'L ?

Je ne demande pas qui était Gamaliel l'Ancien (ça, les historicistes s'en chargent...) : j'interroge l'étymologie - manifeste, évidente - de ce nom.

Le nom est composé de 'L/« Dieu »

Les gens qui s'y entendent font entrer les noms propres contenant l'un ou l'autre des noms de Dieu (soit YHWH, soit 'L, etc.) - noms très courants en hébreu, et dont le premier biblique est « Jésus-Josué-Dieu sauveur » - dans la catégorie des termes « théophores » (cf. à leur sujet, votre dico habituel).

À l'inverse de YŠW^c/« Jésus-Josué-Dieu salvateur », Š'WL/« Saul-Saül » n'est pas un théophore.

Il est permis parfois de se permettre d'usiter des vocables érudits. Ça singe l'Université.

et du verbe-racine GML. Et que veut dire GML ? Facile :

Il existe, dans la Bible hébraïque (tous livres confondus), une quarantaine d'occurrences de GML en tant que verbe.

P.S. Ne pas confondre GML, verbe, avec GML, substantif. GML substantif est « le chameau ».

« faire du bien ou du mal à quelqu'un, récompenser, punir », d'une part,

Dans ce cas, GMLY'L/« Gamaliel » voudrait dire quelque chose comme « Dieu est cause du bien et du mal ».

mais aussi, d'autre part, « sevrer (un enfant) ».

Dans ce cas, GMLY'L serait : « Dieu a sevré, Dieu a rendu mature. »

De plus en plus intéressant. - En *Actes* XXII, 3, se côtoyaient, à l'origine (en sémite), le verbe YNQ/« nourrir » et le verbe GML/« sevrer » - et ce côtoïement y côtoyait Saul-Paul.

Pas n'importe quel Saul-Paul : un Saul-Paul en train d'évoquer sa naissance et sa prime enfance.

Un naïf - ou un malhonnête ? - historio-ecclésiophile jurera que cette proximité de ces termes tutoie l'Événement. Ma [204] naïveté à moi me souffle à l'oreille que si tel côtoïement il y a, c'est parce qu'il côtoie le début (biblique) de I *Samuel*. Midrash. Encore et toujours le midrash. Midrash, ici, sur la petite enfance de Saül.

Petite enfance qui est bien celle de Saül, et non pas de Samuel : les chrétiens primitifs prennent très au sérieux les calembours d'Anne. - Et petite enfance qui est celle d'un originaire de RMH - de Ramah devenue Rome. Ah ça, le midrash chrétien tient debout.

Je traduis I *Samuel* I, 21-23 :

Elqana, père de Samuel (père de Saül selon les chrétiens primitifs), s'en étant allé peu après la naissance de son fils :

« ...Anne ne monta pas

C'est-à-dire : n'accompagna pas son mari.

car elle avait dit à son époux : Une fois que l'enfant sera sevré (verbe GML), je l'emmènerai... Et Elqana, son époux, lui avait dit : Fais ce qui te semble bon, attends de l'avoir sevré (verbe GML)... La femme resta donc seule, et elle nourrit (verbe YNQ) son fils jusqu'à ce qu'elle l'eût sevré (verbe GML)... »

Deux ou trois versets avant ce passage, et deux ou trois après, Anne fait jouer l'étymologie de Š'WL/« Saül ».

De cet examen je conclus que le rapport existant, dans la Bible hébraïque, entre et YNQ/« nourrir » et GML/« sevrer » et Š'WL/« Saül » est la source midrashique et de Saul-Paul « *nourri* dans cette ville » et de Saul-Paul « formé aux pieds de *Gamaliel* » : les deux thèmes d'*Actes* XXI, 3 ne sont donc que des accomplissements (en langue... pas en Histoire...) du début du premier livre de Samuel.

Nulle part, dans la Bible hébraïque, il n'existe un lien entre GML, YNQ et Š'WL (« sevrer », « nourrir » et « Saül » - i.e. « Saul, le demandé ») : nulle part sauf... en I *Samuel* I. Et nulle part dans le Nouveau [205] Testament : nulle part sauf... en *Actes* XXII, 3. - Qui dit mieux ?

Pas la moindre trace, dans ce parallélisme, d'un brin d'Histoire.

Il est plutôt ardu d'exprimer en clair et en français les subtilités hébraïques du travail juif (chrétien ou non) sur la langue. Je résume donc mes étapes précédentes :

1. Les Juifs chrétiens primitifs inventent, pour des raisons que je prends garde, jusqu'ici, de ne pas révéler, un personnage appelé Saul/Ś'WL, personnage qui n'est autre, d'abord,

D'abord ! et non pas : uniquement. Pour l'ensuite, attendez.

que le Saül biblique.

Comme Jésus, Saul-Paul n'est inventé qu'au sens où l'on dit d'un site archéologique qu'il a été « inventé » : ni Jésus ni Paul ne sont des individus historiques ; mais ni l'un ni l'autre ne sont des créations-de-toutes-pièces : ils dérivent de la Bible ; ils *sont* dans la Bible. *Ils sont bibliques.*

2. Sur ce Saul qui n'est autre que Saül, décidément, ils collent, par midrash, des faits narratifs

Narratifs - et pas événementiels. Narratifs en tant qu'eschatologiques : et en tant qu'accomplissants.

empruntés un à un, et selon des méthodes variées *et* logiques, à la Bible hébraïque.

3. Cet emprunt et ce midrash se développent de deux manières : soit par calembour - et c'est ainsi que Saul l'apôtre est interrogé, qu'il fabrique des tentes, etc. -, soit par réemploi de termes et de formules encadrant, dans la trame ancestrale du récit biblique, et Saül naissant et Saül enfant

Saül enfant étant, nous venons de comprendre pourquoi - calembours (bibliques) à l'appui -, le petit Samuel, fils d'Elqana et d'Anne.

Car ma démonstration, je l'ai : il est bien vrai que les chrétiens primitifs ont procédé à une identification [206] de Samuel enfant à Saül. Dans le début de I *Samuel*, ils ont vu Saül nourri, Saül sevré, et Saül né à Ramah - ce qui donne, dans le Nouveau Testament : Saul nourri (simple réemploi), Saul chez Gamaliel (chez Dieu en tant qu'il pratique le sevrage) et Saul citoyen de Rome (Ramah devenant Rome - par actualisation). - Mais oui : la démonstration annoncée a eu lieu : et au complet. Ainsi ont, en effet, procédé les chrétiens...

et Saül adulte.

Sans calembours, la technique du réemploi fait de l'apôtre Saul-Paul un élève de Gamaliel et un nourri, un benjaminite, un fils d'Israël, un quêteur de dons,

La quête paulinienne (saulienne...) des dons n'est pas issue d'un calembour mais du simple double sens (biblique) de 'TN(W)T : « ânesses » et « dons ».

un Romain, un poursuiveur et un jaloux (un poursuiveur par jalousie), un Hébreu qui traverse et voyage, etc.

Cela posé - et compris bien compris - et posé hors Histoire, en accomplissement de la Bible, dans l'eschatologie, si mon lecteur se figure que l'esquisse de résumé que je viens de griffonner clôt mon champ de recherche, il se trompe. Car je suis encore loin d'avoir épuisé les soi-disant faits soi-disant biographiques-réels du soi-disant historique soi-disant Saul-Paul apôtre. M'en manquent quelques-uns, pensez... Et leur justification.

Plaisanterie - que j'alourdis (après des siècles de menteries je m'octroie des lourdeurs...) : la plate-forme biographique minimum sur laquelle s'accordent, au sujet de Paul, nos grécistes historiopathes, elle n'existe plus. Elle n'est, radicalement, plus. Feu elle...

(Ton brut solennel :) Nul n'a désormais le droit de prétendre que « nous sommes renseignés sur Paul mieux que sur n'importe quelle autre figure de la première génération chrétienne » (M. Simon, déjà cité) ; [207] ou de ronronner, à la manière de notre encyclopédie hollandaise de tout à l'heure, sur les « sources de la vie de Paul » ; ou, comme je l'aperçois jusque dans des dictionnaires juifs récents, de fournir les dates (« présumées »... sucez la litote...) de la naissance et de la mort de l'apôtre fantôme... Nul ! - Car, pour ce qui est du renseignement, de l'appel aux sources vécues, et de la chronologie, et du fait vrai, les spécialistes du christianisme antique nous ont suffisamment bernés : à la niche ! Et avec eux, au panier, les biographes événementiels de Jésus ! - N'existe, en *fait* de Paul ou de Jésus, que l'événement du midrash : le narratif qui s'extrait du narratif. Pour la plus

haute gloire, ainsi que le pensaient les chrétiens primitifs, de la langue sacrée (et tenue par eux pour telle) : l'hébreu. L'hébreu bien renseigné !... Et pas la minable obsession, à l'indo-européenne, du réel réel.

Quelques brouilleries. Quelques ajouts - histoire (cas de le dire...) de compléter ma panoplie des coïncidences. Et je vais vite.

1. Lorsqu'il est lié

Sur les liens de Paul, je reviendrai.

et interrogé, l'apôtre ne cesse d'être enfermé et gardé dans une *parembolé*.

Références : *Actes* XXI, 34 et 37, XXII, 24, XXIII, 10 (et 16 et 32), XXVIII, 16. En oublie-je ?

Parembolé c'est, en (bon) grec, « l'action de se placer, de s'intercaler, de s'insérer » ; en langage militaire, le terme signifie : « action de mêler des auxiliaires aux troupes régulières, action de prendre sa place dans un camp ».

Quand Paul est gardé, plusieurs fois au cours du Nouveau Testament, dans une *parembolé*, on ne l'y enferme certainement pas dans une action d'intercaler. Absurde.

[208] Dans le (mauvais) grec de la Septante, ainsi que chez les versions concurrentes, le terme est ultramajoritairement l'équivalent de l'hébreu מִחֲנֶה.

Et ce, dans des dizaines de versets.

En I *Samuel*, l'équivalence est absolue.

Or מִחֲנֶה veut dire « le camp, la forteresse ».

Comment diable les auteurs des versions modernes, françaises, anglaises, allemandes, etc., du Nouveau Testament, s'y prennent-ils pour y rendre, en grécistes (purs et durs), *parembolé* par « forteresse » ? Auraient-ils des faiblesses ? Au lieu, tout à leur grec, de consulter les dictionnaires grecs, ne seraient-ils pas en train de rétrovertir ? de s'en référer aux liens grec-hébreu de la Septante ? (Car, je le répète, en grec grec, jamais *parembolé* n'est une « forteresse » !)

Et מִחֲנֶה/« le camp » - celui des Philistins combattus par Saül ou celui de Saül lui-même - y est souvent utilisé en connexion avec le roi biblique. Souvent ? non : le plus souvent. Quasi toujours.

Conclusion : par midrash, il n'est pas étonnant que le même camp (ou la même forteresse) entoure narrativement le Saul-Paul néo-testamentaire et le Saül biblique : réemploi normal. Les ustensiles de l'Ancien Testament passent, via le mot-pivot שׂוּל/« Saul-Saül », dans le Nouveau.

2. En *Actes* XXIII, 16, c'est *uios tés adelphés Paulou*/« le fils de la sœur de Paul » qui occupe le devant de la scène.

Sur le fils de la sœur de Paul, les historiophages se sont longuement penchés. Avec lui, nos biographistes de l'apôtre touchent au familial. C'est tout juste si, à l'instar de Jésus maniant la varlope sur son établi de charpentier, ils ne nous pondent pas un Paul ravaudant des matériels de camping en se faisant aider du neveu (image à la Proudhon : l'icône, comme si on y était, de l'artisanat !)...

Le neveu arrive à point nommé - et pas pour simuler trois petits tours et puis s'en va : pour, textuellement, « faire savoir ».

[209] *Actes* XXIII, 16 : le neveu de Saul l'apôtre entend parler d'un guet-apens ; il entre dans le camp

Notre *parembolé*/מִחֲנֶה/« forteresse » de ci-dessus.

N.B. מִחֲנֶה fait calembour avec חֲנָה/« Anne », mère de Samuel (de Samuel enfant pris pour Saül par le midrash chrétien primitif).

et divulgue (fait savoir) la chose à son oncle.

Verset qui suit : on nous y répète que le neveu est là pour « annoncer », pour faire savoir.

Verset 19 : on demande au gamin ce qu'il a à « annoncer » (à faire savoir).

Car tous les « annoncer » du passage (verbe grec *apaggelein*) renvoient - toujours eu égard aux usages de la Septante et de ses rivales - à l'hébreu NGD (voix hifil, « faire savoir »).

P.-S. On entend par « voix hifil » la forme causative du verbe hébreu ; ainsi 'MR/« il dit » a pour hifil H'MYR/« il fait dire, il fait qu'un autre dise ».

En 20 et 21, le gamin raconte le complot qui se trame contre l'apôtre. Et, en 22, on lui ordonne de ne pas ébruiter la nouvelle : « ...ne raconte à personne que tu m'as informé... »

Dialogue ayant lieu entre le neveu et le chef de mille (le *khiliarkhos* - hébreu ŠR 'LP - déjà par nous rencontré).

Le neveu de l'apôtre joue donc le rôle d'un informateur. Il est lié au verbe « faire savoir ».

Ceci dit : Pourquoi, dans le Nouveau Testament, le surgissement d'un neveu de Saul-Paul ?

Pour répondre à cette (légitime) question, je m'en pose deux autres - deux adjacentes :

a) Quel est, en toute langue, l'inverse d'un neveu ? - un oncle.

b) Quel est, en toute langue, l'inverse d'informer, d'annoncer, de faire savoir ? - demander et se laisser (ou se faire) informer.

Très bien. Je retiens les deux inversions, et je demande : **[210]** existe-t-il, dans la Bible, un personnage qui soit, à l'entour de Saül, à la fois un oncle (le rétrograde d'un neveu) et quelqu'un qui demande et se fait informer (le rétrograde d'un annonceur) ?

Si la réponse est *oui*, les hasards de l'historique sont K.O. !

Oui : il existe,

Et les hasards de l'historique : K.O.

Je consulte I *Samuel* X, Le chapitre chemine sur l'onction de Saül, puis sur les ânesses (retrouvées), puis sur un cortège de prophètes, puis sur Saül prophétisant... Et stop : tout d'un coup, sans transition, apparition inopinée d'un oncle de Saül.

Hébreu DWD Š'WL (I *Samuel* X, 13-16) : « l'oncle – *ou* : un oncle - de Saül ». L'expression et le personnage ne se retrouvent, que je sache, nulle part ailleurs dans la Bible.

Et que fait cet oncle (ce neveu à l'envers) ?

S'il fait l'envers de ce que fait le neveu de Saul-Paul à l'endroit, les hasards de l'Histoire sont re-K.O.

Exactement l'inverse de ce que fait le neveu de Saul-Paul dans les Actes : il n'informe pas - il s'informe ; il ne donne pas à savoir - il demande : il veut qu'on lui apprenne.

Re-K.O., en effet, les hasards...

Vérification ? - En I *Samuel* X, 14, l'oncle de Saül (DWD Š'WL) interroge ; en X, 15, on lit : « ...et il dit, l'oncle de Saül : fais-moi savoir... »

Et ici : exactement le verbe NGD, celui qui fonctionne sous le grec *apaggelein* rencontre dans l'épisode (néo-testamentaire) du neveu de Saul l'apôtre (NGD, voix hifil, « faire savoir » - grec *apaggelein*).

Le neveu néo-testamentaire n'est donc, par midrash, qu'un réemploi (inversé) de l'oncle du Saül biblique : réemploi inversé, dans un but inversé.

Rapport oncle/neveu ; rapport annoncer/se faire annoncer.

Et le second rapport tourne, dans le socle hébreu **[211]** d'Actes XXIII, 16 ss. comme dans l'hébreu de I *Samuel* X, 14 ss., autour du verbe NGD/« faire savoir » : c'est NGD qui sert de pivot à l'inversion dont je parle, et c'est NGD qui justifie le midrash chrétien à cet endroit.

Et ce réemploi est si vrai, si manifeste, que la sortie de l'oncle du Saül biblique est la symétrique-inverse, aussi, de celle du neveu néo-testamentaire de Saul-Paul. Les deux individus quittent leurs épisodes respectifs d'une manière qui est, à la fois, la même et l'opposée.

Vous me suivez ?

Dans le premier cas, I *Samuel* X, 16 : à l'oncle (de Saül) on ne raconte point. Dans le second cas, Actes XXIII, 22 : au neveu on enjoint de ne point raconter. Du symétrique, et de l'inverse.

Et, là-dessus, exit à jamais l'oncle - et exit à jamais le neveu. L'un de Saül, l'autre de Saul (l'un de bonnet blanc, l'autre de blanc bonnet).

Conclusion : le neveu de Paul l'apôtre (de Saul) n'est qu'un neveu midrashique ; il n'a aucune attache avec quelque événement vrai des historiens que ce soit. Jamais ne vécut (au I^{er} siècle ou ailleurs) un fils de la sœur de Paul. Triste : exit une portion de l'émotif du familial de l'apôtre.

Le neveu de Saul-Paul agit, dans le Nouveau Testament, en tant qu'inverse d'un personnage de l'Ancien. Et il y agit à l'inverse, aussi, de ce personnage. Un tel midrash, que je choisis de baptiser *midrash inversif*, n'est pas rare dans la littérature juive. Le meilleur exemple en est, si je ne me trompe et si j'ai bon goût, le livre (biblique) d'Esther. Esther et Mardochée, figures mythologiques païennes (Ishtar et Mardouk), s'y transforment en leurs contraires : en Juifs, et en excellents Juifs - en modèles de judaïté. Et l'inversion gagne jusqu'à Assuérus - roi honni (le genre de notable que les Talmuds agonissent de la fameuse formule « Et que ses os pourrissent ! ») - au point de lui assurer le rôle, dans le livre, d'un monarque divin et juste. - L'inversif du midrash chrétien primitif n'a donc rien de marginal [212] ou d'excentrique : il appartient à la mentalité des écrivains hébreux ; il est normal.

J'omets le thème de Saul-Paul combattant - thème issu des guerres de Saül -, et j'en arrive à une autre vétille de la pseudo-biographie de l'apôtre pseudo. Vétille qui est :

3. Qu'on l'accuse, quelque part, de folie.

L'appel à la folie est d'ailleurs constant dans les Épîtres dites pauliniennes : cf. ne serait-ce que I *Corinthiens* IV, 10. L'auteur des Épîtres va jusqu'à y parler de la crucifixion comme d'une folie (I *Corinthiens* I, 18-23). - Mais je passe, dès lors que seul m'occupe le biographique de l'apôtre - et non les raisonnements mis, pseudépigraphiquement, sous sa plume.

Les références, à ce sujet, sont :

Actes XXVI, 11 : si Saul-Paul (avant son chemin de Damas) est un poursuiveur-persécuteur, c'est parce qu'il est fou :

Ce faisant, ne l'anime pas uniquement la jalousie (étudiée plus haut et renvoyée, par midrash, à celle de Saül), mais aussi la démence.

« ...de plus en plus fou/*emmainomenos*, je les poursuivais... »

Actes XXVI, 24-25 : Festus, s'adressant à l'apôtre, lui crie : « ...tu es fou/mainé, Paul !... »

Et visez la suite : « ...les nombreux livres (hébreu KṬBYM) t'ont fait tourner à la folie (*eis manian* - hébreu ṢĠG^c)... »

Saul-Paul est donc dit fou à cause des livres : serait-ce à cause des livres bibliques ? à cause de ce qui y est écrit ? Et ne serait-il pas, ici, question non pas des « nombreux livres » mais des KṬBYM RBYM, des « grands livres » - des livres sacrés ?

À quoi s'adjoignent, par exemple, II *Corinthiens* XI, 21 (« ...c'est en fou que je parle... » - exclamation de l'apôtre) et XI, 23 (« ...je vais dire une folie... »), etc.

D'où, les folies de Saul l'apôtre ? D'où proviennent-elles ?

[213] Folies d'avant, et folies d'après, le chemin de Damas.

Réponse: de la Bible - des livres de Samuel - des folies de Saül.

Des livres, en effet !

J'ai souligné, plus haut, que Saul-Paul le persécuteur, le poursuiveur, persécute et poursuit par jalousie, et que la jalousie qui l'anime procède de celle de Saül traquant David parce qu'il l'envie. Eh bien, Saül est en outre, dans la Bible, le seul grand personnage ayant des crises de folie.

Une coïncidence de rab à l'attention des attentifs du fait réel !

En I *Samuel* XVI, 14, Saül est la proie d'un démon (d'une RWĤ R^cH - d'un « esprit mauvais ») ; en XVIII, 10, il se reprend à délirer ;

À cause, cette fois, d'une RWĤ 'LHYM R^cH (d'un « esprit mauvais divin »). et re-délire en XIX, 9 : il remet ça, le Saül...

Et le curieux de l'affaire est que les crises de Saül sont à la fois provoquées par sa jalousie envers David *et* calmées par David (par David lui jouant de la harpe). Le curieux de l'affaire est si curieux que le midrash chrétien primitif le voit et se l'approprie : le Saul néo-testamentaire est fou à la fois avant son chemin de Damas (en tant donc que poursuiveur du Seigneur) et après (une fois que le Seigneur l'a saisi de son heureux message).

Conclusion, en tout cas : le thème néo-testamentaire de la folie de Saul-Paul l'apôtre et toutes ses ramifications ne sont rien d'autre que des effets de midrash. - Saul-Paul est Saül, et la folie des deux est une.

4. Mon point 4 se situe dans le prolongement du précédent et l'amplifie. J'espère qu'il tourmentera les historicistes.

Je viens de solliciter *Actes* XXVI, 24-25 et Festus [214] apostrophant l'apôtre et le traitant de dingue. Je n'ai pas assez sollicité.

C'est que le chapitre XXVI des *Actes* renferme le nœud du midrash chrétien sur Saül et de sa fabrication de Paul. S'y presse, tiré de divers horizons bibliques, tout un assortiment de données ayant rapport avec Š'WL/« Saül ».

La scène se déroule en présence d'Agrippa II, de Bérénice (sa sœur et maîtresse ou épouse) et de Festus. Je ne m'étonne pas du concours des trois personnages ;

Le midrash juif, à toute époque (et, par conséquent, le midrash chrétien primitif), aime s'accouder à des individus - ceux-là historiques (même si déformés...) - du moment (quitte, en effet, le plus souvent, à bafouer, à leur sujet, l'Histoire). Cf. les Targums et leur actualisation de textes fort antérieurs à l'époque où ils sont composés ; cf. les divers midrashim et leur façon, mystique et éternitaire, et censément édifiante, de réécrire l'Histoire et de jouer avec elle en s'en jouant ; et cf. les Talmuds.

m'inquiètent exclusivement le contenu et les mots du chapitre.

Il y a des lustres que les biographes de Paul ont nutritionné des doutes quant à la plausibilité historique de l'épisode et de la conférence. Moi, la scène, je la trouve - en midrash - fort tenable... Peu importait à ses rédacteurs de construire avec vraisemblance ou non un colloque Saul-Festus-Bérénice-Agrippa : ce qu'ils visaient, c'était la fécondité du rendez-vous et sa dérive biblique.

(Mon lecteur trouve-t-il vraisemblable le livre de Jonas, ou celui d'Esther ?...)

Premier point du discours de Saul-Paul : la résurrection des morts ;

La propagation du thème de la résurrection, de ses vérifications, de ses conséquences, de ses appuis, est, je l'ai dit, le second but des voyages et des efforts de Saul-Paul. - Pourquoi ? - Je continue de suspendre ce problème.

[215] verset 8, par exemple :

« ...que jugez-vous d'incroyable à ce que Dieu fasse se lever les morts ?... »

Se lever = ressusciter (tournure hébraïque qui va de soi - en grec, la phrase est *charabia*).

Et : Saul-Paul n'étant, par lecture active de la Bible, qu'une résurrection de Saül, le verset, vous en conviendrez, ne manque pas - désormais ! - de poids.

Deuxième point : l'apôtre rappelle qu'il a été un poursuiveur.

Midrash (sur Saül poursuiveur).

Troisième point : il raconte son chemin de Damas.

Et le chemin de Damas ? Point ne faille-t-il que je l'oublie... - Patience.

Quatrième point : il évoque l'attitude qui fut la sienne après et depuis sa conversion.

La majeure partie du chapitre roule donc sur un discours de l'apôtre. Mon problème : quel lien y a-t-il entre les quatre points ? et pourquoi se suivent-ils dans l'ordre où ils se suivent ?

Parmi eux, nous savons déjà que le deuxième est un réemploi de Saül poursuiveur.

Si je suis incapable de solver cette double énigme, le texte, lui, s'engage à suppléer à mes défaillances. Car :

À partir du verset 24, la discussion s'inaugure entre Festus (qui traite Saul-Paul de fou),

Folie qui s'adosse aux « livres » (sacrés ?) ; folie qui est, de toute manière, celle du Saül biblique - une folie en réemploi.

Dans le Midrash Rabbah (*Ecclésiaste Rabbah* X, 20), le motif de la folie de Saul est mis en connexion avec Psaumes VII, 1 : « ŠGYWN de David, qu'il chante à YHWH au sujet de Kush le benjaminite... » Dans le psaume, il n'est nulle part question de folie ni de Saül. Pour quel motif, dès lors, dans le midrash, une telle connexion ? - Grâce à un calembour, le midrashiste lit « Saül » sous « Kush le benjaminite » : d'une part, selon lui, Saül est le Benjamin, mais [216] surtout : pour lui, il existe une identité entre KWŠ, présent dans le psaume, et le BN QYŠ/« fils de Qish » qu'est, en I *Samuel* IX, le roi Saül. Calembour, donc, KWŠ/QYŠ (alors que, de soi, les deux mots ne renferment aucune espèce de rapport mutuel). Puis le midrashiste lit, à la place de ŠGYWN - terme musical désignant une sorte d'hymne -, ŠG°WN/« folie ». Et les deux triturations auxquels il soumet *Psaumes* VII, 1, offrent au virtuose de lire le verset de la manière que voici : « Folie de Saül sur laquelle David composa ce chant... », et de faire produire audit chant des axiomes sur Saül et sur sa royauté qui n'y figurent pas. - Ainsi œuvre-t-il, le midrash juif...

(Voyez-vous dans ce processus une différence avec les méthodes dont usent les chrétiens primitifs ?...)

Agrippa (qui refuse de se faire « chrétien »)

Khristianos/« chrétien » - terme qui met en jeu le mot MŠYĤ/« Christ-messie ». Le messie du messianisme - pas l'« oint » des préhistoires de la judaïté.

et Saul-Paul qui, lui, en appelle... aux prophètes !

Pas à l'Histoire ! aux Prophètes !

Verset 27 :

« ...as-tu foi aux prophètes, roi Agrippa ? Je sais que tu y as foi... »

L'idée (l'idée - non l'événement) selon laquelle le christ a ressuscité des morts est, pour le Paul mis en scène dans le chapitre des Actes, une dérivée des prophéties de la Bible - *et rien de plus*. (Cela confirme mes précédentes études sur Jésus.) Le midrash chrétien primitif - le midrash qu'est le christianisme primitif hébreu - se donne pour tel : il ne cache pas son jeu. Et pourtant, les catéchistes d'aujourd'hui et d'hier, eux, n'y voient goutte.

Mais il y a mieux. La discussion. Et, au milieu de la discussion, le verset 29.

Après qu'au verset 23 il est question du christ/MŠYĤ : et d'un christ qui « annonce/a annoncé/annoncera [217] la lumière à ce peuple et aux nations ». D'un christ qui, par conséquent, remplit la même fonction que celle néo-testamentairement dévolue à Saul-Paul (une fois passée l'étape du chemin de Damas). Ça, je le retiens : le verset 23 suggère un parallélisme entre Saul-Paul et le Christ-messie (en hébreu : entre Š°WL et MŠYĤ). - Mais parallélisme n'est pas identité. À voir !

Versets 27-28 :

« ...as-tu foi aux prophètes, roi Agrippa ? Je sais que tu y as foi !

Le rapport entre Saul-Paul et les prophètes (hébreu NBY°YM) dérive de la Bible. Et il ne se contente pas d'en dériver parce que Saül est pris en charge par les livres (bibliques) de Samuel le prophète. Car : en I *Samuel* X, la première rencontre de Saül devenu roi a lieu avec un « chœur de prophètes » (X, 5 et 10) ; et Saül, aussitôt, devient lui aussi un prophète (X, 11-12).

Quand Saul-Paul demande à Agrippa d'avoir foi en les prophètes, il ne lui demande donc pas uniquement de donner son crédit à ceux de la Bible en général ; il l'incite aussi à le reconnaître, lui, Saul qui est Saül, pour ce qu'il est bibliquement : un prophète. - Et la suite le confirme :

Agrippa dit à Paul : Encore un peu et tu me persuaderais d'être fait chrétien... »

Variante : « C'est peu pour me persuader d'être fait chrétien. »

Ici, attention : non pas « de me faire... » comme je le lis partout, mais « d'être fait... » (= « de devenir », grec *poiēsai* ou *genesthai* selon les manuscrits).

Et voici, enfin, le littéral du verset 29 :

« ...Paul lui dit : je souhaiterais par Dieu, et en peu ou en beaucoup, que non seulement toi mais tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, vous deveniez tels que je suis... »

Le « ...sauf ces liens » qui vient après, je l'expliquerai très bientôt.

[218] Tels que je suis... Que vous deveniez aujourd'hui tels que je suis... C'est-à-dire ?

D'abord prophètes - eu égard au verset 27 et à la qualité de Saül prophète.

Et surtout : chrétiens (le *khristianos* du verset 28).

Comment diable Saül pouvait-il être chrétien ? Et comment Paul, qui n'est autre que Saul, que le Saül biblique, peut-il demander qu'on devienne « chrétien » comme lui ?

Prophète, oui : Saül le fut. Mais chrétien... Environ dix siècles avant Jésus-Christ...

Eh bien, le solide gît là : dans la Bible hébraïque non seulement Saül est chrétien, mais il est le christ-messie. Et non seulement il y est le christ-messie, mais il y est, en toutes lettres, le premier christ-messie/MŠYĤ.

Et *Actes* XXVI paraît alors un texte capital. Il couronne le midrash chrétien primitif sur Saül. Et le colloque Saul-Festus-Agrippa-Bérénice est, dans le vraisemblable ou non, ce couronnement-là

Je dis « couronne » ? Tiens, à propos de couronne... D'une part, Saul-Paul assiste à l'exécution d'Étienne : et Étienne c'est, en grec, *Stephanos*/« la couronne ». Et, d'autre part, Saul-Paul possède une couronne (*Philippiens* IV, 1). Ça n'évoque rien ? Mais si : le Saül biblique était roi !

Voilà encore du nouveau...

Le mot MŠYĤ/« christ, oint, messie » n'apparaît que quatre fois dans le Pentateuque (dans la Thora) : en *Lévitique* IV, 3, 5, 16 et VI, 15 ; et jamais il n'y fonctionne comme la désignation d'un individu nommé, d'un personnage nommé, d'un nom propre. En d'autres termes : il n'existe, dans la Thora, personne qui soit, nommément, le christ, le messie, le MŠYĤ.

Car ainsi est entendu (lu, et utilisé) le mot MŠYĤ par les chrétiens primitifs juifs-hébreux. Pas comme un oint de seconde zone : comme le Messie du messianisme (eschatologique) !

[219] (Dans le *Lévitique*, compilé plusieurs siècles avant notre ère, le « prêtre-messie » dont il est question n'a, de soi, rien à voir avec les élaborations - plus tardives - du messianisme ou des messianismes juif(s) : il s'agit d'un sacerdote ayant reçu l'onction - de la même façon qu'est oint un roi. Pas d'un acteur de l'eschatologie.

Dans le Nouveau Testament - tributaire de travaux idéologiques postérieurs à la Thora ancestrale et témoin, aussi, d'un travail singulier sur elle -, le mot MŠYĤ n'est qu'eschatologique.)

Mais qu'en est-il au-delà de la Thora ? - Hors du Pentateuque, le premier personnage nommé qui soit nommé MŠYĤ/« oint »

Un personnage qui bénéficie d'un nom propre ; et qui bénéficie en même temps du titre de « messie ».

est Saül. Et, en effet, au débouché de la Thora, MŠYĤ est absent et du livre de Josué

Jésus-Josué n'est messie-christ (eschatologique), dans le Nouveau Testament, qu'à la suite et au prix d'un labeur linguistique et arithmétique indirect. La notion d'onction est, elle (directement, graphiquement), absente du livre - biblique - de Josué.

et du livre des Juges. Vrai de vrai : le premier livre de la Bible (hors Thora) dans lequel il s'installe est I *Samuel*.

I *Samuel* II, 10 : dans l'hymne d'Anne (hymne agrippant, je l'ai dit, non pas Samuel mais Saül), le roi futur - le premier roi biblique (Saül soi-même) - est christ-messie/MŠYĤ.

Acculé aux préoccupations eschatologiques, éternitaires, des chrétiens primitifs, le verset est lu par eux non pas tel qu'il fut sans doute écrit et pensé par ses rédacteurs et compilateurs (...Saül a été oint...) mais tel que le messianisme le change et le veut (...Saül fut le christ-messie...).

II, 35 : en face du prêtre (du grand prêtre), il y aura un roi, et ce roi à venir (Saül) sera christ-messie/MŠYĤ.

Les deux versets que je cite précèdent la royauté de Saül.

[220] Saül : premier roi d'Israël. Premier roi, dans la Bible, après la mort de Josué(-Jésus). - Néo-testamentairement, cela ne vous suggère aucune hypothèse ?

En X, 1 ss., l'onction de Saül a lieu :

« ...et il prit, Samuel, la fiole d'huile, et il versa sur sa tête, et il l'embrassa, et il lui dit : Voici certes que YHWH te donne l'onction

Verbe MŠĤ /« oindre » - d'où dérive MŠYĤ/« l'oint ».

(Dans l'eschatologie chrétienne primitive, le verbe MŠĤ en vient à signifier « rendre Christ-messie » - et est lu comme tel, avec ce sens-là dans la Bible hébraïque ; quant à MŠYĤ, il ne désigne plus désormais un simple « oint », mais le Messie, le Christ - c'est-à-dire, par anagramme, « YHWH vivant-ressuscité », une figure - aussi - de l'eschatologie.)

en tant que guide de son héritage... »

L'héritage... Saul-Paul héritier de YŠW^c/Jésus en tant que celui-ci est YHWH ressuscité. Tout se tient !... Et ce, par le biais, en outre, du motif évangélique du Royaume/MLKWĤ, Saül étant roi. La logique à l'état pur.

(En somme, le rapport Saül/Josué est parallèle, dans la Bible, au rapport néo-testamentaire Saul/Jésus. Parallèle ? mais non : c'est le même !...)

Une dizaine d'affirmations de Saül comme oint (comme messie-christ) se succèdent ainsi dans le premier livre de Samuel. Saül y est MŠYĤ -

Le terme est relativement rare dans la Bible. Il n'est pas décerné à n'importe qui. Il atteint, péniblement, une cinquantaine d'occurrences... et, le plus souvent, il n'y concerne aucun personnage nommé. - En parcourant le Texte sacré, les chrétiens primitifs y ont, entre autres choses, été frappés par la concentration (anormale, *donc significative*) des occurrences de MŠYĤ autour de Saül (i.e. de Saul).

et, dans la séquence des livres bibliques, il est le premier MŠYĤ.

[221] Et David le reconnaît pour tel. Cf., par exemple, I *Samuel* XXIV, 6, où il l'appelle « Christ de YHWH ».

Tout baigne dans l'huile. Et nous détenons à présent une compréhension convenable du chapitre XXVI des Actes. Paul y demande à Agrippa :

a) de croire aux prophètes de la Bible et de reconnaître dans leurs écrits (sacrés) la trajectoire du Christ (du MŠYĤ) -

Dans leurs écrits : pas dans l'Histoire. Nous y sommes maintenant habitués.

mais surtout :

b) de le reconnaître et de le tenir lui-même, parce que étant Saul il est Saül, et pour prophète et pour Christ-messie.

Et de le tenir pour tel parce que les prophètes (bibliques) précisément le disent tel : I *Samuel*, en toutes lettres, livre d'un prophète.

À aucun endroit du Nouveau Testament, le midrash ne fonctionne autour de Paul (qui est Saul, qui est Saül) aussi brillamment qu'ici : et personne n'en devine la performance !

Or, désormais, il ne faut plus considérer *Actes* XXVI comme le référent d'un improbable dialogue entre gens du monde mais, sur fond de Bible, comme la convocation de l'eschatologie. - Pas le temps d'insister ; je passe à d'autres aventures.

5. Dans le Nouveau Testament, Paul ne meurt pas. Il s'éclipse du midrash chrétien à la manière d'un inachevé.

En *Romains* XV, 24 et 28, la narration semble vouloir le conduire en Espagne (« ...quand j'irai en Espagne... ») visiter une communauté chrétienne-juive (ou chrétienne-convertie) de plus.

Dans ce cas, l'apôtre serait (aurait été) - on peut l'imaginer - conduit à Tarse-Tarsis-Tartessos (en hébreu ṬRŠYŠ), le seul lieu biblique à entretenir

quelque rapport avec l'Ibérie (?)... De Tarse à Tarse, Cilicie exclue, retour au bercail...

[222] Les apocryphes, eux, se sont chargés de nous informer sur la fin de l'apôtre. Et ça n'est pas sans adresse qu'ils ont mené à bonne fin cette fin-là.

Je pense ici, évidemment, à la première Épître de Clément de Rome,

Dans laquelle, chapitre V, sur la foi du « J'irai en Espagne » néotestamentaire, l'auteur fait mourir Paul « aux limites occidentales du monde ». Le Clément, qui était de Rome, dit-on, n'avait jamais entendu parler du martyr de Paul dans sa ville... Les papes et les ecclésiophiles, mieux renseignés sur l'Antiquité que les Clément de Rome antiques, distribuent depuis des siècles à leurs ouailles le martyr de Pierre et de Saul-Paul sur les rives du Tibre.

Tiens, à propos de Clément de Rome... Je m'offre une gâterie ; celle-ci :

Il existe un cycle littéraire portant le nom et la signature de cet auteur, cycle qu'on appelle, de ce fait, « littérature (pseudo-)clémentine » - « pseudo », parce que tous les érudits, qui s'y connaissent (on l'a vu) en faux et en vrai, s'accordent à la croire pseudépigraphique. Pour nos scientifiques, Clément de Rome a réellement existé, mais seule la première Épître signée de lui serait authentiquement de lui. Quant à la seconde, quant aux fameuses Homélies, quant aux non moins fameuses Reconnaissances, ce seraient là des contrefaçons. Des contrefaçons intéressantes, mais des contrefaçons. Comme le dit A. Siouville en tête de sa traduction (du grec) des Homélies : « la tradition a unanimement attribué la rédaction » de la première Épître (et, fautivement, des autres textes clémentins) « à un certain Clément, considéré comme l'un des premiers successeurs de Pierre sur le siège épiscopal de Rome ». A. Siouville admet, dans la même introduction, que ce Clément-là devait en effet être, sinon le chef de l'Église de Rome (au II^e siècle), du moins son secrétaire. Que comme on sait affirmer !

A. Siouville, qui écrivait ces lignes en 1932 ou 33, [223] ne faisait ainsi que reproduire l'opinion générale des savants - opinion qui est, encore aujourd'hui, la rumeur commune. Les premiers Pères de l'Église (et ceux qui suivent) parlent en effet de Clément, et tous les exégètes d'aujourd'hui affirment que Clément a réellement - historiquement - existé. Au II^e siècle.

La manie qui consiste à juger de la fausse ou de la vraie attribution de tel ou tel texte à tel ou tel auteur chrétien des débuts - et à se disputer ou à se congratuler là-dessus - est une rigolade. Rigolade de ce type, et manie, remplissent des volumes de volumes - et ce, depuis des siècles.

En fait, la clef de l'existence ou de l'inexistence de Clément (de Rome ou pas) se dissimule dans un doublet jusqu'ici inexpliqué - et que je puis, pour ma part, justifier.

Doublet ? Quel doublet ?

En guise d'avant-propos aux Homélies attribuées à Clément, il est de coutume, chez les éditeurs, de les faire précéder d'un court traité intitulé « Lettre de Clément à Jacques » (ce Jacques-Jacob-Y^cQB étant évidemment issu du Nouveau Testament). Quel que soit le contenu de la lettre, elle possède un hic. Siouville le décrivant convenablement, je le cite : « La difficulté vient de ceci. L'épître roule presque tout entière sur la consécration épiscopale de Clément. Or, dans l'Homélie [clémentine] III, 60-72, nous trouvons racontée, avec autant de détails et à peu près dans les mêmes termes, l'ordination de Zachée comme évêque de Césarée. »

Et Siouville, du doublet, ne tire rien. - Il se satisfait de gloser sur les ridicules batailles d'érudits se demandant lequel des deux textes (quasi identiques) est la copie de l'autre - adonc, ô l'épineux du problème... lequel est antérieur à l'autre. (Au demeurant, la bibliographie sur le sujet est immense - et sur la littérature clémentine idem : un monceau de volumes.)

Pour tout immense qu'elle soit, la bibliographie en [224] question ne m'aide en rien à saisir pourquoi deux textes similaires (presque absolument identiques) ont pour protagonistes, l'un Zachée (et Césarée), l'autre Clément (et Rome). Elle ne m'aide pas ; alors je vais l'aider.

D'une part, je constate que Rome et Césarée sont, pour l'occasion, interchangeable. La raison en est simple ; simple, du moins, pour un Hébreu. Dans Césarée, il y a César ; et César il est à Rome. Dans les méandres du midrash, point n'est urgent d'aller chercher plus loin. Et ceci n'a rien d'une gaudriole -oh non – car :

D'autre part, « Zachée » est à l'hébreu ce que « Clément » est au latin. En latin, *clemens* signifie : « doux, bon, indulgent », et ZK'Y (= Zachée) signifie, en hébreu ou en araméen, « juste, digne » et surtout : « qui transfère sur autrui ses propres mérites ».

Résolue, l'énigme.

Jamais n'exista un Clément auteur, ou non, à Rome ou non, des divers écrits de la littérature (immense, volumineuse) portant sa signature. L'ensemble du cycle clémentin a tout bonnement été mis, dans l'Antiquité, sous le double et unique nom de Zachée (devenu par doublet, en effet, latinement, Clément), le Zachée de l'Évangile, le Zachée (primitivement biblique) qui grimpe dans quelque figuier en *Luc* XIX, 1-10. - Eh, qui y grimpe par effet de midrash ? ou bien qui y grimpe historiquement ? Rigolade pour rigolade, je passe.

mais, plus décisivement, aux Actes de Paul :

Dans Quasten, *Initiation aux Pères de l'Église*, I, p. 151, j'apprends que les Actes de Paul ont un « contenu légendaire ». Et hop, le mépris pour les apocryphes ! Quasten et ses confrères prennent les récits évangéliques pour des reportages et les apocryphes pour de la fable. Jésus-marchant-sur-les-eaux-et-déparalysant-les-aveugles, est-ce de l'historique (du canonique) ou est-ce du légendaire (de l'apocryphe) ? - Et, ici, la mort de Saul-Paul dans les apocryphes serait de la fantaisie, mais sa [225] fabrication de tentes, elle, dans le Nouveau Testament, du renseignement sûr de sûr ! - Je rêve...

dans ces Actes, on lit :

Le décor est Rome et l'époque est celle de Néron. (Par midrash, Saul-Paul meurt donc chez lui, à RMH/« Ramah, Rome » - ou plutôt : chez l'un de ses chez-lui...)

« ...et, ceci dit, il parvint au lieu de (sa) passion : s'y tournant vers l'Orient, levant les mains au ciel, en larmes, il pria très longtemps en hébreu et rendit grâce à Dieu... Alors, le bourreau leva le bras en l'air et, frappant avec force, lui coupa la tête... Aussitôt, un flot de lait rejaillit sur le manteau du soldat, et, peu après, du sang s'écoula... »

Texte (latin) dans *Acta Apostolorum Apocrypha* I, éd. Lipsius, réimpr. Olms Verlag, 1972, p. 40 (« Passion de S. Paul l'apôtre » XVI). Ma traduction est littérale.

Il existe d'autres versions de la même scène, mais ici et là sont bien présents et le bourreau, et le lait, et la décapitation.

Dans d'autres apocryphes, c'est la tête de Simon le Mage qui est visée. Simon le Mage n'est, en effet, dans la littérature chrétienne antipaulinienne des débuts, que l'image renversée, péjorative, de l'apôtre - c'est-à-dire (à mon avis, et dans le contexte de la présente étude) une critique - personnifiée - de la partie du midrash chrétien primitif concernant le Saül biblique... Une critique, on va le voir, s'appuyant sur des méthodes identiques à celles employées par les adversaires.

Le compte rendu (très historique, très scoop...) de la mort - du martyr - de Saul-Paul varie selon les versions (et selon les langues dans lesquelles ces versions sont allées se verser) : mais, les éléments clefs y demeurant inchangés - la décapitation, le bourreau, le lait -, je puis entamer tout de suite la fouille du passage.

[226] On décapite l'apôtre : on lui tranche le cou. Je garde « cou ». De sa tête ou de son cou jaillit du lait : je garde « lait ». Et, avant le cou, c'est le lait que je fouille.

Lorsque les chrétiens primitifs ont extrait de la Bible le personnage de Saül (et quelques-uns de ses impedimenta) pour en faire, en accomplissement de l'Écriture, le protagoniste d'une vaste narration faisant suite à la vie, à la mort et à la résurrection (midrashiques) de Jésus-Josué - de Jésus-Josué en tant qu'il est, précisément, YHWH ressuscitant-ressuscité -, ils n'ont

pas immédiatement attribué à Saul-Paul un lieu de naissance invariable. Canonique. Dans le travail sur Saül-Saul devenu Saul-Paul, il y a eu des flottements, des dissensions, des bavures.

Bavures, dissensions et flottements - contradictions - sans surprise. Le midrash chrétien ne s'est pas envolé vers les cimes d'un coup. Il lui a fallu du temps pour s'échafauder - et plus de temps encore pour assurer chaque détail et le connecter à ses proches. Au cœur de l'échafaudage, des divergences ? - c'est normal...

Parlez-moi donc des cohérences absolues de la Bible ; et des midrashim juifs non chrétiens ; et des textes de la mer Morte ; et des Talmuds...

La tradition de naissance la plus connue opte pour Tarse (en Cilicie). Elle est la mieux connue parce qu'elle affleure à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament. - Mais elle est loin d'être - chrétiennement et primitivement - la seule.

Nous l'avons découvert plus haut, en tant que romain, le Saul néo-testamentaire est également originaire de RMH/« Ramah » (i.e., par midrash et actualisation, de « Rome »).

Tarse et Rome sont, par suite, dans le Nouveau Testament, les deux lieux rivaux que le midrash chrétien primitif, hébreu, assigne à la naissance et à la petite enfance de l'apôtre. - Mais ce flottement n'est propre qu'au Nouveau Testament ; dans quelques apocryphes, aujourd'hui perdus (?), il s'aggravait : et le Saul-Paul des Épîtres et des Actes n'y naissait ni à Tarse [227] (de Cilicie, de Cappadoce, d'Espagne ou d'ailleurs) ni à Ramah devenue Rome, mais... à Gischala.

Gischala, en haute Galilée, au nord nord-ouest du lac de Tibériade.

Et c'est bel et bien la tradition de Gischala qui est rapportée par Jérôme (*De viris V, Ad Phil. XXIII*) :

Jérôme y situe, fort bizarrement, Gischala en Judée.

d'après elle, les parents de l'apôtre seraient originaires de Gischala et auraient été déportés à Tarse après la naissance de leur fils.

La seconde partie de l'assertion (déportation à Tarse) est un réajustement tardif destiné à ne pieusement pas laisser échapper la Tarse néo-testamentaire devenue canonique.

Le projet de faire naître Saul-Paul en Galilée dérive probablement d'une lecture dévote (et hébraïque !) de *Philippiens* III, 8 (c'est Paul qui parle) :

« ...il est supérieur à tout de connaître le Christ Jésus-Josué mon Seigneur, à cause de qui

ou : par l'intermédiaire de qui...

j'ai tout mis au rebut et grâce à qui je considère tout comme des détritrus/*skubala*... »

La déclaration faisant suite à des éléments biographiques,

Versets 5-6 : « ...israélite, de la tribu du Benjamin... », etc.

les tenants de Gischala y ont décelé que Saul-Paul était galiléen. Pourquoi ? - parce qu'il s'affirme avoir quitté les « détritrus »/*skubala* afin de rejoindre le Christ. C'était donc bien qu'en premier lieu il y vivait, dans les détritrus, dans les *skubala*...

Or *skubala* (« détritrus ») n'est autre que la traduction grecque de l'hébreu GL(W)LYM. Or GLLYM, ce sont les habitants de la Galilée - les Galiléens !

Issu d'un midrash, le Nouveau Testament a donc à son tour, ici, servi de cible à un midrash. Normal... [228] (Et à un midrash qui ne fonctionne, prenez-y garde, qu'en hébreu - au temps où l'hébreu était encore la langue du corpus chrétien primitif... -, car il n'y a qu'en hébreu que « détritrus » et « galiléen(s) » sont des termes analogues.)

P.-S. Et n'oubliez pas que la Galilée est, par midrash (arithmétique) sur *Genèse* I, 1, le lieu natif de l'eschatologique messie des évangiles (ou, si vous préférez, l'un de ses lieux premiers de résidence).

Bon : de *Philippiens* III, 8 et des détritrus quittés par Saul-Paul, les tenants de Gischala ont d'abord tiré l'idée que Saul-Paul a, un jour, quitté la Galilée (et les Galiléens), et donc qu'il est né au nord de la Palestine. Va pour la Galilée.

Mais pourquoi, en Galilée, ces chrétiens-là ont-ils choisi Gischala ? Quel rapport entre l'apôtre et ce lieu-là ?

Eh bien, le choix en question découle tout bonnement de I *Corinthiens* III, 2 et de *Hébreux* V, 12-13 (paroles de Saul-Paul) :

Pour le christianisme des débuts (et à l'encontre des érudits d'aujourd'hui), l'Épître aux Hébreux est un écrit entrant dans le cycle des épîtres (pseudépigraphiques) de Paul.

« ...c'est du lait que je vous ai donné à boire... » ; « ...vous en êtes venus à avoir besoin de lait... »

Ce lait est évidemment du lait d'ânesse ; le lait des ânesses que Saül cherche en I *Samuel* IX.

Dans ces versets, l'apôtre apparaît comme un producteur de lait. - Or quelle est la ville - la bourgade - qui, en hébreu, en langue, produit le lait (que distribue l'apôtre Saul-Saül) ? - GWŜ HLB, Gischala, litt. « le terrain du lait ».

Conclusion : la tradition rapportée par Jérôme, et qui faisait de Saul-Paul l'apôtre un né natif de Gischala, avait pour racine, non pas un point d'histoire ou de géographie réelles, mais une exégèse fouillant quelques versets du Nouveau Testament (hébreu !), versets réputés écrits par l'apôtre.

[229] J'en déduis :

a) Que le midrash chrétien se moquait de faire naître Saul-Paul, en toute ubiquité, à Tarse, à Rome ou à Gischala, dès lors qu'il se moquait et de la géographie et de l'histoire - seules lui important l'eschatologie, la mystique et la linguistique sacrées ;

b) Que ce midrash était hébreu ;

Les « détritiques »/GL(W)LYM qui font naître Saul-Paul en Galilée et le « lait »/HLB qui le fait naître à Gischala, ne fonctionnent qu'en hébreu - pas en grec, pas en indo-européen, et pas en Histoire ! Clair...

c) Que les versets du Nouveau Testament concernés par ce midrash étaient (originellement) hébreux.

À la place du grec gala, il y avait HLB (« lait ») ; à la place de *skubala*, il y avait GL(W)LYM (« les ordures, les détritiques, les idoles »).

Cela compris, j'ai l'aise d'en revenir à la mort apocryphe de l'apôtre. Et au lait qui jaillit de son cou lorsque le bourreau le décapite. Du lait ? Du lait de légende ?

Que non : du lait normal. Né à Gischala parce que producteur de lait comme Saül gardeur d'ânesses (et parce qu'il est Saül !), l'apôtre en distribue jusqu'à l'instant de sa mort. L'apôtre qui tient tant, dans ses Épîtres, à la résurrection des morts,

Nous verrons, plus loin, le pourquoi (énorme) de la chose.

agit lors de sa mort de la même façon qu'il agissait durant son existence narrative : en laitier. - Faut-il insister ?

Je n'insiste pas. Je poursuis.

Mais Saul-Paul ne se contente pas de produire du lait en mourant ; il meurt par décapitation, sous l'épée du bourreau. Il meurt par le cou.

Et ça, c'est encore du passionnant... (alors que les érudits, [230] mépriseurs d'apocryphes, n'y voient toujours, eux, que goutte...) - et pas une once, là-dessous, ni de légende ni, inversement, d'Histoire.

Il n'y a aucune légende dans les récits des chrétiens juifs-hébreux primitifs (et les gnostiques, et les canoniques, et les apocryphes). Leurs rédacteurs ne sont ni des fabulistes (des délirants) ni des historiens (des reporters) : ce sont des lecteurs de la Bible.

J'attends, en remontant les siècles et les commentaires qui s'y entassent, qu'on m'explique ce passionnant-là. J'attends, et n'obtiens rien. Ni Origène, ni Augustin, ni Thomas d'Aquin, ni Luther, ni Bossuet, ni Pascal, ni Renan, ni les papes d'aujourd'hui ou d'hier - et ni leurs fonctionnaires - ne m'aident. Ils se débinent tous. - Et je me débrouille donc seul.

Comment Saül meurt-il ?

Il se suicide.

Devinette (pour historicistes) : y a-t-il beaucoup de suicidés dans la Bible ?

I Samuel XXXI, 4-5 :

« ...et il dit, Saül, au porteur de son arme : Tire ton épée et transperce-moi, de peur que... Et, comme le porteur de son arme avait très peur, Saül prit l'épée et se laissa tomber sur elle. Et le porteur de son arme vit

Calembour, ici (et qu'on retrouve en divers endroits du Nouveau Testament, sous son grec !), entre YR'/'« il voit » et YR'/'« il a peur ».

que Saül était mort, et il se laissa tomber, lui aussi, sur l'épée, et il mourut avec lui... »

Cela, c'est la traduction évidente, triviale, superficielle, du passage biblique. – Maintenant : comment les auteurs post-bibliques comprennent-ils, eux, le récit ?

D'une part, y figure le NŠ' KLY(w)/« l'écuyer » (litt. « le porteur d'arme ») de Saül. D'icelui, les auteurs chrétiens primitifs ont fait un « bourreau » (grec *spekulator*). - Ce terme, *spekulator*, qui est inconnu du grec avant les débuts du [231] christianisme (?), se trouve - comme par hasard - appartenir au lexique d'emprunt de l'hébreu postbiblique sous les formes 'YSPQLTWR et SPYQLTWR, et ce, avec les sens suivants :

a) « le porteur d'arme, le garde » ;

b) « le bourreau ».

Bizarrement, dans le Nouveau Testament, le terme *spekulator* n'intervient qu'une seule fois (en Marc VI, 27) - à l'occasion, aussi, d'une décapitation, d'une mort par le cou (celle du Baptiste).

Et c'est justement un *spiculator*

Équivalent latin du grec *spekulator*/« bourreau ».

qui tranche, dans les Actes de Paul, le cou de l'apôtre.

Or je reviens à ma question : Comment les auteurs des midrashim postbibliques entendent-ils la narration biblique de la mort de Saül ? Qu'y voient-ils ?

Ils y voient - à l'encontre de l'évident du texte - que Saül s'est tranché le cou !

Or souvenez-vous des assertions des apocryphes : Saul-Paul n'y est pas dit mourir n'importe comment ; on ne le crucifie pas, on ne le rôtit pas, on ne le découpe pas en lamelles : on le décapite.

Le traitement dont Saül bénéficie dans les Talmuds est des plus significatifs. Partout, en tous points, il tutoie celui dont on gratifie, dans le Nouveau Testament, Saül devenu Saul-Paul. Les méthodes de lecture active de la Bible, ici et là, sont les mêmes. Et identique, de part et d'autre, l'indifférence aux instances de la géographie et de l'histoire. - Quelques exemples talmudiques ? En voici, et dans le , désordre :

1. En *Megillah* 13b, modestie de Saül (et, un peu plus loin, il est question de Tarse...) dérivée du fait (biblique) qu'il est petit et issu de la cadette des tribus. - De Saül, on fait, à la fois, un descendant de Rachel et un aïeul d'Esther (cf. *Megillah* 16a) - ceci par midrash, car nulle part, dans la Bible, il n'est fait état (direct) de ces liens de généalogie.

[232] 2. En *Megillah* 14a, *Horayoth* 12a, *Kerithoth* 6a (et cf. *Kallah R.* 53a), on s'empare du « flacon »/PK qui a servi lors de l'onction de Saül par Samuel, et l'on en fait un signe prémonitoire des peu de succès de ce roi et de sa dynastie (avortée). Si, comme David et Salomon, Saül avait été oint à l'aide d'une corne/QRN, il n'aurait pas (avec Jéhu) rejoint le camp des malchanceux. - Midrash issu du fait que QRN/« corne » signifie aussi, en hébreu, « la force » - et, en outre, d'un calembour entre PK/« la fiole à col étroit » et HPK/« tourner, tourner court » (dans la Bible, la dynastie de Saül tourne si court qu'elle cesse à sa mort !).

3. En *Moed Katan* 16b, *Erubin* 53a et *Gittin* 59a, on affirme que Saül était éthiopien. (Le mépris de l'Histoire... Comment un fils biblique de Benjamin peut-il être dit éthiopien ?) Pourquoi ? Pour des motifs historico-géographiques ? Non - parce qu'il était le fils de QYŠ/« Qish » et que QYŠ forme calembour avec KWŠY/« cushite, éthiopien ». Méthode du calembour. Méthode - aussi - du midrash néo- testamentaire.

4. En *Moed Katan* 26a, méthode de l'actualisation : on prend le texte sacré ancestral et on le force à vomir des données cadrant avec les mœurs et les

rites contemporains. Là, Saül est dit נָשִׁי' / « prince, chef du Sanhédrin, chef d'une synagogue » et son fils Jonathan בִּיטְ דִּינָה / « sous-chef du Sanhédrin, sous-chef d'une synagogue ». (La même assertion est développée en *Cantique Rabbah* VIII.) Encore du midrash : un coup d'anachronisme ; et un coup de glissement lexical. - Dans la Bible, Saül est roi ; à l'époque où le locuteur de *Moed Katan* 26a s'exprime, il y a beau temps qu'aucun roi – juif – ne dirige Israël ; être roi c'est être prince נָשִׁי' ; or être prince est à présent une expression signifiant « diriger une synagogue, diriger le Sanhédrin » - on transfère donc le Saül biblique, prince d'antan, à la tête d'une synagogue (comme s'il existait des synagogues au temps de Saül !...). Et, avec lui, Jonathan - son fils, [233] et adjoint, biblique. Et le tour est joué. - Même sorte d'actualisation que dans le Nouveau Testament ; identiques procédés.

Vous me suivez ? vous comprenez l'analogie qui existe entre chacune des affirmations talmudiques et celles du Nouveau Testament (et des textes chrétiens apocryphes-primitifs) ; leur analogie : pas leur identité ; le fait qu'elles soient toutes issues des mêmes méthodes, des mêmes processus (logiques)...

5. En *Berakoth* 62b, non seulement on insiste sur la qualité de « poursuiveur »/RWDP bibliquement dévolue à Saül et sur sa modestie (tirée de sa petitesse biblique), mais on le met en rapport avec des tentes. - Ça ne vous rappelle rien ?

6. En *Succah* 52b, Saül est compté (avec Jessé, Samuel, Amos, Zéphanias, Sédécias, le Messie-Christ et Elie) parmi « les huit princes parmi les hommes » de Michée V, 4. (là, je refuse de dire pourquoi : il m'y faudrait cinquante pages...)

N.B. Dans ces parages, le Talmud dit du messie-fils-de-Joseph (ou : de-David) qu'il est un הָרֵשֶׁת, i.e. « un forgeron, un charpentier », et ce, par référence à *Zacharie* II, 3. (Le messie charpentier, et fils de David, et fils de Joseph, ça ne vous rappelle rien ? Et gardez-vous de croire que les compilateurs du Talmud soient allés piocher l'information chez les chrétiens - qu'ils haïssent et honnissent !) Une misère... Six malheureux exemples du midrash talmudique sur Saül... Mais six exemples qui nous montrent :

- a) que le midrash néo-testamentaire n'est pas marginal ;
- b) qu'il ne se moque pas plus de l'histoire et de la géographie que le midrash juif en général (midrash juif dont il fait d'ailleurs partie - qu'il est) - et pas moins ;
- c) qu'il emploie les méthodes logiques de fouillage biblique en action dans tous les compartiments, coins et recoins, de la judaïté - méthodes à l'aise dans l'hébreu.

Convaincus êtes-vous ?

[234] Et c'est autour du mot « cou » (absent du récit biblique de la mort de Saül) que tourbillonne alors la mort de Saül.

Notez le midrash inversif qui se met à l'œuvre dans la mort apocryphe de Saul-Paul l'apôtre. D'une part, l'écuyer de Saül y devient le « bourreau » de Saul (le נָשִׁי' KLYW biblique, « son porteur d'arme », s'y transformant en « celui qui porte contre lui son arme ») ; et, d'autre part, Saül qui est tué. - Je l'ai dit, plus haut : le midrash inversif est l'une des formes majeures du midrash juif. Nulle surprise s'il joue des coudes *aussi* chez les chrétiens primitifs (juifs-hébreux)...

Et, en effet, c'est le cou de Saül qui est constamment visé par les auteurs juifs anciens. Une référence, à ce propos, me suffira : dans le Talmud (de Babylone), *Sotah* 10a.

Sotah 10a affirme que cinq personnages bibliques, créés à la ressemblance de Dieu, ont été directement punis « dans »/B leur caractéristique propre : Samson « dans sa force » ; Saül « dans son cou » ; Absalom « dans sa chevelure » ; Sédécias « dans ses yeux » ; et Asa « dans ses pieds ». Et le texte justifie les cinq punitions (les cinq morts violentes) et les parties du corps qu'elles visent en les extrayant de divers versets du Texte sacré.

Extractions qui ne sont évidemment compréhensibles et gustatives qu'en hébreu. (Car, pas davantage que le Nouveau Testament originel hébreu, le Talmud ne fut compilé pour des indo-européens...)

Mais quelle est la justification talmudique de Saül mort « dans son cou » ? Laconiquement, celle-ci :

« ...car il est écrit : Saül prit son épée et se laissa tomber dessus... » Rien de plus ! Le rédacteur - le compilateur talmudique - du « car il est écrit » pense qu'on a compris.

Mais d'emblée on ne comprend rien : de « Saül prit son épée et se laissa tomber dessus » (I *Samuel* XXXI, 4), il est impossible de tirer le mot $\hat{S}'WR$ /« cou » ! À première et dernière lecture, on dirait plutôt que [235] Saül s'est transpercé la poitrine, le thorax, le cœur. Pas le cou.

Mais, sous-entend le Talmud, ni le cœur ni le thorax ni la poitrine ne sont des caractéristiques de Saül...

Or, on n'a compris que si l'on cherche, par soi-même, quelle est la caractéristique corporelle biblique de Saül. Pour comprendre, en somme, il faut se faire, à la Talmud, expert ès Bible.

J'ai souligné, plus haut, le fait que Saul l'apôtre s'appelle « Paul » (i.e. « le Petit ») parce que Saül est explicitement dit QTN/« petit » dans le premier livre de Samuel. - Certes. Mais Saül y est aussi dit, dans ce livre - et sans que les Juifs y voient contradiction -

Dieu auteur et inspirateur de la Bible ne se trompe pas, ne se contredit pas !
Tel est l'axiome juif (axiome qui est aussi celui des rédacteurs juifs-hébreux du Nouveau Testament juif-hébreu originel...).

de haute taille. Pire : la caractéristique (immédiate) du (futur) roi Saül est qu'il dépasse tout le monde de l'épaule/ $\hat{S}KM$:

I *Samuel* IX, 2 : « ...de l'épaule, il dépassait tout le peuple... » ; X, 23 : « ...et il se tint debout au milieu du peuple, et, de l'épaule, il dépassait tout le peuple... »

Le Talmud, en *Sotah* 10a, s'exempte de nous assener ces versets. Il ne s'adresse pas à des catéchistes indo-européens sans culture biblique, mais à des experts : des gens qui, dès l'enfance, chewing-gomment leur Bible en large et en travers, et la savent (en hébreu !) par cœur.

Alors, me direz-vous, logiquement Saül devrait périr par l'épaule (« dans l'épaule »), selon le Talmud. - Je souris : votre logique est trop indo-européenne ; et elle ne tient pas compte de l'hébreu de la Bible.

Car : comment écrit-on, en hébreu, « il dépassait tout le peuple de l'épaule » ?

I *Samuel* IX, 2 :

[236] « ... $\hat{M}\hat{S}KMW$ depuis son épaule WM^cLH et au-dessus GBH il était haut $MKL H^cM$ depuis tout le peuple... »

I *Samuel* X, 23 :

« ... $WYGBH$ et il était haut $MKL H^cM$ depuis tout le peuple $\hat{M}\hat{S}KMW$ depuis son épaule WM^cLH et au-dessus... »

Depuis l'épaule et au-dessus ! Au-dessus !

Au-dessus (M^cLH) de l'épaule, il y a le cou.

La caractéristique corporelle biblique de Saül n'est donc pas, pour le Talmud fouillant la Bible, l'épaule, mais bien l'au-dessus de l'épaule : i.e. $\hat{S}'WR$ /« le cou », et ce, alors - tenez-vous bien ! - que le mot « cou » ne figure ni dans le premier ni dans le second livre de Samuel, et ni à propos de Saül ni à propos de quiconque !

Et tout ça, le Talmud ne le dit pas - le Talmud le suppose connu, allant de soi...

Et ce raisonnement, que le Talmud (s'adressant à des connaisseurs de la Bible hébraïque) ne fournit pas, fournit et féconde aussitôt la décapitation de Saül. Défini par le cou, suggère *Sotah* 10a, Saül a péri/périt/périra par le cou.

Conclusion : La mort (apocryphe) de Saul-Paul l'apôtre - de Saul qui est Saül - est une mort par décapitation parce qu'elle se calque, en midrash à rallonges, sur la mort du roi biblique telle que comprise par la judaïté. En hébreu... Sur fond de Bible (fouillée)... (Pas dans la légende. Et pas dans l'histoire historique.)

Et voilà, du coup, justifiés - en effet par midrash - les trois thèmes essentiels de la mort de l'apôtre : celui du bourreau (par réemploi de l'écuyer de Saül), celui du lait versé (par réemploi

de Saül gardeur d'ânesses) et celui du cou (par réemploi de la caractéristique corporelle du Saül biblique).

Dans le midrash chrétien, le format de Saül prête donc à contestation. Dans certains textes (apocryphes), on s'appuie sur l'épaule du roi biblique et sur sa haute taille (sur son « au-dessus de l'épaule ») [237] pour, à l'instar du Talmud, le faire périr par le cou - par décapitation ; et, dans ce cas, les chrétiens changent l'écuyer de Saül en bourreau (même mot, en hébreu, NS' KLY) et son suicide en exécution - effet de midrash inversif désormais de nous bien connu.

En revanche, dans les textes (aujourd'hui canoniques) recueillis par le Nouveau Testament, on préfère se référer aux versets bibliques (tout aussi bibliques que leurs rivaux !) le décrivant comme un QTN, comme un « petit » - d'où, alors, la dérive de Saül vers Paul (= le Petit).

Mais ceci n'épuise pas le sujet.

La haute taille de Saül, je viens d'y pourvoir, concerne son épaule (et ce n'est qu'avec du raisonnement qu'on passe de l'épaule au cou...) : le littéral et l'évident du récit de I *Samuel* indiquent que Saül dépasse, en hauteur, tout le peuple ; qu'il le dépasse de l'épaule - par son épaule, c'est-à-dire, en hébreu, par son ŠKM (terme masculin). Eh bien, ladite partie du corps de Saül engendre, dans le Nouveau Testament faiblement, et très fortement dans divers textes chrétiens (primitifs) rivaux, des effets de la plus haute - cas de le dire... - importance. Et, parmi ces faits, jusqu'ici mécompris, le plus capital est celui-ci :

Tous les chrétiens juifs-hébreux primitifs n'ont pas accepté le midrash sur Saül et son aboutissement dans le Saul-Paul néo-testamentaire. Il y a eu, à ce sujet, des frictions. Or, au nombre des adversaires de ce midrash, il convient de compter plusieurs auteurs (chrétiens !) forgers d'un personnage essentiel de l'histoire de l'Église des débuts, à savoir : Simon le Mage, le fameux et soi-disant « père de toutes les hérésies » (cf., à son sujet, par exemple Irénée, *Adv. Haer.* I, 23, 2, etc.) - individu qui se trouve être à la fois et Saul-Paul l'apôtre et son contretypé (sa caricature, son ridicule, son clown, son double péjoratif). Des milliers de détails cernant, en masse et sur des centaines de pages (chez Justin, chez Irénée, dans les apocryphes... et jusqu'en *Actes* VIII...), [238] Simon le Mage caricature de Saul-Paul, je n'en extrais qu'un : le lieu de sa naissance, Samarie. En *Actes* VIII et ailleurs, Simon le Mage est dit ou se dit soit Samaritain, soit (le plus souvent) natif de Samarie. Pourquoi ? - c'est simple (et personne ne le voit !) : parce que Simon est Paul (à l'envers), que Paul est Saul, que Saul est Saül, et que Saül dépassait (dès sa présentation biblique, en I *Samuel* IX) tout le peuple « de l'épaule ». En hébreu, en effet, ŠKM, « l'épaule », est aussi « Samarie », l'antique Sichem. Sic.

Pas de fantaisie ou d'affabulations (gratuites) dans le Nouveau Testament et dans les apocryphes hébreux (ou d'origine hébraïque) ; et pas d'histoire à scrupules et de géographie sur tranche. Du midrash ! un scrutement, patient, obstiné, virtuose, du Texte sacré. Et un scrutement qui produit ! qui rend ! qui donne, à son tour, du texte...

Je pense - sans m'en flatter, ça non... - avoir ingurgité pas mal de monographies (articles ou volumes) s'attaquant soi-disant au problème de Simon le Mage. Sûr de certain : jamais je n'y ai trouvé la (bonne) raison de son origine samaritaine.

Et jamais je n'y ai trouvé l'explication et la justification de l'Hélène qui accompagne le Mage Simon, femme dont les Pères de l'Église et les apocryphes soutiennent, en chœur, qu'il l'avait cueillie dans un lupanar. - Et pourtant l'explication est simple. - Paul (Saul) l'apôtre est dit, dans le Nouveau Testament et pour des motifs que je regarderai plus loin, s'occuper des « nations », des GWYM. En lisant cela, les fabricateurs de la caricature de Saul-Paul (i.e. Simon le Mage, justement) lui ont donné pour acolyte la nation païenne par excellence, YWNH, la nation « grecque » (la nation honnie - d'où le lupanar : le lieu de la prostitution, lieu type de l'idolâtrie dans le lexique technique-religieux de la judaïté) : car « Hélène », par calembour,

signifie « la Grecque » ! et son équivalent hébreu, YWNH, veut dire aussi « la Grecque, l'Hellène » (litt. « la Ionienne ») ! - Si le mage Simon est allé chercher dans un bordel une [239] nommée Hélène, c'est parce que, antithèse ridiculisante de Saul-Paul, il flirtait avec les « nations » (c'est-à-dire avec les GWYM - terme tendancieusement entendu, par les détracteurs de l'apôtre et du midrash qui le produit, dans son seul sens de « nations païennes », de « nations impies, incirconcises ») : « nations » dont tous les prophètes bibliques ressassaient qu'elles sont des « prostituées », des ZNWȚ.

D'où Hélène compagne de Simon - une prostituée servant de comparse à la caricature de Saul-Paul ; d'où Hélène (i.e. la Grecque) issue d'un lieu de prostitution.

Et Simon le Mage n'est pas une caricature grecque ou latine de Saul-Paul : il en est l'antitype hébreu. Textuellement rien, dans sa genèse, ne se comprend hors recours à l'hébreu. (Et la preuve en est, outre celles que je viens d'établir, que les experts ès gnosticisme et ès Simon - tous des bons à quoi ? - ne comprennent, en effet, rien à sa genèse, à ses faits et gestes, à ses aventures...) Mais assez sur Simon. Assez sur Saul-Paul caricaturé.

Où en suis-je ?

À Saul-Paul dérivé, par midrash, du Saül biblique. De la biographie soi-disant historique de l'apôtre ayant soi-disant historiquement existé, j'ai, non sans bonheur, éliminé un bon nombre de traits marquants et je leur ai fait réintégrer leur patrie d'origine : la Bible hébraïque.

Mon acquis : ce bête théorème : Paul, en tant qu'il est Saul- Saül/Ŝ'WL, a pour lieu naturel la Bible.

La Bible hébraïque : ce que les indo-européens appellent, à contresens, l'Ancien Testament. - Eh oui : tout Paul (tout Saul) vient de I et II *Samuel*.

Vient de I et II *Samuel*, certes... mais ne vient pas que de là. Car : et Tarse ?... et la résurrection des morts ?... et Saul-Paul en butte aux liens ?... et... et le chemin de Damas ?...

C'est vrai : qu'en fais-je ?

Fais-je ou pas, j'y arrive. Enfin :

[240]

Paul au verso

Pas de blabla : j'entame la deuxième étape de mon rallye avec et chez Saul-Paul en forçant mon lecteur à se poser, en ma compagnie, des énigmes auxquelles ne l'ont pas - et pour cause... - habitué les catéchistes. C'est que voilà donc épuisée l'une des genèses de Saul-Paul : Paul est Saul, et Saul est Saül - d'où il résulte, avec adresse, que l'apôtre, personnage du midrash, n'est autre qu'un réemploi narratif - accomplissant du premier roi (et premier messie-christ) biblique. Ça, c'est du clair - de l'acquis. Mais illico : de l'incomplet !
Car il existe, au bas mot, dix

Dix lorsque le chemin de Damas languit - et volontairement de ma part - en suspens... Damas et son chemin (si Damas il y a et si chemin il y ait...), je les conserve pour le dessert. Au point où j'en suis de ma démonstration, je ne me suis pas donné tous les atouts me permettant d'affronter une idoine explication et justification des trois (ou quatre ?) versions néo-testamentaires de la conversion de l'apôtre - rétroversion, ou pas, à l'appui.

éléments de la pseudo-biographie de Saul-Paul que je n'ai pas encore mis à plat. Éléments que tout un chacun connaît. Éléments, surtout, qui, dans leur conjonction

Ils concernent tous Saul-Paul.

disparate,

Ils le concernent tous mais sans cohérence : ils forment un ensemble hétéroclite ; de soi, ils n'ont rien à faire les uns avec les autres.

[241] dessinent et moulent une des clefs les plus clefs du Nouveau Testament.

Je ne tiens pas à ce qu'ils soient dix. Plus malin que moi - et plus pinailleur - osera pousser leur montant jusqu'à quinze ou seize ; moins énuméreux s'arrêterait à un chiffre inférieur ? Peu importe.

Ces (dix) traits, ustensiles, vocables et groupes de vocables, non encore par moi scrutés et pour l'heure donc tus, sont les suivants :

En hors-d'œuvre, je les énumère à la va-vite. Et je me garde de leur attribuer toutes les références néo-testamentaires qui leur reviennent : il faut que mon lecteur travaille un peu et comble mes lacunes. (Si son effort s'avère mal concluant, qu'il consulte quelque catéchiste...)

1. Le ventre : le fait que Saul-Paul ait narrativement un ventre n'a rien, en soi, d'étonnant, me direz-vous. Eh bien, je suis d'un avis opposé. Nulle part, dans le Nouveau Testament, on ne se soucie des gencives de Paul, de sa théorie d'orteils ou des longueurs de sa trachée-artère... Mais de son ventre, de ses entrailles, ça oui. Ainsi que des entrailles d'autrui à son sujet ou dans ses environs (textuels).

En tant qu'il est Saul - et, par conséquent, Saül -, Paul a une épaule

D'où, lorsque la critique et la caricature s'emparent de lui, la naissance de son double, Simon le Mage, à Samarie-Sichem-Naplouse, c'est-à-dire à ŠKM (et « Sichem » et « l'épaule »).

et un cou :

D'où, dans les apocryphes s'endeuillant, la mort de Saul-Paul par le cou : sa décapitation.

mais, à défaut de gésier, d'orteils, de gencives, il a aussi des entrailles (un ventre) :

Philémon 12 : « ...mes propres entrailles... » ; 22 : « ...donne du repos à mes entrailles... »

[242] Les « entrailles » (grec *splagkhna*) de Saul-Paul ont pour origine hébraïque soit BTN/« le ventre », soit M^cYM (ou RĤMYM, à la rigueur)/« les entrailles » - les anciennes versions grecques de la Bible (Septante, etc.) ne permettent pas de décider. Mais, nous le verrons sous peu, qu'importe...

2. La tribulation : où qu'aboutissent ou n'aboutissent pas les allées et venues de Paul et quels qu'en soient les aléas et les jacta-est, l'apôtre n'y est jamais confronté qu'à des empilements d'épreuves, d'oppressions, d'afflictions, d'angoisses.

Grec *thlipsis* (pluriel *thlipseis*).

La tribulation est le lot constant, obstiné, acharné, du malheureux combattant du Christ ; et les exemples des dangers qu'il encourt et heurte prolifèrent si adroitement sous la plume des rédacteurs du corpus chrétien primitif que c'est un jeu que de les épingle.

Et : c'est alors toujours sur *thlipsis* (ou *thlipseis*) qu'il bute, notre apôtre - autrement dit, en hébreu, sur *SRH*.

Et sur ses pareils (sur des mots de même racine) et sur leurs pluriels.

SRH est, dans la Bible hébraïque saisie par le (multiple) midrash juif, un terme si énorme que c'est de lui, abusivement mais fort fécondement, et de sa racine (*SWR* ou *SRR*) qu'on fait dériver *MŞRYM*/« l'Égypte » - de sorte que la sortie d'Égypte, événement narratif phare de la Thora et de la geste juive, devient, dans les entortillements de la littérature hébraïque postbiblique et péribiblique (et aussi chez les prophètes de la Bible...), l'heureuse image d'une rupture avec toute tribulation, avec tout *MŞR*. (Et *MŞR*, *MŞRYM* et *SRH* sont alors, en midrash et en calembours, mis dans le même panier : alors que l'étymologie de *MŞRYM*/« Égypte » n'a, de soi, rien à faire avec le pluriel de *MŞR*, *MŞRYM*/« les tribulations » !)

[243] *Éphésiens* III, 13 : « ...les tribulations que j'endure... » ; II *Corinthiens* II, 4 : « ...c'est dans une (la) grande tribulation... que je vous écris... » ; *Romains* V, 3 : « ...nous nous glorifions encore des tribulations... » ; etc.

Grec *thlipsis* (ou *thlipseis*) partout : et, donc, sous lui, *SRH* ou *MŞR* et leurs divers conjoints.

Et puis Saul-Paul, à raison des épreuves qu'il accumule, est un perpétuel affligé. C'est un champion, en somme, et de la tribulation et de l'affliction.

Nietzsche, qui était philologue, n'a philologiquement rien compris à l'origine des afflictions et des tribulations de Paul : il les a d'ailleurs gobées comme réelles-biographiques. Et sur cette bévue il a bidouillé des chapelets d'aphorismes illustrant, à plein, la notion de non-sens (de non-sens philologique). Peut-être Nietzsche avait-il omis de travailler sa Bible hébraïque... Qui sait ?

Ventre (entrailles), d'un côté ; tribulations et afflictions, de l'autre : aucun rapport.

Car - qu'on m'entende bien - Paul n'est nulle part néo-testamentairement dit avoir de l'affliction (ou de la tribulation) au ventre : il ne souffre pas du duodénum !

3. Durant ses voyages, Saul-Paul affronte constamment les liens. L'ustensile qui le touche narrativement le plus volontiers, qui l'enserme - au propre et au figuré - pour, précisément, l'empêcher de poursuivre ses routes, qui l'arrête et dont il se plaint, est le lien, la corde, la chaîne.

Liens et tribulations s'accouplent parfois : par exemple en *Actes* XX, 23 (« ...de ville en ville, l'Esprit Saint me témoigne que liens et tribulations m'attendent... »).

En *Actes* XXI, 11, les liens de Paul prennent l'aspect d'une « ceinture ».

(Or, de soi, il n'existe aucun rapport direct entre [244] « liens » et « tribulation » : je connais, quant à moi, beaucoup de quiconques qui endurent des tribulations sans toutefois être liés...)

Toutes sortes d'attaches conspirent, dans les Épîtres et les Actes, pour - à seaux de versets - faire obstacle aux énergies du pérégrinant.

Ventre, tribulations, liens : ma liste prend tournure.

Du lien dérive la prison : Paul apparaît, en effet, comme un indécrottable prisonnier. Prisonnier au propre : on ne cesse de l'enchaîner et de l'enfermer ; mais prisonnier, aussi, au figuré : et tellement bien au figuré que « prisonnier » (hébreu *'SYR*) se hisse, sous la plume -

sous le calame, sous le stylet - des rédacteurs chrétiens primitifs, au rang des titres majeurs – laudatifs ! -de l'apôtre.

Éphésiens IV, 1, par exemple : « ...moi, le prisonnier dans le Seigneur... »

De sorte que Paul endure à la fois, au cours de ses randonnées et de leurs haltes, et les prisons des hommes et la prison de Dieu (de YHWH).

Prend tournure, ma liste ? - qu'oui. Et ventre (entrailles) ; et tribulation(s) ; et liens et prison(s).

Et toujours : aucun rapport de nécessité entre ces mots, ces notions.

4. Enfin m'y voici ! - Paul circule dans les aires de la Méditerranée pour y recueillir des dons ; Réemploi, nous l'avons dit et vu, des ânesses de Saül.

mais il les sillonne aussi en vue de proclamer la résurrection des morts et, avec et autour d'elle, sa vérification

Vérification non pas historique, mais textuelle. Car, quand le pseudo-réel Paul raisonne sur la résurrection et sur ses banlieues, il s'appuie sur la révélation (grec *apokalupsis*) et sur le message des Écritures : il sollicite la Bible, pas le réel. En bref : il ne quémande [245] jamais les renseignements dont il a besoin auprès des événements (au sens où nous, indo-européens, nous entendons l'événement...) ; tout au contraire, il mâchouille et triture les récits, les mots, les témoignages, de l'Ancien Testament. (Pour lui, le réel c'est le Texte sacré.)

dans le parcours antérieurement suivi par le Messie-Christ Jésus-Josué

Messie-christ Jésus-Josué appelé « Seigneur », c'est-à-dire (en premier ressort) YHWH.

et son application, enfin ouverte, enfin possible, à tous les humains. Et c'est lui, Saul-Paul, qui est chargé et qui se charge de fournir leur bon rendement aux mécanismes de cette résurrection (et du salut qu'elle est).

Mais il y a mieux. - À un endroit du corpus chrétien, l'apôtre se déclare déjà inscrit, avec ses compagnons, dans le « Livre de Vie » (*Philippiens* IV, 3) : il s'offre donc lui-même comme un détenteur de la résurrection. Comme un promis ressuscité.

Dans le contexte du Nouveau Testament (et avec une nuance par rapport au lexique des judaïsmes non chrétiens), le SPR HYYM/« le livre de vie, le livre des vivants » (expression biblique !) m'a l'air d'être (cf. *Apocalypse* III, 5) le registre sur lequel viennent se consigner et s'attester - se sceller - le destin et le salut des êtres (humains et autres) dignes d'accéder au stade ultime de la re-vie définitive et éternelle.

N.B. Sur les acceptions de HYYH (litt. « vivre »), cf. mon chapitre précédent. - Et, quant à l'intervention biblique du « Livre de Vie », cf. *Psaumes* LXIX.

Mon pécule de mots s'accroît, autour de Paul : entrailles ; tribulations ; liens et prisons ; résurrection (et ses environs). Pécule incohérent, sans loi d'ordre.

5. À plusieurs reprises, dans les Actes et les Épîtres, l'apôtre oscille entre le manque et le rassasiement. La meilleure image [246] d'une telle oscillation - la meilleure parce que la plus explicite - se déploie en *Philippiens* IV, 10 ss.

Philippiens IV renferme : le Livre de Vie (verset 3) ; l'eschatologie du Jour du Seigneur (le fameux YWM YHWH - verset 5) ; le jeu manque/abondance (versets 10-12) ; l'affliction-tribulation (verset 14) ; la recherche ou collecte des dons (par réemploi des ânesses de Saül - verset 17) ; - s'il fallait à ma thèse d'une non-existence historique de Paul une preuve plus probante que les autres, c'est, à coup très sûr, du chapitre IV de l'Épître aux *Philippiens* que je l'extrais ! S'y agglutinent et conglomèrent - sans raison immédiate ! - des éléments (mutuellement étrangers, de soi) qui la confirment au mieux. Qui me la soignent...

En trois versets se choquent l'indigence de l'apôtre

Indigence reposant, à l'origine, sur la racine hébraïque HSR/« manquer de ».

et, en effet, son rassasiement :

Racine ŠB^c, cette fois.

de sorte que l'hébreu originel du passage, facilement visible sous son grec second, définit Paul à la fois comme un affamé et comme un surnourri.

Question : Tiens, pourquoi cette double et contradictoire définition ? (ou, si l'on préfère : quel est, dans la Bible hébraïque, le mot ou la chose qui sans cesse a faim et qui sans cesse accède *en même temps* au trop-plein ?...)

Et, pour prolonger mes aises du listing précédent : pour quel(s) motif(s) le Saul-Paul néo-testamentaire s'entoure-t-il ainsi des mots « ventre-entrailles », « tribulation(s) », « liens » et « prison » (« prisonnier »), « résurrection » (« vie, re-vie »), et, désormais, « manque » et « rassasiement » ? - Pourquoi ces horizons divers fondant sur le même personnage ? - Je ne réponds pas. Je continue :

[247] 6. Tout à l'heure, Paul voisinait avec « ventre » ou « entrailles ». Voici maintenant qu'il possède une « bouche ».

Grec *stoma* ; hébreu (obvie) : PH, De sorte que la bouche de Saul (Paul) est, en sémite : PY Š'WL. Sur PY Š'WL, faites-moi confiance, je reviendrai !

Où donc, la bouche de Saul-Paul ? - mais je n'invente rien ; je ne fais que lire. En *Actes* XXIII, 2, le grand prêtre Ananie

Ananie : retenez ce nom-là.

commande à ceux qui se tiennent près de lui - de lui, Ananie, ou de lui, Saul-Paul - de « taper sur la bouche » de l'apôtre.

Mais allons : queues de queues de mouches que ça ! du rien du tout ! la bouche de Paul... une évidence... Imagine-t-on un humain - apôtre ou pas - sans bouche ?!

Je bave sur l'objection et j'inventorie les gonflades de mon escarcelle ; elle contient : ventre, tribulation, prison, lien, résurrection, manque + rassasiement, et... bouche. Et l'escarcelle s'appelle Saul-Paul : car rien, hors Saul-Paul, n'unit les mots que je recense et les notions ou images qui pointent dessous. Rien. - Je poursuis :

7. Le connu tout cru - l'architrivial des catéchismes : Paul est « l'apôtre des Gentils ».

Illico, réticence : je préfère en faire, par rétroversion de *Romains* XI, 13 (...*ethnôn apostolos...*), un ŠLYĤ HGWYM, un « apôtre des nations ».

À la hâte :

a) ŠLYĤ/« apôtre, envoyé, dépêché, messenger » fait aussitôt calembour avec Š'WL/« Saul-Saül » - calembour hébreu, et qui n'est qu'hébreu.

b) Mais surtout : GWYM/« nations » peut ici - au choix ! - désigner soit les peuples païens soit, indistinctement, tous les peuples (le juif et les païens pêle-mêle). Gare aux contresens ! Car « Gentils » (= païens) impliquerait, dans le contexte paulinien, une exclusion qui ne colle pas avec les projets [248] (hyper-englobants) des rédacteurs du Nouveau Testament en général et des Épîtres en particulier. Le point de vue des Épîtres pauliniennes n'est pas, en effet, de séparer les Gentils (les païens) des Juifs et les Juifs des Gentils, mais de faire de tous les peuples un seul et même peuple conforme au dessein divin tel qu'il s'exprime dans la Thora accomplie-et-abolie.

Et l'une des racelles de ce dessein - une parmi tant d'autres - se situe (comme par hasard !) dans le personnage biblique de Saül. En I *Samuel* VIII, 5, Saül sera « un roi pour nous, pour nous juger comme toutes les nations/GWYM », et, en VIII, 20, les Juifs s'exclament : « Nous aussi, nous voulons être comme toutes les nations/GWYM, et il nous jugera, notre roi, et il sortira devant nous, et il combattra nos combats » - d'où le thème néo-testamentaire de Saul-Paul lutteur (cf. *Colossiens* I, 29, II, 1, etc.); d'où sa qualité d'apôtre des nations, de toutes les nations, de toutes indistinctement (de toutes hors toute discrimination).

L'universalité de Paul apôtre des nations trouve son summum et dans l'abolition des rites du prépuce (des rites qui discriminent...) et dans les fameuses phrases de *Romains* X, 12 : « ...car il n'est pas de différence entre Juif et Grec... »,

Phrase qui, loin de rompre avec la Bible et les judaïsmes, en sanctionne - et en veut sanctionner - l'accomplissement. Et : l'accomplissement juif !

ou de *Galates* III, 28 :

Phrase que bafouent, que ruinent, Pères de l'Église en tête, tous les commentateurs des ecclésiopathes !

« ...il n'y a ni Juif ni Grec ; pas d'esclaves ni d'homme libre ; pas de mâle ni de femelle... »

Pour ne plus bafouer ou ruiner l'assertion, encore une énigme - et, cette fois, la bonne : Dans quel lieu biblique, chers ecclésio-experts, se présente-t-il une chance voire un risque que s'y efface tout distinguo mondain entre Juif et Grec, serf et maître, [249] femme et homme ?... Allez - dites-le ! - Cette non-réponse, depuis quasi vingt siècles...

(Mon lecteur, lui, a sûrement deviné...)

Ma collection s'agrandit : les nations/HGWYM consentent, auprès de Saul-Paul l'apôtre, à rejoindre dorénavant le ventre ou les entrailles, la ou les tribulations, les liens, la prison et le prisonnier, la résurrection (et ses connexités), les manque et rassasiement, et puis la bouche.

8. Rejoignement que rejoignent tout de suite trois minusculosités : et l'écharde, et l'aiguillon, et les écailles.

II *Corinthiens* XII, 7 : « ...il m'a été mis une écharde/*skolops* dans la chair... »

Skolops ne signifie « écharde » ou « épine » qu'en référence aux usages lexicaux de la Septante. Le premier sens grec-normal du terme est : « pieu, assemblage de pieux, palissade ». Dans la Septante, *skolops* traduit l'hébreu SYR/« épine » (toujours au pluriel dans la Bible), SLWN/« ronce » ou ŠK/« épine, clou ».

En I *Corinthiens* XV, 55-56 (par l'intermédiaire d'une citation du prophète - biblique - Osée) et en *Actes* XXVI, 14, l'apôtre se trouve mis en relation, non plus avec une épine, mais avec un aiguillon/*kentron*.

Et enfin, en *Actes* IX, 18, des yeux de Saul-Paul, durant l'épisode dit du chemin de Damas, il tombe « comme des écailles » (grec *lepidēs*).

À quoi il convient, je crois, d'ajouter *Actes* XXIV, 5, verset dans lequel l'apôtre est traité de *loimos* - autrement dit, de « peste ».

J'aggrave donc ma question : ventre (entrailles), peste, tribulations, écailles, liens, écharde, prison et prisonnier, bouche, manque et satiété, résurrection -

J'oublie ! j'omets ! je suis sûr que j'oublie... et que ma brocante de mots devrait en accueillir bien d'autres...

[250] Tenez, étourdi que je suis, j'ai laissé s'esquiver *Galates* IV, 13 (etc.) et la « maladie de la chair » de l'intéressé ; et puis « l'Arabie » où Paul est dit s'être rendu (en *Galates* I, 17) ; et puis le « troisième ciel » dont il est justement aussi question, en II *Corinthiens* XII, 2, comme l'un des séjours de l'apôtre. (L'un de ses séjours ? Eh : pour quel motif ?...)

que font tous ces termes autour de Saul-Paul ? qu'ont-ils, venus d'on ne sait où, à courir se coller sur l'apôtre ? quel est le justificatif

Nécessaire, obligé - et pas un justificatif à la théologien !

de leur présence conjointe dans les parages du personnage, alors que, je le rerépète, ils n'ont, de soi, par nature, aucune espèce de connivence ?...

9. En *Philippiens* IV, 15,

Ah, ce chapitre IV ! encore lui...

Paul parle de son « compte de dépense et de recette » (grec *logos doseôs kai lémpseôs*).

Au singulier : pas au pluriel comme je le lis dans toutes les éditions françaises (anglaises, allemandes, etc.) du Nouveau Testament (ou dans leurs gloses) ! - une dépense, et une recette...

Dépense et recette... Redevinette : à propos de qui ou de quoi ce couple intervient-il dans la Bible hébraïque ? - Motus...

Et je verse dépense et recette dans ma liste.

10. En dernier, et pour sceller le paquet : Tarse. Paul est, néo-testamentairement, originaire de Tarse. Les rédacteurs précisent : « ...en Cilicie... ».

Tarse, nous l'avons vu et dit, n'est que l'une des patries de l'apôtre : en concurrence avec Rome (via la Ramah où naît Samuel, alias Saül) et avec Gischala (la ville - de Galilée - où, par étymologie, on produit du lait).

[251] Références, pour Tarse : *Actes* IX, 11 (« ...un nommé Saul de Tarse... ») ; XXI, 39 (« ...je suis... de Tarse en Cilicie... »), etc.

Bon, je résume - et puis j'étales ma liste. Paul, qui est Saul/Ŝ'WL, ramasse, dans le corpus néo-testamentaire, des mots (épars), des notions (hétéroclites), des ustensiles (en bric-à-brac), des qualités et des qualificatifs (composites), des lieux (sans cohésion), etc., qui ne le concernent et ne le cernent que parce qu'il est Saül - le Saül des livres de Samuel, le Saül premier roi et premier messie-christ d'Israël.

Tout ce bazar ? - ma première liste, en somme : celle de Paul au recto. Celle de Paul en tant que Saül.

Mais l'apôtre hameçonne en outre, dans le même Nouveau Testament, divers mots-notions-lieux-qualités-ustensiles, toujours sans rapports naturels entre eux, qui ne sauraient se justifier par un midrash sur le Saül biblique. Ce second ramassage - ce second bazar - cet énorme brouet lexical (ventre, entrailles, peste, tribulations, écailles, liens, écharde, prison et prisonnier, bouche, Arabie, manque et satiété, résurrection, Tarse, maladie, troisième ciel, dépense et recette, etc.) - cette liste biographique de Paul au verso n'a, elle, de soi, aucune attache avec le Saül biblique. Et pourtant... cette seconde liste, elle existe bel et bien, autour de Saul-Paul l'apôtre.

Après le recto, le verso. Nouveau problème, donc : d'où, tous ces termes ? d'où, leur cohésion sans cohérence ? Quelle est, sans zigzags, la loi d'ordre du désordre de ma seconde liste ?

Réponse : l'hébreu. Et, dans l'hébreu, le double sens du mot Ŝ'WL.

L'apôtre est Saul. Saul est Saül. Saül est, en hébreu, Ŝ'WL. Mais Ŝ'WL n'est pas, en hébreu, uniquement le nom propre du premier roi-messie biblique : Ŝ'WL c'est aussi, en hébreu de souche, le Shéol - la demeure des morts.

[252] Mon propos n'est certes pas de percer, ici, voire de survoler les (diverses ou unes ?) conceptions juives du Shéol. Je l'ai dit : m'absorbe uniquement, dans la présente étude, la genèse de Saul-Paul.

Qu'il me suffise d'affirmer que le Shéol (Ŝ'WL) biblique n'est pas un lieu univoque : tantôt il est la demeure des morts - de tous les morts, les bons et les mauvais, les justes et les impies (cf., par exemple, *Genèse* XXXVII, 35 ou les problématiques du livre de Job) ; et tantôt il n'accueille que les pécheurs, les damnés, les maudits, les méchants (cf. alors, par exemple, *Ézéchiel* XXXII, 21) : dans ce cas, ses synonymes deviennent 'BDWN/« la Perdition » ou ŠĤT/« la Fosse d'infamie », etc. Autres synonymes - possibles, éventuels - du lieu : B'R/« le puits », GY HNM ou GY BN HNM/« la géhenne », Ŝ'WN/« la désolation », 'RŠ TĤTYT/« la terre - le pays - d'en dessous » ou, plus crûment, MWI/« la Mort », etc. (tous synonymes présents dans le Nouveau Testament, sous son grec ou en simple translittération, et, en particulier, dans l'Apocalypse de Jean : présence parfois explicite, parfois cryptique).

L'inverse du Shéol, dans la Thora saisie par le midrash (multiple) des Juifs non chrétiens ou des Juifs chrétiens primitifs, est, tour à tour, GN 'DN/« le jardin d'Éden, le jardin du délice, le Paradis », PRDS/« le Paradis », ĤYYM/« la vie, la re-vie », TĤYH/« la résurrection », etc.

Coup du sort ! - une coïncidence de plus à l'adresse des hystériques de l'Histoire historique et de la Biographie biographante ! - il se trouve précisément que le Shéol/Ŝ'WL procure sa cohérence (logique, nécessaire, indubitable - voulue...) à l'ensemble disparate des notions disparates dont je viens, à l'instant, d'établir la liste : ma seconde liste, celle de Saul-Paul au verso. (La cohérence, encore, du midrash !) Pire : il est, ce Shéol-là, le seul à la procurer, cette cohérence-là. Aucun terme du lourd édifice biblique ne saurait servir de soubassement, à la fois et en vrac, au ventre, aux entrailles, aux tribulations, aux liens, etc.,

[253] J'abrège, Cf., ci-dessus, le complet de ma (seconde) nomenclature (en dix points).

aucun terme sauf... mais oui, Ŝ'WL, « le Shéol ».

D'un côté, par conséquent, Saul-Paul *est* le Saül biblique ; de l'autre, il *est* le Shéol.

Dans les deux cas, en effet, Ŝ'WL - terme évidemment biblique (non inventé par le midrash chrétien en train de se faire, mais découvert par lui, vu et lu !).

Mon lecteur me suit : ma première liste, celle de *Paul au recto* ? elle renvoie au Saül biblique ; ma seconde liste, celle de *Paul au verso* ? elle renvoie au Shéol biblique. - Dans les deux cas, en effet, a Ŝ'WL : i.e. à la fois « Saul-Saül » et « Shéol ».

Pour prouver ce que j'avance (pas pour le suggérer ou le présuggérer : pour le prouver !), il me suffit de reprendre, un à un et cette fois dans l'extrême scrupule du par-le-menu, le concert (encore cacophonique) des éléments de ma seconde liste : entrailles, liens, Tarse, tribulations, etc. - et de vérifier, en compagnie de mon lecteur attentif, que chacun s'appuie, bibliquement et en hébreu, sur le Shéol biblique-hébreu et sur ses occurrences bibliques-hébraïques.

Un à un ? - mais oui : et avec ses confrères.

Car le fastidieux de l'affaire en vaudra la peine : il nous conduira à discerner l'autre face de l'apôtre, aussi décisoirement anhistorique que la première ; la face Saül étant épuisée, j'affronte donc la face Shéol de Saul-Paul.

Et - joie de mon lecteur - tout colle...

1. Le ventre, les entrailles ? Paul possède, néo-testamentairement ai-je dit, un ventre ou (et) des entrailles (grec *splagkhna*). Et pas sans motif. Et pas pour des raisons de fantaisie mythologique...

Car, en *Jonas* II, 3, il est question de BTN Ŝ'WL, i.e. du « ventre du Shéol ». Et, deux versets plus haut, le prophète [254] passe trois jours et trois nuits dans les « entrailles »/M^cY(M) du Poisson eschatologique, autrement dit dans le ventre du même Shéol.

« Entrailles du poisson » (que l'imagerie populaire a postérieurement rendu baleine ou dauphin...) = M^cY HDG. La résurrection néo-testamentaire - au troisième jour, pardi ! - dessine un direct réemploi du séjour de Jonas ; quant aux affaires de pêche et de poissons qui strient tout le Nouveau Testament et, surtout, ses évangiles, je crains fort qu'elles ne soient pas à verser au dossier des évolutions de l'artisanat côtier : elles nagent, avec davantage d'ambition et d'ésotérie, dans la mystique sacrée (via la Bible et à partir de la Bible : de Jonas et de sa geste, du fait que Josué y soit « fils de Noun », c'est-à-dire du « poisson », etc.).

La meilleure occurrence des entrailles de Saul-Paul, je la sens saillir en *Philémon* 20 : « ...donne du repos à mes entrailles... », parce que, sous le couvert et l'anodin de cette demande, se pressent et les entrailles du Shéol

Ŝ'WL = Saul = Saül = Shéol.

et le repos qu'est le Shéol. Un repos, le Shéol ? mais oui : par exemple en *Job* XVII, 16 - le « repos » y étant alors NĤṬ, issu de la racine NWĤ/« (se) reposer ».

Racine qui fabrique aussi « Noé » (NĤ) - le Noé de l'arche, celui dont les ivresses et les vignes... Repos, le Shéol est aussi « une paix » en II *Rois* II, 6 (B^{SL}M Ŝ'L y signifiait, par midrash, B^{SL}WM Ŝ'WL/« dans la paix du

Shéol ») - et, en *Job* XIV, 13, un abri (« ...ah, qu'il te plaise de m'enfermer dans le Shéol et de m'y mettre à l'abri... »).

Mais retour à Philémon 20 :

Mais surtout : *Philémon* 20 englobe, avec son « repos » et ses « entrailles » - repos et entrailles qui appartiennent à Saul-Paul parce qu'il est Š'WL/« le Shéol » -, sous leur grec second, un extraordinaire effet d'anagrammes : car, dans ce (maigre) verset, la racine NWĤ/« reposer » et le mot M^cY/« mes entrailles » [255] peinturlurent, dans le désordre de leurs lettres constitutives, les signes graphiques de 'ĤYN^cM/« Ahinoam », l'épouse de... Saül !

'ĤYN^cM, Ahinoam, est la femme de Saül en I *Samuel* XIV, 50 (en XXVII, 3, il semblerait qu'elle s'esquive du lit de feu son homme pour aller rejoindre celui de David, deuxième roi d'Israël et son successeur comme oint-messie-christ).

J'invente ? je divague ? je crée, de toutes pièces, des allusions et des jeux de termes ? Non, Je ne fais que lire – car :

1. *Philémon* 20 s'ouvre sur l'exclamation « Oui, frère ! » Or 'ĤYN^cM/« Ahinoam », femme de Saül (de Saul), démarre la séquence de ses lettres constitutives 'Ĥ (et 'Ĥ signifie « frère ») ou sur 'ĤY (et 'ĤY signifie « mon frère »).

2. Toute l'Épître à Philémon roule sur un fils (ou le fils ?) de Saul-Paul. Un fils que, j'imagine, il a obtenu de sa femme. Or, une coïncidence et un hasard (ou les deux : eh, les historicistes...) de rabiot, le fils de Saul-Paul se dénomme « Onésime », grec *Onésimos*, litt. « le secourable », Alors ? nous supputons, en mimant les obsédés de l'Événement, que l'Onésime-là est le fils historique de l'apôtre Saul historique ? Pas le moins du monde. Nous supputons plutôt que son nom n'est, en grec, que le (pâle) équivalent de celui de l'un des rejetons du Saül biblique, à savoir MLKVŠW^c, i.e. « Dieu (en tant que roi) est secourable ». Du « secourable » dans les deux cas - dans les deux qui n'en font qu'un. - Et pffft, exit l'Onésime ! encore un personnage du corpus néo-testamentaire qui se révèle dériver du midrash - et, par midrash, de la Bible.

N.B. MLKVŠW^c est dit fils de Saül en I *Samuel* XIV, 49, XXXI, 2, etc.

3. Rebond du rebond : l'anagramme de MLKVŠW^c - fils de Saül devenu l'Onésime fils de Saul-Paul – est : ŠLKW ! « en le renvoyant, en l'envoyant » + M^cY/« mes entrailles » (anagramme absolue !). Or, en *Philémon* 20, on lit : « ...je te le renvoie, lui (Onésime), [256] c'est-à-dire mes entrailles... ». Anagramme, en effet, à cent pour cent.

Ceci confirme :

- a) que les grécistes sont des nuls ;
- b) que les historicistes sont des nuls ;
- c) que *Philémon* 20, hors souci de l'Histoire, est - était originellement - un midrash hébreu.

Un midrash ; et : un midrash hébreu...

De sorte que *Philémon* 20 renfermait, dans son hébreu natif, un midrash portant à la fois sur Š'WL/« Saül » (devenu l'apôtre) et sur Š'WL/« le Shéol » (qu'est l'apôtre) : à la fois sur les entrailles et le repos du séjour des morts (Š'WL, = Saül-Saul), d'une part, et, d'autre part, sur l'épouse du roi biblique (Š'WL, = le Shéol) - et vice versa. Ça c'est du chef-d'œuvre ! et, en réalité, le tout-venant des littératures hébraïques...

Or, relisons, en français, *Philémon* 20 (par exemple dans la traduction de la Pléiade) : « ...Oui, frère : à moi de tirer profit de toi, dans le Seigneur. Donne du repos à mes entrailles, dans le Christ... » - Y décelez-vous, dans ce français qui mime le grec, la moindre trace du midrash dont je parle ? Non. Tout l'hébreu a fui ; et, avec lui, le sens intime du texte. En grec, comme en français, ce verset - d'une richesse native inouïe - ne veut plus rien dire.

Mais l'essentiel est et reste que : BTN et M^cYM, le « ventre » et les « entrailles » sont, dans la Bible hébraïque, des attributs immédiats, manifestes, du Š'WL, du Shéol. Ainsi que, par la tangente, NĤĤ/« le repos ».

Or ces attributs sont aussi, dans le Nouveau Testament, ceux de Saul l'apôtre, autrement dit - aussi - de Š'WL.

Ma (seconde) liste - celle de Saul-Paul au verso - s'ébranle donc sans à-coups.

2. Les tribulations du Saul-Paul néo-testamentaire gravitent toutes autour de l'hébreu (sous-jacent) ŠRH, MŠR, ŠR ou ŠRR.

En effet, les *thlipseis* (ou *thlipsis*) présents auprès de Saul-Paul, dans le Nouveau Testament, sont, dans [257] la Septante et les versions grecques (bibliques) rivales, les équivalents hypermajoritaires de ces quatre mots hébreux-là - tous termes correspondant effectivement aux notions d'affliction et de tribulation.

Pourquoi ? - pour la directe raison qu'elles gravitent aussi, dans l'Ancien Testament, autour du Shéol.

Shéol = Š'WL = Saül = Saul. Or Paul est Saul. (À force de le répéter, je vais finir par le savoir...)

Et elles n'y gravitent pas, encore une fois, dans le flou et le fog et le smog :

Les tribulations qu'endurent les êtres qui « descendent » (terme technique) au Shéol ne se devinent pas dans la Bible : elles y sont explicitement désignées comme telles et décrites (et, en long et en large, déplorées).

tout au contraire, elles y sont les épithètes normales, courantes, du séjour des morts.

En *Psaumes* XVIII, 6-7, après une (redondante et synonyme) intervention du Shéol/Š'WL et de la Mort/MWT, il y a ceci : « ...dans ma tribulation (hébreu ŠR), j'appelle YHWH... », et ce, parce que la tribulation, la détresse, l'affliction (hébreu ŠR), assaillent immédiatement le défunt : elles sont, les tribulations, son assaillement premier. - Mieux même, et plus intéressant encore pour notre sujet : *Psaumes* XVIII endosse la signature de David ; et son verset numéro un indique que celui-ci composa son poème « au jour où YHWH le délivra de la paume

« Paume, main », hébreu KP - terme qui, en se fichant dans le Nouveau Testament, y fait calembour avec KP' / « Képhas, Pierre » - avec l'apôtre Pierre !

de tous ses ennemis

Cf. le conflit néo-testamentaire entre Pierre (alias « Képhas »/KP') et Saul-Paul... Un conflit par midrash, sur fond de Bible !

et de la main de Saül... » -

[258] Tournure signifiant, dans la stylistique de l'hébreu, que Saül était, parmi les ennemis de David, le principal.

en d'autres termes, le Psaume 18, qui tout entier décortique les tribulations du Shéol (et, à l'inverse, les bonheurs du salut et de la résurrection), repose sur les deux sens concurrents de Š'WL : Saül (= Saul) et Shéol.

Autres exemples des détresses-tribulations s'attachant au séjour des défunts - dans la Bible ? Un tas. Au milieu d'eux :

Psaumes CXVI, 3 : tout le poème décrit les mécanismes de la mort et de la résurrection ;

Résurrection qui y prend l'aspect du « salut » (racine YŠc, celle de « Jésus-Josué » !) : versets 6, 13, etc.

lorsque le défunt séjourne dans la tombe (verset 3), il s'y soumet, qu'il le veuille ou non, aux MŠRY Š'WL, i.e. aux « angoisses-détresses-tribulations du Shéol »,

MŠR - pluriel MŠRY(M) / « tribulations, Égypte » - correspond, dans la Septante, au grec *thlipsis* : le *thlipsis* qui, tel quel, environne Saul-Paul dans le Nouveau Testament devenu grec.

et une ŠRH (même verset) l'opprime.

ŠRH, grec *thlipsis*, « angoisse, détresse, tribulation » - comme chez Saul-Paul.

Ces exemples sont probants - assez probants, m'est avis. Point n'est besoin d'explorer tous les passages de la Bible mettant en rapport Š'WL, d'une part, et ŠRR, ŠRH, ŠR et MŠR, de

l'autre. - C'est dit : la ou les tribulations comptent, dans la Bible, au nombre des attributs majeurs du Shéol/Ŝ'WL.

Et voici donc deux points d'acquis : Saul/Ŝ'WL l'apôtre possède, dans le Nouveau Testament, un ventre et des entrailles qui appartiennent, en fait, bibliquement, au Shéol/Ŝ'WL, et puis il y endure des tribulations qui sont celles, aussi, et tout aussi bibliquement, du Shéol/Ŝ'WL ;

Et le rapport Shéol/Saül (Saul) - qui ne fonctionne qu'en hébreu - n'est pas une fantaisierie des [259] rédacteurs néo-testamentaires : ils ne le créent pas, le rapport ; il existe déjà, le rapport, plusieurs siècles avant notre ère (chez les auteurs des Psaumes).

et le ventre et les entrailles de Saul l'apôtre constituent, à l'instar (absolu !) de ses tribulations, des réemplois - par midrash - d'une constellation d'expressions bibliques ancestrales. Réemploi anhistorique, *évidemment*.

3. Saul-Paul joue constamment le rôle d'un lié, d'un enchaîné, d'un prisonnier. Rien là que de normal. De normal dans l'Histoire et l'Événement ? non - de normal dans le midrash et par lui. Car, dans la Bible hébraïque, l'un des ustensiles les plus vulgaires, les plus maniaques, du Shéol et de la Mort est ĤBLYM, « les liens ».

Les « liens du Shéol »/ĤBLY Ŝ'WL de la Bible se sont transformés (vous appelez ça une transformation ?...) en ĤBLY Ŝ'WL/« les liens de Saul » dans le Nouveau Testament. Une transformation à l'identique !

Des exemples ? Ils arrivent - et avec eux prolifèrent plusieurs des termes présents dans ma seconde liste (soi-disant biographique). Je n'en choisis qu'un petit nombre.

J'ai pris rendez-vous, tout à l'heure, avec *Psaumes* CXVI, 1 ss., et j'y ai découvert les tribulations du Shéol. À présent, c'est tout le verset 3 du poème qui m'occupe :

« ...ils m'enveloppaient, les liens de la Mort,

ĤBLY MWŦ - et voici les « liens »/ĤBLY(M).

et les tribulations du Shéol

MŞRY Ŝ'WL - et voici les « tribulations »/MŞRY(M), celles du Shéol, donc de Saul (de Saul-Paul l'apôtre).

m'étreignaient ; détresse

ŞRH - terme de la même racine que le MŞRY(M) précédent. Terme qui signifie la même chose : « tribulation ».

[260] et douleur je trouvais... »

Pour moi voici surtout trouvé un rapport enfin nécessaire entre « liens » et « tribulation » - rapport qui, de soi, n'existe pas; rapport qui, ici, naît du Shéol que sera, dans le Nouveau Testament, Saul l'apôtre.

Plus loin, verset 4, il est question de MLT, de « relâcher » (or MLT est l'équivalent automatique, en hébreu, de PLT - terme qui, parce qu'il fera calembour avec « Pilate » dans le Nouveau Testament, contribuera à y générer un Pilate voulant « relâcher » Jésus-Josué).

Secousse (toujours le Psaume numéro 116, vous me suivez...) : au verset 5, d'une part YHWH apparaît comme « faisant grâce »/ĤNWN (de la racine ĤNN - celle qui produit YWHNN/« Dieu fait grâce », i.e. « Jean »), et d'autre part comme un « compatissant »/MRĤM (de la racine RĤM - celle qui produit RĤMYM/« les entrailles »).

Et c'est pas clos :

Resecousse : re-afflux de soi-disant coïncidences : au verset 6, YHWH est explicitement décrit comme celui « qui sauve »/YHWSY^c (de la racine YŜ^c, « sauver » - la racine de « Jésus-Josué »). Et puis ?

Au verset 13, il est question de KWS YŜ^cWT/« la coupe du salut » (racine YŜ^c - celle, encore, de « Jésus- Josué-Dieu salvateur »). Elle ne vous rappelle rien, experts de la Passion, cette coupe ?

Au verset 16, le défunt (l'habitant du Shéol) se chagrine des « liens »/MWSRY(M) qui l'enserrent - et MWSRY(M)/« liens » (cf. ceux de Saul-Paul l'apôtre !) fait alors calembour avec MŞRY(M)/« les tribulations » (tribulations du Shéol et de Saul). Etc.

Dans le Psaume 116, sur un court parcours textuel, défilent par conséquent - en belle offre au midrash chrétien à venir... - les liens et les tribulations de Saul-Paul (via ceux et celles du Shéol qu'il est), les tentatives de relaxe de Pilate, le nom de Jean (le Baptiste) et Jésus-Josué en tant que figure nominative de YHWH (de YHWH ressuscité, de YHWH échappant au Shéol) et la coupe de la Passion évangélique ! - [261] et ça c'est du solide et du cohérent ! ça ne fait pas d'Histoires !
Mais j'en étais aux liens :

En *Psaumes* XVIII,

Poème déjà cité : poème de David au sujet de Saül ; et poème sur le Shéol.
Sur, ça comme là, Š'WL...

5-6, je lis :

« ...ils m'enveloppaient, les liens de la Mort/ĤBLY MWṬ

MWṬ, « la Mort » (au masculin, en hébreu) : le synonyme du Shéol.

et les fleuves de Béliat

BLY^cL/« Béliat, la Perdition » - encore un synonyme du Shéol. Un que j'avais omis en chemin... - Et que signifie BLY^cL/« Béliat » lorsque, sans scrupule aucun, le midrash chrétien s'en empare ? - volontiers, et tout bêtement : BLY/« sans » + ^cL/« le joug » : c'est-à-dire « le fait de ne pas porter... la croix, sa croix » (en référence - adversative - à la fameuse expression biblique NŠ' ^cL, « porter le joug », chrétiennement devenue « porter la croix ») : d'où, en effet, les - enfin compréhensibles ! - phrases de Jésus en *Matthieu* X, 38, « Celui qui ne porte pas sa croix (= BLY^cL - le sans-joug, le sans-croix)... n'est pas digne de moi », et, en *Matthieu* XVI, 24, « Si quelqu'un veut venir à ma suite, ...qu'il porte sa croix (= qu'il soit un NŠ' ^cL, un porte-croix, et non pas un BLY^cL, un sans-croix) », ainsi que leurs parallèles en *Marc* VIII, 34 et *Luc* IX, 23 : car Jésus-Josué, lui, n'est pas un BLY^cL ; lui, sa croix, il la porte, évangéliquement... - Simple détail ?

N.B. Lorsque Jésus-Josué porte narrativement sa croix durant la Passion, il bénéficie, chez *Matthieu*, *Marc* et *Luc*, de l'aide de Simon « de Cyrène ». Pourquoi « de Cyrène » ? - parce que « Cyrène » est, en hébreu, le jumeau de la racine QRN, que QRN y est « la corne, la force », et que QRN, dans la Bible, s'accouple très volontiers avec la racine YŠ^c/« sauver » (racine de Jésus-Josué...) pour y désigner « la force - la corne - du salut » (cf. II *Samuel* XXII, 3, [262] *Psaumes* XVIII, 3). De sorte que la Cyrène d'où est soi-disant originaire l'aideur de Jésus-Josué n'est, en réalité, qu'un lieu obtenu par midrash. (Mais ceci n'est que brouille... Retour aux liens :)

me faisaient trembler ; les liens du Shéol/ĤBLY Š'WL

Je les tiens !

m'entouraient... »

Plus loin, au verset 7 (déjà cité) : « ...dans ma détresse/ŠRY,

ŠR : « la tribulation ».

j'appelle YHWH... »

J'ai compris ; mon lecteur a compris ; c'est assez : le Saul- Paul néo-testamentaire subit liens et tribulations parce que liens et tribulations sont, dans la Bible, les lots de Š'WL : du Shéol qu'il est.

Des liens du Shéol il est encore fait état en II *Samuel* XXII, 6, etc.

Voilà donc justifiés et cohérés trois des termes de ma (seconde) liste - et justifiée leur relation commune, indivise, avec Saul-Paul : entrailles, tribulations, et liens.

Les premiers humains que Saül promu roi rencontre, dans le premier livre de *Samuel*, forment un ĤBL NB'YM, un « groupe de prophètes ». Or « groupe » est l'un des sens concurrents de ĤBL/« lien ». - Encore un rapport entre Š'WL/« Saül-Saul-Shéol » et ĤBL/« lien » (cf. I *Samuel* X, 5 et 10).

Mais, je l'ai dit, Saul-Paul l'apôtre n'est pas uniquement un lié, dans le Nouveau Testament : il est aussi un prisonnier (hébreu 'SYR).

'SYR/« prisonnier » fait calembour (immédiat) avec SYR/« l'épine, l'écharde » - or l'apôtre est bel et bien, dans les Épîtres et les Actes, à la fois

un prisonnier et le jouet d'une écharde (cf. II *Corinthiens* XII, 7). Mais allez donc trouver ce rapprochement dans le grec !...

[263] Rien de plus normal ; car, dans la Bible, le Shéol est une prison.

Isaïe XXIV, 21-22, par exemple, l'évoque comme tel : les impies s'y entassent, dans la fosse, et chacun d'entre eux en est le 'SYR, le « prisonnier ».

Et puis, partout dans les Psaumes et chez les prophètes, le Shéol apparaît comme un habitacle clos dont les défunts ne cessent de vouloir s'échapper : « délivre-moi du Shéol » (autrement dit, « sors-moi, YHWH sauveur, de la prison qu'est le Shéol ») y est un absolu refrain.

Mais tout ceci est bien connu : je n'ai cure d'enfiler et de désenfiler, à ce sujet, traductions et citations. Mon lecteur complétera.

Qu'ai-je ? - je constate que la Bible hébraïque parle du ventre et des entrailles du Shéol, et des tribulations du Shéol, et des liens du Shéol, et de la geôle qu'est le Shéol, et je sais qu'à son tour le Nouveau Testament développe force épisodes sur le ventre ou les entrailles de Saul l'apôtre, et sur ses tribulations, et sur ses liens, et sur ses emprisonnements... Parallélisme total. Parallélisme du midrash. Coïncidence et coïncidences que nul appel à l'Histoire événementielle ne saurait étayer, justifier, expliquer, asseoir, - Saul (l'apôtre) et le Shéol ne font qu'un (Ŝ'WL). De la même manière que, plus haut, Saul (l'apôtre) et Saül (le roi-messie biblique) ne faisaient qu'un (Ŝ'WL).

4. Par réemploi d'une quête d'ânesses, l'apôtre Saul-Paul a pour première mission néo-testamentaire une collecte de dons. En cela, Saul-Paul n'est autre que Saül.

Par réemploi inversé (inversif) des caractéristiques du Shéol qu'il est,

Qu'il est *aussi* : Saul-Paul est Saül, et est *aussi* le Shéol. Recto d'un côté, verso de l'autre.

l'apôtre a pour seconde mission la charge d'annoncer la résurrection.

[264] Je n'étudie pas les modalités de l'annonce, et je ne m'intéresse pas, ici, aux triturations de notions que l'annonce exhibe et développe, en hébreu (!), à longueurs d'Épîtres et d'Actes, sur la base d'un multicolorié midrash sur diverses zones du Texte biblique. - Que mon lecteur m'exempte de lui expliquer les ressorts de la littérature paulinienne et de ses théologies. Assimilons ensemble, et en douce, uniquement les genèses *biographiques* de l'apôtre... et pas ses genèses *théoriques*...

Quoi de plus évident, une fois encore...

Saul-Paul est Saül. Il est également, et conjointement (inextricablement conjointement), le Shéol. Ceci, d'une part. D'autre part : toute la trajectoire de Jésus-Josué repose, dans le christianisme des débuts, sur la résurrection et le salut. Sur YHWH Dieu qui sauve et qui ressuscite...

Qui « revit » et « fait revivre », selon les acceptions chrétiennes du verbe H'YH/« vivre ».

Quoi, en effet, de plus naturel que d'assister, une fois accomplie cette trajectoire, au retournement du Shéol sur et contre lui-même. Et quoi de plus revanchard que la conversion du Shéol (i.e. de Saul - sur le chemin de Damas ou ailleurs)...

Non : pas ailleurs ; et je dirai bientôt les motifs d'un tel lieu.

Je me répète :

D'une part, Saul-Paul, en tant que Shéol (en tant qu'accomplissement narratif du séjour biblique des morts), traîne après lui un ventre, des tribulations, des liens, etc., qui sont - dans la Bible - ceux du Shéol : ceux de la notion dont il procède. Mais, d'autre part, parce que Jésus-Josué a narrativement (midrashiquement) accompli son œuvre propre, il se retourne, ce Shéol en réemploi, il se renverse et s'inverse : il devient, de Mort et de Perdition qu'il était, le contraire de son image biblique : un Shéol qui dit la vie et la re-vie ; qui dit les conditions de possibilité ou de nécessité - dans le sillage de [265] Jésus-Josué-Dieu salvateur-YHWH ressuscité et à sa suite immédiate -

Car, dans la Bible, Saül (qu'est Saul-Paul) est l'immédiat successeur de Jésus-Josué (midrashisé) en tant que christ-messie !

d'une accession au salut : d'un accès, en effet, au contraire de ce qu'il est.

Et cette relation entre YŠ^c/« sauver » (racine de « Jésus- Josué-YHWH sauveur ») et Š'WL/« le Shéol », les rédacteurs néo-testamentaires ne l'inventent pas : cette racine et ce mot-là sont, dans la Bible, très souvent connexes. Entre le Salut et le Shéol, les Psaumes et les prophètes - et pas seulement eux - établissent un pont immédiat dans des dizaines de versets. (Grécistes et historicistes ont-ils lu la Bible hébraïque ?...)

Je me rerépète :

Les rédacteurs (juifs-chrétiens-hébreux primitifs) du Nouveau Testament prennent, dans la Bible, Saül pour cible de leur recherche d'une succession de Jésus-Josué.

Et, ce faisant, ils se heurtent à l'opposition de divers de leurs collègues (aussi juifs et chrétiens qu'eux, et aussi hébreux qu'eux, et usant des mêmes méthodes que les leurs !) : d'où les textes chrétiens antipauliniens caricaturant l'apôtre et le singeant sous la forme de Simon le Mage. - Car tous les chrétiens primitifs ne s'accordent pas sur le midrash qui construit Paul !

Or il se trouve que, dans la Bible, Saül est aussi le Shéol (même terme : Š'WL). Heureuse découverte du midrash. - Alors nos rédacteurs édifient, sur la base de l'identité Saul-Saül/Shéol, un prodige à l'état pur. Ils font de l'apôtre Saul, au prix d'une conversion, d'un retournement,

Conversion et retournement que j'étudierai plus loin.

et un réemploi du Shéol (biblique) *et* son antithèse. Son antithèse ? - mais ouais : par midrash inversif. Son antithèse : un annonceur (le Shéol !) de la résurrection !

[266] Et ce, par fantaisie ? Nullement : en lisant et en fouillant la Bible.

Et en appliquant sur elle un midrash inversif ? - mais ouais : comme lorsqu'il s'agissait pour eux de faire de l'oncle de Saül un neveu de Saul, et de l'oncle qui enquêtait un neveu qui informe. - Tout se tient, en effet.

Le Shéol, c'est Š'WL, la Mort, le réceptacle des morts. Saul-Paul est aussi Š'WL : et il annonce la résurrection des morts – quand ? après l'épisode du chemin de Damas.

Avant sa conversion (avant son renversement, sa mise sens dessus dessous), il tuait et ravageait et poursuivait.

Après, il est l'instrument de la vie et de la revie.

Un Shéol en apprivoisement !

Et à aucune époque les théologues, Pères de l'Église et clercs de tout poil, n'ont vu ça ! La logique de ça ! Depuis bientôt vingt siècles...

...Et se tient si droit que l'inversion prolifère et se ramifie, dans le midrash chrétien primitif sur le Shéol, à tous les carrefours. Exemples ?

Dans la Bible, on rencontre les ĤBLY Š'WL, les « liens du Shéol ». L'expression, dans la Bible, signifie que le Shéol enserre et enchaîne : qu'il use de liens pour retenir prisonniers les défunts qui l'habitent. – Inversion ? - Dans le midrash chrétien qu'est le Nouveau Testament, les liens du Shéol - par équivalence Shéol/Saul - deviennent les liens de Saul (de Saul-Paul l'apôtre) : mais pas ceux avec lesquels il enserre, lui ! ceux qui, tout au contraire, le ligotent, lui ! - Et l'image est énorme : par inversion, le Shéol biblique qui liait devient, dans le Nouveau Testament, le Shéol qui est lié.

Première inversion.

Une autre ?

Idem pour les MŠRY Š'WL (*ou* : MŠRY MWṬ), les « tribulations du Shéol (*ou* : de la Mort) ». Dans la Bible hébraïque, le Shéol **[267]** accable ses visiteurs - ses captifs - de toutes sortes d'afflictions et de tourments. – Inversion ? - Par midrash inversif, le Nouveau Testament fait des tribulations non pas celles que Saul-Saül-Shéol inflige à autrui mais celles qui lui sont infligées. Dans la Bible, le Shéol tribule ; dans le Nouveau Testament, il est tribulé.

Enfin,

Un *enfin* des plus provisoires : car le midrash inversif circule aussi autour de plusieurs points de ma (seconde) liste que je n'ai pas encore justifiés et examinés : la bouche, l'écharde, etc. Ici, provisoirement, je n'évoque que les points 1, 2, 3 et 4.

au Shéol-prison de la Bible correspond, dans le Nouveau Testament, le Shéol-en-prison(s). Mécanisme identique. Même transformation du Š'WL : d'engeôlant qu'il était dans la Bible ancestrale, il devient, chez les chrétiens hébreux, un engeôlé. - D'où Saul-Paul prisonnier.

Avant le chemin de Damas, Saul-Paul « lie » les fidèles du Seigneur ; après le chemin de Damas, c'est lui qui est lié.

Le chemin de Damas est donc l'endroit (textuel) où le Shéol (qu'est Saul, qu'est l'apôtre Paul) fait sa culbute. (À suivre...)

Ma liste ? - en bonne voie de justification.

a) Comme le Shéol/Š'WL biblique, le Saul/Š'WL néo-testamentaire possède un ventre et des entrailles.

Sans inversion. Car, comme diraient à juste titre les linguistes, la clause « ventre – ou : entrailles - du Shéol » ne se prête pas à l'ambiguïté entre génitif objectif et génitif subjectif.

b) Comme lui, et à son inverse,

Inverse qu'exprime la notion de ṬŠWBH, de « conversion, retour, retournement » (au chemin de Damas).

il subit des tribulations et des liens, et les méfaits de la prison.

Ici fonctionne l'ambiguïté entre génitifs objectif et subjectif : « tribulations du Shéol » peut en effet [268] signifier soit « tribulations que Shéol-Saul subit » soit « tribulations que Shéol-Saul fait subir » (idem pour les liens et la geôle).

c) Mais, par-dessus tout : le Shéol (= la Mort) qu'est Saul-Paul devient, encore par midrash inversif, promesse et gage de résurrection : son annonce, son message, son témoignage.

Le Shéol concerne les morts ; la résurrection concerne les morts. Saul-Paul, qui est le Shéol, s'occupe des mécanismes des avant et des après de la Mort. (En long et en large, dans les Épîtres et les Actes.) Imparable logique. - Et, dans ce soin, aucun effluve d'Histoire ! Du travail de langue.

Et cette logique recèle une fécondité narrative et eschatologique incomparable : lorsque les rédacteurs de *Philippiens* IV, 3, déclarent Saul-Paul déjà inscrit dans le Livre de Vie (SPR ḤYYM), ils surchauffent leur accomplissement et leur abolition de la Bible : i.e. l'accomplissement et l'abolition du Shéol, sa cabriole à plein. Accomplissement et abolition qui sont le Salut - celui de YHWH sauveur (Jésus-Josué) et ressuscitant (Messie-Christ).

Le Shéol (Saul) inscrit dans le Livre de Vie - dans le Livre de la Résurrection : il fallait le faire !... Et y inscrit parce que Jésus-Josué - YHWH sauveur - a antérieurement bouclé son parcours de Re-vie et rendu, ce faisant, tout foireux, tout caduc, l'aplomb du Shéol même !

Que vont en penser, et qu'en pensent-ils, les tenants d'un Paul historique ?...

Je continue :

5. Saul-Paul est dit détenir en lui à la fois la faim (le manque) et le rassasiement (le trop).

Référence : *Philippiens* IV, 10 ss.

En donnant du relief à l'assertion, je me suis appliqué, tout à l'heure, à la fonder sur les deux racines hébraïques ḤSR/« manquer de » et ŠB^c/« être rassasié » - et puis à la décorativer d'une devinette : Qu'est-ce qui, dans la Bible, manifeste le [269] total du manque et le total de la satiété ? - À la charade je puis maintenant facilement répondre, car elle n'admet qu'une unique solution : qu'est-ce qui ? - le Shéol.

Au plus trivial, la Mort (au masculin, en hébreu...) et le Shéol sont, dans la Bible, et en synonymie, deux insatiables et deux insatis, et deux adeptes du ras-bord. Mort et Shéol y collectent tout ; et ils en veulent toujours davantage.

Je le vérifie ? est-ce utile ? Des exemples :

Mon lecteur, sans effort, saura combler les interstices de mes exemples. Il en dénicherait d'autres - peut-être des meilleurissimes...

Proverbes XXVII, 20 :

« ...Shéol/Ŝ'WL et Abîme/'BDH

Synonymes bibliques courants ('BDH = 'BDWN).

sont insatiables... »

Racine ŠB^c/« être rassasié », précédée de la négation. Or le contraire de ŠB^c c'est HSR/« manquer de ». HSR et ŠB^c : le couple originel, hébreu, de *Philippiens* IV, 10 ss.

Proverbes XXX, 16 :

« ...le Shéol/Ŝ'WL... n'est jamais rassasié et il ne dit jamais : Assez !... »

En bref : le Shéol biblique est en perpétuel manque ; des défunts et des captifs, il en exige encore et toujours plus. Il oscille donc bien entre le manque (appel d'autres hôtes) et la satiété (énorme nombre des hôtes déjà admis dans son « ventre », dans ses « entrailles »).

Et c'est bien en tant que possesseur d'un ventre et d'entrailles que le Shéol biblique ne se rassasie jamais : car la racine ŠB^c/« être rassasié » fonctionne, dans la Bible, en tant que notion alimentaire.

Cf. plus loin, ce que je dirai de la bouche.

[270] Donc: l'oscillation de Saul-Paul entre le manque et la satiété renvoie, par midrash, aux caractéristiques essentielles du Shéol - biblique - qu'il est.

Souvent dans la Bible (et, en particulier, dans les Psaumes et chez les prophètes), le mot KL/« tout, tous » voisine avec la Mort et le Shéol. Le Shéol n'exige pas un échantillon de peuples, par exemple : il veut *tous* les peuples (*Habakuk* II, 5), et *tous* les impies, etc. C'est un puits sans fond, la gourmandise personnifiée : le total dévoreur (BL^c).

Psaumes LXXXVIII, 4 ; « ...car mon âme

Façon hébraïque de dire « je » - comme c'est le cas, à différentes reprises, dans le Nouveau Testament (son grec calquant le littéral de l'hébreu dont il procède).

est rassasiée/ŠB^cH de maux ; et ma vie

C'est-à-dire, dans le midrash chrétien : « ma revie, ma résurrection ».

touche au Shéol... »

Ah : la résurrection qui touche au Shéol/ Ŝ'WL... La résurrection qui atteint Ŝ'WL/« Saul »-Paul... et qui l'inscrit au « Livre de Vie »... - Tout le projet néo-testamentaire des Épîtres pauliniennes dans cette ligne : Saul annonceur, en tant que Shéol accompli-et-aboli (et renversé), de la résurrection... Pour de l'inversif, c'en est ! et du prodige.

Un prodige pour nada : deux mille ans, ou presque, que le prodige n'existe plus (illisible qu'il est, aux indo-européens que nous sommes...).

Mes acquis : ventre, entrailles, tribulations, prison, prisonnier, liens, résurrection, manque et satiété, ne sont plus, dorénavant, des éléments disparates ou les touristes occasionnels d'un bric-à-brac ; leur focalité se précise : tous se situent aux alentours de Saul l'apôtre, dans le Nouveau Testament, en [271] réemploi de leur situation - conjointe - antérieure, biblique, auprès du Shéol (dans le Shéol, au contact du Shéol).

Corollaire : leur focalité n'est pas historique.

6. Parmi les attributs ou organes (bibliques) du Shéol, l'un des plus importants est PH,

PY, lorsque PH est le PH de quelque chose ou de quelqu'un. (PH est masculin.)

« la bouche ». Quand le Shéol a l'air d'une prison (en *Job* XVII, 13, par exemple), on y accède - on s'y enfourne - par des portes : c'est pourquoi Š^cRY Ŝ'WL/« les portes du Shéol » se lit en *Isaïe* XXVIII, 10.

Pittoresque : en *Actes* XVIII, 18, l'apôtre Saul-Paul se rase la tête, autrement dit, si je ne me trompe, se coupe les cheveux. Les « cheveux de Saul » s'écrit, en hébreu, Š^cR Ŝ'WL ; et les « portes du Shéol » s'y écrit Š^cRY Ŝ'WL ! Si

quelque gréciste ne subodore pas, entre les deux expressions (hébraïques, elles...), un effet de calembour colosse, qu'y puis-je ?... A vue de nez, en fait (très textuel), la chevelure de Saul-Paul d'*Actes* XVIII n'est qu'un réemploi direct des portails du séjour des morts (qu'il est) : Š^cR dans les deux cas.

Par contre, quand il a l'air d'un puits, d'une fosse, d'une tombe, voire d'une citerne (B'R ou BWR),

Innombrables exemples : *Isaïe* XIV, 15, XXXVIII, 18, *Psaumes* XXVIII, 1, *Ézéchiel* XXV1, 20, etc.

c'est par sa « bouche »/PH(PY) que les défunts y dégringolent.

Pour désigner, en hébreu, le goulot ou l'ouverture d'un récipient (or le Shéol est un récipient), on utilise le mot PH/« bouche ».

Et c'est bien pourquoi il est fait allusion, en *Actes* XXIII, 2, à la bouche de Saul-Paul l'apôtre. Car PY Š'WL/« la bouche de Saul » équivaut, en hébreu d'abord biblique, à PY Š'WL/« la bouche - l'entrée, l'ouverture, l'accès - du Shéol ».

[272] Cf. *Psaumes* CXLI, 7 : PY Š'WL, en effet.

La bouche de l'apôtre n'atteint pas le niveau de la biographique biographie : elle n'existe, en narration, en langue, dans le Nouveau Testament, qu'en tant que l'ouverture du Shéol qu'il est. Elle n'a rien, en somme, d'anatomique...

Bon : mon bric-à-brac se gagne une loi d'ordre. Autour du Shéol biblique et autour de Saul-Paul se rangent, à présent, par midrash des uns sur les autres et sans recours à l'Historique : le ventre, les tribulations, les liens du prisonnier, la résurrection, le manque et la satiété (et l'insatiabilité), et... la bouche.

Midrash direct, dans certains cas; midrash inversif dans d'autres : réemploi simple, ou bien réemploi avec renversement.

7. Saul-Paul est néo-testamentairement l'apôtre des nations. Il est donc, en hébreu - et n'en déplaît aux grécistes... -, ŠLYĤ HGWYM. Et, pour lui, dans les Épîtres que soutient sa pseudo-signature, il n'existe nulle différence entre Juif et Grec, mâle et femelle, serf et homme libre...

D'un côté, les nations... De l'autre, pas de différence...

Eh bien, les deux côtés n'en font qu'un. Ils expriment, ensemble, le Shéol biblique et ses caractères. Car, pour le Shéol, qui ne fait pas le difficile, il n'y a - à l'entrée ! à la bouche ! - en effet aucune différence entre les candidats qui se bousculent : le Shéol, il les admet tous; et tous, ils s'y engloutissent.

Et tellement tous, que ce tous-là fait l'objet - sur des centaines de lignes... - de tout le livre (biblique) de Job. « Tous, méchants et bons en vrac, sont engloutis par le Shéol, et vous trouvez ça juste ? » - telle est, en substance, la problématique du livre du prophète.

S'y engloutissent ? – litote : car :

En *Jonas* II, 1, le prophète est bouffé, littéralement bouffé (hébreu BL^c) par le Poisson. Par le poisson/HDG qui est le [273] Shéol. Bouffé par sa bouche (la bouche du Shéol) ; et, une fois bouffé, englouti dans ses entrailles (les entrailles du Shéol).

Et le Shéol ne bouffe pas (BL^c) que Jonas ; en *Proverbes* I, 12, il bouffe (BL^c) tous ceux qui descendent dans le puits qu'il est.

Les YWRDY BWR (litt. « les descendeurs de la fosse, du puits ») et les YWRDY Š'WL (litt. « les descendeurs du Shéol ») sont les défunts - l'accès au séjour des morts étant, en hébreu, conçu comme une descente, à l'inverse de la résurrection qui, elle, est une montée, une ascension.

Et qui engloutit-il surtout ? – HGWYM : « les nations » ! -Saul n'est apôtre des nations que parce que, par midrash inversif, il accomplit et abolit le Shéol (qu'il est), le Shéol avaleur des nations. Et pas avaleur de quelques nations ! avaleur de toutes...

Halte : s'aperçoit-on que je ruine l'ecclésiopathophile thèse d'un historique Paul historique historique apôtre historique des nations ?... En fait - en fait encore textuel -, le rapport Saul-Paul/nations n'est, sur décor de Bible, que le

rapport Shéol/nations (Ŝ'WL/GWYM) tel qu'il s'exprime chez les prophètes, dans les Psaumes, etc. - Un midrash.

Des preuves ?

Isaïe XIV, 9 ss. :

« ...le Shéol, là-dessous, se met en colère contre toi, à ta rencontre, à ta venue, il réveille pour toi les fantômes,

Hébreu RP'YM (litt. « les guérisseurs » ou « les guéris »), que les traducteurs indo-européens rendent, je ne sais pourquoi, par « ombres », « fantômes », ou « géants ». Peu importe...

tous les puissants de la terre ; il fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. Eux tous, ils répondent et disent : ... »

Style qui est celui du grec néo-testamentaire (un grec de traduction, un grec hébreu) : aucune question n'est posée et, néanmoins, on répond et on dit... Tournure universellement inepte en indo-européen.

[274] Rapport Shéol/nations...

Ézéchiel XXXII, 21,

S'aperçoit-on aussi que je pioche mes exemples – bibliquement - n'importe où ? et que je ne les fabrique pas ?... Et que je les jette aux historicistes et aux grecistes ?... Et à leurs quasi vingt siècles de nullâtrerie... Et que, fussé-je que je stopperais ici, s'évanouirait déjà tout souvenir d'un Paul soi-disant historique ?... Je continue :

lui, affirme que ce sont les nations incirconcises (les GWYM et les °RLYM) qui croupissent dans le Shéol.

Rapport Shéol/nations...

En *Habakuk II*, 5, par contre, le Shéol ne digère pas que les nations païennes; toutes l'habitent :

« ...et certes, comme le vin est menteur, ainsi l'homme fort est-il arrogant ;

J'ai honte de traduire ainsi ; je ne rends que le vulgaire du texte.

et il ne se donne aucun repos, car il s'offre une (bouche) large comme le Shéol, et il ressemble à la Mort, et il ne se rassasie pas, et il assemble autour de lui toutes les nations/KL HGWYM et il rameute autour de lui tous les peuples/KL H°MYM... »

De mieux en mieux ; dans le passage cité je relève, en rapport direct avec Ŝ'WL/« le Shéol » (et donc avec Saul-Paul l'apôtre - à venir) :

a) « menteur »/BGD - or BGD signifie aussi « vêtement » : d'où Saul-Paul gardant « les vêtements » de ceux qui lapident Étienne et l'envoient au Shéol (*Actes VII*, 58) ;

b) « se donne du repos »/YNWH - or Saul-Paul demande, pour ses entrailles (entrailles du Shéol), du repos (*Philémon 12*) ;

Et puis YNWH/« se donne du repos » est l'anagramme directe de YWNH/« Jonas » : tiens, Jonas, dans le livre biblique qui porte son nom, n'est-il pas avalé par le Shéol (par le Poisson) ?

[275] c) « se rassasie »/YŜB° - d'où Saul-Paul coincé entre le manque et la satiété (*Philippiens IV*, 10 ss.) ;

d) « toutes les nations »/KL HGWYM et « tous les peuples »/KL H°MYM - d'où Saul-Paul apôtre des nations (sans distinction entre elles, et sans distinction, en elles, de tel ou tel de leurs membres)...

Belle accroche au midrash chrétien, que celle de *Habakuk II*, 5, décidément !...

En désirez-vous une meilleure ? - j'ai *Psaumes II*, 8 sous les yeux. À grignoter mot à mot, lettre à lettre - et en ne lâchant pas, ce suçant, le Nouveau Testament, Voici son hébreu : Ŝ'L MMNY W'ṬNH GWYM NĦLṬK W'ĤZṬK 'PSY 'RŞ.

C'est YHWH Dieu qui parle :

« ...demande-moi, et je te donnerai les nations pour part de ton héritage et, pour ton domaine, les confins de la terre... »

Ça, c'est du français qui ressemble au grec du Nouveau Testament (et encore mon rendu est-il syntaxiquement correct, à l'opposé du grec du Nouveau Testament)... Dans ce français-là, il n'y a rien. Rien : comme dans le Nouveau Testament grec. Qu'on en tranche, et sur pièces :

Je me débarrasse du vulgaire du verset et en explique l'original - la chair et la moelle de l'original :

a) « Demande » (dans « demande-moi ») y est Š'L - or Š'L est la racine d'où dérivent et Š'WL/« Saül-Saul » et Š'WL/« le Shéol », Saul-Paul réunissant en lui, sans discrimination possible, ces deux pôles, les rédacteurs chrétiens primitifs auront aussitôt appliqué le verset à l'apôtre.

b) Il suffit donc que Saul/Š'WL demande/Š'L, et Dieu lui donnera les nations.

c) Mais il ne les lui donnera pas à n'importe quel titre : il les lui offrira en tant que sa NĤLH, en tant que sa « part d'héritage » - hep : mais c'est bien ce qui se passe dans le Nouveau Testament - dans la dispute entre Saul-Paul et Pierre, [276] ce sont les nations/HGWYM qui rentrent dans la part de Saul- Paul.

d) Et puis un jeu de mots. « Je te donnerai » s'écrit ici 'TNH - or 'TNH signifie (nous l'avons vu plus haut) à la fois « le don » et « l'ânesse ».

Dans le verset *Psaumes* II, 8, sont donc présents et présentes :

Sans qu'on viole l'hébreu, je le précise.

Š'WL/« Saul-Saül-le Shéol » à travers Š'L/« demande » ; les nations - qui seront la part de l'apôtre néo-testamentaire ; la notion de don - qui produira la quête de l'apôtre (sa collecte) ; et une référence diagonale aux « ânesses » du Saül biblique - ânesses dont les dons quêtés par l'apôtre ne sont que le réemploi narratif. - Et c'est pas tout :

e) Dans « je te donnerai..., pour ton domaine les confins de la terre », non seulement s'expose en clair tout le midrash que seront les pérégrinations missionnaires de Saul-Paul, mais aussi, en dessous, en filigrane, un joli spasme d'eschatologie. En effet :

f) « Domaine » est, ici, 'ĤZH (litt. « la forte saisie ») ; et les « confins de la terre », c'est 'PSY 'RŞ - mais l'expression veut aussi dire, et sans infraction à la bonne marche du lexique hébreu, « les fins, les néants, les anéantissements, de la terre » (autrement dit : « les termes de ce monde » - par opposition à la pérennité du « monde venant », de l'« autre monde » et, en définitive, du Ciel). Or la mission de Saul-Paul ne consiste pas seulement à voyager ; elle a pour but, en tant qu'il est le Shéol converti, à brancher l'humain, via la résurrection, sur la fin finale des temps et à lui faire atteindre le Salut. Et là est l'eschatologie.

Sans forcer, en (vrais) experts ès hébreu, c'est de cette manière que les rédacteurs néo-testamentaires primitifs ont lu, et accompli par midrash, *Psaumes* II, 8.

Un verset qui, dans le bafouillis de nos translations indo-européennes, fait figure de chiffre...

[277] Ma (seconde) liste et mon Paul au verso... Je ne les perds pas de vue. Ventre, entrailles, tribulations, liens, prison, prisonnier, résurrection, manque et satiété, bouche - et, maintenant, les nations : tous ces termes, sans connexion et qui se connectent sur Saul-Paul... Pourquoi sur lui ? - parce qu'il est le Shéol, et parce que, justement, c'est avec tous ces termes sans connexion (mutuelle, de soi) que le Shéol se connecte dans la Bible hébraïque ; et qu'il est, le Shéol, dans la Bible hébraïque, le seul à se connecter avec eux tous. - Et j'avance :

8. L'écharde, l'aiguillon, les écailles, la maladie, la peste, et le troisième ciel. Encore des termes sans liaison mutuelle.

Du troisième ciel je me débarrasse sans peine : Saul-Paul étant le Shéol converti-inversé - grâce au chemin de Damas apprivoiseur -, un Shéol qui, séjour des morts, annonce désormais la résurrection, il n'y a aucun doute à admettre qu'il séjourne dans un ciel ; et moins encore à concéder que ce ciel-là soit le troisième dès lors que la résurrection, dans le midrash chrétien

primitif (via le livre de Jonas, etc.), a lieu le troisième jour. Je n'y vois pas malice. La référence ? II *Corinthiens* XII, 2.

Aucune réticence non plus ne m'émeut lorsque l'apôtre prétend passer ou être passé par l'Arabie (*Galates* 1,17). D'une part, °RB/« l'Arabie » fait jeu d'anagramme avec °BR/« passer, traverser, voyager » (terme présent dans les périples de Saül et réemployé dans ceux de Saul-Paul) ; d'autre part, °RB/« l'Arabie » signifie aussi « la ténèbre » - or je n'ai aucune peine à concevoir, grâce à la Bible, que le Shéol (qu'est Saul-Paul) soit un lieu de ténèbre ; et, en fin de compte, °RB/« l'Arabie » fait calembour avec °RBH ou °RBWT (le troisième ciel des chrétiens primitifs - et non pas le septième, comme dans les Talmuds).

Conclusion : Arabie ou ténèbre, Arabie ou troisième ciel, Arabie ou voyages, II *Corinthiens* et *Galates* disent la même chose.

[278] Alors qu'il n'existe aucun rapport lexical entre le verset XII, 2 de l'un et le verset I, 17 de l'autre.

Passons à l'écharde qui accable l'apôtre (II *Corinthiens* XII, 7). Le grec *skolops*, employé à cette occasion, traduit, dans la Septante, alternativement SYR, ŠK ou SLWN. Les trois termes sont alors synonymes et semblent signifier « l'épine ». Mais pourquoi la relation néo-testamentaire entre Saul-Paul et une épine ?

Pour répondre à cette question sans abuser des patiences de mon lecteur, je ne retiendrai que le premier mot (hébreu) de la triplète : SYR.

En *Jérémie* XV, 5, on lit :

« ...et qui se détournera de son chemin pour te saluer... »

Avec cette trado (à la Nouveau Testament grec), la brume nous embrume.

Le littéral en est : MY (« qui ») YSWR (« se détournera ») LŠ'L

LŠ'L se vocalise, ici, comme LŠ'WL (et lui est donc équivalent).

(« pour demander ») LŠLM (« pour la paix ») LK (« pour toi »).

« Saluer quelqu'un » se dit, en hébreu (et sans rapport avec la notion de salut-sauvetage), « demander pour la paix pour quelqu'un ». Dans la salutation hébraïque, il y a donc toujours le verbe Š'L/« demander » - verbe qui sous-entend, dès que du midrash s'y met, ou qui peut sous-entendre, et le Shéol et , Saul-Saül. – Donc : chaque fois que, dans le Nouveau Testament, on tombe sur une salutation, il faut y lire, au mépris du grec (qui n'en porte, bien sûr, plus trace), une possible ou réelle allusion au Shéol, ou à Saul-Saül, ou aux deux.

Et notez que la salutation hébraïque (biblique ou néo-testamentaire) contient le mot ŠLWM/« paix » - or ce terme possède la même gématrie, 52, que MŠYH/« messie-christ ». Chaque fois, par conséquent, qu'on tombe, dans l'hébreu de la Bible ou dans l'hébreu (rétroverti) du Nouveau Testament, sur une salutation, il convient d'y lire une possible ou réelle [279] allusion *et* au Shéol ou à Saul-Saül *et* au Messie (au christ). Et ce : avec ou sans le consentement des grécistes !

L'hébreu du verset est clair : dès lors que les lignes voisines n'hésitent qu'entre mort, effroi, guerres et ruines, il concerne le Shéol. Et Saul y est aussi impliqué, pensent les chrétiens primitifs, puisque sous LŠ'L/« pour demander » on peut lire LŠ'WL (même vocalisation), « pour le Shéol, au Shéol ».

Et ce, alors que « Shéol » et « Saul » sont absents du passage. - C'est cela, le travail du midrash - de la fouille - en action : trouver dans l'hébreu sacré ce qui, apparemment, en surface, ne s'y trouve pas. À cet exercice-là, les chrétiens primitifs se sont si fort appliqués qu'ils en ont tiré tout le Nouveau Testament et pas mal d'apocryphes...

Mais l'épine (ou écharde) ? - j'y viens :

Le mot qui, en *Jérémie* XV, 5, précède « pour demander » est YSWR/« il se détournera » : or YSWR y fait calembour avec SYR/« l'épine, l'écharde » et participe de la même racine (SWR).

Et, calembour pour calembour, remarquez que SYR/« l'épine, l'écharde », ici extraite de YSWR/« il se détournera », calembourine aussi fort bien avec

ŞR/« la tribulation ». (Or tribulation et épine accompagnent néo-testamentairement l'apôtre...)

Proverbes XV, 24 convoque un calembour du même type : « ...le chemin de la vie

C'est-à-dire, pour les chrétiens des débuts, « le chemin de la résurrection ».

va vers le haut pour l'intelligent,

Le texte veut donc dire, en clair, que la résurrection est une ascension.

Quant à MŠKYL/« l'intelligent » (le « Maître de Sagesse » des manuscrits de la mer Morte), ça n'est pas, dans le vague, un fort en thème ou un escogriffe... du Q.I. Dans le lexique technique de la Bible, il s'agit là d'un personnage eschatologique.

N.B. Le Maître de Sagesse (MŠKYL) des manuscrits [280] de Qumrân est pris par tous les érudits pour un individu ayant historiquement existé. C'est à n'y pas croire!... Il est présent, ce soi-disant individu historique-là, dans diverses parties de la Bible ! à des siècles de distance desdits manuscrits...

de sorte qu'il se détourne du Shéol, de l'en-bas... »

« En-bas »/MTH et « Shéol » sont des synonymes. Dans la géographie mystique, le séjour des morts est en bas, et le séjour des vivants (des ressuscités) en haut : et la Bible le dit, et le Nouveau Testament aussi.

Constat immédiat : le verset contient et le Shéol/Ş'WL et « se détourne »/SWR - or SWR/« se détourne » lance, comme tout à l'heure, une belle assonance avec SYR/« l'épine, l'écharde » (même racine en hébreu : SWR).

Rapport, donc, entre Shéol et écharde...

Toujours : dans la Bible, pas dans l'Histoire.

Curieusement, et pas par hasard compte tenu du midrash chrétien, le verbe SWR/« se détourner »

Verbe avec lequel l'écharde, l'épine (SYR), joue si facilement : verbe-racine dont SYR dérive.

figure souvent, dans les livres de Samuel, aux alentours de Saül. - On peut par conséquent affirmer que le calembour entre SWR/« se détourner » et SYR/« l'écharde » fonctionne, dans la Bible hébraïque saisie par le midrash chrétien primitif, tout aussi décisivement que dans les parages de Ş'WL/« Shéol » que dans ceux de Ş'WL/« Saül » (= Saul).

Pas étonnant, par suite, que Saul-Paul ait acquis, dans la trame du Nouveau Testament, une épine ou une écharde !

Avec l'aiguillon, nul appel au calembour ou au jeu de mots... Que Saul-Paul l'apôtre soit, en I *Corinthiens XV*, 55-56

Par voie d'une citation d'Osée. D'Osée (le prophète biblique) : ne l'oubliez pas...

ou en *Actes XXVI*, 14, mis en rapport avec un « aiguillon » ? - Normal. La Bible hébraïque tient déjà l'aiguillon/QTB pour l'un des instruments du Shéol en *Osée*

[281] En *Osée*... visé, en clair, par le Nouveau Testament qui le cite (cf. I *Corinthiens XV*).

XIII, 14 :

« ...de la main du Shéol, je les délivrerai ; de la Mort, je les rachèterai. Où sont tes pestes,

Et hop ! en passant, je justifie le midrash d'*Actes XXIV*, 5 - verset dans lequel Saul-Paul est traité de « peste »... Cette « peste »-là provient, entre autres, du Shéol ou de la Mort d'*Osée XIII*, 14, et de leurs - en effet - pestes...

ô Mort ? où est ton aiguillon,

Hébreu QTB, en effet, que la Septante traduit par *kentron*, le *kentron* qui, dans le Nouveau Testament, voisine justement - en tant qu'« aiguillon » (?) - avec Saul-Paul l'apôtre.

O Shéol ?... »

L'aiguillon biblique du Shéol biblique est devenu, par midrash direct et réemploi, celui du Saul du Nouveau Testament. À texte sur texte, à texte selon texte...

Quant aux écailles qui tombent des yeux de l'apôtre lors de l'épisode du chemin de Damas ?... proviennent-elles de l'Histoire ? - mais non : encore de la Bible.

D'une part, « écailles », grec *lepis* (pluriel *lepides*), est, dans la Septante et dans les versions rivales, la traduction de PĤ (une fois) et de SPĤT (une fois) dans des contextes où ni PĤ ni SPĤT ne paraissent signifier « écaille(s) ». Soit. Mais le terme y est surtout - et, alors, à plusieurs reprises, et très translucides, celles-là - l'équivalent de QŜQŜT ; et QŜQŜT désigne en hébreu, lui directement, l'écaille du poisson.

Or - souvenez-vous... - le poisson (DG ou DGH) sert, par exemple dans le livre de Jonas, de synonyme au Shéol. Lorsque des « écailles » tombent de Saul-Paul qui est le Shéol - et qui est donc, par synonymie, le Poisson -, et que ce défalquement s'opère au moment de la conversion de l'apôtre (et, à travers lui, du séjour des morts), on comprend tout. Le Poisson, qui [282] est le Shéol, et Saul-Paul qui est le Shéol, en se retournant, en s'inversant, perdent l'un de leurs attributs : les écailles.

Détail et confirmation :

Détail, vous trouvez ? Simple brouille ?...

QŜQŜT/« écaille » fait calembour avec QYŜ (« Qish », le père du Saül biblique ;

Calembour qui, pour sûr, échappe aux historialités !

et, en outre, QŜQŜT et QYŜ (« écaille » et « Qish », père de Saül) font commun jeu de mots avec QŜH/« il est difficile ». Or ce QŜH figure, à propos de Saul-Paul et de son aiguillon, en *Actes XXVI*, 14

Dans « ...il t'est difficile de ruer contre l'aiguillon... » (difficile = QŜH) - cette proposition, que les érudits veulent à tout prix originellement grecque, ne fonctionne qu'en hébreu.

ainsi que, dans la Bible - par exemple en *II Rois II*, 10 -, auprès de Š'WL/« Saul-Saül-le Shéol ».

II Rois II, 10 : HQŜYT (racine QŜH) LŜ'WL – « ...le difficile, tu te demandes... »

L'expression renferme à la fois la racine QŜH (qui lie assonance *et* avec les « écailles » *et* avec « Qish » père de Saül) – « être difficile » - et le Shéol/Š'WL (dans « tu le demandes », LŜ'WL - litt. « pour demander »).

Un réseau lexical de plus...

Mais Saul-Paul ne détient pas seulement, dans le Nouveau Testament, comme le Š'WL/Shéol-Saül biblique, une écharde, un aiguillon et des écailles. En *Galates IV*, 13, l'apôtre souffre d'une « maladie »/*astheneia*. Comme la Septante et ses concurrentes se servent de *astheneia* et de termes (grecs) parents dans le but de traduire plusieurs mots hébreux, il m'est impossible de rétrovertir en sémite (et sans crainte de me tromper) la maladie de l'apôtre chrétien à cet endroit. Mais qu'à cela ne tienne ! Car :

Le Shéol et la Mort bibliques sont des lieux de maladies. Et la maladie de Saul-Paul n'est, comme ses écailles, son [283] aiguillon, son écharde, qu'un réemploi des maladies et morbidités du séjour des défunts (qu'il est). - Et pour s'en assurer, pour le vérifier, point n'est utile de se creuser les lexiques... Suffit d'en revenir aux liens !

Pourquoi ? - parce que ĤBL signifiant, en hébreu, ou bien « le lien » ou bien « la maladie, la souffrance », tous les ĤBLY MWT ou ĤBLY Š'WL de la Bible hébraïque ne sont rien autre chose que, ou bien les « liens du Shéol (de la Mort) », ou bien leurs « maladies ». Dans le premier cas, l'expression (double) produit Saul-Paul lié et prisonnier; dans le second, Saul-Paul malade.

Et ce, par midrash inversif (et après le chemin de Damas...). Car, au lieu de lire ĤBLY Š'WL/« les maladies, les liens, du Shéol » comme signifiant, dans la Bible, « les maladies et les liens dont le Shéol se sert pour accabler », les chrétiens primitifs y voient « les maladies, les souffrances, et les liens, les cordes, que le Shéol (= Saul) endure » - c'est-à-dire : qu'il endure une fois retourné, converti, renversé.

Après, en effet, le chemin de Damas...

Conclusion : quand, dans le Nouveau Testament, l'apôtre se plaint d'être la proie de toutes sortes de faiblesses et de maux, il ne fait qu'exprimer et illustrer, en tant que réemploi du

Shéol biblique, la clausule biblique $\hat{H}BLY \hat{S}'WL$ (i.e. « les maladies et les liens du Shéol », de Saul). Tout cru. Expression et illustration qui, loin de relever de l'Histoire, ne trouvent leur source, unique, et pas aléatoire pour deux sous, que dans le Texte sacré. Dans son hébreu. - Mais le grec du Nouveau Testament et ses rendus indo-européens, eux, ne dévoilent rien (rien !) du midrash dont je rends compte. Aucune des cascades de calembours et de réemplois et d'inversions ne s'y voit. Ne s'y devine. Ne s'y assoit ! Feu toutes...

Je me résume et hâte mon point 8. Protubérances lexicales, anhistoriques, non événementielles, du Shéol biblique, les huit premiers éléments de ma liste (ainsi que leurs voisins et cousins) [284] ne sont des aléas de la biographie de Saul-Paul que par midrash - midrash direct, ou midrash inversif. Par fouillage actif de la Bible, les rédacteurs du Nouveau Testament ne les ont attribués à Saul-Paul que parce qu'il est - qu'il était (dans l'hébreu originel du corpus) -, pour eux, le Shéol soi-même.

9. Et pas un iota de la (seconde) liste n'échappe au midrash, Pas un...

Regardez : dans la droite imitation de ses huit comparses - à présent rétrocedés à leur véritable origine textuelle -, qu'en est-il du « compte de dépense-don et de recette-salaire » dont l'apôtre revendique, en *Philippiens* IV, 15, le privilège ou le poids ?

L'expression néo-testamentaire est : *logos doseôs kai lémpseôs*. Pour la rétrovertir - et la rétrovertir sans frayeur d'errer ! -, je me demande, à la fainéant : Serait-il pas que l'expression « dépense et recette » serait biblique ? - Et ma réponse est : C'est.

Et si c'est,

Or c'est.

serait-il pas que son original serait quelque part dans la Bible ? - Mais oui : il y est : en *Siracide* XLI, 19.

En *Siracide* XLI, 19 - par un hasard qui fait trop bien les choses pour que le hasard puisse seul l'expliquer -, on trouve bien les « recette » et « dépense » de l'apôtre néo-testamentaire, alors que le *Siracide* (ou *Ecclésiastique*) fut, me dit-on, composé quelques lustres avant notre ère... Et, dans le *Siracide*, le couple néo-testamentaire « recette »/« dépense » correspond, par inversion, au duo hébreu $\hat{S}'LH/M\ddot{T}\ddot{T}$ - $\hat{S}'LH$ y signifiant « demande = recette » et $M\ddot{T}\ddot{T}$ « don = dépense »,

Siracide (grec) XLI, 19 : *lé(m)pseôs kai doseôs* ; *Philippiens* IV, 15 : *doseôs kai lémpseôs*. (Mêmes termes - mais leur ordre est, en effet, inverse. Ordre inverse qui, sans peine, s'adapte aux méthodes chrétiennes [285] primitives du midrash inversif tel qu'appliqué, sur Saul-Paul, au Shéol biblique.) Aucun mystère là-dedans...

Le couple *doseôs/lé(m)pseôs* hante également *Siracide* XLII, 7, mais l'hébreu me paraît, à cet endroit, si incertain, que je n'ose l'utiliser (cf., à ce sujet, ne serait-ce que *The Hebrew Book of Ecclesiasticus*, Israel Levi ed., 1904, réimpr. Leiden, Brill, 1969, p. 53, note k).

Or le couple $\hat{S}'LH/M\ddot{T}\ddot{T}$ (« recette »/« dépense ») ici présent contient un calembour et sur la Mort

$M\ddot{T}\ddot{T}$ /« don, dépense » y réverbérant quelque écho de MWT /« la Mort », n'est-ce pas...

et, synonymiesquement, sur le Shéol :

$\hat{S}'LH$ /« recette, demande » y participant de la même racine, $\hat{S}'L$ (que « Saul-Saül » et) que le « Shéol » ($\hat{S}'WL$).

extraordinaire coïncidence ? Vous voulez rire... Non : le banal du commun du midrash en action.

De sorte que le « compte de dépense et de recette » de l'apôtre joue, en *Philippiens* IV, 15, sur son identité : en tant que Saul, il est à la fois le Shéol (d'où la $\hat{S}'LH$, la recette, la demande) et la Mort (c'est-à-dire MWT - au masculin, en sémite -, puis, par calembour direct, $M\ddot{T}\ddot{T}$, une dépense, un don). De $\hat{S}'WL$ /« Saul-Shéol » à $\hat{S}'LH$ /« recette » et de MWT « Mort » à $M\ddot{T}\ddot{T}$ /« dépense », le rigoureux doublet d'un jeu de mots...

Philippiens IV, 15 et son « compte » paulinien de « dépense » et de « recette » ne rendent aucun service biographique réel à l'apôtre, et ils ne lui en empruntent aucun : par midrash, par jeu sur son nom (Shéol, c'est-à-dire la Mort, et vice versa), il recopie des caractéristiques bibliques du séjour des défunts.

Séjour qui, nous l'avons vu, est insatiable : il ne cesse d'accumuler les demandes, en effet, et les offrandes. Il se donne à tous ; et il est exigeant pour tous. Tous y passent !

[286] Et ils recopient le Siracide - un livre biblique. Et ils le recopient en renversant l'ordre des deux termes qui s'y trouvent. Pourquoi ce renversement ?... mais à cause du renversement du Shéol - de Saul-Paul - sur le chemin de Damas : afin de l'exprimer à plein, ce renversement-là !

Des caractéristiques purement lexicales... Un recopiage lexical... Et ô combien ! - car le mot grec (*logos*) qu'on traduit ici par « compte » était, en hébreu, DBR - or DBR a pour premier sens « la parole, le verbe »...

Cf. le prologue de Jean.

Flou et invisible en grec, le « compte de dépense et de recette » de Saul-Paul était originellement, en *Philippiens* IV, 15 et en hébreu : DBR מְטִיטָה וְשֵׁלֶה. Et, originellement, dans son sémite natif, la clausule en question rebondissait et sur Saul, et sur Saül, et sur le Shéol, et sur la Mort - et tout ça eu égard à DBR, à la « parole », à la langue.

À la langue et pas à l'Histoire.

Dès lors ?...

Entraîles et ventre, tribulations, liens, prison, résurrection, manque et satiété, bouche, nations, écharde ou épine, aiguillon, maladie et souffrances, écailles, Arabie et troisième ciel, et puis - à présent - recette et dépense, ne fréquentent néo-testamentairement un certain Saul que parce qu'ils fréquentaient tous, *sans exception*, dans la Bible hébraïque séculaire (multiséculaire), et la Mort et le Shéol (שֵׁלֶה) que ce Saul est.

...Et ne me reste plus que Tarse.

10. Les chrétiens primitifs établissent, par midrash, que « Josué »/YŠW^c (« Dieu sauveur ») est le nom du Messie-Christ (du MŠYĤ). Les traditions juives anciennes faisant du messie tantôt le fils de David et tantôt celui de Joseph (et tantôt les deux à la fois...),

David représentant alors le Royaume du Sud, et Joseph celui du Nord : l'un la Judée, pour les [287] rédacteurs des alentours du début de notre ère, et l'autre la Galilée.

ils font naître Jésus-Josué à Bethléem, patrie - en Judée - de David, et lui refilent pour père un Joseph.

« Joseph » étant, en hébreu, YWSP/« Dieu ajoute », le nom du père de Jésus-Josué l'oblige, dans le Nouveau Testament, à partager sa paternité avec YHWH soi-même - comme s'il était, en effet, un en-plus, un surplus, un ajout.

Comme ledit Jésus-Josué n'est autre, pour eux, que la figure accomplie-accomplissante de YHWH en tant qu'il ressuscite, nos rédacteurs lui assignent pour résidence narrative un lieu fictif, Nazareth (NŠRT), qu'ils situent en Galilée ;

En Galilée, c'est-à-dire - par actualisation de l'histoire antique d'Israël - dans le Royaume du Nord.

Le rapport David/Judée (par Bethléem) et le rapport Joseph/Galilée (par Nazareth) sont issus, selon un midrash - actualisant -, de la Bible.

mais pourquoi Nazareth, et pourquoi la Galilée ? - Pour des raisons de gématrie et de fouillage de *Genèse* I, 1.

NŠRT = 74 = R'ŠYT/« commencement » (dans le « au commencement » du début de la Thora). Et GLYL/« la Galilée » réunit les deux gématries, 37 et 73, qui, en se multipliant, produisent 2701, valeur de *Genèse* I, 1.

Saul-Paul se sent moins solitaire ; il n'est pas, néo-testamentairement, le seul soi-disant individu à résulter d'un midrash : Jésus-Josué l'accompagne, et il accompagne Jésus-Josué ; tous deux dérivent de la Bible : *sont* dans la Bible.

Puis, forts de leur trouvaille, ils injectent dans la biographie du personnage ainsi défini, soit par midrash direct (par réemploi), soit en recourant à des procédés kabbalistiques (chiffrages, anagrammes, etc.), tout un assortiment de faits textuels s'accouplant, encore dans la Bible, et au Messie, et à YHWH en tant qu'il sauve, et à Josué...

[288] En fait : ...et aux deux Josué (le Josué successeur de Moïse, et le Josué grand prêtre lors du retour de Babylone).

Pour ce qui est de la pseudo-historique biographie de Saul-Paul et de son élaboration, de sa construction - de son obtention -, le processus est identique : et identiques les méthodes, et identique le but de la manœuvre : midrash multiple d'un côté, et, de l'autre, accomplissement-et-abolition du Texte biblique sacré.

Le thème essentiel du Nouveau Testament est *le salut*. Dans le corpus chrétien primitif, et dans le christianisme primitif en général, ce thème s'incarne dans les notions de résurrection, d'entrée dans le Royaume/MLKWT, etc., et surtout dans la figure de Jésus-Josué (YHWH *en tant qu'il sauve*). Mais si ce thème est essentiel aux yeux des chrétiens primitifs c'est parce qu'il est, pour eux, le thème essentiel *aussi* (d'abord !) de la Bible hébraïque et qu'il la sillonne déjà, à leur avis, de part en part : soit, en effet, directement et en clair, soit au prix d'un midrash. En fondant l'ensemble du Nouveau Testament (l'ensemble de la « Nouvelle Alliance »/HBRYT HÎDSH - expression biblique !)

Cf. Jérémie XXXI, 31.

sur le Salut, les chrétiens primitifs juifs-hébreux ne nourrissent à nul moment le dessein d'innover ou - pire que tout ! - de jeter les bases d'une religion inédite : non - ce sont des conservateurs ;

Des NWŞRYM (des « nazaréens »), i.e. des « Observants », des « Gardeurs », des « Mainteneurs ».

ils n'entendent pas courir à l'aventure : ils veulent accomplir l'Écriture et, en l'accomplissant, s'y montrer plus jalousement fidèles que tous leurs rivaux (également juifs et également hébreux - tous utilisateurs des mêmes méthodes de lecture que les leurs). - Or, comment mieux accomplir les idées (bibliques) de salut et de résurrection qu'en s'emparant du [289] contraire de la vie et en lui réglant son compte ? ...qu'en s'emparant du Shéol ?...

Le Shéol est, dans l'Ancien Testament, le lieu même du non-salut, de la non-résurrection, de la non-vie - l'antithèse de tout ce que Jésus-Josué, dans son parcours midrashique antérieur, représentait et garantissait. Pour que le travail évangélique de Jésus-Josué accompli continue de s'accomplir une fois accomplie sa résurrection, il faut lui trouver un successeur. Et puis : un successeur de choix ! un successeur apte à vérifier, à confirmer et à asseoir sur de l'absolument solide l'intégralité du mécanisme évangélique - un successeur, en somme, qui sache sceller en lui et révéler dans sa nature même l'efficacité de Jésus-Josué comme Christ (comme MŞYĤ, comme « Nom - = Dieu/YHWH - vivant-revivant »).

Et voilà bien la logique du projet chrétien originel : après avoir, par midrash, construit l'Évangile et la Nouvelle Alliance en acte sur Jésus-Josué-« Dieu-YHWH salvateur et ressuscitant », le midrash qu'est le christianisme naissant s'attaque à la conséquence : Qu'en est-il du Shéol après la re-vie du Messie ? Ça c'est un bon problème. Et, en le posant, les chrétiens primitifs, parce que juifs et parce que hébreux, ne plaisantaient pas : car, s'ils se moquaient de l'Histoire et de l'Événementiel, croyez-moi, ils prenaient très au sérieux la mystique et l'eschatologie. - Et la question « Qu'est-ce que le Shéol une fois achevé le parcours salvateur de l'Évangile ? », c'était, pour les chrétiens primitifs, *et* de la mystique *et* de l'eschatologie. Une interrogation éternitaire...

N'en déplaise aux historicistes d'hier et d'aujourd'hui...

Pour dire le Shéol d'après Jésus-Josué (d'après l'Évangile), nos chrétiens bâtissent un personnage qui n'est rien d'autre, en effet, que le Shéol soi-même. Au lieu de se lancer,

comme le feraient des indo-européens, dans du philosophique et de l'abstrait, ils personnifient le problème qu'ils se posent en lui [290] donnant de la chair, une généalogie, des gestes, des actes, des traits narratifs - une histoire anhistorique. Et à ce personnage - au Shéol personnifié -, ils adjoignent des caractéristiques appartenant, par suite du double sens du mot Š'WL/« Shéol *et* Saül », au premier roi de la Bible.

Dans le premier cas, cf. mon *Paul au verso* ; et, dans le second, mon *Paul au recto*.

Et ce personnage, ils ne lui font pas faire n'importe quoi et ils ne le font pas être n'importe qui ; ils ne le manœuvrent pas sans raison(s) : ils le construisent avec logique. D'abord, ils le décrivent comme le Shéol biblique, en faisant baver sur lui plusieurs épithètes narratives de Saül ; puis ils lui font subir une conversion - une conversion qui jette sur le Shéol, qu'il est, toute la douche de l'Évangile ! - une conversion qui, au littéral, le tourne sens dessus dessous ; ceci fait, ils contemplent et décrivent le résultat de l'opération : qu'est-ce qu'un Shéol évangélisé, passé au crible de la résurrection du Messie-Christ Jésus-Josué ?... Et c'est ainsi que, dans les Actes et les Épîtres, surgit l'étonnement

Un étonnement qui, à la vérité, n'étonne que moi ! grécistes et historicistes n'ont jamais rien senti d'étonnant dans le midrash dont je trace ici les étapes : ils n'en ont pas - et l'Église avec eux, toutes ouailles confessionnelles confondues - la moindre moindre idée.

d'un docile Shéol (= Saül, = Saul) annonçant la vie, la re-vie, la résurrection, l'espérance, et l'assurance du Salut : annonçant, au bout du compte, l'extrême contraire de ce qu'il est - de ce qu'il était au départ.

Mais assez de discours : les aveugles séculaires resteront tels ; quant à mon lecteur, il a compris, Le point 10 m'attend, Tarse.

Mais... Une fois construit le personnage, il s'agit de le faire naître quelque part. Et l'ironie, ici, n'est qu'indo-européenne : car en hébreu il n'existe aucun inconvénient à fournir au séjour [291] des morts un lieu natif. - Et pourquoi donc ? - parce que Š'WL, précisément, n'est pas, dans la Bible, que le Shéol : il est aussi Saül. Il est, aussi, un individu (pas seulement un habitacle).

Saül ? Mais j'en ai déjà parlé. En tant que Shéol/Š'WL est Saül/Š'WL, le midrash chrétien le fait naître à RMH/« Ramah » et donc, par un coup de pouce, à Rome :

Ceci, via les calembours de I *Samuel* I-II visant Saül à travers Samuel. Déjà dit.

et voilà le Shéol devenu romain. - En revanche, en tant qu'il distribue néo-testamentairement du lait (grec *gala*),

Comme Saül le faisait lorsqu'il gardait les ânesses de son père (sans les perdre)...

il sera natif de GWŠ HLB/« Gischala » chez les apocryphes.

Notez que HLB/« le lait » (grec *gala*) est l'anagramme exacte de HBL/« le lien, la maladie » -de sorte qu'entre le Gischala (« terrain du lait ») où les apocryphes situent la naissance de Saul-Paul et les liens et les maladies qu'il endure, il existe, en hébreu, un direct rapport. Rapport que nos jolis grécistes seraient bien en peine de justifier à l'aide de leurs hellénistiques lexiques...

Eh oui, les chrétiens primitifs ne se sont pas tous accordés sur la patrie de Saul-Paul l'apôtre. Ils ont hésité.

Et tous, d'ailleurs, n'ont pas consenti à produire un midrash sur le Shéol d'après la résurrection de Jésus-Josué (de YHWH). Et tous n'ont certes pas participé à ce travail. La preuve ? - mais je l'ai donnée plus haut !... la preuve en est qu'il existe, dans la littérature juive-chrétienne hébraïque des débuts, un afflux de textes caricaturant et assassinant ledit midrash. Et ce désaccord vous étonne ? - vous avez tort : car plus forte encore a été l'opposition entre Juifs chrétiens et Juifs non chrétiens ; de même que le midrash sur Š'WL/« Shéol, Saül » n'a pas emporté l'adhésion de tous les chrétiens primitifs, de même - et plus gravement - bien des Juifs (la majorité des Juifs)

n'ont pas applaudi le midrash juif-chrétien sur [292] Josué(-Jésus), sur le Salut et, pire que tout, sur YHWH mort et ressuscité.

Et leur hésitation se marque dans la concurrence existant entre les rivales patries de l'apôtre : tantôt Gischala, tantôt Rome, et... tantôt Tarse.

Car Saul-Paul est *aussi* de Tarse, chez les chrétiens primitifs. Et quand je dis « aussi », je ne griffonne pas du léger ou de l'évanescent. En fait, il me semble bien que Tarse ne soit pas, et de loin, le premier lieu qui soit venu à l'esprit des chrétiens hébreux lorsqu'il s'est agi pour eux de faire naître l'apôtre (le Shéol, Saül) quelque part. Et puis j'ai l'impression que le problème du berceau de l'apôtre ne s'est posé que fort tardivement. À lire les Épîtres et les Actes, on dirait que Tarse n'est pas, au fond, dans la pseudo-biographie de Paul, un berceau capital.

Peu importe, après tout. Ce qui m'intéresse c'est : Pourquoi Tarse ?

Pour deux raisons complémentaires, pour deux raisons qui ne marchent qu'ensemble. - La première concerne les voyages de Saul-Paul. Dans la présentation de Saül, dès les premiers versets de I *Samuel* IX, le futur roi et messie apparaît (lorsqu'il recherche les ânesses) comme un individu qui [°]BR et [°]BR et [°]BR - qui ne cesse de « traverser », de « voyager ». D'où, comme je l'ai souligné sans gêne aucune, le thème néo-testamentaire d'un Saul-Paul voyageant et traversant ; d'où, en somme, les pérégrinations néo-testamentaires du Shéol annonceur qu'est Saul-Paul (= Saül).

Et j'ai également souligné, à bon droit, que la racine [°]BR/« traverser » produit [°]BR ou [°]BRY/« hébreu » - d'où la qualité d'« hébreu fils d'hébreux » de l'apôtre (et du Shéol qu'il est). Le tout-venant du midrash...

Mais il est un point que j'ai omis et qui, à présent, m'est utile. C'est que [°]BR ne signifie pas uniquement « passer, traverser, voyager » : le sens technique du mot

[293] Hors éthique. Car, dans le lexique de la morale religieuse, [°]BR signifie « transgresser ».

est, plus précisément, « traverser un fleuve, un bras de mer - une étendue d'eau ».

D'où [°]BRH/« la barque » (celle qui traverse l'eau et permet de la traverser).

Lorsque les Hébreux (racine [°]BR) traversent (racine [°]BR) la mer Rouge (?) en fuyant Pharaon (?), ils se manifestent et agissent en conformité avec les deux sens (principaux) de la racine [°]BR. Deux sens que, justement, exprime la soi-disant biographie de Saul-Paul.

Un sens technique que je mets en avant pour me donner des airs de documenté dictionnaire ?

Non – car :

Il se trouve que Saul-Paul, par réemploi du [°]BR répété qui orne le début de I *Samuel* IX (et, avec lui, le début de la carrière de Saül - de Saül qu'il est, l'apôtre !), ne cesse, dans le Nouveau Testament, de se servir de navires : à telle enseigne, même, qu'il menace, une ou plusieurs fois, de se noyer, après naufrage(s), dans le Mare Nostrum.

Ici, tremblements des historicistes : ...*et si* Paul s'était historicistement noyé ! tout un pan du christianisme noyé avec lui... à l'eau, des Épîtres... à l'eau, des paulinisations...

En bateau, l'apôtre (le Shéol, Saül) : pour se rendre à Chypre, et pour regagner la Syrie, et pour atteindre la Macédoine, et pour rejoindre Tyr ou Ptolémaïs, etc. Et - nec plus tant d'ultra - en bateau vers Rome, enfin : en route direction l'achèvement, sur trois points de suspension, de ses historiques missions... Partout du navire.

Or quel est, dans la Bible hébraïque, l'un des lieux majeurs qui se situent, lexicalement, dans le voisinage des bateaux, des navires ([°]NYWT) ? - Non, pas l'un des lieux : *le* lieu. – Réponse : ṬṚŠYŠ/« Tarsis, Tarse ». Hop-là, re-come par hasard...

Et ce, si décisivement, si fortement, que presque toutes les [294] occurrences bibliques de ṬṚŠYŠ/« Tarsis-Tarse » - pas quelques – unes : presque toutes ! - voisinent, en effet, avec [°]NYWT/« les bateaux ».

Qu'on me pardonne - j'espère que vous n'espérez pas que je vais passer en revue ces presque toutes occurrences ? - cf. I *Rois* X, 22, *Isaïe* II, 16, XXIII, 1, *Ézéchiel* XXVII, 12, etc. (etc.).

Et j'exagère ou fabule si peu que le trio composé de ṬṚṢYṢ , $^{\text{c}}\text{BR}$ et $^{\text{c}}\text{NYWṬ}$

Autrement dit, dans l'ordre : « Tarse-Tarsis », « traverser (l'eau) », « les bateaux ».

s'exhibe, sans embarras ni pudeur, par exemple dans le chapitre XXIII d'Isaïe : au verset 1, il est question des $^{\text{c}}\text{NYWṬ ṬṚṢYṢ}$ (des navires de Tarse - et voici « Tarse » et « bateaux » !) et, au verset 14, de $^{\text{c}}\text{BRW ṬṚṢYṢ}$ (de traverser vers Tarse - et voici « Tarse » et « traverser l'eau »/ $^{\text{c}}\text{BR}$!)...

Donc : Saül est un traverseur (racine $^{\text{c}}\text{BR}$) et un Hébreu (racine $^{\text{c}}\text{BR}$) ; par réemploi Saul-Paul le sera, néo-testamentairement, aussi ; et puis : si Saul-Paul, parce qu'il est Saül, traverse la mer, c'est en bateau qu'il la traverse. Où sont les navires, dans la Bible ? Ici et là, mais, quand il leur prend de vouloir se concentrer, très précisément à ṬṚṢYṢ , à Tarsis-Tarse.

Il n'existe, que je sache, aucune embarcation ($^{\text{c}}\text{NYH}$), dans la Bible, appartenant nommément à un lieu autre que Tarse-Tarsis - en d'autres termes, l'expression $^{\text{c}}\text{NYWṬ ṬṚṢYṢ}$ (« navires de Tarsis, de Tarse ») n'a, dans la Bible hébraïque, aucune concurrente ; on n'y parle jamais des $^{\text{c}}\text{NYWṬ}$ /bateaux de X, de Y ou de Z, mais toujours et seulement : de Tarse-Tarsis. Obvie.

Mais se mettre en relation avec Tarse parce qu'on emprunte des voies navigatoires, ça n'est pas y naître. - Fin, donc, de ma première raison, car elle ne suffit pas. Elle explique le géographique de la narration ; elle n'en justifie pas le généalogique.

[295] D'où vient, à présent, que Tarse (Tarsis) soit le pôle géographique de la généalogie de l'apôtre - et non pas l'instrument, seul, de ses trajets ? - Et ici s'ouvre ma seconde démonstration (ma seconde raison).

ṬṚṢYṢ (dont *Tarsis* ou *Tarse* sont des translittérations) est l'un des mots les plus mystérieux de la Bible. Tantôt il s'agit d'un site (une ville, peut-être un pays) ressemblant à un port de Méditerranée, tantôt d'une pierre ou d'un métal précieux, et tantôt - pour éveiller mes convoitises - d'un nom (propre) d'individu(s).

Pour les chrétiens primitifs en particulier, et pour le midrash juif en général, ṬṚṢYṢ est ṬṚṢYṢ - un point c'est tout -, sans respect des nuances sémantiques du mot selon qu'il s'immisce ici ou là dans la Bible. Face à la Bible qu'ils fouillent, les chrétiens primitifs préfèrent la mystique et la tradition - la Kabbale - aux finasseries scientifiques (?) de nos dicos hébreux modernes.

Un individu (ou des individus) ? - dans ce cas, ṬṚṢYṢ appartient (encore du hasard bien placé !) à la tribu de... Benjamin. Autrement dit, à la lignée généalogique de Saül.

Cf., pour vérification, I *Chroniques* VII, 10 (où Tarsis-Tarse/ ṬṚṢYṢ relève, en effet, de Benjamin).

À la lignée qui est, par midrash sur Saül, celle de l'apôtre. Je résume : Saul-Paul s'emploie à sillonner la mer, l'eau, en raison de la répétition du mot $^{\text{c}}\text{BR}$ /« traverser » lors de la présentation de Saül (qu'il est) en I *Samuel* IX. Étant un traverseur, et parce que $^{\text{c}}\text{BR}$ veut dire « traverser en bateau », il utilise des navires. Utilisant des navires, il doit - puisque c'est la Bible qui justifie de telles traversées et les génère -, à un moment ou à un autre, y rencontrer ṬṚṢYṢ /« Tarse, Tarsis », le lieu où, bibliquement, se pressent les embarcations. Donc Saul-Paul a, par nécessité biblique, de quoi faire avec Tarse.

Secundo : De quoi faire géographiquement, mais de quoi [296] faire aussi en généalogie - dès lors que le mot ṬṚṢYṢ exprime, toujours dans la Bible, sa parenté avec Benjamin.

Mes deux raisons sont données : et elles sont inséparables. C'est vrai, elles ne marchent qu'ensemble.

Et c'est ainsi que Tarse devint la patrie (l'une des patries...) de l'apôtre : via les navires, et via Benjamin. Paul étant Saul, et Saul étant Saül, et Saül étant de Benjamin, il fallait faire de l'apôtre (Saul) et un benjaminite, et un traverseur (un navigateur), et un Hébreu et - pour que la boucle se boucle - un enfant de Tarsis, de ṬṚṢYṢ , de Tarse. De Tarse, ville des navigateurs (selon la Bible) ; de Tarse, ville de Benjamin.

Ville, et non plus individu, de Benjamin.

Quant à la précision « (Tarse) en Cilicie », elle ne s'est mise en place qu'ensuite. D'une part en vertu d'une actualisation (selon la méthode, bien connue, qui consiste à assigner à l'histoire et à la géographie contemporaines des faits et des lieux bibliques ancestraux n'ayant, de soi et à l'origine, rien à voir avec elles - méthode des midrashim, méthode des Targums, méthode de la Septante, méthode des Talmuds, etc.) ; et, d'autre part, grâce à l'exploration de l'une des fécondités du mot Š'WL/« Saul, Saül, Shéol » (le nom de l'apôtre) : laquelle ? - celle qui consiste à faire dégorger au mot, par calembour, une fabrication de tentes. Si Tarse est le lieu natif de l'apôtre et si l'apôtre, par jeu sur son nom (Š'WL), fabrique des tentes, alors il ne doit pas être de Tarse de Cappadoce ou d'Espagne : il ne peut être que de Tarse en... Cilicie - dans la province où, comme nous l'enseignent à présent convenablement les encyclopèdes, on trime sur le poil des caprines et des caprins.

Tout se tient. Tout est clair. Ma liste (la seconde - celle de *Paul au verso*) est achevée, épuisée - et, avec elle, le midrash qui engendra, très antérieurement à sa mise en grec, un certain Saul (Paul), apôtre.

[297] Qui l'engendra ? - le terme est impropre : mieux vaudrait dire : qui le *lut* dans l'Écriture hébraïque sacrée.

Depuis les entrailles ou le ventre de Saul-Paul jusqu'à Tarse, l'un de ses berceaux, en passant par ses tribulations, souffrances et détresses, tout est cohérent, tout est justifié : ses liens, ses emprisonnements, son annonce de la résurrection, ses manque et satiété, sa bouche et ses cheveux, et puis son labeur auprès des nations. Et, toujours cohéremment, justifiés idem : son aiguillon, son écharde ou épine, sa maladie, son double séjour soit en Arabie soit au troisième ciel, et, pour finir, son compte de dépense et recette. (Et, j'allais l'oublier, le fait qu'on le traite de peste.) C'est sûr : les grécistes et les historicistes, et les catéchistes de tous bords, se sont trompés : jamais Paul n'exista.

Dans ma première liste ? la preuve, en ordre, que Paul est Saül. Dans ma seconde ? la preuve, avec une identique bonhomie, que Paul est le Shéol. Mes deux listes ? - la preuve qu'il est à la fois, l'apôtre, sans dissociation possible et permise, *et* Saül *et* le Shéol. (Et, si mon lecteur veut à tout prix dissocier son recto de son verso, alors *d'abord* le Shéol !)

Un appel à l'événement, là-dedans ? ou à l'Histoire ? - pas un. À aucun instant. Pas l'ébauche d'une esquisse d'une trace de quelque chose qui ressemble à du biographique-réel : en vérité, de Paul on ne connaît rien d'historique, car il n'y a rien d'historique à en connaître. - Les encyclopèdes vont désormais devoir, quant à l'apôtre, étouffer leurs chronologies et leurs renseignements. Triste pour eux. Je compatis. - Quant aux ecclésiophiles et aux noueurs de catéchismes et d'homélies, je n'imagine pour eux et leur désarroi (en prenant à témoin mon lecteur) que deux solutions : ou bien ils quittent leurs défroques et le christianisme dont ils se beuglent les issus (issus !... tu parles...), ou bien ils se procurent dans les plus brefs délais une Bible - mais pas une Bible de foire : la Bible hébraïque. [298] - À vos pupitres, les foireux ! à l'étude !... (Après quasi vingt fois cent ans de vacance...)

S'achève ainsi mon massacre de la biographie de l'apôtre des Gentils. Et, avec lui, et en lui et par lui, sa soi-disant historicité. La pacotille est tombée. Place au midrash - et à l'appréciation du christianisme primitif, en hébreu, comme midrash !...

Triste, certes : voici caducs, alors, et Paul écrivain d'Épîtres et Paul cofondateur de l'Église. Ni Saül ni le Shéol, qu'il réunit, l'apôtre fictif, ne cofondirent jamais ni n'écrivèrent rien ! J'en pleure.

Pleure - et poursuis en direction de Damas. Car il faut bien enfin que j'en parle, du chemin de Damas... Damas et son chemin, juste pour nous distraire. Et pour, par la bande, nous aider à mieux comprendre, non plus les mécanismes, mais le but intime et grandiose du midrash chrétien. Son projet.

*Ce qu' est une rétroversion :
le chemin de Damas*

L'épisode dit « du chemin de Damas » concentre sur lui et attire la double identité de Saul-Paul (à la fois Saül et le Shéol - Š'WL), et il repose sur les deux faces du midrash qu'est le christianisme primitif : midrash direct (réemploi de diverses cellules du texte biblique) et midrash inversif (renversement, à des fins mystiques accomplissantes-abolissantes, de ces mêmes cellules). Par chance pour nous, le Nouveau Testament insiste si fort sur l'épisode qu'il nous en fournit plusieurs versions : en fait au moins quatre - que je situe, sans effort, en *Actes* IX, 1-25 (avec, pour la fin, un doublet en II *Corinthiens* XI, 32), *Actes* XXII, 4-16 et 17-21,

17-21 aussi : nous verrons l'intérêt de ce 17-21 (il ne faut surtout pas l'exclure).

Actes XXVI, 12-23 et, enfin, *Galates* I, 12-17 (et autour).

Au moins ces passages-là : au moins ces références...

Les différentes versions du récit ne présentent aucune réelle diversité. Elles sont, disons-le, identiques à quelques variantes - à de menues variantes - près. Mais surtout : elles tirent, nos versions rivales et acolytes, toute leur substance et leur entière justification de la Bible - de l'Ancien Testament - et de la Bible uniquement.

Et c'est précisément cela qu'il s'agit pour moi d'établir.

En profitant, précisément, de mon massacre de la soi-disant biographie réelle de Paul ; car, pour apprécier à sa juste valeur - à sa bonne portée - le chemin de Damas, mieux vaut, je pense, abandonner le sottisier des grécistes et autres historicistes et ne pas oublier ce que j'ai dit plus haut : à savoir que [300] Saul-Paul est d'abord le Shéol et puis Saül - et puis (ou : finalement) les deux. En conservant l'idée d'un Paul ayant réellement existé, on se prive de tous les charmes et incantations de sa « conversion » : on passe dessus, dessous ou à côté, sans la comprendre - et on se prive, en premier lieu, de voir sa situation *au milieu* de la pseudo-biographie de l'apôtre pseudo...

Dans une note suspendue à sa traduction des *Actes des Apôtres* (1925, p. 135), Alfred Loisy avait le tort d'écrire ceci :

Loisy croyait - comme tout le monde et compagnie... - en l'existence historique de Saul-Paul. Et lorsqu'il se chagrinait ou se scandalisait (comme tant d'autres érudits... - voyez Guignebert !) des invraisemblances commises par le Nouveau Testament à son sujet, c'était parce que, selon lui, les *Actes* et les *Épîtres* s'écartaient, ici ou là, des *faits* - autrement dit, de la biographie réelle de l'apôtre réel. Pour Loisy et ses confrères d'hier et d'aujourd'hui, les rédacteurs néo-testamentaires sont souvent infidèles à l'Évènement... Toujours la manie de l'Histoire !

Comme si, sous la soi-disant infidélité des *Actes*, des *Épîtres* - ou des *évangiles* -, il y avait quoi que ce soit à être historiquement fidèle à !...

« La métamorphose du persécuteur Saul en prédicateur chrétien est racontée trois fois

Ce « trois fois » est une erreur - nous verrons pourquoi tout à l'heure. Cette erreur est de poids.

dans les *Actes* (...), avec des variantes qui ne semblent pas accuser l'emploi de plusieurs sources,

Les érudits voient des sources partout, et partout ils en cherchent. - Ici, Loisy entend par « sources » des reportages rédigés, d'abord, par les journalistes de l'époque. Pour lui, comme pour nombre de ses collègues, le Nouveau Testament (*Actes* et *évangiles* notamment) n'est qu'un embellissement - fautif - de sources authentiquement puisées dans le réel et l'observation du réel.

[301] mais la liberté avec laquelle le rédacteur a traité un thème à lui donné.

Thème tiré d'où ? Thème donné par qui l'avait reçu de qui ? Loisy ne le dit pas. Ni ses collègues. Pour lui comme pour eux, ce thème doit être une élaboration de faits et d'événements réels : faits et événements qui se sont - par quelle malice ? - retrouvés déformés dans les textes néo-testamentaires.

Rien n'y est consistant que ce que nous apprennent les Épîtres de Paul,

Car Loisy, comme tout le monde et sa compagnie, tient Paul pour un réel rédacteur d'épîtres.

spécialement celle aux Galates :

L'Épître aux Galates serait donc historiquement plus sûre, quant à l'historique biographie de l'apôtre historique, que les récits des Actes : plus sûre car plus fidèle à l'Événement. À l'Histoire !

Toujours cette historiomanie...

après avoir persécuté les fidèles du Christ,

Entendez par là : du Christ historique. Car Loisy croyait en l'existence historique d'un certain Jésus (existence déformée, selon lui, dans les évangiles canoniques) qui aurait vécu, au I^{er} siècle, en Palestine.

Saul-Paul, en suite d'une vision qu'il eut à Damas, est devenu croyant. »

Pour Loisy - et tant d'autres (et pourquoi pas, tantôt, pour toi, lecteur ?...) - , là est, en dehors de toute enjolivure, le noyau historique de la conversion de Saul-Paul. Historiquement Saul-Paul. Et : historiquement à Damas.

À la suite, ben voyons, d'une vision qui n'était qu'une hallucination : mais qui l'était, hallucination, historiquement !

À la fin de la même note, le même auteur se lance dans un événementiel va-tout :

[302] Avant la fin de la note, on lit cette énormité : « ...initiation de Paul au christianisme... est conçue d'après un type convenu, qui se rencontre dans les mystères d'Isis ». Saul-Paul dans les mystères égypto-grecs ! dans l'hellénisme ! Incroyable... (Et pourtant courant : car d'autres savants, antérieurs ou postérieurs à Loisy, réfèrent volontiers la saga paulinienne aux mystères grecs ou romains, et au mithraïsme, et au stoïcisme, et à la rhétorique de Rome ou d'Athènes, et au platonisme - via Philon - et même, tenez-vous bien, au zoroastrisme, etc. - N'importe quoi !)

« Très probablement, Paul était à Damas, inquiétant les chrétiens du lieu, quand se produisit la vision qui le convertit. »

« Très probablement » voulant dire, ici, comme mon lecteur le devine sans peine : dans la meilleure vraisemblance historique des événements vrais. Loisy pensait donc que la Damas du récit de la conversion de Paul est Damas (en Syrie) ; que Paul y fut historiquement ; et qu'il y eut, y étant, une vision (une vision hallucinatoire, bien sûr ! - car nous ne sommes pas, nous, aussi gogos que lui !) - une vision qui y eut, par conséquent, historiquement lieu. – Lieu ? Ah ça... pour du lieu, nous allons nous en rendre compte sous peu, c'est du lieu !

Sur tous ces points, Loisy ne fait - ne faisait - qu'exprimer l'opinion de tous les savants de toute époque, les ecclésiophiles, les ecclésiophobes et les ecclésio-indifférents : pour ce vrac de têtes chercheuses et trouveuses, à Damas historique eut lieu la conversion historique d'un Saul-Paul historique.

Sans contrecœur (?) et histoire de ridiculiser, à travers le pauvre feu Loisy, l'unanimité des docteurs ès Paul, il me suffit :

1. d'analyser les récits de la conversion de l'apôtre et d'y sonder les faits et gestes qui s'y montrent ;

2. de m'interroger sur le lieu où se situe narrativement l'épisode : Damas. En m'enquérant alors de ceci : Qu'est-ce, au juste, que la Damas du chemin de Damas ?

[303] Enquestionnement que personne, évidentissimement, n'endosse - n'imagine possible ; pour tout un chacun, la Damas de Paul est Damas de Syrie : la Damas de la carte. - Ce, depuis, encore une fois, quasi vingt siècles : et ce, plus gravement, après la découverte des manuscrits de la mer Morte... À n'y pas croire, Je vous dis !...

Allons-y.

Qu'en est-il du récit de la conversion ? que s'y passe-t-il (quel qu'en soit le lieu) ?

La trame en est simple : avant, Saul-Paul il est un poursuiveur; après, Saul-Paul il est un converti ; pendant, Saul-Paul il a une vision qui le retourne. Du conte pour bambin.

Cruauté du sort pour le bambin : l'avant, l'après et le pendant de la jolie anecdote, ils ne se tiennent, ensemble ou chacun pour soi, que si on les adosse, ensemble ou chacun pour soi, à la Bible hébraïque. Et là, le bambin il est lâché !

Et, avec lui, tous les bambins théologues - qui, depuis des lunes, saccagent le chemin de Damas, ses genèses, ses conséquences - ses sens. Bambins des homélies, bambins des catéchismes.

En bref : tous les traits du récit du chemin de Damas sont des traits bibliques ; et tous ne sont, variantes comprises, que des réemplois de versets de l'Ancien Testament concernant Samuel, Saül et le Shéol.

En bref-*bis* : en jetant les bambins à la nurserie, le récit de la conversion de Paul à Damas (?) m'offre l'espérée occasion de vérifier mes thèses et d'affirmer, cette fois sur le tas - au contact d'un échantillon de texte(s) long(s) -, que Saul-Paul n'est *vraiment* que Saül + Shéol : Saül + Shéol sans plus. Mais rien moins ! Un Shéol qui, ici, se retourne...

Se retourne, c'est-à-dire se convertit. Dans la pensée juive, la chrétienne-juive comme la non-chrétienne juive, les êtres et les choses, les temps et les lieux, sont des créatures de Dieu. En tant que lieu, le séjour [304] des morts, le Shéol, ne fait pas exception à la règle : il est issu de YHWH-Dieu créateur.

Mais il a dû s'égarer en chemin, le bougre... D'où la façon peu amène dont les Psaumes et les prophètes le fustigent.

Dans l'épisode du chemin de Damas, Saül-Saul, qui est le Shéol, se retourne et se convertit : il ne passe pas à une autre religion ; il revient à ce qu'il était originellement : l'une des créatures de Dieu.

(Dans les mentalités soi-disant judéo-chrétiennes de nos glandes pinéales d'aujourd'hui, tout ceci est perdu, oublié : n'existe pas.)

Rappel. Je me rafraîchis la mémoire : j'ai, plus haut, établi deux listes épuisant les caractéristiques pseudo-biographiques de l'apôtre : la première liste, je l'ai ramenée (au recto) à Saül, le roi et messie-christ initial de l'Ancien Testament (post-Thora) ; la seconde (au verso), au Shéol - au Shéol, aussi, de l'Ancien Testament. - Eh bien, s'il est un moment textuel où mes deux listes se combinent, avec armes et bagages, dans le Nouveau Testament, c'est certes celui de la conversion de l'apôtre. Mieux : sur la conversion de Saul-Paul convergent aussi les deux faces du midrash chrétien primitif : sa face directe, et sa face inversive. (Deux effets donc, et non pas un, de recto-verso à la fois...)

Place, à présent, aux versets.

Je vous préviens : ce qui suit n'est pas du repos. L'hébreu c'est de l'hébreu : et le midrash hébreu, c'est de l'embrouillé au cube... Mais faut y passer ! (Et puis : l'embrouillé, ici, possède une telle logique...)

L'épisode du chemin de Damas s'ouvre, quelle qu'en soit la version retenue, sur une définition de Saul-Paul comme persécuteur-poursuiveur : cf., par exemple, *Actes* XXII, 4 ou XXVI, II. En tête de récit, Saul-Paul est donc un RWDP :

RWDP : participe présent (actif) de RDP/« persécuter, poursuivre ».

[305] en cela, il n'est autre que Saül, le roi biblique qui ne cesse de ne pas arrêter de poursuivre David.

Saul-Paul poursuiveur : réemploi (midrash direct) de Saül et de ses malversations. Rien, là, pour nous ébahir - la qualité de poursuiveur faisant partie intégrante, évidente, des attributions de Saül dans la Bible, il est normal que nous la retrouvions, dans le Nouveau Testament, comme la caractéristique de Saul. Avant de le renverser - de le retourner - au chemin de Damas, les rédacteurs néo-testamentaires prennent soin de faire apparaître Saul, qui est Saül, comme la pire image de Saül, qu'il est : celle d'un persécuteur (d'un persécuteur qu'est *aussi* le Shéol - qu'il est *aussi*).

Saul(-Paul) est Saül ; or Saül est, dans la Bible, un poursuiveur ; donc le Saul néo-testamentaire est un poursuiveur. Ceci primo.

Secundo : Saül est Š'WL ; or Š'WL c'est le Shéol ; or Saül est, dans la Bible, un poursuiveur ; donc le Shéol néo-testamentaire est, avant sa conversion, un poursuiveur, un persécuteur (ce qu'il n'est *jamais explicitement*, que je sache, dans la Bible !).

Le primo et le secundo ? - Paul l'apôtre, avant Damas.

Ceci est clair, et je passe.

Mais ce qui l'est moins, ce me semblasse, et sur quoi je veux insister parce que personne (évidemment) ne s'y emploie, c'est que Saul-Paul, avant que de se convertir, ne poursuit pas n'importe qui. En premier lieu, il poursuit-persécute, dit le texte, « hommes et femmes », et il s'acharne sur eux « jusqu'à la mort » ; et il les lie ; et il s'acharne sur eux et les lie pour faire plaisir au (grand) prêtre.

Le « jusqu'à la mort » est piquant (et il ne pique personne !) : le Shéol, en effet, ne saurait poursuivre autrement que jusqu'au trépas. Au trépas qu'il est. Au trépas qu'est, avant sa conversion et sa docilisation, Saul-Paul. (Toujours l'unité de Š'WL : *et* Saul-Saül *et* Shéol...)

[306] Relisez *Actes* IX, XXII ou XXVI : vous y lirez tout cet avant de la conversion de l'apôtre.

Actes IX, 1-2 :

« ...Saul, exhalant encore la menace et le meurtre à l'encontre des disciples du Seigneur, s'approchant du grand prêtre, il lui demanda des lettres pour Damas, pour les synagogues, afin de lier hommes et femmes qu'il trouverait de cette voie et de les amener à Jérusalem... »

Actes XXII, 4-5 :

« ...j'ai persécuté-poursuivi à mort cette voie, liant et jetant en prison les hommes et les femmes ; et le grand prêtre m'en est témoin, de même que tout le conseil des anciens : c'est d'eux que j'ai reçu des lettres pour les frères de Damas et à cause d'eux que j'y suis allé afin d'amener liés, à Jérusalem, ceux de là-bas... »

Actes XXVI, 10 :

« ...j'ai enfermé en prison beaucoup de saints, après en avoir pris le pouvoir des mains des grands prêtres... »

Galates I, 13 :

« ...car vous avez entendu... avec quelle outrance je poursuivais l'église de Dieu et la ravageais... »

Peu m'importent, ici, les variantes ; m'intéressent les faits textuels y apparaissant en vrac :

1. Saul-Paul y est un poursuiveur - ça, nous connaissons : direct réemploi de Saül qui poursuit. (Après Damas, Saul-Paul ne poursuivra plus.)

2. Il y use de liens - nous connaissons idem : réemploi direct des (bibliques) liens du Shéol. (Et voyez la confirmation de ma thèse : avant Damas, Saul, qui est le Shéol, use des « liens - bibliques - du Shéol » ; après Damas, c'est autrui qui usera, et contre lui, de ces mêmes liens !)

HBLY Š'WL/« les liens du Shéol » (expression biblique) est compris, par les chrétiens primitifs :

1. comme signifiant, avant Damas, « les liens dont le Shéol (Saul-Paul) use à l'encontre d'autrui »,

[307] 2. et comme signifiant, après Damas, « les liens dont autrui use à l'encontre du Shéol (de Saul-Paul) ».

3. Il y lie et poursuit « hommes et femmes » - ça, c'est du nouveau ? non : mais un direct réemploi de I *Samuel* XXII, 19 (« ...depuis les hommes jusqu'aux femmes... »), verset appartenant à un chapitre au cours duquel Saül

Comme le Saul-Paul d'avant Damas...

étales ses meurtres.

En *Actes* XXVI, 10, Saul-Paul s'attaque aux « saints » de la communauté qu'il hait. Et il avoue cela au moment du récit du chemin de Damas en évoquant sa vie passée. Le rapport « saint »/« Damas » est muet en grec (et en indo-européen, toutes langues comprises) : en hébreu, il fonctionne à merveille -

car c'est en hébreu que « saint »/QDŠ contient, par anagramme, trois des (quatre...) lettres constitutives de « Damas »/DMSQ. (Apparente bagatelle qui me servira plus tard.)

4. Et Saul-Paul les lie et les poursuit, et jusqu'à la mort, ces hommes et ces femmes, sur l'ordre du (grand) prêtre. Là, le midrash n'est plus direct mais inversif : en I *Samuel* XXII, Saül massacre les habitants de Nob, ville de prêtres ; ici, il pourchasse et massacre avec l'aval d'un prêtre. Inversion, en effet.

Le réemploi (mais inversé) de I *Samuel* XXII est une évidence, dans l'épisode du chemin de Damas : on y trouve, dans ce chapitre biblique, le fameux HNNY 'DNY/« me voici, Seigneur » qui saille au beau milieu de la conversion (néo-testamentaire) de Saul-Paul ! (Cf. ci-dessous.)

Dans l'avant-chemin de Damas, Saul-Paul apparaît donc bien, en vérification de ma thèse, et comme le Shéol biblique et comme le Saül biblique. En tant qu'il lie, il est le Shéol. En tant qu'il poursuit et persécute, il est Saül. En tant qu'il s'attaque aux hommes et aux fem²mes, il est Saül (mais le Shéol aussi ne fait pas de différence entre les sexes...). Et Saül, [308] également, mais avec inversion, en tant qu'il agit sur l'ordre et avec le consentement du (grand) prêtre.

Je continue :

Je continue en omettant, pour l'instant, Damas. Impasse provisoire sur Damas.

N.B. La cible des poursuites de Saul-Paul (= Saül), avant sa conversion, est appelée « voie » (cf. *Actes* IX, 2). Terme qui traduit l'hébreu DRK et qui n'a pas le moindre sens en grec pur ou en indo-européen en général : en hébreu, par contre, DRK/« voie » signifie « la doctrine, la pratique doctrinale, la conduite ». - Énième pied de nez aux grécistes...

Sur sa route, Saul-Paul rencontre une lumière et une voix. Et la lumière le fait « tomber par terre ». Les confectionneurs ou avaleurs de catéchismes multiséculaires sont habitués à la chose. Moi, je la trouve passionnante.

Actes IX, 3-4 :

« ...il y alla et, approchant de Damas, une lumière céleste l'éblouit soudain, et, tombant par terre, il entendit une voix qui lui disait : ... »

Actes XXII, 6-7 :

« ...mais en chemin, en m'approchant de Damas, voici que soudain, autour de midi, une grande lumière céleste m'éblouit ; je tombai par terre, et j'entendis une voix qui me disait : ... »

Lors de sa vision de Jérusalem, Saul-Paul ne tombe plus : il prie (*Actes* XXII, 17). Normal. Calembour. Les verbes « prier »/PLL et « tomber »/NPL sont si proches, en hébreu, qu'ils semblent participer de la même racine dès qu'on s'avise de les conjuguer tant soit peu. - Encore une perte du grec...

Actes XXVI, 13 : même version que les deux autres, mais avec des bavardages et une exagération : ça n'est plus Saul-Paul qui y tombe par terre (et le « soudain » a disparu), mais lui et ses accompagnants. - Quant à l'Épître aux Galates (chapitre I), elle ne contient pas la lumière, pas la voix, et pas le dialogue avec le Seigneur.

[309] En tant que Shéol - séjour des morts -, il n'est nullement inouï que Saul-Paul soit ébloui par une lumière céleste et qu'elle le renverse et l'ébahisse ! Le Shéol, parce que séjour des morts, est ténèbre !

La ténèbre, j'en ai déjà parlé. En hébreu, c'est 'RB - souvenez-vous -, l'anagramme de 'BR (racine qui signifie « traverser » et qui produit 'BR(Y)/« hébreu » ; or, en *Galates* I, 17, juste au moment du récit sur Damas, Saul-Paul se dit aller en « Arabie » : or - souvenez-vous, encore - 'RB/« ténèbre » c'est aussi 'RB/« l'Arabie ». Calembour. L'*Arabie* et la *ténèbre* (du Shéol, de Saul-Paul) sont, en hébreu, le même mot ! (Ah, les grécistes...)

Mais, croyez-moi, c'est en tant que Saül qu'il « tombe par terre ». Car cette chute, cette chute par terre, cette chute soudain,

« Soudain » + « tomber » + « par terre » - telle est bien la séquence qu'exhibe le récit de Damas dans les Actes.

elle ne figure, dans la Bible hébraïque, qu'à propos de... Saül !

Mais oui : I *Samuel* XXVIII, 20 :

« ...soudain Saül tomba, de toute sa taille, par terre... »

Le « de toute sa taille » est, ici, extraordinaire : en hébreu ça s'écrit ML' QWMṬW , litt. « plein de sa taille ». Or QWMṬW/« sa taille » est de la racine QWM/« se lever, ressusciter », de sorte que le midrash chrétien (par travail sur la racine QWM, précisément) en arrive à lire le verset de cette manière : « ...soudain Saül, i.e. Saul, i.e. le Shéol, tomba, plein déjà de sa résurrection, par terre... »

Et, pas d'erreur de ma part, le verbe QWM/« se lever » (« ressusciter ») figure justement sous le grec des différentes versions néo-testamentaires du chemin de Damas : « Lève-toi... » (QM). Un hasard, je vous assure...

Tout y est : le soudain, la chute, et le par-terre. Eh, je serais curieux de savoir si les experts parviendront à dénicher, ailleurs qu'ici, dans la Bible (en I *Samuel* XXVIII, 20 donc), cette [310] triplette-là. Ailleurs, et à propos de quelqu'un d'autre que Saül...

Et puis, bizarrerie encore davantage bizarroïde en surplus, lisez un peu la suite de I *Samuel* XXVIII - la suite de la soudaine chute-par-terre de Saül : elle vaut l'œillade :

« ...de la force, il n'y en avait plus en lui (Saül), car il n'avait pas mangé de pain

Rappelez-vous la mystique du « pain »/LHM dans les évangiles canoniques. LHM/« le pain » = 78 = BN YHWH/« Fils de Dieu » !...

Le midrash chrétien lit, dans ce passage biblique, que Saül (= Saul, = le Shéol), sans force, sans pain, est encore privé du Fils de Dieu...

de tout ce jour ni de toute la nuit... »

Cette série est parfaite, et limpide : d'un côté la chute par terre soudain ; et, de l'autre, la disette. Eh bien le parfait et le limpide de la suite en question, qui figurent dans la Bible à propos de Saül, je les lis aussi, en réemploi, dans le récit du chemin de Damas à propos de Saul-Paul. La preuve ? la voici :

Actes IX, 3-4 : le soudain, la chute et le par-terre ; et puis *Actes* IX, 9 : « ...et il ne mangea pas... »

Sic.

Je me résume :

Au cours de l'épisode du chemin de Damas, Saul-Paul est un poursuiveur et il s'attaque aux hommes et aux femmes - en cela il est, directo, Saül. En même temps, il est un meurtrier, et il use de liens et emprisonne, et il est ébloui : en cela il est le Shéol.

Le Shéol d'abord, et sa ténèbre ensuite. - En outre, en tant que meurtrier sur l'ordre du grand prêtre, Saul-Paul est Saül (par midrash inversif) ; mais, en tant que meurtrier tout court, il est à la fois Saül et le Shéol (la Mort).

[311] Dans les parages, il y a du soudain, de la chute, et du par-terre : en cela, Saul-Paul est Saül. - Tantôt Saül, tantôt Shéol (dans les deux cas Š'WL) : au chemin de Damas, l'apôtre s'applique à n'être que le bariolé des Saül et Shéol de la Bible. Que ça.

Et quelle grimace à l'endroit des théologues...

Je continue :

La lumière... La voix céleste... Quel dialogue ?

En ouverture, la question posée par la voix est :

« ...Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?... »

Actes IX, 4, XXII, 7, XXVI, 14...

(Dans l'hébreu originel, le verbe était indifféremment au présent, au passé et au futur.)

Une question sur laquelle il ne convient d'apposer aucune nuance historique : je l'ai dit plus haut, la question de la voix céleste n'est qu'un calque biblique. Un réemploi des étonnements de David. - Mais il faut aller plus loin.

Car, dans la Bible, quel est donc le poursuiveur que son poursuivi accuse de le poursuivre ?
Réponse : Saül. (Pas d'autre réponse possible.)

Saül y est le poursuiveur de David, autrement dit, à l'intérieur et dans le contexte du midrash juif ou juif-chrétien quand il entre en transe, de YHWH soi-même, du Seigneur (d'« Adonaï »/'DNY - surnom révérenciel équivalant au grec *Adônīs*).

Par conséquent : dans l'épisode du chemin de Damas, Saul-Paul tombe par terre avec soudaineté comme Saül ; et, comme Saül, il est accusé de poursuivre (de persécuter - de RDP). - Excellent. Ceci confirme encore ma thèse ; je ne me suis pas trompé : Saul-Paul est Saül.

Et la question « ...Saul, Saul, pourquoi me poursuis-persécutes-tu ?... » recopie et calque, en effet, I *Samuel* XXIV, 14 et XXVI, 18.

Dans les deux cas : une interrogation - comme dans les Actes. Une coïncidence...

[312] Un recopiage. Un calque. Un jeu texte sur texte - un midrash. - Mais aussitôt : un midrash inversif ! et de taille !

Le midrash n'est, ici, direct que lorsqu'il réemploie Saül poursuiveur. C'est sur le rapport poursuiveur/poursuivi que l'inversion a lieu :

Car, dans I *Samuel*, c'est Saül qui est le Seigneur ('DNY) de David, et c'est donc l'inférieur (David) qui est poursuivi. Dans le Nouveau Testament, c'est Saul qui poursuit son Seigneur (i.e. Jésus-Josué, i.e. YHWH Adonaï en tant que ressuscité) : le poursuivi y est alors le supérieur.

Le midrash chrétien (*juif*-chrétien) ne saurait supporter que le David de I *Samuel* soit un inférieur de Saül. Toute la tradition juive s'y oppose !

D'un côté, nous avons *Actes* IX, 5, etc. :

« ... (Saul-Paul) lui dit : Qui es-tu, Seigneur ?... »

Rétroversion immédiate vers l'hébreu d'origine : MY 'ṬH (HW') 'DNY, - 'DNY y étant « Adonaï », l'un des substituts révérenciels de YHWH.

De l'autre, I *Samuel* XXVI, 8 :

C'est David, dans la Bible, qui s'exclame et interroge.

N.B. Qui interroge ? - racine Š'L/« demander, interroger », celle de Š'WL/« Saul-Saül-Shéol-le demandé » !

« ...pourquoi mon Seigneur/'DNY me poursuit-il ?... »

Dans la Bible, le Seigneur Saül est le poursuiveur (RWD) ; dans les Actes, le Seigneur est le poursuivi de Saul. - Et ce midrash, inversif, se vérifie et s'amplifie dans la suite du texte :

Voici les versions du dialogue entre le Seigneur et Saul, dans les Actes :
Actes IX, 4-5 :

« ...une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me poursuis-tu ? - Il dit : Qui es-tu, Seigneur ? - Et lui : Je suis Jésus, que tu poursuis... »

(Ce rendu du grec est hyperfacile à rétrovertir vers son hébreu natif : on y trouvera et RDP/« poursuivre » et Š'WL/« Saul, Saül, Shéol » et 'DNY/« Seigneur » - tous termes présents dans I *Samuel*...)

[313] *Actes* XXII, 7-8 me paraît analogue à la version précédente, à cela près que Jésus-Josué y est qualifié de « nazaréen ». - Quant à *Actes* XXVI, 14-15, il n'a pas « nazaréen », mais il ajoute un « Il t'est difficile de ruer contre l'aiguillon » que j'ai étudié plus haut (et qui fait allusion au QTB, à l'aiguillon, de la Mort ou du Shéol qu'est Saul-Paul) - réemploi.

au « Qui es-tu Seigneur ? »

« Seigneur » = 'DNY/« Adonaï » = YHWH/« Dieu ».

de Saul-Paul répond sur-le-champ le fameux « Je suis Jésus (le nazaréen) que tu persécutes-poursuis » - affirmation capitale, car :

1. Elle implique que, pour les chrétiens primitifs, YŠW^c/« Jésus-Josué » est le « Seigneur », c'est-à-dire YHWH soi-même.

Bêtise radicale, la thèse des historicistes croyant que l'élaboration de Jésus comme Dieu est tardive dans le christianisme primitif.

(Dans la première partie de ce volume, j'ai d'ailleurs montré que ça n'est pas Jésus-Josué qui s'élabore comme YHWH-Dieu, dans le christianisme primitif, mais le contraire : c'est YHWH-Dieu qui y devient, en ressuscitant, Jésus-Josué.)

2. Elle rebondit contre la Bible même avec une force des plus efficaces. Et je le montre :

Jésus-Josué poursuivi par Saul (par Saul qui n'est pas encore Paul)...

Dans la Bible, le poursuivi de Saül est 'DNY/« le Seigneur » : au littéral, David. Mais le midrash chrétien ne s'arrête pas au littéral ; il a des faims qui ne sont pas littérales du tout : sous le 'DNY/« Seigneur » (qui est David) , il lit YHWH - car, pour lui, partout dans la Bible YHWH a pour substitut révérenciel 'DNY/« Seigneur ».

La méthode utilisée ici par les chrétiens primitifs ne leur est pas propre : elle élit domicile dans tous les compartiments du midrash juif-hébreu - méthode (bien connue) de la contamination des contextes. Un terme hébreu étant bibliquement l'équivalent (par exemple graphique) d'un autre terme à deux ou [314] plusieurs endroits du Texte sacré, on étend cette équivalence à l'ensemble du texte...

Dès lors, dans les Actes, ce même 'DNY/« Seigneur » n'est autre que « Jésus-Josué », i.e. non pas seulement YHWH mais : YHWH ressuscitant-ressuscité.

Ceci confirme toute la première partie du présent volume : l'ensemble des thèses que j'y ai développées.

J'en déduis que les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament (et, donc, des Actes) tenaient pour identiques et David et Jésus-Josué et Adonai (le Seigneur) et YHWH - chacun étant l'image, directe ou travaillée, des trois autres.

Je me répète, de peur qu'on ne s'y perde :

Saül persécute-poursuit David/DWD ; et il est, lui, Saül, le Seigneur/'DNY qui persécute-poursuit David (David, son inférieur) : ça c'est la Bible ; c'est I *Samuel* XXVI, 18 : David demandant : « Pourquoi 'DNY/mon Seigneur me poursuit-il ? »

Saul-Paul, dans le Nouveau Testament cette fois, par réemploi direct des poursuites (bibliques) de Saül, est un poursuiveur ; mais, par réemploi inversé, il n'y est pas le Seigneur/'DNY qui poursuit,

Car comment imaginer que le Shéol (qu'est aussi l'apôtre) puisse être appelé « Seigneur-Adonai » ?!... Impossible !...

il y est celui qui poursuit le Seigneur/'DNY - d'où, en effet, dans les Actes : « Qui es-tu, Seigneur/'DNY ? » (question de Saul-Paul) et d'où la réponse : « Je suis Jésus-Josué/YŠW^c, que tu poursuis. »

Conclusion, dès lors inévitable, évidente :

a) Saul(-Paul) = Saül ;

b) David = Jésus-Josué = YHWH 'DNY (le Seigneur Dieu).

Conclusion et évidence qui, loin de s'appuyer sur de l'histoire, ou sur de la fantaisie, relèvent d'un multiple midrash sur le premier livre de Samuel (livre qui date de je ne sais combien de siècles avant Jésus-Christ...).

[315] Et tout concorde, dans ce midrash chrétien-là : le direct et l'inversif, le vocabulaire biblique et le vocabulaire des Actes.

N.B. Et n'oubliez pas que Jésus-Josué (= YHWH salvateur, Dieu sauveur) possède, dans le Nouveau Testament, le titre de BN DWD/« fils de David » et qu'il y est donc généalogiquement référé au David biblique que le Saül biblique poursuit bibliquement...

J'amplifie :

Dans la Bible, Saül/Š'WL est un poursuiveur, un persécuteur/RWDP. Dans le Nouveau Testament, Saul-Paul/Š'WL l'est aussi.

Tous les éléments dont je parle sont présents dans l'épisode du chemin de Damas.

Dans la Bible, le Shéol/Ŝ'WL use couramment de liens et il y est un lieu, un agent, de mort ; dans le Nouveau Testament, Saul-Paul/Ŝ'WL (avant Damas) agit de même et est cet agent.

Dans la Bible, Saül/Ŝ'WL tombe soudain par terre, et cette chute est, pour lui, la comparse d'une disette ; dans le Nouveau Testament, Saul-Paul/Ŝ'WL tombe, lui aussi soudain, par terre, et sa chute-par-terre s'accompagne, elle aussi, d'une disette.

Dans la Bible, Saül/Ŝ'WL s'attaque et aux hommes et aux femmes, et il les tue ; dans le Nouveau Testament, Saul-Paul/Ŝ'WL (avant Damas) s'en prend, jusqu'à la mort, et aux hommes et aux femmes.

Etc.

Dès lors : dans le récit du chemin de Damas, il existe bel et bien une intrication entre midrash sur Saül/Ŝ'WL et midrash sur le Shéol/Ŝ'WL. Intrication qui :

1. ne se saisit qu'en hébreu - et pffft les grécistes...

2. ne doit rien à l'Événement - et pffft les historicistes...

Et c'est sur la base de cette intrication que doit se mesurer toute la saveur du récit. Sa saveur ? ah oui : sur le chemin de Damas ou d'ailleurs, un Shéol qui tombe par terre !... et qui [316] y tombe parce que ébloui !... Rien décidément n'a, en hébreu et en midrash, plus de sapidité.

Je continue :

Actes IX, 6 :

« ...mais lève-toi et entre dans la ville, et il te sera dit ce que tu feras... »

Actes XXII, 10 :

« ...j'ai dit : Que ferai-je, Seigneur ? - Et le Seigneur me dit : Lève-toi et va à Damas, et là il te sera dit tout ce que tu feras... »

Pour ce qui est versions d'*Actes XXVI* et de *Galates I*, je les laisse de côté pour ne pas surcharger ma traque du récit.

Le Seigneur (= YHWH, = YŜW^c - Dieu ou Jésus-Josué, indifféremment) ordonne à Saul-Paul de se lever.. De se lever ? Encore du captivant. Car, souvenez-vous : Saül, en I *Samuel XXVIII*, 20, n'est pas tombé soudain par terre n'importe comment, mais « de toute sa taille ». Or, je l'ai dit, « taille »/QWMH est, en hébreu, de la racine QWM/« se lever » ! Le « lève-toi » des Actes continue par conséquent le midrash chrétien sur I *Samuel* et sur la chute-par-terre de Saül, chute dans laquelle était bibliquement comprise (via la « taille » de l'intéressé) sa (re)levée.

Mais il y a pire et mieux : le Seigneur ordonne à Saul(-Paul), une fois levé,

Vous rendez-vous compte de ce qu'est un Shéol qui se lève ?

« Se lever »/QWM signifie, dans le midrash chrétien juif-hébreu primitif, à la fois « être guéri » et « être ressuscité » (cf. les divers « lève-toi » ou « se lever » du Nouveau Testament...), cependant que, dans la Bible, l'expression « Lève-toi et fais ceci » n'est rien d'autre que l'équivalent de « fais ceci sans attendre » - tournure, de toute manière, hébraïque, et inepte en grec.

Eu égard aux connotations de la racine QWM/« se lever, ressusciter », il n'est plus seulement bon de [317] savoir que, lors de l'épisode du chemin de Damas, le Shéol est tombé par terre : sa (re)levée aussi a des sapidités.

d'entrer dans la ville et de faire ce que, dans cette ville, on lui dira de faire. Très bon, excellent : l'injonction est un réemploi biblique.

« Dans la ville » semble à tout un chacun, depuis des lunes de lunes, signifier « Damas ». Quelle erreur ! dont nous mesurerons, tout à l'heure et non sans bonheur, la teneur...

Et l'injonction tout entière : la « ville » et le « ce que tu feras » ensemble. La preuve ? - lisons I *Samuel X*, 5 ss. :

C'est Samuel qui s'y adresse à Saül. Samuel le prophète, Samuel « le Voyant ». Samuel qui y voit cependant que Saul(-Paul), à cet instant du midrash, n'y voit plus, ébloui qu'il est !...

« ...après ça, tu viendras à la Colline de l'Élohim,

GB°T H'LHYM (« la Colline de Dieu » - une bourgade) - passionnant, toujours et encore. La Colline de Dieu correspond, bibliquement, à la ville de Damas de la conversion (néo-testamentaire) de Saul. Ça ne vous titille pas, cette correspondance ? - sur quoi se bâtit-elle ? que veut-elle dire ?...

et il y aura, quand tu viendras là, dans la ville...,

Je rends le littéral de l'hébreu. Un littéral qui est le style même du soi-disant grec du Nouveau Testament...

Et : « dans la ville », comme en Actes ; - la « Colline d'Élohym » où se rendra Saül est donc une ville.

que l'Esprit de YHWH

Identique à la voix du Seigneur, à la voix céleste, du récit de Damas. Façons révérencielles, ici et là, de parler de YHWH.

fondra sur toi et... tu te transformeras en un autre homme,

« En un autre homme », Saül ? - exactement ce qui se produit dans l'épisode du chemin de Damas. Saül [318] ici, Saul là, transformés, chacun, en un autre homme (L'YŜ 'ĦR). Tout colle. Midrash direct. Pas d'Histoire !

et, pendant sept jours,

En *Actes* IX, 20, les « sept jours » de I *Samuel* sont devenus « quelques jours » : « ...il resta quelques jours avec les disciples résidant à Damas... »

tu attendras ma venue et je te ferai savoir

Cf. le « il te sera dit » des Actes ! le même vocabulaire...

ce que tu feras... »

« Ce que tu feras », maintenant ! exactement l'expression employée en *Actes* IX, 6 : « ...et il te sera dit, là, ce que tu feras... ». Midrash et réemploi : l'an historicité telle quelle. Un texte qui copie un texte antérieur (sacré, tenu pour sacré) et qui l'accomplit...

Rien ne manque à I *Samuel* X, 5 ss. : un maximum de détails y figurent qui se retrouveront, à l'identique, injectés dans l'épisode du chemin de Damas et qui le construiront - le feront ! Dans les deux cas le concerné est Saul-Saül (i.e. Š'WL, soit l'apôtre, soit le roi biblique).

Et donc, dans les deux cas, Š'WL/« le Shéol ».

Rien n'y manque. Ni la ville. Ni la transformation en un autre homme. Ni l'annonce de ce que le Saul-Saül-Shéol (Š'WL) nouveau, converti, retourné, y *fera*. Rien.

Juste après cela, dans l'épisode néo-testamentaire, Saul(-Paul) n'y voit plus : il a les yeux ouverts mais n'y voit pas.

Il est donc, notre Shéol (ou Saul, ou Saül), dans la situation (classique) des surpris, des impies, décrits par les prophètes (en particulier par Isaïe) : un qui a des yeux et ne sait pas voir... un qui ne sait plus reconnaître sa droite de sa gauche...

Actes IX, 8 :

« ...Saul se releva de terre, les yeux ouverts et n'y voyant rien... »

[319] *Actes* XXII, 11 :

« ...et, comme je ne voyais plus, à cause de la gloire de cette lumière... »

En *Actes* XXVI, 16-18, ce sont les nations qui n'y voient pas et auxquelles Saul-Paul (retourné Shéol...) sera chargé d'ouvrir les yeux.

Et notez qu'*Actes* IX, 7, et XXII, 11 disent de l'apôtre (non encore apôtre) qu'il n'est pas tout seul : il a des compagnons, des gens qui sont avec lui.

Ses compagnons sont obligés de lui tenir la main.

Tout ceci ne résulte que d'un multiple midrash visant et accomplissant divers passages bibliques ayant Saül pour sujet. - D'une part, les Actes disent que Saul est accompagné : des hommes sont et vont avec lui, lorsqu'il est en train de se convertir. Hasard historique ? non - coïncidence textuelle. Car lorsqu'en I *Samuel* X, 6 ss., Saül va se transformer en un autre homme (ce que fait, justement, le Saul-Shéol néo-testamentaire...), il se trouve, lui aussi, accompagné d'une troupe

ĦBL/« troupe, groupe », terme employé à cette occasion, signifie aussi « le lien » et « la souffrance, la maladie » - cf., plus haut, mes remarques là-dessus.

de prophètes, d'inspirés : et le texte, parlant de ces prophètes, dit de Saül qu'il est « avec eux »/cMM - de la même manière que les compagnons de Saul, lors du chemin de Damas, sont néo-testamentairement « avec lui » (vocabulaire et tournure identiques).

Et la troupe, j'y insiste, est une troupe de prophètes (de NBY' au pluriel) : or le premier collaborateur de Paul-Saul-Shéol l'apôtre est, dans le Nouveau Testament, un « Barnabé », i.e. un « fils de prophète ».

C'est là le sens (araméen) de « Barnabé ». Qu'en tire-je ? - dans l'Ancien Testament (en I *Samuel*), la première rencontre de Saül devenant roi et christ-messie-oïnt est une rencontre avec des prophètes ; dans le Nouveau, le premier collègue de Saul-Paul-Shéol, et son initiateur (comme Samuel est, dans la [320] Bible, l'initiateur et le guide-prophète de Saül), est justement Barnabé, « fils de prophète ». Coïncidence historique ? - je n'en suis pas sûr... Et pffft, le Barnabé... Hors Histoire !

Ensuite : Saul(-Paul) en train de se convertir n'y voit plus.

Juste avant de ne plus y voir, il « se soulève de terre », ou, plus exactement, « il se lève de la terre » (car là est le littéral du grec). Autrement dit : après être tombé à terre (s'être prosterné ? être mort ? - mort, le Shéol ? prosterné ?...), il quitte, lui, Saül, lui, le Shéol, la terre ! C'est d'un énorme ! Et nos ecclésiophiles qui n'y comprennent rien...

Ceci confirme mes analyses de tout à l'heure : les rédacteurs chrétiens primitifs, ici : 1. pratiquent le midrash inversif, 2. prennent le Samuel biblique pour Saül (et ce, eu égard aux calembours qui, à faux en I *Samuel* I-III, entourent Samuel).

Pour le vérifier ? - je scrute :

Saul, sur le chemin de Damas, par réemploi de la Bible, se transforme en « un autre homme ». Ou bien (hébreu identique) ? - en « l'autre homme ».

Le L'YŠ 'HR de I *Samuel* X, 6.

Et, ce faisant et devenant, il n'y voit pas. Normal, car :

Quel est l'autre homme de Saül en I *Samuel* ? - Samuel en personne. Celui qui oïnt Saül, celui qui fait de lui un roi et un messie-christ, celui qui s'occupe de lui afin de le transformer en un autre que lui-même, c'est Samuel. (Samuel, le prophète, est, en somme, le Barnabé de Saül...) - Or quel est le qualificatif ou le titre qui se fixe sur Samuel au début des livres (bibliques) qui portent sa pseudo-signature ? - HR'H, « le Voyant » !

Cf. I *Samuel* IX, 9, 18, etc.

Et ne vous contentez pas de remarquer avec moi que Samuel le prophète s'occupe initialement de Saül de la même manière que Barnabé (« fils de prophète ») s'occupera, initialement, de Saul dans le Nouveau Testament. Allez plus loin ! Constatez, avec moi, ceci : que les trajectoires de Barnabé par rapport à [321] Saul et de Samuel par rapport à Saül sont, *en tous points*, parallèles : rechignades identiques, reproches de part et d'autre, dissensions. (Encore du midrash - mais je ne puis insister...)

y voir ou ne pas y voir... - *Actes* IX, 8 et XXII, 11 sont un midrash sur Samuel le Voyant/HR'H. Sur l'autre de Saül : sur Samuel que Saül-Saul est.

Cf. les calembours sur Samuel naissant (en I *Samuel* I-III), calembours qui triturent la racine Š'L, celle de Saül - et non pas de Samuel.

Saul(-Paul) soumis à un renversement y est donc Samuel soumis à un renversement : or qu'est-ce qu'un Voyant qui se renverse ? - un aveugle. Et Saul (qui est Saül - donc Samuel), de Voyant qu'il était dans la Bible devient, en effet en renversement dans le récit du chemin de Damas, un aveugle. Normal. Midrash.

Je poursuis :

Aveuglé, Saul(-Paul) parvient à Damas.

Il y parvient, en aveugle, parce qu'on le tient « par la main » (*Actes* IX, 8...). Cette tenue par la main n'est qu'un réemploi de l'expression biblique « paume - ou : main - de Saül » : cf., par exemple, *Psaumes* XVIII, 1 et David s'y affirmant délivré MYD Š'WL, « de la main de Saül » (ou : « ...du Shéol »).

Et, à Damas,

Quelle Damas ? Pourquoi Damas ? - je continue de me le demander.

il rencontre un certain Ananie. Car cet Ananie a une vision, et le Seigneur l'a appelé, Ananie : et Ananie, il a répondu : « me voici ». Et, à la suite du « me voici » d'Ananie, le Seigneur lui a ordonné de s'occuper, à Damas, de Saul(-Paul) - il s'agit là de la version d'*Actes* IX (je n'étudie que celle-là, puisqu'elle me paraît la plus fournie)...

Tout d'abord : un Ananie qui dit (au Seigneur ou à quiconque) « Me voici », c'est de l'hébreu. Car il n'y a qu'en [322] hébreu que « me voici » et « Ananie » font résonance : « Ananie » y étant HNNY(H)

Litt. « Dieu fait grâce », nom propre équivalant à YWHNN/« Dieu fait grâce - Jean. »

et « me voici » y étant HNNY.

Seul un gréciste ne verra aucune relation entre HNNY(H) et HNNY - pour lui, les Actes sont grecs. (Or, par malheur, en grec il n'existe aucun lien entre « Ananie »/*Ananias* et « me voici »/*idou ego.*)

Mais d'où provient le « me voici » d'Ananie ? - une seule réponse possible : le « me voici » en question provient de la Bible.

En *Actes* IX, 9, on dit de Saul(-Paul) qu'il fut « trois jours » sans y voir.

Et sans prendre de nourriture (réemploi du Saül famélique de I *Samuel* IX).

Pourquoi ces trois jours-là, et pourquoi Ananie disant, au verset suivant, « me voici »/HNNY ?

Pour l'excellente raison, midrashique, que Samuel (qui, pour les chrétiens primitifs, est Saül) prononce trois fois HNNY/« me voici » en I *Samuel* III.

Cf. I *Samuel* III et, en particulier, son verset 8 : « ...une troisième fois, Dieu appela : Samuel ! - Il se leva... et dit : ... me voici/HNNY... »

Le Ananie des Actes, celui qui y dit « me voici », n'est donc qu'un personnage midrashique : son intervention dérive du jeu de mots entre HNNY/« me voici » (extrait de la Bible) et HNNY(H)/« Dieu fait grâce » (son nom). Le Ananie du chemin de Damas n'a donc rien d'historique.

Et les « me voici »/HNNY de I *Samuel* III ne saillent pas dans n'importe quel contexte ; car à qui Samuel (qui est Saül pour le midrash chrétien) s'adresse-t-il en s'adressant à Dieu qui l'appelle ? - au prêtre Héli, qui est aveugle.

[323] I *Samuel* III, début :

« ...et le jeune homme servait YHWH en face d'Héli...

Héli est le prêtre. Le prêtre que sert Samuel (qui est Saül pour le midrash chrétien). Or c'est justement avec l'aval du grand prêtre que Saul(-Paul) agit, dans le récit du chemin de Damas, avant que de rencontrer la lumière et la voix célestes qui le retourneront.

Et il y eut en ce jour qu'Héli était couché à sa place et ses yeux commencèrent de s'obscurcir : il ne pouvait y voir.

Réemploi de ceci dans le récit des Actes où Saul(-Paul), en effet, a les yeux ouverts mais n'y voit pas. Comme Héli : comme Héli qu'il est en étant « un autre homme »... en étant un autre (l'autre) que lui-même.

Et la lampe d'Elohim

Ou : « la lumière d'Elohim, la lumière divine » - celle qui, par réemploi, brille sur le chemin de Damas et éblouit Saul(-Paul).

brûlait encore, et Samuel était couché dans le temple de YHWH où était l'arche d'Elohim.

Notez :

1. Que le « temple » en question n'est autre que 'HL ou 'WHL/« la tente » (le temple réel - celui de Jérusalem - n'était pas encore construit au temps de Samuel et de Saül) : or, par jeu sur son nom, Saul/S'WL est, néo-testamentairement, un faiseur de tente(s). Hasard...

2. Que la scène se déroule dans le HYKL, dans le temple-palais, de YHWH, de Dieu. Ah ? Alors que l'épisode de la conversion de Saul(-Paul) se déroule,

lui, vers Damas et a Damas ? Comment cela ? - quel rapport entre le temple et Damas ? - Je passe. J'y reviendrai.

Et YHWH appela Samuel, et (Samuel) dit : Me voici/HNNY.

Le terme qui, par calembour, produit le Ananie/HNNY(H) du récit des Actes...

[324] Et il courut vers Héli et il dit : Me voici/HNNY car tu m'as appelé ; et (Héli) dit : Je ne t'ai pas appelé ; retourne

« Retourne »! Extraordinaire... Le terme même de la conversion, en hébreu : la racine ŠWB qui produit TŠWBH/« le retour, la conversion » !

te coucher. Et (Samuel) retourna se coucher.

Comme Saul(-Paul) restant aveugle pendant trois jours, Samuel (qui est Saül...) retournera ainsi se coucher trois fois de suite.

Et de nouveau YHWH appela encore Samuel, et (Samuel) se leva, et il alla vers Héli

« Héli » c'est, en hébreu, ^cLY, c'est-à-dire, pour le midrash chrétien, « joug-croix de YHWH ». Cela dit en passant...

et il dit : me voici/HNNY, car tu m'as appelé. Et (Héli) dit : Je ne t'ai pas appelé, mon fils ; retourne te coucher.

Te lever... te coucher... se lever... se coucher... Et ce, à trois reprises. Le midrash chrétien voit là l'image de la mort (se coucher) et de la résurrection (se lever) - et ce d'autant mieux que la manœuvre a lieu, précisément, *trois* fois. trois est, chez les chrétiens primitifs, lecteurs du livre de Jonas, le chiffre type de la résurrection (on ressuscite au *troisième* jour et chez Jonas et chez les chrétiens néo-testamentaires...).

Et c'est bien ainsi, en effet, que le passage biblique se trouve réemployé dans le récit de Damas : les *trois* levers et couchers y produisent les *trois* jours d'aveuglement de Saul(-Paul) ; et ce réemploi concerne Saul qui est le Shéol (la *Mort*) et qui est en passe de se *retourner* (d'annoncer la *Résurrection*) ; et puis, vers Damas, Saul(-Paul) ne tombe-t-il pas à terre (ne se *couche*-t-il pas) et, ensuite, ne se (re)*lève*-t-il pas ?... Mais si ! et le réemploi du texte des I *Samuel* est total.

Et Samuel ne connaissait pas encore YHWH

À l'instar du Saul (qu'est Samuel) d'avant le chemin de Damas ; un Saul impie, un Saul qui n'a pas [325] encore été retourné - converti (au sens juif-hébreu du terme). Un encore mauvais Shéol : un Shéol qui n'a pas encore été endouci !...

et le verbe de YHWH

Le verbe qu'est YHWH, selon le prologue de Jean (à venir)...

Et DBR YHWH/« verbe de YHWH, parole de Dieu » = 52 = BN/« Fils » = MŠYĤ/« messie-christ-le Nom vivant-YHWH ressuscité ». Comme Saul avant sa conversion, Samuel (qui est Saül) ne connaît encore et ne reconnaît ni le Seigneur Dieu YHWH, ni le Fils, ni le Messie-Christ, ni la résurrection de YHWH. (Voilà ce que les chrétiens primitifs lisent dans ce passage biblique !) Tout concorde. Car, c'est certain, après le chemin de Damas, Saul(-Paul) - le Shéol - connaît et reconnaît. Et annoncera, même !

ne s'était pas encore révélé à lui.

« Révélé », verbe GLH - exactement le terme qui se cache sous le grec de toutes les révélations pauliniennes. - Car Saul(-Paul) n'apprend pas à connaître Jésus-Josué Messie-Christ YHWH-ressuscité Fils-de-YHWH en le rencontrant ou en lisant à son sujet les on-dit de la gazette locale : il va le connaître *par révélation* (verbe hébreu GLH, celui qui, traduit en grec, produit « apocalypse »). Cf., à ce sujet, ne serait-ce que *Galates* I, 15-16 (au moment, justement, du chemin de Damas !) : « ...mais quand (Jésus, le Seigneur, YHWH ressuscité) a trouvé bon de *révéler* son Fils en moi... sans demander conseil à la chair ni au sang... », phrase dans laquelle on trouve :

1. que Saul-Paul reçoit, en effet, tous ses renseignements d'une révélation (verbe GLH, comme en I *Samuel* III pour Samuel = Saül) ;
2. que cette révélation est divine et non pas humaine : elle ne dérive pas de la chair et du sang, i.e. des primates ;

3. que cette révélation a pour contenu le Fils, c'est-à-dire BN, de gématrie 52, nombre qui est aussi celui (par hasard ??) du DBR YHWH/« verbe de Dieu » qui [326] se révélera à Samuel dans la Bible (à Samuel qui est Saül).

P.-S. Je convoite, avec l'impatience qu'on imagine, le moelleux moment où les catéchistes expliqueront tout cela à leurs ouailles... Il va y avoir de la sueur de leurs fronts sur les pupitres !

Et de nouveau YHWH appela Samuel pour la troisième fois,

Je l'ai dit : trois fois HNNY/« me voici » dans I *Samuel* III ; et trois jours sans y voir pour Saul(-Paul) en *Actes* IX, 9. Réemploi.

Et : trois jours sans y voir et sans manger et sans boire pour Saul(-Paul) ? Pour Saul qui est le Shéol ? Et ça, ça ne dit rien, depuis vingt siècles, aux ecclésiastes ?! - Moi, ça me rappelle que les morts, dans le Nouveau Testament, et le mort Jésus-Josué y compris, passent trois jours dans le Shéol avant que d'en sortir s'ils en sortent (s'ils, comme le messie évangélique, ressuscitent *au troisième jour*) - comme Jonas, au troisième jour, sortant de son Poisson métaphorique...

En *Actes* IX, 9, Saul ne voit ni ne mange ni ne boit que parce qu'il est le Shéol pris au pied de la lettre : la Mort (pendant trois jours) !

et (Samuel) se leva et alla vers Héli

Samuel (= Saül) est soumis à Héli le prêtre - de la même manière que Saul(-Paul), avant la révélation du chemin de Damas, est l'instrument du ou des sacerdotes. Réemploi.

et il dit : Me voici/HNNY, car tu m'as appelé ; et il discerna,

Hébreu YBN - qui contient à la fois BN/« le Fils » et le Y initial de YHWH : une aubaine pour le midrash chrétien (et juif en général).

Héli, que YHWH avait appelé le jeune homme.

En fait, N°R/« l'enfant ». Et le midrash chrétien ne fourre pas le terme aux oubliettes : il y comprend illico que Samuel (= Saül) était encore un enfant avant sa révélation - et c'est le cas, car Saul n'assiste-t-il pas en tant qu'« enfant »/N°R (grec *neanias*), sans [327] y participer, à la lapidation (pré-Damas) d'Étienne ? (cf. *Actes* IX, 58)...

Et il dit, Héli, à Samuel : Va te coucher, et si l'on t'appelle, tu diras : Parle, YHWH,

En hébreu : DBR YHWH - soit « Parle, YHWH ! », soit « verbe de YHWH » (= 52 = BN/« Fils » = MŠYĤ/« messie-christ-Dieu ressuscité »).

ton serviteur écoute. Et il alla, Samuel, se coucher à sa place. Et YHWH vint, et il s'arrêta, et il appela comme à chaque fois : Samuel, Samuel.

Un double « Samuel » - comme est double le « Saul » de « Saul, Saul, pourquoi me poursuis-tu ? » Vous voyez bien que le midrash chrétien tient Samuel et Saül pour interchangeables !

Et Samuel dit : Parle, car ton serviteur écoute... »

« Ton serviteur », hébreu °BD - exactement l'un des titres que les rédacteurs néo-testamentaires assignent le plus volontiers à Saul-Paul (post-Damas) en tête (mais pas seulement) de ses pseudépigraphiques épîtres (grec *doulos*, hébreu °BD, « le serviteur, l'esclave ») : titre provenant d'un midrash. Titre sans Histoire !

Que tirer de cette longue traduction de I *Samuel* III, 1-10 ? - Beaucoup. Et, hors bavardages, ceci : Que le texte biblique fourmille de mots et d'expressions que les rédacteurs néo-testamentaires ont mis à profit et injectés, par midrash, dans le récit du chemin de Damas. Les chrétiens primitifs tiennent donc bien I *Samuel* III pour un chapitre concernant Saül, et c'est sur Saul, qui est Saül (et qui est le Shéol), qu'ils accomplissent ce chapitre-là dans les Actes.

Trois fois Samuel (= Saül) répond HNNY/« me voici » à la voix qui l'appelle. Les trois fois deviennent, dans le Nouveau Testament, les trois jours sans y voir, sans boire, sans manger, de Saul(-Paul). Et les « me voici », eux, ne tombent pas dans la poubelle : ils se transforment aussitôt, à Damas,

[328] Et non pas au temple, comme en I *Samuel*. Ça, ça me chiffonne. Pas vous ?

en la convocation, par calembour, d'un personnage appelé HNNY(H)/« Ananie », individu chargé de fournir à Saul (= Saül, = le Shéol) la révélation qui, jusqu'ici, lui a fait, en tant que séjour des morts, totalement défaut.

Du correct : les HNNY/« me voici » de I *Samuel* III deviennent en somme, dans les Actes, ce qu'ils sont dans la Bible : la clef de la révélation.

J'abrège. Je me hâte.

Il me tarde d'arriver à Damas, n'est-ce pas...

Eh mais, je me trompe : nous y sommes (?) déjà, à Damas (?), avec un certain Ananie...

Ananie (issu des « me voici » de I *Samuel* III), à Damas, remplit sa mission de révélation auprès de Saul(-Paul). Et, miracle, celui-ci y voit de nouveau :

« ...et aussitôt il proclama, dans les synagogues, que Jésus est le Fils de Dieu... »

C'est-à-dire, en hébreu, que YSW^e est BN YHWH. Et nous, on voit que Saul a tout compris !

Au demeurant, il a compris la première partie du présent volume...

Et il a même compris qu'il est le Shéol, car, en *Actes* IX, 15 (etc.), le Seigneur le destine désormais à s'occuper des nations : des nations ? Saul ? - eh oui : comme, en effet, dans la Bible, le Shéol (= Saul) s'en occupe !

Thème que j'ai étudié plus haut (point 7 de ma seconde liste).

Quelques détails maintenant, avant que de nous interroger sur Damas :

Actes IX, 15 : Dieu (ou YHWH ressuscité, ou Jésus-Josué) dit à Ananie, en parlant de Saul non encore retourné et converti :

[329] « ...va, car il est un outil de choix pour porter mon nom face aux nations... »

Sur ce verset, deux remarques (à défaut d'y jeter les dix ou douze qu'il faudrait !) :

1. Pourquoi « pour porter mon nom » ? - parce que Samuel, qui est Saül pour le midrash chrétien, est aussi et d'abord (quand même !) Samuel, i.e. ŠMW'L, alias ŠMW 'L : « son nom est : Dieu ». - Partout le midrash chrétien tient Samuel (enfant, jeune) pour Saül :

À cause des calembours, à faux, de sa mère Anne.

ici il renverse l'équation et tient Saul(-Paul) pour Samuel - c'est-à-dire pour quelqu'un qui, en portant le nom qu'il porte, porte celui de YHWH (de Dieu).

Ce qui est effectivement le cas de Samuel : dans son nom, il y a 'L/« Dieu », l'un des substituts de YHWH ; dans son *nom* il y a donc YHWH. (Exactement ce que dit *Actes* IX, 15...)

En d'autres termes, en devenant un autre homme, Saul(-Paul) se transforme en son autrui biblique, Samuel, c'est-à-dire « son nom est Dieu ». Et c'est à ce titre que les Actes disent qu'après sa conversion, Saul(-Paul) portera le nom divin - le nom du Seigneur - aux nations. Logique.

2. Pourquoi Saul(-Paul), dès lors qu'il est Saül ou Samuel, est-il, dans ce verset, un « outil » (grec *skeuos*, hébreu KLY) pour Dieu, au sortir de son retournement ?

Hep ! un gréciste ecclésiopathe me souffle, là-bas au fond de la salle : « pour des raisons historiques... »

À cause, tout bonnement, d'*Isaïe* LIV, 16 : parce que, dans *Isaïe* LIV, 16, on oppose au « destructeur qui cause de la souffrance »,

Hébreu HBL - comme par hasard ! -, « le lien, la souffrance » (un terme qui nous est maintenant familier : l'un des instruments favoris du Shéol).

c'est-à-dire au Shéol,

[330] Au Shéol tout cru que Saul est avant que d'être converti.

l'outil (KLY) que crée le forgeron (HRS). En se convertissant et en se renversant, en devenant un Shéol qui ne lie plus mais qui est lié, qui ne cause plus la souffrance mais qui l'endure, etc., Saul(-Paul) va quitter sa nature de ravageur et devenir l'outil du Seigneur, son docile outil.

Et n'importe quel outil ? Non (dit *Isaïe* que les Actes recopient et soumettent au midrash) : l'outil du HRS, du « forgeron ». Ça c'est de l'encore passionnant. Car HRS est, dans la

Septante et ses rivales, le mot que traduit le grec *tektôn*, et *tektôn* est, lui, le mot grec du Nouveau Testament que nous traduisons par « charpentier ».

Cf. Jésus et son papa comme manieurs de la varlope (historique ?)...

En somme : Jésus-Josué étant HRS/« forgeron » dans les évangiles (sur fond d'Isaïe, par exemple...), Saul(-Paul) en se convertissant va devenir son KLY, son « outil ». En vertu de l'Histoire ? non : en vertu d'Isaïe.

Je crois deviner que le livre d'Isaïe fut composé puis compilé quelques siècles avant notre ère...

Et voilà expliqué *Actes* IX, 15 : le « pour porter mon nom » (= le nom de Dieu) en référence à un midrash sur Samuel (= Saül-Saul et vice versa) ; le fait que Saul converti devienne un « outil » en référence à un midrash sur Isaïe ; quant aux nations... Quant aux nations (« pour porter mon nom aux nations ») et à leur rapport avec Saul-Shéol (renversé ou pas), cf. le point 7 de ma liste de *Paul au verso*.

Excusez-moi, une autre vétille à relever :

Actes IX, 18-19 : à la suite de la révélation dont Ananie (issu du « me voici » et profère de « me voici ») est le truchement, Saul(-Paul) recouvre la vue. Mais pas, non plus, n'importe comment :

[331] « ...aussitôt, de ses yeux tombèrent comme des écailles. Et il (y) voyait. Et, se levant, il fut baptisé. Et, prenant de la nourriture, il reprit de la force... »

Ce passage mérite d'être commenté, car il concentre sur lui la vérification de mes thèses. Il confirme, le passage, tout ce que mon lecteur sait à présent dorénavant déjà ! Par exemple :

1. Les « écailles »/lepidés qui tombent des yeux de Saul(-Paul) sont des QSQST, en hébreu original, c'est-à-dire à la fois un calembour sur QYŠ/« Qish » (le père de Saül) et une plus-qu'allusion aux écailles du Poisson qu'est le Shéol (selon le livre de Jonas).

2. Le fait que Saul(-Paul) y voie n'est qu'un réemploi de la qualité principale du plein Samuel (« son nom est Dieu ») qu'il est. Car Samuel, dans la Bible, devient HR'H/« le Voyant » après avoir bénéficié de la révélation des « me voici » (I *Samuel* III) - révélation qui, dans les Actes, devient celle d'Ananie à Saul(-Paul). Avant sa révélation, Samuel (= Saül) n'était pas un Voyant ! Après, oui. (Idem pour le Saul néo-testamentaire.)

3. Que Saul(-Paul) soit illico baptisé n'est pas une anecdote de corridor ! Dans l'Ancien Testament en particulier, et dans la littérature hébraïque en général, le contraire du feu est l'eau,

Dans la littérature hébraïque, 'Š/« le feu » et MYM/« l'eau » se combinent eschatologiquement pour former, au-delà de leur antinomie, ŠMYM/« les cieux, le Ciel ». (Combinatoire dont je laisse aux grécistes le soin de chercher, dans les Talmuds et ailleurs, les bonnes références : cette quête leur apprendra l'hébreu et l'araméen...)

et si feu il y a c'est certes dans le monde des morts qu'il sévit.

Cf. le thème (biblique) du Shéol comme four, comme fournaise.

P.S. Dans le prologue de Jean il est à la fois question de la Création (« au commencement ») et du fait que les créatures refusent le Verbe : il y est donc question de ce monde-ci comme d'un Shéol. Pourquoi ? Pour la simple raison que BR'SYT/« au commencement » [332] (en *Genèse* I, 1) n'est autre que l'anagramme de BRYT 'Š/« l'Alliance du Feu », i.e. l'alliance du four, de la fournaise - l'alliance du Shéol ! D'où, dans ce prologue, l'idée selon laquelle ce monde-ci est « une ténèbre » (= un Shéol) qui ne connaît ni ne reconnaît le Verbe de YHWH : un monde qui, en somme, doit, pour se re hisser vers le divin, subir l'épreuve et le bonheur d'une Nouvelle Alliance. (Thème qui rejoint celui, paulinien, de la nécessaire re-Création et de l'indispensable re-Nouvellement...)

Dans ces conditions, le baptême (TBLH/« trempement ») de Saul(-Paul) retourné est hautement signifiant : il contient le pire et le meilleur renversement du Shéol qu'on puisse imaginer : un Shéol, feu, qui passe à l'eau !

Et qui, de 'Ŝ/« feu » qu'il est, et de MYM/« l'eau » où il passe, tire ŜMYM : « le Ciel » ! Énorme, vous dis-je.

4. Quant au fait que Saul(-Paul), en sortant de ses trois jours de léthargie léthale, prenne de la nourriture, ça n'est qu'un réemploi de I *Samuel* XXVIII, 20

Verset (déjà examiné) dans lequel Saül tombe soudain par terre de toute sa taille parce que la force (KĤ) lui manque. Verset qui explique et justifie que Saul(-Paul), dans les Actes, reprenne - textuellement - de la force.

N.B. Force ? En hébreu KĤ ? Mais oui. Or KĤ/« force » a pour gématrie 28, et 28 est le nombre des lettres de *Genèse* I, 1 ! En prenant et reprenant force, Saul converti revient à *Genèse* 1, 1 : le Shéol reprend sa place (perdue) parmi les créatures de la Création divine...

et des lignes qui suivent : lignes exhibant un Saül qui se (re)lève de terre (comme le Saul-Shéol des Actes), un Saül qui se reconforte (comme le Saul-Shéol des Actes) et un Saül qui prend de la nourriture après avoir subi disette (comme le Saul-Shéol des Actes). - Sans autres commentaires !

[333] Bon, voici déshistoricisé tout le chemin de Damas. Tout y est midrash. Tout y est tiré, en patchwork accomplissant, de la Bible. Comme mes deux listes (au recto, puis au verso) de tout à l'heure... Comme toute la pseudo-biographie de l'apôtre.

Dans l'épisode du chemin de Damas, Loisy et compagnie ont décidément tort de découvrir de l'authentique embelli et de l'embelli authentique : rien d'événementiel, là-dedans ; et rien de chimérique. Mais : le simple et multiple accomplissement de la Bible - de Samuel, de Saül, du Shéol. Et : le renversement de ce même Shéol. Le tout : par midrash, par réemploi et par inversion de cellules bibliques.

Et j'en arrive – enfin ! - à « Damas ».

Une Damas hors du chemin

En procédant au recensement (approximatif ?) des passages néo-testamentaires narrant l'épisode du chemin de Damas, j'ai pris soin d'y inclure *Actes* XXII, 17-21, texte dans lequel il n'est nulle part question de Damas. J'ai pris soin - et j'ai bien fait.

Car quel est le contenu global d'*Actes* XXII, 17-21 ? Cestui-ci :

Coïncidence qui n'est pas un hasard : *Actes* XXII, 17-21 fait suite à *Actes* XXII, 1-16 et, en *Actes* XXII, 1-16, est décrit le renversement ou retournement de Saul (du Shéol) à Damas et sur son chemin.

La scène se déroule à Jérusalem, dans le temple, et Saul(-Paul) il y est en prière ;

Prière (racine PLL) qui, nous l'avons-vu, fait calembour, en hébreu, pas en grec, avec la chute (racine NPL) de l'apôtre sur le chemin de Damas.

et Saul(-Paul) il a une vision ; et il dialogue avec le Seigneur (avec Jésus-Josué, avec YHWH ressuscité), et, au Seigneur, Saul (-Paul) il lui rappelle ses méfaits, ses poursuites, son usage de liens, son acharnement, et jusqu'à son approbation du meurtre de l'Étienne. Et le Seigneur, lui, il conclut :

« ...va, je t'enverrai au loin, vers les nations... »

Sans jouer les fins clercs, on comprend que cette mouture (*Actes* XXII, 17-21, donc) n'est qu'un doublet des versions du chemin de Damas - un doublet abrégé, mais un doublet quand même !

Et : un doublet aussi midrashique et anhistorique que ses rivaux.

[335] Hic : le doublet, qui double les versions du chemin de Damas, les double sans inclure Damas. Il ne se déroule pas à Damas, lui, ni sur son chemin : il se déroule dans le temple.

Naïf ad hoc, j'en déduis qu'à la Damas des versions du chemin de Damas correspond, ici, le temple. Damas (d'ici) et temple (de là) ne font, pour le naïf que je suis, qu'un. - D'où l'interrogation :

Tout spécialement dédiée aux grécistes. Non : aux historicistes aussi.

Pourquoi ?

Ayant le tic de ne pas daigner répondre aux questions que je pose (les naïves et les autres) sans m'enfuir dans quelques dispendieuses et utiles digressions très hors-d'œuvre, je me demande préalablement si, dans l'épisode du retournement de Saul (du Shéol), la version temple a, ou non, précédé la version Damas.

Et là, la solution court de source : pour la trouver, il me suffit de reprendre l'un de mes développements de tout à l'heure.

Dans les versions ayant pour lieu Damas, le « me voici » que prononce (et qui convoque !) le personnage Ananie dérive, par midrash, des trois « me voici »/HNNY bibliquement proférés par Samuel (= Saül). Bibliquement, c'est-à-dire en I *Samuel* III, 1-10. J'ai traduit, plus haut, et commenté ce morceau de texte, et mon lecteur le connaît par cœur ; et il a remarqué, mon lecteur, avec moi, que la scène biblique des « me voici » de I *Samuel* III ne se déroule pas n'importe où, mais (verset 3) : BHYKL YHWH, « dans le palais de Dieu, dans le temple divin ».

Je raisonne :

Les rédacteurs des Actes, lorsqu'ils échafaudent leur récit (bissé, triplé) de la conversion de Saul (du Shéol), y recourent à un « me voici » qui n'est que le réemploi des HNNY/« me voici » de I *Samuel* III. Or la scène de I *Samuel* III se passe dans [336] le HYKL, dans le palais (divin), dans le temple. Donc les rédacteurs néo-testamentaires des Actes et, dans les

Actes, du récit de la conversion du Shéol (de Saul), situent *d'abord* ladite conversion, à Jérusalem, *dans le temple*.

Le tout - car ils ne se gênent pas, les chrétiens primitifs ! - au mépris résolu de l'Histoire et de la chronologie, dès lors que Saül (le Saül biblique) et Samuel (le Samuel biblique) hantent une époque où l'on ignorait encore et Jérusalem et son temple (les deux datant, textuellement, des ères de David et Salomon)... Mais le midrash se moque d'aussi basement archéologiques contingences... Pour lui, tout est bon, dans le grand et *homogène* Sacré de la Bible...

J'en conclus, avec l'assurance qui sied au trouveur d'une évidence, que la version hébraïque d'*Actes* XXII, 17-21 est, quant à son lieu (le temple), chronologiquement antérieure, en tant que midrash, à ses rivales et concurrentes (situées, elles, toujours en hébreu, à Damas ou vers Damas).

En d'autres termes : primitivement, Saul (Saül, le Shéol) se retournait, se renversait, se convertissait, non pas à Damas, mais dans le temple de Jérusalem.

Et ce, j'y réinsiste, par référence (anhistorique !) à I *Samuel* III, 6 et au palais-temple/HYKL de Dieu qui y figure (je ne sais combien de siècles avant Jésus-Christ !...).

Ceci posé clair posé, ma question initiale me reste sur les bras ; mais elle change de nuance : non pas « Pourquoi Damas, dans la conversion de Saul-Shéol ? », mais « Comment se fait-il que les rédacteurs néo-testamentaires l'aient, cette conversion, ôtée du temple

Obtenu par un midrash direct, obvie, de I *Samuel* III.

et convoyée jusqu'à Damas ? »

Lecteur des catéchismes, lecteur et auditeur des homélies ecclésiales, je te parie que jamais tu ne tombis sur cette énigme-là... (Pari gagné.)

[337] Joie : la solution de l'énigme s'obtient sans entorse ; et ses conséquences défient toute mesure : toute !

Il existe, en hébreu, plusieurs termes désignant le temple. Parmi ceux-ci, il y a HYKL/« le palais »

Ce HYKL/« palais » que contient, précisément, I *Samuel* III, 6.

ou BYṬ/« la maison », etc. Et puis il y a - et ça, ça me plaît - MQDŠ/« le sanctuaire ».

Or - et ça, ça me replaît -

Ça ne plaît ni aux grécistes ni aux historiens ? - tant pis. Mon lecteur, lui, va se régaler.

MQDŠ/« sanctuaire », par un hasard et une coïncidence qui, ici, ne doivent rien à l'Histoire, est l'anagramme directe de DMŠQ/« Damas » et réciproquement.

Anagramme qui, cela va sans dire, ne fonctionne qu'en hébreu.

Je profite de l'anagramme, et je repars de zéro.

En s'appuyant sur I *Samuel* III, 6 en particulier et sur III, 1-10 en général, les chrétiens primitifs rédacteurs des Actes bâtissent, par midrash, un opportun retournement de Saul (de Saül, du Shéol) en le situant dans le temple. D'abord. – Pourquoi ?

1. Parce que HYKL/« temple » est le lieu où se localise la localisation de I *Samuel* III, 1-10 qu'ils sont en train de fouiller et d'exploiter.

2. Parce que HYKL signifie, bien après l'époque de Samuel et de Saül, et par actualisation du terme, « le temple (de Jérusalem) ».

Actualisation et anachronisme inadmissibles ? oui : pour des scientifiques de nos universités ; mais triviaux, normaux, courants, dans le midrash juif.

[338] l'un des synonymes de HYKL/« temple » est MQDŠ/« sanctuaire ». En situant, par midrash, la conversion de Saul (du Shéol) dans le temple/HYKL, les rédacteurs des Actes se sentent synonymiquement autorisés à la situer aussi dans le MQDŠ, dans « le sanctuaire ».

MQDŜ/« le sanctuaire » est de la racine QDŜ/« être saint, être sacré » - beau lieu pour y affixer le retournement du Shéol ! L'idéal lieu !

Et je ne me trompe pas : le terme grec utilisé en *Actes* XXII, 17 est *ieros*, litt. « le sanctuaire » - vocable qui traduit exactement le MQDŜ originel du passage originel-hébreu.

En somme, par synonymie, les chrétiens primitifs lisent MQDŜ/« sanctuaire » sous HYKL/« palais, temple » de I *Samuel* III, 6.

Mais ceci n'est rien.

Nos rédacteurs des Actes pensent que le temple historique de la Jérusalem historique - le temple (qu'ils ont sous les yeux) de la Jérusalem qu'ils ont sous les yeux - n'est pas le bon. D'accord avec les thèses de l'Apocalypse (canonique, chrétienne), ils tiennent pour des usurpateurs, des profanateurs, des impies, des maudits, ceux qui actuellement tiennent sous leur coupe le sanctuaire.

Thème qui n'a, de soi, aucune attache historique avec le I^{er} siècle de notre ère : on le trouve, ce thème, déjà chez Isaïe ! et même au-delà...

Nos chrétiens primitifs, eux, aspirent à un sanctuaire dépouillé de toute souillure terrestre et à une Jérusalem enfin pure, enfin céleste, enfin conforme aux desseins de YHWH. C'est cela, le conservatisme acharné, jaloux, des chrétiens : ils veulent, les chrétiens, dans une Ville divine, un Temple divin.

Conservatisme ? mais oui : car de telles récriminations et aspirations sont déjà celles des prophètes bibliques.

[339] Cette aspiration, nos chrétiens des débuts, ils ne la taisent pas : ils l'expriment. Ils l'inoculent dans leur midrash de la Bible. Ils la font être leur midrash.

Et ils la font, en particulier, être leur midrash sur le renversement du Shéol (qu'est Saul-Paul). Ils l'incarnent dans le lieu de ce retournement.

Comment ? comme ci :

Non ; Saul-Saül-Shéol ne se renversera pas, ne se retournera pas, n'opérera pas son apprivoisement - eschatologique - dans le temple terrestre de la Jérusalem terrestre, dans le sanctuaire actuel : car ce sanctuaire-là n'est pas saint.

Il n'est pas, le temple terrestre, conforme au lieu désigné par I *Samuel* III : non pas HYKL/« temple », mais HYKL YHWH/« temple de YHWH » - le temple que les chrétiens primitifs ont sous les yeux n'est pas, pour eux, un HYKL YHWH, un « temple de YHWH », mais un simple temple terrestre.

D'où le recours à une anagramme : dans l'épisode du Shéol mis sens dessus dessous, les rédacteurs des Actes recourant, par midrash, à I *Samuel* III, et I *Samuel* III parlant du « temple de YHWH »/HYKL YHWH (et non pas du temple terrestre), la conversion ne pourra, selon eux, avoir lieu *en fin de compte* dans le MQDŜ/« sanctuaire » (réel, actuel) : d'où, en fin de compte, l'abandon de la première version du récit des Actes - mais à MQDŜ/« Damas », *Damas* désignant alors, en effet par anagramme,

DMŜQ/« Damas » : anagramme de MQDŜ/« sanctuaire ».

non pas la ville de Syrie, mais le temple céleste, le temple divin, le vrai sanctuaire, un sanctuaire enfin fidèle aux projets de Dieu : le temple aboli-accompli ! *Le Sanctuaire*.

J'ai donc la clef de l'énigme, et je récupère mes acquis :

1. En référence à I *Samuel* III, 6 saisi par le midrash, l'épisode [340] du chemin de Damas se situe d'abord dans le HYKL, dans le temple.

2. Par actualisation, les chrétiens primitifs font de HYKL l'équivalent du temple de Jérusalem.

Version d'*Actes* XXII, 17-21 : la conversion du Shéol (de Saul) a lieu dans le temple de Jérusalem.

3. Par synonymie, nos chrétiens transforment le HYKL de I *Samuel* III, 6, déjà anachroniquement devenu le temple de Jérusalem, en MQDŜ, en « le sanctuaire ».

Version d'*Actes* XXII, 17-21 : la conversion du Shéol y a lieu, mot pour mot, dans le *sanctuaire* de Jérusalem.

4. Pour nos chrétiens primitifs rédacteurs des Actes, le MQDŜ, le « sanctuaire », c'est le temple réel de la Jérusalem réelle. Or, à leurs yeux, ce sanctuaire-là et cette ville-là ne sauraient, en fin de compte, satisfaire à l'expression de I *Samuel* III, 6 : HYKL YHWH, « le Temple de YHWH » : ils sont, ce sanctuaire-là et cette ville-là, aux mains soit de Juifs impies, soit de pas Juifs du tout !

Cf., en effet, l'histoire de la Palestine depuis les conquêtes d'Alexandre : son histoire politique (la ville de Jérusalem) et son histoire religieuse (le temple de Jérusalem).

5. Nos chrétiens primitifs abandonnent, dès lors, leur première version du midrash sur le Shéol (et sur I *Samuel* III) ; ils se ravisent ! Non, la conversion du Shéol ne peut décidément pas se situer dans le « sanctuaire »/MQDŜ terrestre. Il faut lui donner pour décor

Non plus celui d'*Actes* XXII, 17, mais :

un terme qui soit à la fois MQDŜ (le sanctuaire) et divinement plus que lui. D'où, alors, le choix de son anagramme (cryptique) : DMSQ/« Damas » - certes à aucun prix la Damas de Syrie, mais, en caché, en ésotérie, le Sanctuaire idéal de la Jérusalem idéale.

[341] Conclusion : lieu compris, tout l'épisode du chemin de Damas baigne *et* dans le midrash (anhistorique) *et* dans l'eschatologie... Et en tout cas, je vous le jure à présent sans risque, Damas n'y est assurément pas Damas !

L'explication que je viens de donner est simple ; et c'est la seule qui puisse rendre compte de l'équivalence Damas/sanctuaire dans les diverses versions de la conversion de Saul (du Shéol) ; et elle est la seule à rendre *aussi* compte de la vraie portée - eschatologique, éternitaire - de cette conversion et de son récit. Elle justifie le texte des Actes jusque dans ses variantes, dans ses hésitations, dans ses évolutions. Et puis : c'est là une explication qui s'adapte en tout aux mentalités hébraïques de la littérature hébraïque.

Midrash hébraïquement normal, le midrash chrétien...

Mais surtout, elle a un avantage de taille, mon explication, un avantage propre à ahurir : elle explique et résout l'une des capitales énigmes des manuscrits de la mer Morte.

Si mon lecteur croit que les experts ès Qumrân sont de meilleure trempe que nos érudits multiséculaires malmeneurs du Nouveau Testament, il erre. Et gravement.

Dommage qu'ici je ne puisse que sur un seul point - le thème de Damas - me permettre de dénoncer l'inadmissible incurie (volontaire ? à arrière-pensées ?) dont bénéficient *aussi* les manuscrits de la mer Morte : erreurs de traduction (chez A. Dupont-Sommer, chez Carmignac, et autres), historicisation absurde, abusive, de thèses et d'élaborations purement eschatologiques et éternitaires (et, donc, anhistoriques) - car l'historicisme ne pollue pas uniquement les interprétations du corpus néo-testamentaire :

En faisant de Jésus ou de Paul, etc., des individus réels, ayant réellement existé.

[342] il court vicier en outre les cervelles savantes (même les juives !)

Cf. Sukenik, Y. Yadin, et autres, tous experts.

s'occupant des textes soi-disant esséniens du désert de Juda -, et puis : ignorance ou méconnaissance têtue, totale, triomphante,

Dans des centaines de volumes de gloses ! Car la bibliographie sur Qumrân est monumentale...

des modes kabbalistiques et midrashiques de production de ces textes, faux sens et contresens sur les projets de leurs rédacteurs, sur leurs enjeux, etc. Un désastre. - Bon, retour à Damas :

L'un des livres comptant au nombre des manuscrits de la mer Morte s'appelle « Document de Damas »

En fait, il ne s'appelle pas : on l'appelle. Dans l'original (d'abord découvert, au Caire, au tout début du siècle, et puis en 1947 à Qumrân), le texte ne porte

aucun titre ; ce sont les éditeurs modernes qui l'ont baptisé « Document de Damas » : je garde l'étiquette ; elle est commode.

N.B. Le Document de Damas est un monument hébreu ; pas de problème, avec lui, de rétroversion.

justement parce qu'il contient plusieurs mentions de Damas.

Sans résumer ou paraphraser l'ensemble du document, je puis en dire ceci : il s'agit d'un recueil de théories sur l'histoire d'Israël (depuis les origines), et d'un exposé des rites qui sont ceux - qui doivent être ceux - des membres de la « communauté » de la « Nouvelle Alliance au pays de Damas ». Contrairement à ce que prétend l'unanimité des érudits, le recueil et l'exposé en question n'ont aucun contenu historique : ils concernent, de part en part, l'eschatologie.

Par malheur, si l'on consulte les traductions (française, anglaise, allemande, etc.) du Document de Damas et si, second malheur, on se laisse piéger par leurs notes en bas de pages, on ne parvient pas à se [343] faire une juste idée de la juste portée eschatologique du texte.

(Par contre, et avec bonheur cette fois, les spécialistes relèvent dans l'ensemble du document, comme partout à Qumrân - et parce qu'ils leur crèvent les yeux ! -, des dizaines et des dizaines de calembours midrashiques, calembours qui, tout comme dans le Nouveau Testament - primitif, hébreu -, y produisent, sur fond exclusif de Bible, du narratif et de la mystique : du texte !)

Intérêt, pour moi, du document : il procède des mêmes haines que les récits néo-testamentaires de la conversion de Saul (du Shéol) soit à Damas, soit dans le sanctuaire (idéal), haines qui s'exhibent aussi dans l'Apocalypse de Jean. En net : le document repose sur l'idée qui anime les rédacteurs des Actes (et de l'Apocalypse) : la ville sainte et le temple saint sont actuellement souillés par des usurpateurs ; et l'impiété de ces usurpateurs fait que le sanctuaire de Jérusalem a été abandonné par Dieu (*Doc. Dam.* I, 3).

Le Document de Damas date donc, tout comme le Nouveau Testament (hébreu, original) dans son ensemble, d'avant ou de bien avant 70 après Jésus-Christ (année de la destruction du temple de Jérusalem par Titus).

Le document, en raison de la profanation du temple, parle d'une sortie de la terre de Juda et d'une entrée dans la Nouvelle Alliance au pays de Damas. En somme, l'un des manuscrits de la mer Morte cite à la fois Damas (à l'instar des Actes) et la Nouvelle Alliance (à l'instar du Nouveau Testament).

« Nouveau Testament » est, comme on devrait le savoir, un contresens, via le grec, sur son hébreu d'origine, i.e. BRYT HDSH/« Nouvelle Alliance » (expression biblique)...

Les chrétiens d'aujourd'hui et d'hier, usant du corpus grec, ne font pas que se tromper de langue à son sujet : ils commettent aussi un contresens sur son titre. C'est complet.

[344] Plus précisément : du fait de la profanation du sanctuaire (MQDŠ),

Terme utilisé, en toutes lettres dans le document, aux proches environs de DMŠQ/« Damas » -un hasard ?... (cf., par exemple, *Doc. Dam.* VI, 2-19 : deux fois MQDŠ, deux fois DMŠQ)...

le Docteur de Justice,

Litt. « celui qui enseigne (*ou* : qui fait pleuvoir) la Justice » - en référence à une ou plusieurs expressions bibliques. Ce personnage, à l'opposé de ce que croit - et fait croire ! - l'ensemble des niais qumrânologues, n'est pas un individu historique (réel, ayant existé) mais une figure de l'eschatologie (une figure qui a à voir avec HRYT HYMYM - avec « la fin des jours, le terme des temps ») : un agent de l'eschatologie, de la grande mécanique terminale ! un assistant ou substitut - révérenciel, par midrash - de YHWH !

prêtre de la lignée de Sadoq (et donc de la maison d'Aaron), y commande à ses fidèles disciples de quitter Juda (la Judée, le territoire terrestre du temple terrestre, du temple souillé) et de se retirer à Damas.

On s'en serait douté/ les qumrânologues se sont rués sur la Damas du Document de Damas et ont commencé par y voir la ville de Syrie. Le Docteur de Justice, personnage réel selon eux, aurait enjoint à sa secte (*sic* !) de quitter la Palestine et d'aller s'installer en Syrie.

Tiens, la Syrie serait-elle territoire moins impur, pour un Juif, et plus sacré, que la Judée ?

Puis nos qumrânohabiles se sont pris à réfléchir : les manuscrits de la mer Morte ayant été découverts auprès de la mer Morte, et Damas n'étant pas située auprès de la mer Morte où ont été découverts les manuscrits de la mer Morte, un érudit, le R.P. Barthélemy,

Expert ès Bible, un spécialiste de l'hébreu et du grec !

[345] s'est imaginé, en 1953, que *Damas*, dans le Document de Damas, ne signifie pas Damas (de Syrie) ; qu'il s'agit là d'un terme figuré. La secte essénienne

L'idée selon laquelle les manuscrits de la mer Morte ont été (en masse ? à la queue leu leu ?) rédigés par une secte, et surtout par la secte des esséniens, est un lieu commun chez les savants. (Quelques-uns refusent leur essénisme, mais tous acceptent l'idée de secte...)

habitant les abords de la mer Morte (?), et les manuscrits sectaires (?) de la mer Morte y ayant été découverts, la rumeur de ceux qui savent tout décida désormais que « Damas », dans le Document de Damas, devait décidément être une désignation (métaphorique)

Pourquoi ?

de... Qumrân !

Cf., par exemple, et si vous avez du temps à perdre, A. Jaubert, « Le Pays de Damas », *Revue biblique*, 1958, n° 2, pp. 214-248, ou G. Vermes, *Scripture and Tradition in judaism*, Hagg. Studies, 1961, pp.43-49, ainsi que J. Carmignac (et autres), *Les Textes de Qumrân traduits et annotés*, Paris, 1961-1963, aux pages et gloses concernant « Damas ». (L'article de Barthélemy, lui, est paru dans la *Revue biblique* n°3, 1953.)

Depuis lors, les héros de la qumrânogaffe se partagent en deux bataillons : à ma droite, ceux qui s'en tiennent à *Damas* = *Damas* ; à ma gauche, ceux qui posent l'équation *Damas* = *Qumrân*. Et sur ce différend, les volumes succèdent aux volumes, et les gloseries aux glosailles...

Mais les deux escadrons ennemis s'accordent sur le caractère historique (crypté ou non) du Document de Damas et sur la géographicité réelle de la « Damas » qui y figure.

(Tous croient, parmi nos savants fondamentalement complices, de mèche, coacolytes, que le Document [346] de Damas est un texte sectaire narrant des faits réels et citant des individus réels : à la manière, en somme, dont les grécistes-historicistes croient que le Nouveau Testament parle d'un Jésus réel et d'un Paul réel - ayant réellement existé... Nous en sommes là !)

Pour les uns, la secte (?) de la Nouvelle Alliance est allée, avant 70, se réfugier à Damas, en Syrie ; pour les seconds, à Qumrân, auprès de la mer Morte.

Eh bien, les uns et les seconds ont, en vrac, tort !

Et ce n'est pas leurs dizaines de milliers de feuillets de gloseries glosailles qui m'intimideront...

Si l'on examine en effet les occurrences de DMŠQ/« Damas » dans le Document de Damas, on s'aperçoit qu'elles ont presque toutes quelque chose à faire avec le sanctuaire - autrement dit, avec MQDŠ (*en toutes lettres* dans l'hébreu du texte).

Prenons, par exemple, *Doc. Dam.* VI, 5. On y lit que les « convertis d'Israël sont sortis/sortent/sortiront

Aucune nuance temporelle. Pas de présent, de passé, ni de futur, dans les conjugaisons de l'hébreu. (Nos similiexperts ès Qumrân - dont certains sont israéliens !! - n'en ont cure : eux, ils historicisent et temporalisent à fond... Ici, ils lisent un passé. Pourquoi ? Parce que ça leur plaît !)

de la terre de Juda et ont séjourné/séjourneront/séjourneront au pays de Damas ».

L'assertion est limpide :

1. Mépris pour Juda (pour la Judée) qui contient le temple souillé ;
2. Refuge à Damas/DMSQ.

Et Damas est-elle Qumrân ? - pas du tout : car visez la suite :

Or, à peine quelques lignes plus loin, voici qu'apparaît (en VI, 12 et 16) l'anagramme de DMSQ/« Damas », à savoir MQDS/« le sanctuaire » - i.e. le sanctuaire réel de la Jérusalem réelle. En VI, 12, il est dit du sanctuaire qu'il faut absolument l'éviter : [347] pour cause de souillure, il faut absolument que les membres de la Nouvelle Alliance

De ce que, ailleurs, on appelle « le Nouveau Testament » (par contresens)...

s'en écartent ! - et, en VI, 16, le document décrit le sanctuaire (MQDS) comme un lieu de rapines et de spoliations.

Ça ne vous dit rien, tout ceci, néo-testamentairement parlant ?

Mépris pour Juda : cf. le traitement évangélique de Judas l'Isariote, i.e. YHWDH ; i.e. « la Judée, Juda » - un Judas qui détient 'RWN, c'est-à-dire, non pas le porte-monnaie ou la bourse, mais le « coffre » du Temple.

Et le sanctuaire ? - cf. Jésus-Josué renversant, dans les évangiles, les tables des spoliateurs du Temple ; et Jésus-Josué prédisant la ruine du Temple ; etc.

Autre passage : en VII, 15 ss., le propos du document est encore plus clair. Ses rédacteurs s'appuient sur *Zacharie IX, 1*

« ...Damas est ma demeure... » - autrement dit : Damas est la demeure de YHWH !

pour procéder à une vigoureuse discrimination entre le temple de Jérusalem, souillé, usurpé par des impies, et Damas, lieu où la « tente »

C'est-à-dire : le temple.

de Dieu jouit de sa (bonne) place.

Ceci élimine :

1. L'équation *Damas = Damas* (car jamais un Juif n'a pris Damas de Syrie pour une ville sainte) ;

2. L'équation *Damas = Qumrân* (car jamais Zacharie et ses confrères bibliques, prophètes fêrus d'eschatologie, n'ont situé auprès de la mer Morte les murs du sanctuaire réel ou idéal).

Et notez la référence à Zacharie. Le travail sur « Damas »/DMSQ remonte à plusieurs siècles avant notre ère : déjà Zacharie y pourvoit.

En XX, 11 ss., passage particulièrement bien maltraité et ridiculisé par les pseudoexperts, il est question à la fois de [348] Damas et de 'MNH/« l'engagement »... « pris au pays de Damas », engagement qui est la « Nouvelle Alliance ».

Le rapport, ici, entre 'MNH/« engagement, fidélité » et DMSQ/« Damas » s'appuie sur le fait qu'en hébreu biblique et eschatologique 'MNH/« Amana, la fidélité » est le fleuve ou l'un des fleuves de Damas (cf. II *Rois V, 12* : Amana-Fidélité, rivière de Damas, i.e. arrosant le Temple idéal).

N.B. Un commentaire sur Damas (sur le sanctuaire idéal, hors souillures) et sur sa rivière Amana-Fidélité (la soi-disant « foi » du Nouveau Testament indo-européanisé...) se déploie dans le Midrash Rabbah (*Cant. R. IV, 8, 2*) en y incluant et une mention de Saül et une anagramme de Tarse-Tarsis ! - Les chrétiens hébreux primitifs n'ont décidément rien inventé (de toutes pièces...) !

Or, juste après cette mention de Damas/DMSQ, et en opposition, de nouveau, avec sa majesté, les rédacteurs du document se réacharnent à stigmatiser et à dénoncer la profanation du MQDS, du « sanctuaire » réel.

Cf. *Doc. Dam. XX, 12 et 23.*

Plus besoin d'insister. Mon lecteur a compris.

Et je me résume : Dans le Nouveau Testament, « Damas » et « temple » sont, au milieu du récit de la conversion de Saul (du Shéol qu'est Paul), deux termes qui, une fois rétrovertis, forment entre eux une anagramme totale, absolue (d'un côté DMSQ, de l'autre MQDS). Le Document de Damas, texte hébreu à peu près contemporain du corpus chrétien primitif (hébreu), utilise la même anagramme et lui assure un rendement optimum.

Rendement et optimum que les érudits ne voient pas ! Tant pis pour eux...

Le Document de Damas et le récit de la conversion néo-testamentaire de Saul mettent donc, ensemble, en jeu un lieu fictif, Damas, qui n'entretient pas la moindre molécule de [349] rapport ni avec la ville de Syrie portant (historiquement) ce nom, ni avec quelque plage ou falaise (historique, réelle) de la mer Morte que ce soit.

Damas/DMŜQ, dans l'un et l'autre cas, c'est - ça ne peut être que - le MQDŜ, le sanctuaire, le temple de Jérusalem ;

Et ce, par anagramme exacte.

mais pas n'importe quel temple de n'importe quelle Jérusalem ! - en fait : le sanctuaire, mais idéal, de la Jérusalem idéale...

« Damas »/DMŜQ fonctionne d'ailleurs, et plusieurs fois, dans la Bible hébraïque, comme la simple et directe anagramme de MQDŜ : et, dans ce cas, elle y désigne en effet le Sanctuaire (MQDŜ) idéal, eschatologique, divin. - Et « Damas » fonctionne de la même manière, plusieurs (décisives) fois, et dans les apocryphes de l'Ancien Testament et dans ceux du Nouveau. (Du pain sur la planche des chercheurs...) - Et un *bravo* aux qumrânologues... (Et quand je pense que parmi eux il y a et il y eut des Juifs dont la langue maternelle, vernaculaire, est, en Israël d'aujourd'hui, l'hébreu !...)

J'en déduis, d'une chiquenaude :

1. Que la Damas des manuscrits de la mer Morte n'est pas Damas ; mais surtout, pour achever saint Paul :
2. Que Saul, anhistorique personnage, s'est anhistoriquement converti sur l'anhistorique chemin de pas Damas du tout ; en fait, et texto : dans le sanctuaire de l'eschatologie. Lieu de choix, c'est sûr, pour un renversement du Shéol.

Conclusion

Dans le volume précédent, je m'étais appliqué à ruiner le grec du Nouveau Testament et à en appeler à un retour du corpus chrétien vers son lieu textuel d'origine : l'hébreu. Mon tome II a entendu l'appel : voici, à présent, Jésus et Paul rendus, en effet, à leur langue indigène. Une fois dégrécisés, les deux héros du christianisme primitif acquièrent meilleure mine : ils redeviennent ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : des personnages qui, dans la logique de leur fabrication - le midrash -, n'ont plus rien à faire, enfin, avec l'historique et ses hasards, ni avec la mythologie, la fantaisie ou le conte à dormir debout... Tous deux ? - des notions. - L'une, sous les figures bibliques conjointes de Josué successeur de Moïse et de Josué grand prêtre du désexil de Babylone : la notion de YHWH ressuscitant-ressuscité ; l'autre, sous les figures pareillement conjointes et pareillement bibliques du roi-messie Saül et du Shéol : la notion de la Mort subissant, ayant subi et devant subir les contrecoups de cette même résurrection. Entre elles, et pour les lier : le Salut et ses mécanismes. Leur développement et le développement de leur lien ? le Nouveau Testament, la « Nouvelle Alliance » en tant qu'elle accomplit et abolit la Thora. - Jésus et Paul : deux inventions, deux découvertes du midrash juif qu'est le christianisme des débuts. Rien d'autre. Un midrash en deux étapes. Et non pas, comme deux mille [352] ans de grec et de latin d'Église(s) nous l'ont enseigné, deux compères vulgaires d'un fait divers à rebondissements vulgaires. - De la ruine du grec du corpus chrétien à la ruine de l'historicité de Jésus et de Paul, il n'y avait qu'un pas : ça y est ! mon lecteur et moi l'avons franchi.

*Route de Cap du Bosc,
25 décembre 1987-15 août 1988.*

GLOSSAIRE ET RÉFÉRENCES

Les rubriques ci-dessous complètent celles données aux pp. 245-269 du tome I (sans retour ni redites).

Acta apostolorum apocrypha [Actes apocryphes des Apôtres], Lipsius & Bonnet éd., 2 vol., Leipzig, 1891-1903, réimpr. Olms Verlag, Hildesheim, 1972.

Actes de Paul : compilation chrétienne apocryphe (« Actes de Paul et de Thècle », « Correspondance de Paul avec les Corinthiens », « Passion de Paul ») dont divers fragments remontent aux premiers temps du christianisme dès lors qu'ils ne peuvent s'expliquer et se justifier que par rétroversion vers leur hébreu d'origine et en référence au Nouveau Testament originel (hébreu lui aussi). Des *Actes de Paul*, nous ne possédons plus que des versions - lacunaires - en grec, en latin, en syriaque, en copte, en éthiopien, en slavon, etc.

Agrippa II : dernier roi de la lignée des Hérode (27 ou 28-93 ou 100 ap. J.-C.) ; fils d'Agrippa I^{er} ; frère de Bérénice (et son amant). Assista Titus lors du siège et de la prise de Jérusalem en 70. En 48, il avait acquis du pouvoir romain le droit de nommer les grands prêtres - prérogative entrant en direct conflit avec les injonctions de la Torah et de la Tradition juives.

alea jacta est : interjection latine signifiant « le sort en est jeté » ; phrase prononcée par Jules César sautant le Rubicon.

aporie : cul-de-sac de la raison, absence d'issue pour une thèse.

Augustin : Père de l'Église (354-430) dont les volumineuses péripéties théologiques et exégétiques se nourrissent d'une totale ignorance et de l'hébreu et des modes de fabrication du Nouveau Testament : je me vois donc contraint de définir saint Augustin comme un écrivain non chrétien de langue latine.

Avesta : recueil attribué à Zoroastre et composé, en fait, de textes postérieurs au mage iranien et défigurant sa doctrine.

Benoît : fondateur, au début du VI^e siècle, de l'ordre des Bénédictins. Sa règle, dite « Règle de saint Benoît », fut composée sur le mont Cassin, [354] site (entre Rome et Naples) d'un édifice païen transformé en monastère et restauré par le saint. Cf. C. Butler, *Sancti Benedicti Regula Monachorum* [Règle des moines de saint Benoît], Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1935. Benoît n'ayant pas la moindre idée de l'hébreu original du Nouveau Testament, je le tiens pour un saint moine non chrétien.

Bérénice : fille d'Hérode Agrippa I^{er} ; épouse officielle ou officieuse successivement de : Hérode de Chalcis, son oncle ; Agrippa II, son frère ; Polémon (?), roi de Cilicie ; Agrippa II, de nouveau ; et, enfin, Titus.

Bijbels Woordenboek, 1954-1957 [édition française : *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout-Paris, Brépols, 1960].

Bossuet : styliste, fonctionnaire d'Église et impénitent flagorneur des grands de ce monde (1627-1704) dont la dernière facétie consista à faire taire Richard Simon, spécialiste (à son inverse) des langues sémitiques en général et de la Bible en particulier. Bossuet ne supporta pas, entre autres, l'affirmation de R. Simon selon laquelle Moïse ne pouvait raisonnablement pas être l'auteur de tout le Pentateuque puisqu'il y mourait (thèse qui se trouve d'ailleurs dans le Talmud - mais Bossuet était, lui, incapable de lire le Talmud). Bossuet n'ayant pas la moindre notion des modes (hébreux) de fabrication du Nouveau Testament, je puis dire de lui qu'il s'agit d'un écrivain ecclésiastique non chrétien.

caïnites : secte gnostique (ou : soi-disant gnostique) conférant une prééminence singulière à Caïn, le premier fils (biblique) d'Adam, c'est-à-dire : de l'Homme. Les caïnites sont d'emblée combattus par les Pères de l'Église - Irénée, etc. - en tant qu'hérétiques. Sur l'importance de Caïn dans la littérature et le midrash gnostiques, cf. au moins l'index de Robinson J.M. (dir.), *The Nag Hammadi Library in English* [La bibliothèque de Nag-Hammadi en anglais], Leiden, Brill, 1977, et les références textuelles qu'il donne du personnage ; cf. aussi, bien sûr, le *Adv. Haer.* d'Irénée (et ses recopieurs).

Calvin J., *Opera Omnia* [Œuvre complet], Brunswick, 1863-1900.

Carmignac J., *Les Textes de Qumrân traduits et annotés*, Paris, Letouzey et Ané, 1961-1963. Ces deux volumes sont très utiles à consulter parce qu'ils contiennent, dans l'abondance de leurs notes et commentaires, l'histoire des meilleurs contresens dont ont aussitôt bénéficié et dont bénéficient encore aujourd'hui les manuscrits de la mer Morte.

cinquante : Irénée fait mourir Jésus vers sa cinquantième année en *Adv. Haer.* II, 22, 5.

Clément de Rome : personnage fictif (issu, via la Bible, du Zachée des évangiles canoniques) dont les historiens de l'Église, lecteurs crédules [355] d'Irénée de Lyon ou d'Eusèbe de Césarée, font le troisième successeur de Pierre comme évêque de Rome.

diatribe (du grec *diatribé* « passe-temps, école » - *diatribein* signifiant tout d'abord « user à force de frotter ») : système rhétorique auquel ont en particulier recours les écoles cynique et stoïcienne de l'Antiquité dans le but de convaincre et d'exhorter avec véhémence, sans laisser à l'adversaire ou au disciple visé la plus petite

échappatoire logique ou affective. Dans la diatribe cynique, le philosophe se fait fort d'asseoir avec un succès égal deux thèses rigoureusement contradictoires. Dans la diatribe stoïcienne, l'exhortation est censée conduire à la sagesse et au bon sens : chez Marc Aurèle, la diatribe finit par devenir exhortation de soi-même.

Dupont-Sommer A., *Les Écrits esséniens découverts près de la mer Morte*, Paris, Payot, 1980 (amélioration - ou aggravation - de la première édition de l'ouvrage, parue, elle, en 1959). Une autbibliographie (autotraître !) clôt avantageusement le volume.

Encyclopaedia Universalis, éd. de 1968 et 1988 (l'article « Paul » y a été bredouillé par P. Bonnard, docteur en théologie à l'université de Genève, docteur honoris causa de l'université de Berne, professeur à la faculté de théologie de l'université de Lausanne : historicisme, donc, universitaire et de haut vol...).

eschatologie : domaine mystique des événements de la suite et de la fin des temps et étude de ce domaine.

Évangile des Égyptiens : texte gnostique (ou : soi-disant gnostique) comptant au nombre des manuscrits de Nag-Hammadi et appartenant, en tout ou en partie, à la littérature séthienne. (Un fragment apocryphe n'ayant rien à voir avec cet évangile-là et portant néanmoins le même titre que lui nous est lacunairement conservé par Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*.)

Festus : gouverneur de Judée dans les années 60-62 (cf. Flavius Josèphe, *Ant. Jud.* XX).

Flaviens : nom de famille des empereurs Vespasien, Titus et Domitien.

fog : le brouillard anglais.

génitif subjectif, génitif objectif : le complément de nom est dit subjectif lorsqu'il désigne le sujet de l'action et objectif lorsqu'il en désigne l'objet ; ainsi l'expression « le meurtre de Z » signifie-t-elle, dans le premier cas, que Z a commis un homicide (génitif subjectif) et, dans le second, qu'il a été la victime d'un assassinat (génitif objectif).

genizoth : terme hébreu signifiant littéralement « les cachettes » (racine GNZ, « dissimuler »). Dans les genizoth, les Juifs anciens déposaient des ustensiles [356] et des textes religieux sacrés impropres ou devenus impropres à un usage rituellement convenable afin qu'ils s'y détruisent d'eux-mêmes, sans intervention humaine explicite. À l'origine, une genizah peut indifféremment être un lieu naturel (grotte, caverne) ou artificiel (cave, pièce spéciale). Jusqu'à la découverte des manuscrits de la mer Morte et de leur emplacement, la genizah la plus célèbre était celle (tardive puisque postérieure au IX^e siècle) de la synagogue de Fostat, au Caire, d'où furent tirés, à la fin du siècle dernier, quelque cent mille feuillets.

glande pinéale : ancien nom de l'épiphyse ; siège corporel de l'âme, selon Descartes (ce soi-disant cofondateur des méthodes scientifiques modernes voyait en elle le carrefour des esprits animaux...).

Goguel Maurice, *La Naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955 (la première édition date de 1946).

Grosjean Jean (dir.), *Le Nouveau Testament*, Paris, coll. « La Pléiade », Gallimard, 1971.

Guignebert Ch., *Le Christ*, Paris, Albin Michel, 1969 (la première édition date de 1943).

Leisegang H., *La Gnose*, Paris, Payot, 1951 (l'édition allemande date de 1924).

Levi I., *The Hebrew Text of the Book of Ecclesiasticus* [Le texte hébreu du livre biblique de la Sagesse de ben Sirach], Leiden, Brill, 1969 (réimpr. de l'éd. de 1904). Cet ouvrage est évidemment dépassé depuis la découverte des manuscrits de la mer Morte, mais il suffit à la démonstration que j'en ai tirée.

Lightfoot J., *Horae hebraicae et talmudicae in quatuor evangelistas* [Commentaire des évangiles canoniques se référant à l'hébreu et aux données des Talmuds], Leipzig, 1675. De ce livre je ne possède - et n'ai donc lu - que le premier volume.

Livre des Morts : 1. chez les anciens Égyptiens, texte sur papyrus accompagnant le défunt dans sa tombe en vue de l'aider à surmonter les épreuves de l'au-delà (cf. P. Barguet, *Le Livre des Morts des anciens Égyptiens*, Paris, Cerf, 1967) : il existe donc un grand nombre de livres des morts égyptiens, et non pas un seul ; 2. le *Livre des Morts* tibétain est, quant à lui, un recueil bouddhique, postérieur au VIII^e siècle, décrivant les expériences d'après le trépas ainsi que la recherche des processus de renaissance (cf. *Bardo Thödol*, Paris, Maisonneuve, 1933).

Loisy A., *Les Actes des Apôtres*, Paris, Rieder, 1925. Alfred Loisy (1857-1940), professeur d'hébreu, fut excommunié en 1909 par un pape (Pie X) [357] qui ne devait en toute vraisemblance pas avoir, quoique historicistement, les mêmes historicistes opinions que lui sur Jésus, Paul et consorts.

Luther M., *Werke* [Œuvres], Weimar-Erlangen, 1883-1948.

mandéens : secte dont l'origine (palestinienne et non pas babylonienne) remonte aux débuts du christianisme ; les mandéens (i.e. « ceux qui savent, les gnostiques ») s'attribuent surtout le nom de « nazaréens » (i.e. d'« observants », de « conservateurs ») ; ils subsistent, en maigre nombre, sur les bords du golfe Persique. Leur littérature, quantitativement considérable, n'existe plus qu'en araméen (occidental) : elle est à la fois chrétienne (avec insistance sur Jean Baptiste) et antichrétienne (car elle ne révere nullement le Jésus-Josué évangélique).

N.B. Plinie l'Ancien, recopiant des rapports rédigés, sur l'ordre de l'empereur Auguste, par l'un de ses généraux, un certain Marcus Agrippa, signale, au livre 5 de ses *Histoires Naturelles*, que dès « nazaréens » habitent une ville de Syrie appelée, non loin d'Apamée, Bambyx, ou Hiérapolis, ou Mabog. Or - et c'est là que je m'amuse -, Marcus Agrippa, que plagie ici Plinie, est mort en 12... avant Jésus-Christ ! et ses investigations remontent, elles, et toujours avant Jésus-Christ, aux années 30 à 20.

Ceci prouve (prouve !...) :

1. qu'il existe une communauté nazaréenne (se donnant et se laissant nommément reconnaître pour telle jusque par des étrangers - par des Romains... ici, un général et ses informateurs...) au bas mot plusieurs dizaines d'années avant notre ère ; - mais surtout - dès lors que ladite communauté (chrétienne) n'est évidemment pas née en Syrie mais en Palestine et qu'elle a certainement mis du temps à se constituer et à se charpenter sur son lieu d'origine, et du temps à s'en faire bannir, et du temps à s'exiler, et du temps à venir s'installer dans ce pays étranger, païen, hostile et insupportable par nature, qu'est précisément pour tout Juif ou Samaritain chrétien-conservateur (i.e. « nazaréen ») la Syrie, et encore du temps à s'y faire admettre, dans cette région d'emprunt, et à y vivre au grand jour, etc. : mais surtout, dis-je, et vite :

2. que le christianisme ne date, dans ses élaborations midrashiques les plus primitives, ni du I^{er} siècle ap. J.-C. ni de quelques weeks-ends auparavant : il a, ainsi que je l'ai à maintes reprises et violemment suggéré, ça et là, dans le présent tome, très évidemment pris son essor quelques dizaines, voire quelques cinquantaines d'années avant notre ère.

P.S. Par-delà le vieux Pline dont nos érudits aux-aguets-sur-la-brèche ne doivent pas très souvent consulter le livre numéro 5 (et combien je les comprends !... c'est qu'ils leur sont des plus-que-gêner, ces - bel et bien [358] historiques réels invacuables - nazaréens de Syrie...), mon salut et ma reconnaissance à Marcus Agrippa : un Marc tout solide, celui-là, et qui me fait le double cadeau et de confirmer mes dires et certitudes touchant les chronologies du midrash chrétien, premières étapes de ce midrash incluses, et d'assener le coup de grâce, cette fois, à nos historicistes exégètes de tous bords : oui, le christianisme, juif ou samaritain hébreu, est, qu'on s'y habitue ou non désormais, pire que fort antérieur, dans ses débuts, aux débuts de l'ère dite chrétienne. Cette assertion, que mon volume II crache de partout, n'avait pas besoin des enquêtes et comptes rendus de Marcus Agrippa pour me venir à l'esprit : mais, dès lors que Pline et sa source y acquiescent et la hissent au niveau d'un truisme, tant mieux : j'en profite et y appose leur sceau...

Repères bibliographiques minimums, à ce sujet: Jones A.H.M., *The Cities of the Eastern Roman Provinces* [Les cités des provinces romaines d'Orient], O.U.P., 1971 ; et Pritz R.A., *Nazarene Jewish Christianity* [Le judéo-christianisme nazaréen], Jérusalem-Leiden, Brill, 1988 - aux pp. 17-18 de son étude, Ray Pritz ose se permettre à la fois de fournir le passage exact de Pline, la référence exacte de Pline à Agrippa, les dates exactes de la mort d'Agrippa et de ses enquêtes, et de... refuser le tout pour cause de bête préjugé personnel : Pritz ne croit pas (ne croit ! pas...) un christianisme possible avant l'ère chrétienne, et pourquoi donc ? - tout simplement parce qu'il n'a aucune idée des modes de fabrication de ce christianisme-là. Et un érudit de plus à la trappe !... Un exact historiciste de plus, je vous dis.

Mare Nostrum : litt. « notre mer à nous » ; expression par laquelle les impérialistes romains désignaient la Méditerranée.

Métatron : plusieurs textes kabbalistiques antiques présentent Métatron comme le plus éminent des « princes (ou : anges) de la Face » de YHWH. Personnage eschatologique parfois identifié à Hénoch, Métatron tend à devenir l'une des manifestations de Dieu parce que sa gématrie (314) est également celle de ŠDY/« Shaddaï » (or « Shaddaï », autrement dit « Zeus »), est, dans la Bible, l'un des appellatifs de la divinité) : mais cette tendance et ce travail gématrique ne s'insèrent dans la littérature hébraïque qu'assez tardivement, lorsque les rédacteurs kabbalistes oublient que l'origine étymologique de « métatron »/MTTRWN est grecque. - Un compte rendu convenable (et aussi simple et lisible que possible...) des exploits de Métatron se trouve dans A. Abécassis et G. Nataf, *Encyclopédie de la mystique juive*, Paris, Berg Int., 1977 (colonnes 601 à 669).

[359] Meuschen J.G., *Novum Testamentum ex Talmude... illustratum* [Commentaire du Nouveau Testament s'appuyant sur les Talmuds et la littérature hébraïque ancienne, par Meuschen et divers auteurs], Leipzig, 1736.

Migne J.-P. : (1800-1875) les Patrologies grecque et latine de Migne sont une collection (incomplète et souvent prolixe en coquilles, mais héroïque) des textes chrétiens de l'Antiquité et du Moyen Âge ; la série latine s'arrête à Innocent III (1216) et la série grecque en 1439. Sauf rares exceptions (quelques remarques d'Origène, de Jérôme..., et encore !...), les 390 volumes de Migne constituent le meilleur hymne que je connaisse à la gloire de l'ignorance de l'hébreu et du Nouveau Testament, hymne souvent agressif, triomphant et - on s'en doute - volontiers antisémiticard. Si l'on convient d'appeler christianisme l'idéologie (une ou plurielle - peu importe) des rédacteurs originels du Nouveau Testament originel, alors il est clair qu'aucun des auteurs présentés par Migne n'est chrétien.

mithraïsme : culte de Mithra, dieu de l'Iran ancien. Adopté dans le monde romain et véhiculé par les soldats de l'Empire, le mithraïsme faisait partie des religions à mystères. Le 25 décembre, Noël du christianisme indo-européanisé, était, à l'origine, le jour consacré à Mithra. Mithra étant un dieu sauveur, nombre de savants (influençophiles comme toujours) ont voulu voir dans les rites qui l'entourent l'une des sources de la Passion et de la résurrection évangéliques.

naassènes : secte gnostique (ou prétendue telle) accordant une importance primordiale au NĤŠ/« serpent » biblique. Les naassènes (ou ophites) sont combattus, en tant qu'hérétiques, par les premiers Pères de l'Église (qui s'offrent le luxe de ne rien comprendre à leurs doctrines et de les ridiculiser). Les thèses naassènes saillent, par exemple, dans plusieurs textes de Nag-Hammadi.

nada : le « rien » espagnol.

Naplouse : voir *Sichem*.

Nietzsche F. : philosophe allemand (1844-1900). Malgré sa qualité de fils de pasteur et de solides études philologiques (à l'université de Bonn), ou peut-être à cause d'elles, Nietzsche croit en l'existence historique de Jésus (?) et (surtout) de Paul ; il déploie toute son énergie à les attaquer comme s'ils étaient ses (indésirables) voisins de palier. Sa haine de Paul... (une haine que mon tome II rend comique... comique, ainsi, le philosophe de la Joie...)...

ophites : voir *naassènes*.

Patrologie(s) : voir *Migne*.

[360] Pesikta Rabbati : midrash dont la compilation (palestinienne) date probablement du VII^e s. ap. J.-C. Pétrement Simone, *Le Dieu séparé*, Paris, Cerf, 1984.

pinéale : voir *glande*.

pseudépigraphique : un texte est dit pseudépigraphique lorsqu'il porte une signature usurpée.

Puech Ch., *En quête de la Gnose*, Paris, Gallimard, 1978 (2 vol.).

Quasten J., *Initiation aux Pères de l'Église*, trad. J. Laporte, Paris, Cerf, 1955-1963 (3 vol.).

rabbi : terme hébreu signifiant « mon maître » (RBY), À l'époque supposée être celle de la rédaction du Nouveau Testament, un rabbi est un maître laïc (pharisien), un enseignant - un pédagogue ayant des disciples. À plusieurs reprises, dans le corpus chrétien primitif, le christ est appelé « rabbi » (*rabbei*, en translittération grecque) : et tout un chacun y lit un appellatif vulgaire, trivial, comme si le Josué-Jésus évangélique n'était autre, en effet, qu'un rabbin parmi les rabbins. En fait, la clef chrétienne primitive - et singulière - du mot nous est octroyée par Apocalypse III, 14. Dans ce verset, le Christ ou Jésus est appelé *é arkhé tés ktiseôs tou theou* (« le commencement de la création de Dieu »), c'est-à-dire, en hébreu et par voie de rétroversion : et sans effort : R'S(YT) BRY'T YHWH. L'expression, quelle qu'en soit la signification, contient, pour lettres initiales des trois mots qui la composent, le R, le B et le Y (dans l'ordre !) de RBY/« rabbi ». Lorsque le Fils de l'Homme néo-testamentaire bénéficie du titre de « rabbi », il convient de saisir en lui non pas l'un des rouages du système scolaire palestinien mais l'agent numéro un de l'eschatologie.

Rémus : voir *Romulus*.

rétrograde : en musique, le (ou : la ?) rétrograde d'une séquence de notes est l'ensemble de ces notes lues à l'envers (de la dernière à la première et sans en omettre une seule). L'usage des rétrogradations est courant chez Bach, chez Haydn (« palindrome »), chez Schoenberg et autres.

Ricciotti C. (M^{gr}), *Paolo Apostolo* [Paul Apôtre], Rome, 1946.

Romulus : jumeau de Rémus ; après avoir tué son frère lui disputant la gloire de fonder une ville nouvelle, Romulus traça le sillon marquant le périmètre tabou de la Rome à venir ; cet effet de charrue eut lieu, selon Tite-Live et la chronologie de Varron, en 753 av. J.-C.

Sadoq : prêtre sous le règne de David, il donna son nom à la lignée sacerdotale des sadoqites en supplantant, à l'époque de Salomon, celle d'Ithamar et d'Abiathar (Ithamar étant fils d'Aaron, et Abiathar ayant été, lui, fort [361] postérieurement, le seul prêtre de Nob à avoir échappé au massacre perpétré par Saül dans cette ville). Le problème de la légitimité des grands prêtres étant fondamental dans le judaïsme biblique, péribiblique et post-biblique (et chez les Samaritains), la bataille de tendances entre descendants d'Aaron et descendants de Sadoq traverse avec une telle vigueur toute l'histoire et la littérature hébraïques qu'elle vient rejaillir jusque dans les manuscrits de la mer Morte, dans le Nouveau Testament, etc. Plusieurs passages de l'Apocalypse de Jean, une fois bien compris et rétrovertis, tournent (non sans violence) autour de ce problème. Le Document de Damas est plus qu'attentif à la grande querelle des généalogies de la prêtrise suprême. L'un des thèmes majeurs des luttes entre Samaritains et Juifs a pour origine et pour enjeu la pureté ou non de la lignée sacerdotale. Le groupe politique-religieux des sadducéens se réclame du Sadoq biblique. Des seaux de versets bibliques ne se comprennent qu'en référence (claire ou cryptée !) à l'alternative sacerdotale aaronides/sadoqites : plusieurs rédacteurs bibliques forgent d'ailleurs une soi-disant légitimité de Sadoq en le faisant frauduleusement (et à la va-vite) descendre d'Éléazar (...le Lazare évangélique...), autre fils d'Aaron.

Samarie : voir *Sichem*.

Saül : premier roi des Hébreux (au XI^e s. av. J.-C. ?). Ses successeurs - mais non ses descendants - sont David puis Salomon. À la mort de Salomon, le pouvoir politique religieux se scinde en deux : Israël (le royaume du Nord) d'une part, Juda (celui du Sud) d'autre part - Israël détenant tous les hauts lieux sacrés antiques et Juda ne pouvant se targuer d'aucun ! Lorsque le Jésus Messie évangélique est dit à la fois fils de Joseph et fils de David, il réunit en lui la royauté du Nord (Israël = Joseph) et la royauté du Sud (Juda = David). L'Apocalypse de Jean prend en charge la succession (biblique) des trois premiers rois (bibliques) et la scission territoriale qui leur fait suite (dans la Bible) : les rois dont il est question dans ce texte (canonique) ne sont donc nullement des empereurs romains ! - contresens absolu des savants à ce sujet ! - mais Saül, David, Salomon et les demi-souverains hébreux qui leur font suite.

Schoettgen Chr., *Horae hebraicae et talmudicae in universum Novum Testamentum* [Commentaire sur l'ensemble du Nouveau Testament en référence à l'hébreu et aux données des Talmuds], Dresde-Leipzig, 1733. Cet ouvrage complète, corrige et suppose connu celui de Lightfoot.

Scholem Gershom, *La Kabbale et sa symbolique*, Paris, Payot, 1975 ; *Le Nom et les symboles de Dieu dans la mystique juive*, Paris, Cerf, 1983 ; *La Mystique juive*, Paris, Cerf, 1985, etc. Phénomène inouï : Gershom Scholem est unanimement considéré par les érudits comme le plus sérieux spécialiste [362] de la Kabbale au XX^e siècle - or, pour ma part, en étudiant les procédés kabbalistiques hébreux produisant le Nouveau Testament primitif, jamais - pas une fois ! - je n'ai réussi à dénicher chez Scholem une idée ou une suggestion susceptibles de me venir en aide. Je passe.

séthiens : secte gnostique (ou : soi-disant gnostique) conférant une prééminence singulière à Seth, le troisième fils (biblique) d'Adam, c'est-à-dire : de l'Homme. Secte hérétique et dangereuse, selon les Pères de l'Église. Sur l'importance de Seth dans la littérature dite gnostique, cf. au moins l'index de Robinson J.-M. (dir.), *The Nag Hammadi Library in English* [Les textes de Nag-Hammadi : traduction anglaise], Leiden, Brill, 1977, et les nombreuses références textuelles qu'il donne du personnage.

Shammaï : rabbin du I^{er} s. av. J.-C. opposant, dans le Talmud, son rigorisme aux douceurs bienveillantes de son collègue et rival Hillel.

Sichem : en hébreu ŠKM (i.e. « l'Épaula »). Antique nom, biblique, de Samarie (ou Sébaste, ou Néapolis) - correspondant approximativement à la Naplouse actuelle. L'un des lieux les plus importants de la Thora ; la ville sacrée des Samaritains (Jérusalem étant absente du Pentateuque).

Simon M., *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, coll. « Les grandes civilisations », Paris, Arthaud, 1972.

Siouville A. (trad.), *Les Homélies clémentines*, Paris, Rieder, 1933.

Smallwood E.M., *The Jews under Roman Rule from Pompey to Diocletian* [Les Juifs sous la botte romaine depuis l'époque de Pompée jusqu'à celle de Dioclétien], Leiden, Brill, 1981 (la première édition date de 1976).

smog : brouillard d'apparence anglaise.

stoïcisme : école philosophique fondée, à Athènes, vers l'an 300 av. J.-C. Pour nombre de savants, le stoïcisme tardif (de l'époque impériale) est l'une des sources des théologies pauliniennes. Par malheur pour ces amateurs d'influences, le vocabulaire paulinien (originellement sémite) ne contient aucun des termes techniques et singuliers du stoïcisme.

Strack H.L. & Billerbeck P., *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch* [Commentaire du Nouveau Testament sur la base du Talmud et du Midrash], Munich, 1924-1928-1956 (6 vol.).

Sukenik E.L. : archéologue israélien (1889-1953) ; l'un des premiers éditeurs et lecteurs des manuscrits de la mer Morte. Voir *Yadin*.

Theudas : meneur d'une troupe d'insurgés juifs antiromains auxquels, entre autres merveilles, il promet de faire traverser le Jourdain à pied sec (remake de Moïse scindant la mer Rouge) ; Theudas (et tous ?) ses partisans messianistes furent exécutés par le procureur Fadus en 6 av. J.-C. (?), si l'on en croit Flavius Josèphe, *Ant. Jud.* XX, 97-98.

[363] Thomas d'Aquin : docteur (italien) de l'Église (1228-1274) dont l'ouvrage majeur, la *Somme Théologique*, finit par être érigé - par le pape Léon XIII - en manuel officiel de l'Église catholique romaine. Ignorant des modes de fabrication du Nouveau Testament, l'inimitable Thomas y tente une conciliation entre Aristote et le christianisme (tels qu'il les comprend) : du fait de cette ignorance et malgré les mérites de l'intéressé, je me sens obligé d'affirmer de Thomas d'Aquin qu'il fut un auteur non chrétien.

Tresmontant C., *Évangile de Matthieu*, Paris, O.E.I.L., 1986 ; *Évangile de Luc*, Paris, O.E.I.L., 1987 ; *Schaoul*, Paris, O.E.I.L., 1988. Dans ces essais, comme tout au long des précédents, Claude Tresmontant tente d'intéressantes rétroversions du Nouveau Testament : mais il persiste à s'embourber dans l'historicisme ambiant - eût-il vécu dans la Palestine du I^{er} siècle qu'il y aurait rencontré Jésus, Paul et compagnie ! et même le saint Torchon de Turin ! Triste.

Yadin Y. : militaire et érudit israélien (fils de Sukenik) ; auteur d'ouvrages sur les manuscrits de la mer Morte, sur Bar Kocheba, etc.

zoroastrisme : réforme du culte mazdéen proto-iranien menée, postérieurement ou très postérieurement à l'an mille av. J.-C., par Zoroastre (Zarathoustra). Religion de la douceur et de la non-violence, le zoroastrisme n'apparaît plus que déformé et mutilé dans l'*Avesta*. Plusieurs savants continuent de voir dans les thèses du mage iranien l'une des sources du christianisme primitif : ils ont raison, ça les occupe.

Introduction	7
1. <i>Pourquoi-comment Jésus n'exista pas</i>	13
Le Fils de l'homme	34
L'homme	48
Le Dieu vivant	74
Le Messie	94
Le Sauveur	115
2. <i>Dubitations sur Paul</i>	147
Paul au recto	159
Paul au verso	240
Ce qu'est une rétroversion: le chemin de Damas	299
Une Damas hors du chemin	334
Conclusion	351
Glossaire et références	353

BERNARD DUBOURG

L'invention de Jésus

II

LA FABRICATION DU NOUVEAU TESTAMENT

Le Nouveau Testament n'est pas, contrairement à ce que croient les crédules, un recueil de reportages ou l'aboutissement, même approximatif, d'un travail d'historiens. Constat : les crédules d'aujourd'hui et d'hier se trompent sur le projet qui fut primitivement celui des rédacteurs primitifs des textes primitifs du christianisme.

Au milieu de ces textes : les biographies d'un Jésus et d'un Paul.

Un sermon - vieux de près de deux millénaires mais toujours fringant - nous assure que ce Jésus et ce Paul-là ont historiquement existé, au I^{er} siècle de notre ère, l'un en tant que messie crucifié et ressuscité, l'autre comme apôtre, faiseur de tentes, auteur de lettres diverses et voyageur impénitent.

Et les crédules y croient...

Dans le droit-fil des conclusions et des recherches du volume précédent, Bernard Dubourg s'interroge ici sur les réalités de Jésus, sur la biographie de Paul et sur les liens existant, par-delà tout sermon pour crédules, entre les deux compères. Interrogation simple... Interrogation qui appelle des réponses simples...

Et qui se moque des crédulités, bien unanimes pourtant, des catéchismes, des thèses d'érudits, des dictionnaires.

À travers Jésus et Paul, et en se servant d'eux, Bernard Dubourg convie aussi son lecteur à mieux comprendre et goûter les savoir-faire et les méthodes (logiques, impeccables) - juives et hébraïques de part en part - qui ont présidé à la fabrication des Évangiles, des Actes et des Épîtres canoniques.

De Nazareth au chemin de Damas, en passant par la mer Morte, les plages de Méditerranée et le Golgotha, qu'en est-il, en fin de compte, des faits et gestes du Christ et de l'Apôtre des Gentils ? - les candeurs d'Église(s), à ce sujet, ne nous satisfont plus : il nous faut, désormais, du certain !